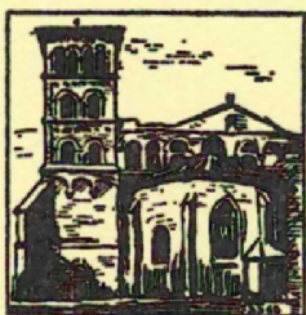


*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

N° 67 — Année 1971



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRERES  
42, quai Gailleton  
1972

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE*



# *BULLETIN*

DE LA

## *SOCIÉTÉ*

DES

# *AMIS DE VIENNE*

N° 67 — Année 1971

### **L'activité de la Société :**

Assemblée générale du 4 juin 1971.  
Joseph GARON. — Sortie d'été de la Société.  
Marcel GOURDANT. — Sortie d'automne.

### **Etudes et textes :**

Jacques FONTAINE. — Présentation et conférence :  
« Vienne, carrefour du paganisme et du christianisme  
au IV<sup>e</sup> siècle ».  
R.P. MARTINEZ. — « La charte de fondation de la Maison-  
Dieu du Pont du Rhône à Vienne ».  
Jean-Daniel et Renée BERGER. — « Le dernier voyage de  
Joseph Martin, explorateur viennois ».  
Louis PIOCT. — « La charte de mariage et le livre de Rai-  
son de la famille Pioct de Vienne, XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle ».  
Prosper GIEN. — « Claude Grange, sculpteur ».  
Charles JAILLET. — Quatre dessins anciens de Vienne.  
Les ennuis et la folie du sieur de Gère.  
Pierre CAVARD. — « Les dames de Sainte-Colombe ». Un  
Prieuré de Saint-Pierre de Vienne.

### **Chroniques :**

L'activité de la Société Dante Alighieri en 1971, par  
Elisabeth JOSSIER.  
Chronique des arts, par Louis RAIBAUD.  
Chronique archéologique, par Joseph GARON.  
Chronique musicale, par Jacques GUYAMIER.

### **Liste des nouveaux sociétaires 1971.**

Parmi les livres, par M.G. - J.G.

LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRERES  
42, quai Gailleton  
1972

# ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

## DU 4 JUIN 1971

*L'Assemblée générale des « Amis de Vienne » a eu lieu le 4 juin 1971 dans la salle de conférence de la Chambre de Commerce.*

*Nos lecteurs comprendront d'après le texte des différents rapports publiés dans les pages suivantes du présent bulletin, que l'Assemblée générale des « Amis de Vienne » du 4 juin 1971 avait été précédée et non suivie par la conférence du Professeur Fontaine. Ils trouveront le texte de la conférence du Professeur Fontaine parmi les études.*

### RAPPORT D'ACTIVITE DE L'ANNEE 1970

Le secrétaire présente les excuses de M. Ryckebush, sous-préfet, de M. Louis Mermaz, maire de Vienne, de M. Charles Jaillet, ancien président, de M. Louis Van-Erk, directeur de la Caisse d'Allocations familiales, retenus par des obligations antérieures.

Il rappelle les manifestations organisées par les « Amis de Vienne » et a le plaisir de constater qu'elles n'ont pas laissé les Viennois indifférents :

La sortie-promenade au château-fort de la Bâtie du samedi 9 et du dimanche 10 mai a été l'occasion pour plus de 300 participants de se rendre compte de l'importance des travaux entrepris, avec courage et persévérance, par nos sociétaires, M<sup>me</sup> et M. Célette, travaux qui apporteront une précieuse contribution à l'histoire du Mont-Salomon, les fouilles entreprises ayant déjà donné des résultats intéressants.

Le samedi 16 mai, notre Société avait pris en charge l'organisation dans notre belle cathédrale d'un concert, avec l'autorisation et le concours du Chanoine Marchand. En conviant nos concitoyens à entendre le quatuor de Jean-Christian Michel, notre but n'était pas d'imposer une formation qui suscite à la fois un enthousiasme délirant et de véhémentes critiques, nous avons seulement pensé qu'il était bon de permettre aux Viennois de se faire une opinion et ne croyons pas avoir en cette occasion commis, comme on nous l'a à tort reproché, de crime envers la musique pure. Il faut bien en toutes choses considérer le résultat ; l'affluence d'auditeurs, plus de mille personnes, prouve que l'initiative méritait d'être tentée qui réussit à éveiller l'intérêt du public viennois si souvent indifférent.



Nos sorties d'été et d'automne à Cluny et à Beaujeu, ont été appréciées et suivies. Elles font l'objet de relations détaillées dans notre bulletin n° 66 que nous nous excusons de ne pouvoir vous remettre aujourd'hui par suite du retard de notre imprimeur. Nous l'attendons depuis deux mois, mais espérons que vous pourrez enfin le recevoir à partir du 10 juin.

En juillet nous avons reçu le groupe des Echanges internationaux et leurs dirigeants dans le cadre du cloître de Saint-André-le-Bas.

A la maison de la Table-Ronde, les aménagements sanitaires sont terminés ; d'autres réparations sont en cours, fenêtres et volets à remplacer qui grèveront notre budget, mais tout se passe dans les meilleures conditions grâce au concours de notre conseiller, Maître Charles Frécon. Notre capital immobilier se revalorise.

Enfin, en collaboration étroite avec le Syndicat d'Initiative, les « Amis de Vienne » ont participé à la réception de plusieurs sociétés culturelles et groupes divers, notamment celle de journalistes étrangers ; la presse américaine a donné de longs reportages sur ce voyage dans notre région.

Une autre propagande intéressante est celle qui nous est faite par les livres, les revues, les guides décrivant notre ville.

L'an dernier avait vu la parution du guide vert Michelin, « Lyonnais, Vivarais, Vallée du Rhône ».

Cette année une nouvelle édition du guide bleu du Dauphiné, direction Francis Ambrière, a vu le jour. Vienne y figure en bonne place, les fouilles de Saint-Romain-en-Gal sont longuement décrites avec un plan détaillé.

Aux éditions du Seuil qui font paraître des guides départementaux, le numéro 38 est naturellement consacré au département de l'Isère ; il est bien conçu, bien illustré et renferme de nombreuses rubriques relatives à l'histoire et à la géographie, lexique des termes locaux et des quantités d'informations. Il est regrettable d'y relever dès la première ligne concernant notre ville, cette erreur monumentale donnant à notre ville comme nom originel « Vigenna », lapsus qui est répété à plusieurs reprises ; l'auteur s'est donné beaucoup de mal sans doute pour le retrouver dans d'anciens guides aujourd'hui bien oubliés. Erreur qui n'aurait pas eu lieu si les renseignements concernant l'origine du nom de Vienne avaient été recherchés sur place, comme dans les deux cas précédents.

Cette année nous avons eu le grand regret de voir disparaître M<sup>me</sup> Dumas, après une longue maladie ; M. Pierre Vivien, décédé brusquement en pleine activité, et parmi nos sociétaires vétérans, M. Georges Boyron, ancien industriel, retiré à Nice, M<sup>lle</sup> Allègre, toujours présente à nos réunions et à nos sorties, M. Joseph Batier, professeur honoraire, qui fit partie pendant de nombreuses années de notre Conseil d'Administration, sociétaire toujours aimable, dissimulant sous une apparence volontairement modeste, une profonde érudition qu'il mit souvent au service des « Amis de Vienne » lors de causeries ou par ses articles du bulletin dont l'humour n'était pas absent.

En terminant, il faut souhaiter une fois de plus, voir venir à nous de jeunes sociétaires. La liste des nouveaux inscrits en 1970 est importante et celle de 1971 est commencée. Nous demandons à tous de faire un gros effort pour un recrutement massif. Nous espérons être entendus et vous en remercions.



Le Président donne la parole à M. Jacob, trésorier, pour la présentation du rapport financier suivant :

Solde au 31-12-69 .....	15 512,80	Impression du Bulletin ..	8 584,95
Subvention de la ville ..	500,00	Frais Immeuble Saint-André-le-Bas .....	2.055,17
Location Immeuble Saint-André-le-Bas .....	3 819,32	Frais réception .....	158,00
Sorties Eté et Automne ..	780,00	Sorties Eté et Automne ..	751,95
Soirée J.-C. Michel .....	1 438,75	Frais d'imprimerie .....	606,39
		Frais divers .....	160,00
		Solde au 31-12-1970 .....	15 247,48
	<hr/>		<hr/>
	27 563,94		27 563,94

Les deux rapports sont approuvés à l'unanimité.

## RAPPORT MORAL DU PRESIDENT

Mesdames,

Messieurs,

Nous avons voulu cette année, faire une expérience et contrairement à l'habitude, afin que vous puissiez pleinement apprécier notre conférence, l'Assemblée générale annuelle statutaire se déroule après la conférence et non pas avant.

Sous cette forme, et après le brillant exposé que nous a présenté M. le Professeur Fontaine, que je tiens à nouveau à remercier, la difficulté était de pouvoir encore vous intéresser dans la monotonie de nos divers rapports statutaires. Merci donc à vous tous qui êtes restés après la conférence, témoignant ainsi de l'intérêt réconfortant que vous manifestez aux « Amis de Vienne ».

En votre nom, je remercie M. Garon qui vous a présenté le rapport d'activité. Il convient de souligner à nouveau combien sa compétence et son dévouement sont précieux aux « Amis de Vienne ». Grâce à lui, la préparation de nos sorties et de nos manifestations, la préparation du bulletin, dont le retard ne lui est en rien imputable, l'administration de notre groupe sont des tâches légères pour le Président et pour le bureau.

Joignons aussi à ce témoignage de reconnaissance celui que nous devons à notre trésorier, M. Jacob, pour le travail obscur et minutieux qu'il fait et dont il vous a donné connaissance.

Nombreux sont ceux qui auraient voulu être parmi nous ce soir, en raison du très grand intérêt de la conférence et de leur fidélité traditionnelle à nos manifestations, mais qui ont été empêchés pour diverses raisons. M. Garon vous a énuméré certains d'entre eux.

J'ajouterai le nom de notre ancien Président, M. Charles Jaillet, dont je viens de recevoir une lettre dans laquelle il déplore de ne pouvoir être présent ce soir, mais il sera parmi nous par la pensée et par le cœur. Vous lirez prochainement une importante étude de sa plume dans notre bulletin.

Je dirai encore que M. Rigal, Principal Honoraire du Lycée Ponsard, m'a chargé de vous exprimer ses regrets de ne pouvoir être parmi nous.

Avec ses 470 sociétaires, les « Amis de Vienne » sont sans doute l'une des plus fortes associations de notre ville. Son recrutement est des plus variés, elle comprend les Viennois de souche ou d'adoption, d'anciens Viennois et même de très nombreux sociétaires étrangers à la ville, ce qui groupe une popularité et un rayonnement dont nous sommes très fiers. Parmi ceux-ci, permettez-moi de rendre un hommage particulier à notre doyen d'âge, M. Cottaz, ancien professeur de dessin à Vienne.

C'est avec le plus grand plaisir que nous l'avons vu très alerte malgré ses 96 ans, participer avec la compétence que nous lui connaissons, à notre dernière promenade viennoise au cours de laquelle, le 22 mai dernier, des commentaires sur les voies romaines de Vienne et sur les jeux du Cirque furent donnés in situ par MM. Ruf et Tourrenc, avec l'appui de reconstitutions minutieuses, à l'échelle et d'après les données de fouilles, aquarelles dont M. Cottaz est lui-même l'auteur. Un certain nombre de jeunes y participaient aussi, la preuve leur a été ainsi apportée que la passion des vieilles pierres était une passion durable. Plût au ciel qu'ils adhèrent encore nombreux à notre groupe et qu'ils y restent aussi longtemps que le cher Monsieur Cottaz, mes successeurs à la présidence n'auraient certainement pas de problèmes d'effectif à se poser.

Selon la tradition des Amis de Vienne, vos bulletins de vote ne seront pas dépouillés avant quelques jours, pour tenir compte des bulletins qui nous parviennent par correspondance. Les résultats vous en seront communiqués après la prochaine réunion du Conseil d'Administration.

Nous devons cependant combler une lacune dès aujourd'hui. Je dois vous préciser que vos bulletins étaient déjà imprimés lorsque notre Conseil d'Administration a décidé à l'unanimité de proposer pour un troisième poste de vice-président, M. Renaud. Permettez-moi en quelques mots de vous le présenter, sa silhouette est certes bien connue des Viennois, car sa taille et sa prestance ne lui permettent pas de passer inaperçu. Mais les raisons qui nous font nous réjouir de le compter désormais parmi les dirigeants des « Amis de Vienne » sont toutes autres. Viennois d'adoption, mais à part entière, M. Renaud qui nous vient de l'Est de la France, est depuis son arrivée en cette ville, en 1959, professeur d'histoire et de géographie au Lycée Ponsard ; ses collègues et ses élèves ont pu apprécier ses qualités professionnelles exceptionnelles et le sérieux d'un enseignement qui fut à l'origine d'une véritable passion de l'histoire pour certains d'entre eux, voire même de l'éveil de vocations d'enseignants dans cette matière. Nous le savons sensible au charme de la nature et de la montagne, passionné de géologie et de philatélie. Il n'est pas nécessaire de le bien connaître pour apprécier sa constante courtoisie et cette certaine ironie souriante qui lui affirment une personnalité de bon aloi. Sa connaissance de l'histoire enfin, sa formation, sa carrière et ses travaux aussi, dont les échos sont parvenus jusqu'à nous sont des raisons supplémentaires qui militent pour en faire un vice-président des « Amis de Vienne ». Je propose à l'Assemblée d'homologuer sa candidature à mains levées.

Je suis heureux de féliciter notre nouveau vice-président, élu à l'unanimité des sociétaires présents.

Sur le plan local, j'ai eu le plaisir, y étant délégué par le Docteur Chapuis, alors maire de Vienne, de visiter les travaux de Saint-Maurice



effectués sous la direction de M. Lotte, architecte \*, des monuments historiques qui les dirigeait. Nous nous félicitons qu'ils se poursuivent activement. Vous avez pu le constater : les contreforts, les arcs-boutants et les murs de la nef ont été renforcés et restaurés. Les tirants qui la déparaient à l'intérieur au niveau du chœur ont été supprimés et les travaux de restauration de la façade se poursuivent. Nous souhaitons de voir notre belle cathédrale enfin restaurée, dégagée le plus rapidement possible des échaffaudages dont elle semble ne jamais devoir se passer. Souhaitons aussi que les aménagements et restaurations des fouilles de Saint-Romain-en-Gal que dirige avec compétence et dévouement notre administrateur M. Tourrenc, puissent être dotés de la môme qui leur permettra d'être, selon leur mérite, le principal centre d'attraction touristique national en ruines gallo-romaines.

Nous sommes heureux aussi que les fouilles et recherches entreprises l'an dernier au Théâtre de l'Odéon, par un groupe de jeunes chercheurs canadiens sous la conduite de leur professeur, M. Senay, aient repris cette année. Elles se poursuivront jusqu'en septembre sous le regard intéressé et bienveillant de notre conservateur M. Ruf. Merci à nos amis Canadiens de l'intérêt qu'ils portent à nos monuments.

Félicitons-nous d'une reprise prochaine des travaux scientifiques de G. Chapotat sur la Nécropole romaine de Charavelle et des travaux très méritoires de notre sociétaire Germaine Cellette, qui a entrepris le dégagement du fort de la Bâtie.

Nos vœux ont été comblés en ce qui concerne l'aménagement de la Place St-Pierre et la verrue qui l'affligeait a été supprimée. Nous souhaitons que les projets de construction concernant cet espace actuellement aménagé en parking soient définitivement ajournés et que soient préservés les abords de la vénérable Eglise Abbaticale St-Pierre.

Des contacts ont été pris avec notre nouvelle municipalité et ils doivent se poursuivre pour que dans toute la mesure du possible le site de notre ville et son caractère soient sauvegardés. Je souhaite que dans le cadre de cette sauvegarde, il soit tenu compte de l'inventaire minutieux qui a été dressé des richesses inconnues de nos quartiers et de nos maisons par M. Joseph Garon, inventaire en mains des services techniques municipaux ; plusieurs de nos bulletins en ont publié des extraits illustrés qui ont suscité un vif intérêt.

Notre secrétaire vous a rendu compte des ouvrages et guides récemment sortis dans lesquels notre ville figure avec plus ou moins de bonheur. Nous sommes persuadés qu'ils contribueront à la faire mieux connaître et souhaitons que les mises au point nécessaires se fassent.

Je suis heureux de faire une mention toute spéciale pour la publication qui vient d'être faite d'une thèse de notre ami le professeur Gabriel Chapotat, de la recherche scientifique. Vous la trouverez sous la forme de deux importants fascicules dans les librairies viennoises sous le titre « Vienne Gauloise, le matériel de la Tène III trouvé sur la colline de Sainte Blandine », éditions de Boccard, Audin, Imprimeur à Lyon.

Tout Viennois sans doute, voudra la lire et la posséder dans sa bibliothèque, tant pour son intérêt scientifique que pour rendre le juste hommage qui se doit à G. Chapotat, dont nous connaissons tous le souci de perfection et l'opiniâtreté qu'il apporte à ses travaux.

---

\* Monsieur Lotte est décédé en 1971.



Disons encore que nous attendons avec impatience la sortie promise en librairie pour fin juin, d'un ouvrage sur Vienne, illustré de 60 photos en noir et en couleur et dont les textes ont été soigneusement préparés par un certain nombre de Viennois, avec la participation des Amis de Vienne. Nul doute que cet ouvrage ne connaisse un grand succès de diffusion, dans une catégorie qui faisait totalement défaut.

Nos sorties et nos manifestations ont été largement suivies l'an dernier. Je souhaite que celles de cette année connaissent le même succès. Outre l'intérêt et l'agrément des visites commentées que nous faisons, elles ont le mérite non négligeable de nous faire mieux connaître et de souder davantage notre groupe. Participez nombreux à notre sortie d'Uzès, le dimanche 27 juin. Vous en trouverez le programme détaillé par circulaire qui vous sera remise à la sortie, si vous ne l'avez déjà en mains. Grâce aux 150 kilomètres sur 190 environ à parcourir sur autoroute, le premier Duché de France et le soleil du Midi sont à notre portée.

Nous vous ferons connaître par la suite le programme qui sera arrêté et les dates de nos sorties d'Automne.

Retenez déjà, que seront organisées une sortie d'un samedi après-midi à l'Abbaye de St-Antoine en Viennois et une promenade viennoise que nous espérons pouvoir faire à l'Odéon.

Merci de votre attention et au dimanche 27 juin, à Uzès.

# NOTRE SORTIE D'ÉTÉ A UZÈS

## LE 27 JUIN 1971

### RENCONTRE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE POUR LES « AMIS DE VIENNE »

Les « Amis de Vienne » ne sont pas seulement des admirateurs de vieilles pierres ; tout ce qui touche à l'histoire, à la vie littéraire et artistique passée ou présente d'une ville ne peut les laisser indifférents.

La sortie d'été de l'année 1970 fut en quelque sorte une rencontre avec Lamartine et l'art clunisien. Cette année, en choisissant la charmante ville d'Uzès, nous avons prévu l'évocation d'autres souvenirs d'histoire et de personnages célèbres. Nous avons été bien inspirés en faisant confiance à l'érudition et au talent d'orateur de M. Fabre, guide du Syndicat d'Initiative.

Ce fut d'abord une incursion dans la préhistoire par le récit de la construction d'une ville par les Phocéens deux siècles avant notre ère.

Les Romains fondent ensuite une nouvelle cité, Ucetia. En visitant la crypte du II<sup>e</sup> siècle, exemplaire unique en France d'un lieu de culte à l'abri des persécutions, puis la cathédrale, les Viennois ont pu faire de nombreuses comparaisons entre ce que fut Uzès, longtemps ville épiscopale où la puissance et la richesse des évêques étaient considérables et Vienne où l'archevêque fut souverain jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle.

De part et d'autre, luttes et querelles avec les consuls jusqu'à l'octroi de chartes aux deux villes qui eurent également à souffrir des guerres de religion plus meurtrières encore dans cette région méridionale.

Cependant Uzès a conservé, quoique mutilé, l'admirable Duché, Château des ducs, pairs de France, où se perpétue le souvenir, comme dans le cœur des Uzétiens, de la dernière grande duchesse en ligne directe, grande dame généreuse envers les affligés ; elle était aussi une infirmière compétente au dévouement inlassable.

Les Viennois ont longuement admiré la belle façade sur cour élevée sur les plan de Philibert Delorme, le grand escalier à caissons et plusieurs salons ornés de beaux meubles et de tableaux, la chapelle gothique, les tours et le donjon carré.

En visitant les nombreux hôtels anciens, longtemps laissés à l'abandon, les Viennois sont heureux d'apprendre que toute la partie centrale de la calme cité est désormais classée comme secteur sauvegardé ; ils ont pu constater les heureux résultats des premiers travaux de restauration, notamment sur la place aux Herbes, si pittoresque avec ses belles arcades (XV<sup>e</sup> siècle). Toutes ces demeures : hôtel de Nicolas Froment, peintre de



la célèbre école d'Avignon (XV<sup>e</sup> siècle), hôtel des Monnaies, tour de l'Horloge, maison de la famille Gide et tant d'autres, vont retrouver une nouvelle jeunesse. Les fantômes de Jean Racine, exilé ici pour dettes, de Charles Gide l'économiste, d'André Gide l'écrivain qui séjourna en vacances à Uzès, sont évoqués avec talent et humour par M. Fabre et rendus présents.



Notre guide est remercié chaleureusement par M. Charles Jaillet, notre ancien président, qui se réjouit d'avoir pu reprendre un contact direct cette année avec les fidèles habitués de la promenade d'été ; il adresse ses souhaits de bonne santé à M. Gourdant qu'une indisposition passagère a empêché de participer.

On s'attarde encore sur la grande terrasse pour admirer le magnifique panorama en écoutant les commentaires de notre inlassable cicérone. Mais il faut songer au départ et l'on quitte à regrets cette charmante ville par une petite route traversant les garigues sauvages, pour faire halte au pittoresque village fortifié de Lussan dont le vieux château, aujourd'hui Hôtel de Ville, domine fièrement un admirable paysage.

Et c'est le retour par la Vallée du Rhône, après une journée aux heures enrichissantes, alors que les derniers rayons du soleil couchant dorent les sommets des pré-Alpes dominées par la silhouette caractéristique du Mont-Ventoux.

Jh. GARON.



## LA SORTIE DES " AMIS DE VIENNE " A SAINT-ANTOINE-EN-VIENNOIS

Pour sa sortie d'automne, la Société des « Amis de Vienne » avait choisi le 25 septembre de visiter l'abbaye de Saint-Antoine et l'église de Marnans.

Favorisée par un temps particulièrement doux et ensoleillé, la sortie a connu un remarquable succès.

Plus de 70 personnes venues à Saint-Antoine, en car ou en voiture, y ont participé. Parmi celles-ci, on trouvait avec plaisir des sociétaires du Péage-de-Roussillon, de Bourgoin, de Lyon et même une sociétaire parisienne, qui témoignèrent par leur présence de leur attachement à notre Société et à ses activités.

Notre guide était l'abbé Jouffre, curé de Saint-Antoine, dont les connaissances, l'enthousiasme et la persévérance à obtenir les travaux nécessaires à la mise en valeur de son église sont sans pareils.

Dès le début, les commentaires historiques donnés par notre guide fournirent l'occasion d'un échange de vues entre l'abbé Jouffre et le président Gourdant, permettant de préciser les motifs qui valurent à l'abbaye et au village le nom de « Saint-Antoine-de-Viennois » et de souligner les points communs ou différents entre les deux plus beaux édifices gothiques du Dauphiné : Saint-Maurice de Vienne et l'abbatiale de Saint-Antoine.

Après la façade de style flamboyant, vint la visite de l'intérieur, au cours de laquelle notre guide nous fit admirer les détails d'architecture, la pureté et l'unité du style et l'harmonie des proportions de l'imposante nef. Les fresques, le maître-autel de marbre et de bronze ciselé, la châsse de saint Antoine, les 97 stalles, les tapisseries d'Aubusson, les très belles boiseries Louis XV des sacristies récemment restaurées et les nombreuses peintures de valeur attirèrent particulièrement l'attention des visiteurs.

Mais c'est le trésor, le second de France, d'après notre guide, après celui de Conques, qui fut le plus admiré, avec ses très nombreux reliquaires et surtout sa pièce maîtresse, un Christ d'ivoire du XVI<sup>e</sup> siècle, d'un poignant réalisme, sur lequel un de nos compatriotes, le regretté Docteur Couchoud, a écrit un ouvrage qui est actuellement fort recherché.

Le rôle humanitaire joué au Moyen Age par les moines fut souligné par l'abbé Jouffre et il convient aussi de mentionner que la très remarquable thèse soutenue en 1923 par notre compatriote, le Docteur Chaurmartin, sur le « mal des ardents », qui était soigné à Saint-Antoine, a apporté une importante contribution à la connaissance d'un rôle dans lequel les Antonins étaient spécialisés depuis le XI<sup>e</sup> siècle.

Une courte halte à Marnans permet d'admirer la très belle église romane de ce modeste village perdu dans un repli boisé de la région de Roybon.



Elle est le seul vestige d'un prieuré d'Augustins incorporé aux Antonins à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. La sobre et massive ordonnance de sa façade et de ses flancs, l'harmonie du chevet se détachant dans la lumière ouatée d'une belle soirée automnale, son clocher pré-roman peu habituel mais surtout l'émouvant dépouillement de l'intérieur, firent l'admiration de tous.

Pour les amateurs de la nature, le retour à travers la forêt et les vallonnements de Chambarand fut non moins apprécié.

A l'actif de la Société des « Amis de Vienne », ce 25 septembre aura été une journée agréable et instructive.

M. GOURDANT.



# VIENNE CARREFOUR DU PAGANISME ET DU CHRISTIANISME DANS LA GAULE DU IV<sup>e</sup> SIECLE

PRESENTATION DU CONFERENCIER - M. RENAUD.

*C'est pour moi un honneur à la fois bien agréable mais fort redoutable que de vous présenter ce soir, Mesdames, Messieurs, notre conférencier de cette année, Monsieur Jacques Fontaine.*

*Il est en effet l'un des membres les plus éminents de l'Université française :*

*Ancien élève de Normale supérieure, cacique d'agrégation et à 21 ans, il devient docteur ès lettres avec une thèse sur « Isidore de Séville et la culture classique en Espagne Wisigothique », puis dès l'âge de 36 ans, il est nommé professeur de langue et littérature latines à la Sorbonne.*

*De plus, contrairement à nombre de chercheurs qui marquent un temps d'arrêt plus ou moins long pour reprendre souffle après l'immense effort que représente une thèse d'Etat, Monsieur le Professeur Fontaine a toujours continué depuis ses recherches et au même rythme, inlassablement.*

*Je suis resté confondu d'admiration en prenant connaissance de l'impressionnante liste des études qu'il a publiées année après année depuis qu'il enseigne à la Sorbonne.*

*Servi par un parfait maniement du latin, Monsieur Fontaine s'est spécialisé dans l'étude de cette passionnante période qu'est la fin du Monde Antique et la naissance du Moyen Age.*

*Dans le sillage d'H.-I. Marrou qui illustra naguère la chaire d'histoire ancienne de la Faculté de Lyon et aux côtés de Pierre Riché, c'est le problème fondamental de la pensée humaine qui a retenu toute son attention : la rencontre de la vieille culture gréco-latine avec le christianisme triomphant.*

*Pour la mieux saisir, il ne s'est d'ailleurs pas arrêté à la pensée du seul évêque Isidore de Séville, mais il a fréquenté tous les autres intellectuels de l'Occident d'alors, surtout l'évêque Hilaire de Poitiers et l'historien Ammien Marcellin.*

*Or Monsieur Fontaine n'a pas voulu se confiner aux savantes études qui à elles seules lui valent une place éminente au sein de notre Université ; il est aussi un homme d'action :*



Il a présidé la Société des études latines et animé comme secrétaire, l'Association internationale des études patristiques.

Enfin, en vrai professeur, il aime à communiquer aux non-spécialistes le fruit de ses découvertes, soit par des conférences, soit en écrivant de commodes ouvrages de synthèse, telle cette petite mais précieuse « Littérature latine chrétienne », publiée l'an dernier dans la collection « Que sais-je ? »

Nul doute par conséquent qu'en écoutant Monsieur le Professeur Fontaine nous parler ce soir d'un sujet qui lui est familier, « Vienne, carrefour du paganisme et du christianisme dans la Gaule du IV<sup>e</sup> siècle », nous ne soyons totalement captivés.

Si tous les chemins mènent à Rome, bien des chemins d'un latiniste passent et repassent par Vienne. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, mes recherches de ces dernières années m'ont amené à faire étape à Vienne, du moins en esprit. En 1964, l'étude de la spiritualité gallo-romaine m'amenait à prendre une conscience plus précise du rôle important de Vienne dans l'histoire du christianisme en Gaule ; en 1968, la mise au point du tome premier de l'*Histoire* d'Ammien Marcellin me ramenait en Gaule à la suite du César Julien, et de ses deux passages par Vienne ; enfin, de 1968 à 1970, le commentaire de la *Vie de saint Martin*, écrit par Sulpice Sévère, me posait les énigmes du séjour de l'évêque de Tours dans la ville de Vienne, au cours du dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle (1). Ainsi s'est imposé progressivement à moi le sujet que je me propose d'esquisser ici : le problème des rencontres et des débats, politiques et spirituels, entre paganisme et christianisme, qui ont eu Vienne pour théâtre, ou qui ont mis en cause des Viennois, au cours du IV<sup>e</sup> siècle ; voire, plus précisément, dans la période qui sépare la proclamation de la liberté des cultes dans l'Empire, en 313, de l'imposition officielle de la foi catholique à tous ses habitants en 380 (2).

Le dernier grand siècle de l'Empire romain l'est aussi pour Vienne, en dépit de la terrible coupure de ce premier Moyen Age

(1) Article *France* du *Dictionnaire de Spiritualité*, ch. I, *Antiquité chrétienne*, réimprimé en volume collectif sous le titre *Histoire spirituelle de la France*, Paris, Beauchesne, 1964, p. 9-41 ; Ammien Marcellin, *Histoire*, tome I, 1968, Coll. des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 1968 ; Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin* (coll. *Sources Chrétiennes*, t. 133-135), 3 vol., Paris, Ed. du Cerf, 1967-1969.

(2) Histoire générale de la Gaule dans cette période : partir des livres classiques de C. JULIAN, *Histoire de la Gaule*, t. 7 et t. 8, *Les empereurs de Trèves*, Paris, Hachette, 1926 ; et, plus sommaire, J.-J. HATT, *Histoire de la Gaule romaine*, Paris, Payot, 1959. Sur le christianisme dans la Gaule antique, triptyque d'E. GRIFFE, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, 3 vol. (dont 1 et 2 en 2<sup>e</sup> éd.), Paris, Letouzey, 1964-1966. Excellent inventaire général, à jour, des sources de cette période, dans P.-M. DUVAL, *La Gaule jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle* (nouv. éd. des *Sources de l'histoire de France*, t. 1 en 2 vol.), Paris, Picard, 1971.



que fut le III<sup>e</sup> siècle (3). Ce siècle d'invasions, de guerres civiles, ou, comme le disent les historiens, d'« anarchie militaire » — les légions faisant et défaisant à leur gré des empereurs le plus souvent éphémères —, s'était caractérisé en Gaule par deux phénomènes particuliers. D'une part les ravages des invasions, et en particulier de l'invasion franque : étant descendue jusqu'à Tarragone, celle-ci dut balayer vers les années 259-260 tout le couloir rhodanien. D'autre part, un sursaut de la personnalité gallo-romaine dans le phénomène des « empereurs gaulois » : Postumus et Tétricus, qui redressent la situation face aux envahisseurs barbares. Après la création du régime tétrarchique par Dioclétien, à partir de 284, le IV<sup>e</sup> siècle gallo-romain devait demeurer marqué par cette présence toujours menaçante des barbares d'outre-Rhin. La Gaule tend à devenir, derrière les Germanies romaines de la rive gauche du Rhin, le camp retranché de la garde au Rhin ; elle doit constamment renouveler son effort pour contenir la poussée barbare. D'autre part, la Gaule restaure ses villes et ses campagnes dévastées par les invasions du siècle précédent. Elle se mobilise, organise l'autodéfense de ses domaines aux villas munies de tours, et de ses villes réfugiées à l'abri de solides murailles, sur un périmètre généralement inférieur à celui de la ville du Haut Empire. C'est en ce siècle que, bien mieux qu'aux temps de l'empereur Claude et de Valerius Asiaticus, Vienne accomplit sa vocation ancienne de capitale. Il est effectivement notable que, dans son énumération des grandes villes romaines de la province de Viennoise, Ammien Marcellin, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, manifeste au premier rang une admiration personnelle pour sa capitale : « La Viennoise s'enorgueillit de la beauté d'un grand nombre de cités, parmi lesquelles Vienne elle-même, Arles et Valence sont les plus importantes » (4). L'astre de Lyon a gravement pâli depuis la fin du second siècle. Incendiée en 65 et en partie détruite

---

(3) Nous n'avons pu consulter qu'après avoir donné la présente conférence aux *Amis de Vienne*, en juin 1971, la thèse inédite, de troisième cycle, de M. André PELLETIER, *Vienne gallo-romaine de 275 à 468 après J.-C.*, soutenue devant l'Université de Lyon en 1967. Par son dessein comme par les limites chronologiques de son enquête, cette « Etude critique des sources » (sous-titre du travail) débordait de beaucoup le modeste projet de notre recherche. Sa troisième partie (p. 184-218) est consacrée à « naissance et développement du christianisme ». Nous avons eu plaisir à constater que nous avions, indépendamment, formulé la même hypothèse (p. 174 du texte dactylographié de M. Pelletier) sur la signification du relief de translation des reliques étudié en 1955 par M. R. Lantier (*Cf. ici*, p. 31, *cf. n. 2*). Il est souhaitable que, revue et mise au point, cette étude de M. Pelletier soit bientôt publiée : elle rendra de grands services.

(4) Ammien, *Histoire*, 15, 11, 14, éd. Galletier Fontaine, p. 142. Nous avons nous-même traduit tous les textes cités dans cette étude ; nous indiquerons toujours sur quelle édition précise, afin que les lecteurs puissent éventuellement s'y reporter.



à la fin de la guerre civile de 193-197, la capitale des trois Gaules a été éprouvée par les mesures de l'empereur Probus sur la vigne, et peut-être suspectée ensuite de compromission avec les empereurs gaulois. Cette relative éclipse permet à l'ordre préromain de reparaître en Rhodanie. Tandis que la fondation de Munatius Plancus perd de son prestige, l'antique capitale allobroge reprend le sien. Dans la réorganisation des provinces romaines à laquelle procède Dioclétien à la fin du III<sup>e</sup> siècle, Vienne ne devient pas seulement la capitale d'une nouvelle *provincia Viennensis*, qui va du Rhône aux Alpes. Elle devient aussi, le centre d'une circonscription plus vaste : la capitale d'un diocèse de Viennoise qui inclut tout le Midi de la Gaule, aquitain et rhodanien. Il comprend effectivement les « sept provinces » suivantes : la Viennoise, les deux Narbonnaises, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les Alpes Maritimes. Il est possible qu'elle ait dû céder le pas à Bordeaux vers la moitié du siècle, à un moment où *Burdigala* est peut-être devenue la capitale de la préfecture du prétoire des Gaules, qui incluait les diocèses de Bretagne, Gaule, Viennoise, Espagne (5). Mais cela ne retire rien au prestige de Vienne dans la Gaule du sud-est.

Ce prestige tient en effet, d'abord, à sa situation stratégique, essentielle dans la défense de l'Empire. Vienne demeure non seulement le carrefour où convergent les routes de Genève et Grenoble, et des percées alpines ; mais aussi, au cœur d'un réseau de communications beaucoup plus vaste, un carrefour d'une importance essentielle entre la route classique des Alpes, par le mont Genève et le col de Cabre, et le grand axe économique et stratégique qui remonte le Rhône et la Saône et, par le plateau de Langres et la Moselle, rejoint la frontière du Rhin. A ce double titre, on peut qualifier Vienne de verrou stratégique, sur la grande rocade défensive qui, de Sirmium sur la Save, en Yougoslavie actuelle, par Aquilée et Milan en Italie du Nord, longe en profondeur la frontière du Danube et du Rhin. L'importance d'une telle route ressort de l'attention qu'Ammien accorde à la description du franchissement du mont Genève, par lequel il passa certainement lui-même, venant de Milan, pour se rendre avec son chef Ursicin en mission à Cologne (6). Ce rôle apparaît mieux encore dans le caractère

---

(5) Sur ce point, nous remercions notre collègue A. Chastagnol, spécialiste de l'histoire institutionnelle du Bas-Empire, d'avoir bien voulu nous faire bénéficier des idées personnelles qu'il exposera bientôt dans des publications actuellement en cours d'impression.

(6) Description détaillée et pittoresque de la route du Mont-Genève dans Ammien, *Histoire*, 15, 10 ; c'est par là que sont probablement passés tour à tour, avec leur escorte, Ursicin et Julien, en l'année 355 : cf. *ib.* 15, 5, 24 et 15, 8, 20 sq. et nos notes 214, 247, 256, à la fin du tome 1 de la collection « Guillaume Budé ».



de base logistique que reconnaît implicitement à Vienne Julien, César puis Auguste, par le fait même de ses deux hivernages à Vienne. Dans l'intervalle, en 360, c'est aussi à Vienne que feint de se replier le préfet du prétoire de Gaule Florentius, sous le prétexte « de s'y procurer du ravitaillement » : on pense à César, qui, en 52 avant J.-C., avait envoyé à Vienne sa cavalerie pour barrer la route de la *Provincia* aux Gaulois en révolte (7).

Cette position, en un point obligé de passage et de concentration des troupes romaines, n'a pas moins profité à la pénétration précoce des religions orientales à Vienne. Notre propos n'est pas ici de revenir sur les glorieuses et vénérables origines du christianisme viennois. Mais, de même qu'à Lyon, les persécutions qui lui ont valu ses martyrs anciens ne peuvent s'expliquer ici que par la rivalité du christianisme, en ces deux villes, avec le prosélytisme des autres religions orientales. On sait qu'à Vienne, où l'archéologie en a éloquemment témoigné, le culte de Cybèle, la Grande Mère des dieux, connut très tôt un développement exceptionnel. Cette vitalité ancienne des religions orientales laisse assez pressentir l'acuité locale du débat décisif qui s'engage entre paganisme et christianisme de 313 à 380, et qui culmine en 391-395 par l'interdiction officielle des cultes païens.

A en juger par l'abondante documentation épigraphique, archéologique, artistique, du paganisme viennois, on peut en distinguer trois aspects majeurs. D'abord, un paganisme classique, fortement marqué par les religions orientales : celui des « religions à mystères », en particulier celles de Cybèle et d'Attis, et de l'égyptienne Isis : en témoignent, en particulier, la mention épigraphique de « dendrophores » — les porteurs de l'arbre sacré dans les processions rituelles de la liturgie d'Attis et de la Mère —, ou encore de cet « Anubophore », le « porteur d'Anubis », où l'on retrouve le nom du dieu-chien égyptien, l'« Anubis aboyeur » jadis honni de Virgile (8). La pénétration ancienne et familière de l'univers religieux hellénistique est d'ailleurs attestée à Vienne par la trouvaille de cette belle

---

(7) Si Florentius prend ce prétexte pour fausser compagnie à Julien (Ammien, 20, 8, 20), c'est bien que Vienne jouait officiellement le rôle de base logistique pour l'ensemble de l'armée des Gaules et du Rhin. César, *De bello Gallico*, 7, 9, avait déjà choisi Vienne pour y concentrer sa cavalerie de remonte.

(8) Vue d'ensemble sur les religions orientales et les survivances de cultes indigènes à Vienne sous l'Empire, dans Ad. BRUHL, art. *Vienna*, dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly Wissowa, t. VIII, A 2, 1958, c. 2113, à compléter par la chronique des trouvailles plus récentes dans la revue *Gallia* pour l'archéologie, et l'*Année Epigraphique* pour les inscriptions. Et, naturellement, jusqu'en 1967, la thèse inédite d'A. Pelletier (citée *sup.* n. 3), p. 178 sq. (étude de la verrerie à sujet bachique trouvée par l'auteur au cours des fouilles de la zone du « temple de Cybèle »).



statue de Tyché, la déesse hellénique de la Fortune, statue dont ce n'est pas ici le lieu de retracer les vicissitudes.

Parallèlement à cette forte empreinte des religions hellénistiques, la persistance des cultes indigènes des Gaulois Allobroges n'est pas moins frappante. Telles sont en particulier les déesses « mères augustes » (*Matres Augustae*), ou le dieu celtique au maillet, Sucellus, qu'une jolie statuette de bronze nous montre avec son marteau et son barillet. Le problème de la survie, voire de certaine résurrection tardive de ces cultes indigènes, dans le dernier paganisme viennois, est encore à résoudre.

Le rôle de capitale politique, militaire, administrative de Vienne au Bas-Empire, telle que nous l'avons esquissée, laisse attendre l'importance que semble y avoir revêtu, en troisième lieu, le culte impérial. En ce IV<sup>e</sup> siècle, les mutations d'un tel culte s'avèrent très complexes, quand il continue de s'adresser à des souverains qui font officiellement profession de protéger la religion chrétienne, et même de professer eux-mêmes le christianisme. A Rome, l'arc de Constantin célèbre la victoire de l'empereur, « grâce à son inspiration divine et sa grandeur d'âme... ». A Vienne, Constantin est sûrement passé, après le Concile d'Arles de 314, puisqu'il a expédié de Vienne un rescrit au gouverneur de Tarraconaise le 6 mai 316. Or, c'est à Vienne que le flamine Marcus Alfius Apronianus a dédié une inscription (et probablement aussi une statue ?) « A Notre Seigneur Flavius Constantin le très grand, Auguste invincible, aussi vaillant par sa valeur que clément par sa bonté ». Il n'est pas dit que ce prêtre du culte impérial, « flamine perpétuel à Vienne », n'ait pas été un chrétien, puisque, quelques années plus tôt, le Concile d'Elvire en Espagne « admet à la communion à la fin de leur vie les flamines qui, après leur baptême, n'ont pas immolé de victimes, mais seulement fait une offrande » (9). Ces énigmes du culte impérial, dans la Vienne du règne de Constantin, sont une bonne introduction aux curieux textes qui, une quarantaine d'années plus tard, relatent les séjours de Julien à Vienne (10).

\*\*

---

(9) En dehors de la titulature impériale, il est notable que l'inscription célèbre uniquement les vertus morales de Constantin (valeur personnelle, clémence et bonté) ; mais le flaminat est bien un sacerdoce du culte impérial. Nous citons ici le canon 4 du Concile d'Elvire.

(10) Il faudrait aussi tenir compte de la difficulté qu'il y a souvent à déduire des inscriptions viennoises du Bas-Empire les convictions religieuses des défunts : cf. examen de ces inscriptions dans la 4<sup>e</sup> période (III<sup>e</sup> et début du IV<sup>e</sup> siècle) des textes épigraphiques étudiés par Y. BURNAND, *Chronologie des épitaphes romaines de Vienne (Isère)*, dans *Revue des Etudes Anciennes*, t. 63, 1961, p. 297 sq.



L'ambiguïté, mais aussi la richesse spirituelle, de la période de transition qui sépare l' « édit de Milan » (313) de l'interdiction des cultes païens par Théodose (380-395), apparaissent à Vienne au cours des deux séjours que Julien, le futur « apostat », fit dans la ville en 356 et en 360. Le premier hiver en tant que César, chargé perfidement par Constance de bouter les Germains hors de Gaule ; le second hiver comme Auguste, élevé malgré lui à la plénitude du pouvoir impérial par ses légions gauloises à Lutèce, avant de marcher sur l'Orient, où son cousin Constance mourrait opportunément avant le choc de leurs deux armées. Ces deux passages émouvants de l'*Histoire* d'Ammien Marcellin, dans lesquels nous sont contés ces séjours, nous montrent Vienne devenue pratiquement capitale impériale, en second après Milan la première fois, en premier avant elle la seconde — Julien étant alors de fait le seul Auguste résidant en Occident, à un moment où Constance est retenu en Orient.

La conjoncture de 356 est doublement dramatique. La Gaule est envahie et méthodiquement ratisée par les barbares, opprimée et pressurée par les mauvais gouverneurs. Comme le dira le 1<sup>er</sup> janvier 362 à Constantinople Claudianus Mamertinus, en prononçant le panégyrique officielle de Julien à l'occasion de la nouvelle année : « Les cités jadis les plus florissantes étaient aux mains des barbares. Cette fameuse noblesse des Gaules avait péri par le fer, ou bien, vassale de maîtres cruels, elle était réduite à la servitude. Et d'autres villes, que leur éloignement avait préservées des dévastations des barbares, étaient la proie de bandits abominables parés du nom de gouverneurs. Les hommes libres étaient livrés à des tortures indignes : nul n'était à l'abri de l'injustice, nul n'était garanti de l'outrage... » (11). C'est dans cette Gaule doublement abattue qu'arrive en mission Julien, seul survivant du massacre familial de ses cousins, et de son frère Gallus. « Tiré des ombrages pacifiques de l'Académie pour affronter la poussière des batailles » (12), il est envoyé en Gaule en toute hâte par Constance, qui l'a fait César à Milan devant les troupes assemblées. Accablé par cette charge qu'il sent pour lui trop lourde, et de plus par la nouvelle de la chute de Cologne aux mains des barbares, il franchit les Alpes et parvient à Vienne, dont l'accueil chaleureux le salue comme un sauveur : « A son arrivée à Vienne, les habitants de tout âge et de toute condition accoururent à son entrée, pour l'accueillir avec honneur comme un prince désiré et heureux dans ses entreprises. Quant on l'aperçut de loin, la population

---

(11) *Panégyriques latins*, 11, 4, 1, éd. et trad. Galletier, t. 3, p. 18-19.

(12) Ammien, *Histoire*, 16, 1, 5, t. 1, éd. Galletier Fontaine, p. 148.



entière, avec le proche voisinage, le salua des noms d'empereur clément et fortuné, et prit les devants dans un concert de louanges, contemplant avidement la pompe royale qui entourait un prince légitime : elle voyait dans son arrivée le remède aux épreuves de tous, et pensait que l'éclat d'un génie tutélaire venait d'apparaître dans une situation désespérée. C'est alors qu'une vieille femme aveugle, qui avait demandé quel personnage avait fait son entrée, quand elle eut appris que c'était le César Julien, s'écria : « C'est celui qui restaurera les temples des dieux » (13).

La beauté religieuse de cette scène n'a d'égale que la profondeur de sa signification politique. Vienne est là au carrefour de la destinée personnelle de Julien. C'est de là que les aigles romaines vont prendre à nouveau leur essor, jusqu'à cette bataille victorieuse de Strasbourg dont le récit par Ammien pourrait bien avoir été l'un des modèles du « récit d'Eudore » dans *Les Martyrs* de Chateaubriand (14). Quatre années de campagnes militaires et de restauration politique, fiscale, administrative vont confirmer avec éclat l'intuition des Viennois. C'est bien un « génie tutélaire » que la Gaule a reçu en la personne du jeune César. L'expression est-elle une création d'Ammien, ou un éloge recueilli par l'historien (très probablement témoin oculaire de ces faits) sur les lèvres de quelque Viennois ? Le fait est, en tout cas, que cette identification de Julien avec le « génie du peuple romain » est conforme aux ambiguïtés de la « théologie impériale » au milieu du IV<sup>e</sup> siècle. On sait que le « génie » était pour les Latins une sorte d'ange gardien attaché aux personnes, aux collectivités ou aux lieux. Quel sens exact doit-on donner ici à la comparaison qui assimile Julien au « bon génie » de la Gaule ou de l'Empire, soudainement apparu en la ville de Vienne ? Il ne fait pas de doute que l'on doit, en tout cas, la comprendre en se référant à la sacralisation du pouvoir impérial, chez ce César recouvert peu auparavant à Milan de la pourpre « avec le consentement du dieu du ciel », selon les propres paroles prêtées par Ammien à Constance en cette occasion (15). Sa « joyeuse entrée » de souverain dans la capitale viennoise est une cérémonie où se perpétue quelque chose de l'« épiphanie » des souverains hellénistiques, successeurs d'Alexandre, dans les métropoles de l'Orient. C'est bien une sorte d'apparition divine, dont l'« éclat »

---

(13) Ammien, *Histoire*, 15, 8, 20-22, ib. p. 134-135.

(14) Sur cette filiation, cf. le début de notre étude sur *Ammien Marcellin, historien romantique*, dans *Lettres d'humanité* (supplément du *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*), t. 38, 1969, p. 417-435.

(15) Dans sa harangue aux troupes rassemblées à Milan pour approuver le choix du nouveau César : Ammien, *Histoire*, 15, 8, 10, ib. p. 132.



illumine pour les Gallo-Romains un horizon depuis quelques années singulièrement sombre. De telles harmonies devaient être particulièrement sensibles dans une ville où les traditions religieuses hellénistiques avaient conservé leur vitalité.

Mais cet *adventus principis* est aussi d'une couleur très romaine. Comme dans l'entrée de Constantin à Autun en 311, la foule fait cortège à l'arrivant pour l'honorer, selon le rite antique du *comitatus*. Derrière le récit d'Ammien, on entend également le rite bruyant de l'*acclamatio* qui formule pour le prince les souhaits de bonheur solennels : *clementem et faustum* ! Enfin, cette pompe qui présage déjà celle de ses triomphes futurs s'accompagne d'un signe des dieux : l'*omen*, païen dans sa forme et dans son contenu, de la prophétie que profère la vieille femme aveugle assise aux portes de la ville — telle l'aveugle de Jéricho au passage de Jésus.

Cette prophétie exprime curieusement les sentiments et les espérances des païens de Vienne. Est-elle trop conforme à la biographie du futur Apostat pour ne pas être considérée comme une anecdote postérieure à l'événement, et contemporaine de la réaction païenne tentée par Julien quelques années plus tard ? Une telle prophétie de la restauration des cultes païens et de leurs sanctuaires reflète, à tout le moins, l'opinion publique divisée d'une cité en pleine crise religieuse, où déjà le christianisme triomphant s'est attaqué aux sanctuaires païens, ou menace de le faire. Julien est salué comme le sauveur possible du pays et de sa richesse, mais aussi de ses antiques traditions religieuses. Ainsi se reporte sur lui l'attachement des Gaulois en général, et des Viennois en particulier, à Constance Chlore et à Constantin, Julien étant d'abord à leurs yeux le survivant le plus direct de la lignée constantinienne. On rapprochera cette prophétie viennoise de l'anecdote rapportée par Zosime : la couronne, qui, dans un bourg des Alpes traversé par Julien, était tombée sur sa tête, du haut des décorations placées sur son passage par les habitants. Le thème antique de l'« aveugle voyant » concerne ici un jeune souverain qui prend encore soin de professer le christianisme officiel, mais qui déjà est entièrement conquis à l'hellénisme païen de Maxime de Tyr, et à sa théosophie abstruse.

Le second séjour de Julien à Vienne n'est pas moins révélateur de la situation religieuse de Vienne, au carrefour des religions qui se disputent la conscience de ses habitants. C'est en 360 qu'à la suite d'une campagne d'intimidation contre les Germains du Rhin moyen, Julien « se retira par Besançon pour aller hiverner à Vienne » (16). Ayant accompli à la fois sa mission

---

(16) Ammien, *Histoire*, 20, 10, 3, éd. Seyfarth, t. 2, p. 114.





Fig. 1. — Pièce de monnaie de Julien.

Monnaie de bronze de l'empereur Julien trouvée à Vienne en 1960 sur le site du « théâtre des mystères de Cybèle et d'Attis », dans un trésor de pièces du Bas-Empire. A l'avers (à droite), Julien barbu, de profil, portant le diadème impérial ; légende : D.N.FL.CL.IVLIA / NVS P.P.AVG. = Dominus noster Flavius Claudius Iulianus pater patriae Augustus (Notre Seigneur Flavius Claudius Julien père de la patrie). Au revers (ici, à gauche), le bœuf Apis (?), sous deux étoiles et devant une couronne ; légende : SECVRITAS REIP = Securitas reipublicae (la sécurité de l'Etat) TS, et en bas : SCO ; ce reste de l'inscription : sigles de l'atelier monétaire d'Arles. L'iconographie païenne composite symbolise probablement par les deux étoiles (que l'on retrouve au-dessus de la louve romaine sur certains monnayages constantiniens), les Dioscures Castor et Pollux. Nous devons plusieurs de ces renseignements à M. Lafaurie, du Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale, et le cliché à la courtoisie de M. Pelletier, qui a eu également l'amabilité de nous fournir la photographie du relief de la fig. 2.

et les vœux enthousiastes des Viennois, Julien revient à Vienne avec le titre d'Auguste, et c'est l'occasion pour la ville de manifester son attachement à ce « prince légitime », petit-fils de Constance Chlore par son père Julien Constance, et neveu de Constantin le demi-frère de son père.

Trois traits principaux caractérisent ce second séjour de Julien à Vienne, tel que le décrit Ammien. C'est une nouvelle période de recueillement, de méditation, d'organisation, en vue



de la campagne imminente contre la *pars Orientis*, et contre Constance qui mène alors contre les Perses une guerre très dure en Mésopotamie. « Julien passa ce temps à Vienne, consacrant jour et nuit à consolider ses plans pour l'avenir (...), prenant une confiance croissante en lui-même, mais se demandant toujours s'il devait amener Constance à composer par tous les moyens, ou prendre l'initiative de l'attaquer pour le terroriser » (17). En second lieu, Julien affirme avec éclat son nouveau pouvoir, en y célébrant ses cinq premières années d'exercice du pouvoir impérial (d'abord comme César puis comme Auguste), — ses *Quinquennalia* — le 6 novembre 360 : « Il y célébra solennellement le cinquième anniversaire de son avènement à l'Empire ; il portait un diadème imposant, rehaussé de pierres éclatantes, alors qu'au début de son principat il n'avait qu'une couronne sans valeur comme s'il n'avait été qu'un vulgaire gymnasiarque affublé de pourpre » (18). Mais l'importance majeure de la population viennoise convertie au christianisme est, dès lors, telle que Julien, en dépit de son apostasie déjà intérieurement consommée, vient assister hypocritement aux offices religieux de l'Epiphanie dans la cathédrale de Vienne : « pour s'attirer la faveur universelle sans rencontrer d'opposition, il feignit d'adhérer encore à la religion chrétienne, dont il s'était depuis longtemps détaché en cachette pour s'adonner, avec quelques rares confidents de ses secrets, à l'haruspicine, aux augures, et à toutes les pratiques auxquelles s'étaient toujours livrés les adorateurs des dieux. Et, afin de dissimuler provisoirement tout cela, le jour de fête que les chrétiens célèbrent en janvier sous le nom d'Epiphanie, il vint dans leur église, et se retira après y avoir solennellement prié la divinité » (19).

Manifestement, Ammien, ce vieil officier païen au jugement impartial, ennemi de toute bigoterie, païenne ou chrétienne, et de toutes les formes d'hypocrisie, a beau éprouver pour la personne de Julien une admiration sans bornes, il ne rapporte pas ces faits sur un ton favorable à son héros. Mais son témoignage n'en a ici que plus de valeur, sur la position « sociologique » du christianisme dans la Vienne de 360. Le christianisme y apparaît désormais solidement lié à l'*establishment* impérial

---

(17) Ammien, *Histoire*, 21, 1, 1, ib. p. 126 sq.

(18) *Ib.* 21, 1, 4, ib. p. 128.

(19) *Ib.* 21, 2, 4-5, ib. p. 132. Ammien prend d'ailleurs bien soin de souligner la duplicité de l'empereur, en cette occurrence, en racontant, immédiatement avant cette participation de Julien à une solennité chrétienne, comment il venait d'avoir à Vienne un songe prophétique : une apparition éclatante lui avait prédit en hexamètres grecs — par une datation astrale qui nommait à la fois Zeus, Kronos, et les signes de la Vierge et du Verseau, — la mort prochaine de l'empereur Constance.



et au pouvoir politique. Les fêtes majeures du culte chrétien sont en passe d'y devenir des fêtes officielles, et la liturgie y est utilisée au service de la sacralisation du pouvoir politique, comme l'étaient les sacrifices publics au temps de l'Empire païen. Tel Constantin trente-cinq ans plus tôt au Concile de Nicée, Julien a tenu à paraître dans le culte chrétien de l'Épiphanie comme « un ange de Dieu ». Mais cette démarche, toute politique, au sens le plus péjoratif du mot, est jugée sévèrement par les restes du « parti païen », tout autant que le serait un jour, par les soldats de la Révolution, la venue de Bonaparte à Notre-Dame de Paris pour un *Te Deum*.

\*\*

L'échec de Julien dans sa réaction païenne fut scellé par sa mort tragique au cours de la retraite de son expédition en Perse, en l'an 363. Mais il n'en reste pas moins qu'à Vienne, Julien, selon la tradition constantinienne, s'était efforcé de tenir la balance égale entre les deux partis. L'historien grec Zonaras nous rapporte effectivement que Julien aurait, à Vienne, promulgué un édit de tolérance religieuse (20). Cette politique fut poursuivie par l'empereur Valentinien (364-375), dont Ammien loue expressément l'impartialité libérale en matière religieuse. Dès 356, il est même possible, selon une séduisante hypothèse de Camille Jullian, que le jeune César, pris entre ses sympathies gallo-romaines et les ordres théocratiques de Constance, ait tenté de temporiser et de faire traîner les ordres impériaux d'exil concernant l'évêque Hilaire de Poitiers, champion de la résistance gallo-romaine orthodoxe à l'arianisme offensif de l'empereur Constance. Entre l'évêque et le César, il serait possible que fût intervenu alors la médiation d'un messenger dont nous connaissons bien mieux la biographie ultérieure : un officier supérieur de la garde impériale nommé Martin. Ce *protector domesticus* de la garde de Julien va démissionner de l'armée — ou y obtenir son congé régulier de fin d'engagement — vers la fin de la campagne du Rhin de 356. Devenu disciple d'Hilaire à Poitiers, il fonde en 361 la communauté ascétique de Ligugé, devient en 371 évêque de Tours et s'attaque avec une vigueur exceptionnelle au paganisme rural, avant de devenir l'un des saints les plus vénérés de l'Occident médiéval, sous le nom de saint Martin de Tours (21). Il est donc piquant de penser que, dès 356, à Vienne, ont pu non seulement se côtoyer, mais peut-être même entrer

---

(20) Zonaras, 13, 11, 4-6.

(21) Sur tous ces faits, cf. la *Vie de saint Martin*, par Sulpice Sévère, dans notre éd. commentée citée *sup.* n. 1.



en rapports étroits pour des raisons que nous dirions « de service », le César Julien et le légionnaire Martin. Soit, d'une part, celui qui allait devenir le plus fameux et le plus virulent des empereurs antichrétiens du IV<sup>e</sup> siècle ; d'autre part, celui qui serait, quelques années après la disparition de l'Apostat, le plus célèbre et le plus agressif des évangélisateurs de la Gaule. Face à « celui qui allait restaurer les temples des dieux » dans les villes, celui qui allait concourir le plus activement à les détruire dans les campagnes, avec la bénédiction officielle des édits de Gratien à partir de 382.

Beaucoup plus certaine, et plus purement chrétienne, est la seconde venue de Martin à Vienne. C'est la rencontre, en cette ville, de trois évêques (ou futurs évêques) qui ont particulièrement compté dans la vie ecclésiale, spirituelle et littéraire de la Gaule chrétienne à la fin du IV<sup>e</sup> siècle : Martin évêque de Tours, Victrice évêque de Rouen, et Paulin de Bordeaux, le futur évêque de Nole — sans doute peu avant son baptême et sa « conversion » totale à la vie ascétique en 389, sous l'influence de sa femme l'Espagnole Thérasia —. La rencontre nous est connue par le recoupement de trois textes ; une lettre de Paulin à Victrice, et deux passages de la *Vie de saint Martin* de Sulpice Sévère.

C'est en ces termes que, vers la fin de l'année 398, Paulin rappelle à Victrice leur rencontre avec Martin : « Je crois, en effet, que tu veux bien te rappeler que j'ai vu jadis Ta Sainteté à Vienne auprès de notre bienheureux père Martin, à qui le Seigneur t'a égalé, en dépit de votre inégalité d'âge (...) Je gémissais sur ma misérable négligence, qui m'a fait manquer par ignorance l'occasion d'un pareil bienfait : étant en ce temps-là *tout enténébré*, non seulement par les fautes qui m'accablent encore, mais par les soucis du siècle dont me voici à présent libéré par la grâce de Dieu, je n'ai vu en toi que le prêtre, comme tout le monde, mais je n'ai pas su voir tes qualités plus intérieures, celles d'un martyr vivant » (22). Au chapitre 25 de la *Vie de saint Martin*, Sulpice Sévère a placé dans la bouche même de l'évêque de Tours un grand éloge de Paulin et de sa conversion à la vie évangélique des moines (23). Enfin et surtout, parmi

---

(22) Paulin de Nole, *lettre*, 18, 9, éd. Hartel, *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, t. 29, p. 136.

(23) Un tel éloge montre la forte impression que la conversion ascétique de Paulin avait faite sur l'évêque de Tours, qui voyait en lui, selon Sulpice, « l'exemple le plus éminent de notre époque ». Nous avons suivi C. Jullian et P. Fabre (dans sa thèse *Saint Paulin de Nole*, Paris, 1949, p. 29-30) dans l'hypothèse qui place à Vienne la rencontre des trois « convertis » entre 386 (« invention » des reliques de Gervais et Protais à Milan : cf. en particulier Paulin de Milan, *Vie d'Ambroise*, ch. 14, et la note sur ce passage dans l'éd. Pellegrino, p. 70, n. 1) et 389 (date probable de la « conversion » de Paulin : cf. P. FABRE, *ib.*, p. 31).



les guérisons miraculeuses opérées par Martin, Sulpice rappelle comment Martin avait guéri Paulin d'une cécité pathologique : « Paulin, cet homme qui devait ensuite donner un si grand exemple, avait commencé à souffrir gravement d'un œil, et déjà un voile fort épais avait commencé à recouvrir sa pupille, quand Martin lui toucha l'œil avec un pinceau et lui rendit la santé antérieure, en supprimant toute espèce de douleur » (24).

En partant de ces textes pour remonter du certain, par le probable, vers le possible, on peut tenter de reconstituer ainsi ce qui s'est passé au cours de ce mémorable rendez-vous de Vienne, vers les années 388-389 ou un peu avant (25). Paulin et Martin se seraient rencontrés à Vienne en présence de Victrice ; et cette rencontre aurait été un mobile décisif de la conversion de Paulin à un christianisme ascétique et monastique qui n'excluait pas les fonctions de la cléricature. En second lieu, si l'on rapproche l'adjectif *contenebratum* (« tout enténébré »), dans le texte de Paulin, des détails cliniques donnés par Sulpice sur la guérison de la cécité de Paulin par Martin, on peut se demander si les deux récits ne sont pas réductibles à un même noyau historique : l'expérience d'*illumination* spirituelle reçue de Martin par Paulin à Vienne — à la suite d'une prédication de Martin ? ou d'un entretien spirituel avec lui ? ou des deux ? —. Paulin a-t-il trouvé à Vienne, grâce à Martin, ce que le jeune Augustin de Thagaste venait, en partie grâce à Ambroise, de trouver en 386 dans un jardin de Milan ? On peut du moins proposer cette hypothèse. L'événement rappelé allusivement en termes métaphoriques par Paulin lui-même, dans une lettre à Victrice (où il ne pouvait faire de Martin un éloge désobligeant pour son correspondant), a pu être transposé en termes matériels et « ophtalmiques » par le biographe de Martin, soucieux de montrer en son héros le successeur du Christ guérisseur matériel et spirituel des aveugles (26). Ainsi les deux stylisations diver-

---

(24) Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, 19, 3, et comm. dans notre édition, t. 2, p. 883-888.

(25) Pour la détermination de la « fourchette » chronologique, cf. *sup.* n. 23.

(26) Dans sa *Chronique gallo-romaine* de la *Revue des Etudes Anciennes*, t. 55, 1953, p. 402, Paul-Marie Duval a noté, de manière très intéressante pour notre hypothèse, que dans un certain nombre de représentations figurées, les archéologues en sont à se demander si l'on a affaire à une scène médicale ou à une scène religieuse : « opération ophtalmique ou dessillement des yeux » ; ainsi sur un sarcophage chrétien de Ravenne. A ce propos, il rappelle que Fernand Benoit, dans une étude publiée dans la revue *Latomus*, t. 12, 1953, p. 76-84, étend l'interprétation mystique de ce type de scènes à plusieurs sarcophages et vases sigillés gallo-romains. Il semblerait donc, à entrer dans ces vues, que les Gallo-romains aient été familiarisés avec l'ambiguïté de signification de ce type de scènes : on aurait là le point de départ pour les stylisations symétriques de la scène vécue à Vienne par Martin et Paulin, qui dans un sens ophtalmologique, qui dans un sens symbolique et purement spirituel.





Fig. 2. — Relief de l'entrée des reliques.

Relief trouvé à Vienne. Sous la bâche du char, sur le siège avant, un personnage assis et légèrement renversé en arrière tient de ses deux bras la cassette des reliques. Dans ce cortège d'entrée solennelle de reliques dans la ville, noter devant les chevaux un petit personnage (un enfant ?) qui semble lever le bras droit (fortement endommagé) en geste d'acclamation. Derrière le char, les deux personnages du haut ont l'attitude méditative des Attis funéraires sur les sarcophages païens : la main droite tient le coude du bras gauche, dont la main supporte le bas du visage. Le rapprochement avec un ivoire de Trèves, daté du VI<sup>e</sup> siècle (cf. Atlas de l'Antiquité chrétienne, Paris-Bruxelles, éd. Sequoia (1960), fig. 509), représentant une cérémonie analogue à Constantinople, ne laisse pas de doute sur la signification de la scène, mais bien sur la date exacte de notre relief... La sécheresse plastique est encore plus gauche que celle des reliefs constantiniens de l'arc de Constantin à Rome ; le style géométrisé des chevaux rappelle celui de certains petits bronzes gallo-romains.

gentes nous cacheraient-elles de manière distincte une même réalité inhérente à l'événement de Vienne.

On n'a point fini de s'interroger sur les raisons concrètes de cette rencontre au sommet, qui rassembla de manière inattendue sur les bords du Rhône les évêques de Tours et de Rouen avec un pieux laïc aquitain... La rencontre aurait paru beaucoup plus naturelle à Bordeaux ou à Tours, à un moment où tout l'Ouest de la Gaule, apparaît en pleine effervescence religieuse, et même monastique. Il est moins étonnant de voir Martin entraîné jusqu'à Vienne, quand on sait l'importance de ses campagnes d'évangélisation dans les campagnes bourguignonnes, contre les plus



hauts lieux du paganisme rural. L'hypothèse la plus séduisante est celle qui met cette rencontre en rapport avec la translation en Gaule de reliques des saints Gervais et Protais, retrouvées à Milan en 386 par l'évêque Ambroise. Un texte de l'*Histoire des Francs*, de Grégoire de Tours, précise que ces reliques furent apportées en Gaule par Ambroise lui-même, qui put passer par cette route des Alpes pour se rendre à Trêves, à propos de l'affaire priscillianiste. Il est en tout cas normal de penser que ces reliques ont d'abord été accueillies dans le chef-lieu de la province Viennoise, après avoir suivi la même route que Julien et ses troupes en 356. D'autre part, on notera que la diffusion du culte des saints Gervais et Protais est attestée aussi bien à Tours qu'à Rouen et à Vienne (28), où une église conserva longtemps leur titre (29). Enfin, il est remarquable que l'on ait retrouvé à Vienne un très curieux bas-relief, étudié par Raymond Lantier en 1955, représentant précisément une entrée solennelle de reliques portées dans un char par un clerc assis sur le banc avant du véhicule : comment ne pas penser à une représentation de l'entrée solennelle des reliques de Gervais et de Protais, de préférence à toutes autres (30) ? Et comment ne pas rapprocher ce *comitatus* des restes des martyrs, de celui qui, dans un contexte religieux bien différent, avait accueilli une trentaine d'années plus tôt à Vienne, sur cette même route d'Italie, la personne sacrée du César Julien ?...

---

(27) Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 10, 31, 5. Texte à la fois suspect et digne d'attention ; car la tradition tourangelles peut avoir été, deux siècles après la mort de Martin, à la fois idéalisée et partiellement exacte. Martin est passé en Italie et y a séjourné entre 356 et 359, mais l'« invention » des reliques milanaïses est de 386, et la rencontre de Vienne pourrait avoir eu pour occasion la réception de reliques venues de Milan par la voie habituelle de Cisalpine en Gaule (cf. *sup.* n. 6).

(28) Dans son esquisse de la diffusion du culte des martyrs dans les Gaules, au chapitre VIII de son ouvrage classique sur *Les origines du culte des martyrs*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1933, H. Delehaye mentionne justement comme villes où le culte de Gervais de Protais est le plus anciennement attesté... Vienne, Rouen et Tours (*ib.* p. 351, 356, 357) : sur les témoignages de l'inscription de Foedula à Vienne (*ib.* p. 34), du sermon *Sur la gloire des Saints*, de Victrice de Rouen (sermon panégyrique prononcé à l'occasion de la procession d'entrée solennelle de reliques dans la ville de Rouen), enfin du texte de Grégoire pour Tours. Sur l'intérêt porté par Martin au culte des martyrs, cf. notre éd. de la *Vie de saint Martin*, aux pages indiquées dans les indices du t. 3, p. 1417, s.v. *culte des martyrs*.

(29) Sur cette église et son cimetière, cf. la thèse d'A. Pelletier (citée *sup.* n. 3), p. 86-87 ; c'est dans cette église que se trouvait autrefois l'inscription de Foedula : cf. *ib.* p. 128.

(30) R. LANTIER, *Une translation de reliques sur un bas-relief de Vienne (Isère)*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* de 1955, p. 146-152 ; et dans la thèse d'A. Pelletier, p. 174-175, dont l'interprétation coïncide avec la nôtre. Le meilleur commentaire littéraire de la cérémonie est évidemment le sermon de Victrice de Rouen, *De laude sanctorum* (cf. *sup.* n. 28), conçu et délivré à Rouen au cours d'une cérémonie identique.



\*  
\*\*

Mais il y a plus. Un document épigraphique exceptionnel commémore encore pour nous le passage de Martin dans la ville de Vienne, et l'empressement que mirent les Viennois à se faire baptiser par la main de ce saint homme, réputé dans toutes les Gaules déjà de son vivant. Cette inscription met justement en rapport explicite le passage de Martin à Vienne et le culte viennois des martyrs milanais. C'est la célèbre inscription de *Foedula* : la « laideronne », un de ces surnoms (*signa*) que les chrétiens prenaient volontiers par humilité. Ce très beau texte, écrit en distiques élégiaques encore fort corrects, est surmonté d'une fine gravure au trait, représentant une croix latine à la haste verticale supérieure recourbée en *rhô* : donc un chrismon simplifié, entre deux colombes et deux palmes, symboles de la pureté de l'âme de Foedula, et de sa récompense éternelle auprès des martyrs qu'elle invoque.

*Foedula qui laissa ce monde avec la pitié du Seigneur  
ci-gît en ce tombeau, don de la sainte foi.  
Jadis baptisée par la main de Sa Grandeur Martin,  
renée dans la source divine, elle y dépouilla ses péchés,  
Mais à présent que les martyrs lui offrent un digne séjour,  
Elle honore Leurs Grandeurs Protas et Gervais.  
Recevant au titre de sa foi un repos mérité,  
celle qui gît associée aux saints a rendu témoignage (31).*

Nous avons là le résumé fervent de la foi chrétienne d'une Viennoise, vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle ou le début du V<sup>e</sup>. Martin, Gervais et Protas y sont déjà réunis dans un même culte, qui leur fait attribuer à tous également le titre de *procer* (Sa Grandeur). Ce double culte réunit l'évêque confesseur et les deux martyrs en un même idéal de vie et de mort chrétienne *confessantes* : on y voit ainsi comment le culte ancien des martyrs se perpétue et transparaît à travers le culte des saints, et quelle influence grandissante il exerce alors sur la conception de la vie chrétienne. L'espoir d'être réuni aux martyrs et aux saints dans l'au-delà exprime ici ce que traduit matériellement le souci

---

(31) Conservée sur le mur intérieur du cloître de Saint-André-le-Bas, ce joyau des inscriptions chrétiennes de Vienne est aujourd'hui malaisément déchiffrable sur la pièce. On en trouvera commodément la reproduction au trait dans P. WUILLEUMIER, J. DENIAU, J. FORMIGÉ et E.-L. ALBRAND, *Le cloître de Saint André-le-Bas à Vienne*, Vienne, 1947, p. 25, fig. 5, avec références bibliographiques, à la p. 18, n 81. Voir aussi la dernière étude importante sur ce texte, par J. DOIGNON, « *Procer* », titre donné à saint Martin dans une inscription gallo-romaine de Vienne, dans *Studia Anselmiana*, t. 46, 1961, p. 151-158, au début de laquelle on trouvera le texte, et l'essentiel de la bibliographie antérieure.



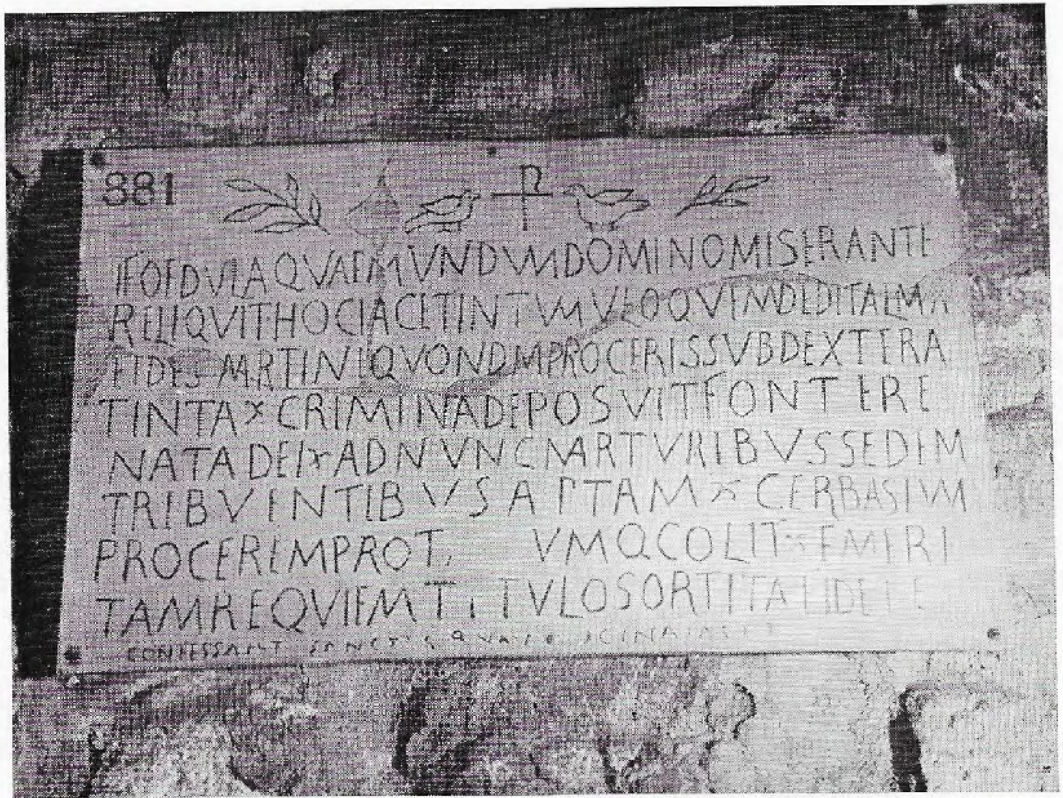


Fig. 3. — Foedula.

Calque de l'inscription de Foedula (cloître de Saint-André-le-Bas). Texte :  
 Foedula quae mundum Deo miserante/reliquit  
 hoc iacet in tumulo quem dedit alma/fides.  
 Martini quondam proceris sub dextera/tin(c)ta,  
 crimina deposuit fonte re/nata Dei.  
 Ad (= at) nunc marturibus sedem / tribuentibus aptam,  
 Cerbasium (= Geruasium)/procerem Prot(asi)umque colit.  
 Emeri/tam requiem titulo sortita fidele (= fideli),/  
 confessa est sanct(i)s quae (s)ociata iacet.

des morts de cet âge d'être enterrés soigneusement *ad sanctos* (auprès des saints, ou du moins aussi près que possible de leurs reliques, en l'occurrence de celles qui se trouvaient déposées dans l'église de Vienne, construite en l'honneur des martyrs milanais). Ainsi se perpétue, jusque dans l'épigraphie viennoise, le souvenir de cette rencontre mémorable, qui fut aussi décisive pour l'avenir de l'ascétisme monastique en Occident que pour celui de la poésie latine chrétienne : Paulin, devenu évêque de Nole, allait en être l'un des plus brillants représentants.

Sommes-nous ensuite réduits, pour pénétrer plus avant dans la connaissance du christianisme viennois en cette fin de l'Antiquité tardive, à la floraison croissante des épitaphes, bien plus modestes, des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles ? Nous avons la chance que les



fouilles de Saint-Pierre de Rome aient restitué encore avec précision le souvenir d'une notabilité viennoise, qui connut de hautes destinées dans l'Empire chrétien d'Honorius, puis une mort navrante à Rome, loin de sa patrie gauloise dévastée par la grande invasion de 406. Cette inscription a été publiée en 1952 par un historien originaire de la « province de Viennoise » du Bas-Empire (27). On y lit cet éloge funèbre, poignant par l'affirmation de la fidélité conjugale qui s'y exprime : « Ci-gît celui qui jadis plaïda les causes avec renom, et mérita le rang de sénateur. Peu après il rendit la justice à Vienne, puis se rendit en Italie pour y recevoir une dignité plus haute, s'il n'avait expiré en laissant la Ville (de Rome) endeuillée, pour être associé aux saints par les mérites de son existence. Il vécut quarante-quatre années et laissa deux enfants de sexe différent, sûr de sa foi en son épouse. Elle, accablée de douleur, se fût laissée mourir, mais retenue par les chers gages de son amour, elle survit pour ses petits, gardant l'affection qu'elle doit à son mari disparu, et elle lui a promis de vivre désormais dans la chasteté ».

Il a paru d'autant plus opportun de terminer notre enquête sur cette poignante épitaphe qu'elle apporte un témoignage précieux à l'objet même de notre recherche. Car le débat du paganisme et du christianisme s'y trouve comme surmonté dans une heureuse synthèse des traditions antique et chrétienne. La hauteur des sentiments qui s'y expriment est à la fois conforme au sens romain de la foi reçue et jurée, de l'affection familiale, de la fidélité douloureuse dans l'épreuve ; mais aussi à la délicatesse d'une charité chrétienne qui vivifie et raffine les affections naturelles. A travers des expressions comme « *tenta pignore caro* » et « *coniure Faustina fisus* », les mots de *fides* et de *caritas* transparaissent ici, indirectement, dans la riche ambiguïté de leurs valeurs antiques et chrétiennes : foi et fidélité, charité et affection pour ses proches. Si l'allusion de la « compagnie des saints » ne donnait à cette épitaphe une couleur nettement, indiscutablement chrétienne, pourrait-on connaître encore les « options théologiques » du gouverneur viennois Eventius ?

---

(32) H.I. MARROU, *L'épitaphe vaticane du consulaire de Vienne Eventius*, dans *REA*, t. 54, 1952, p. 326-331. Rien dans l'inscription ne nous renseigne sur les origines d'Eventius : était-il de souche viennoise ? H.-I. Marrou observe dans son étude (p. 328-329) que le nom rare d'Eventius est également conservé dans une inscription funéraire viennoise du haut Moyen Age (p. 17, n° 75 du recueil sur *Le cloître de Saint-André-le-Bas...*, cité n. préc.) et que « tout ce qu'on peut dire est qu'une origine viennoise n'est pas exclue ». Il m'a, depuis lors, fait observer oralement qu'au Bas-Empire se manifeste certaine tendance à choisir parfois les gouverneurs parmi les gens du pays : nouvel indice de vraisemblance, en faveur d'une origine viennoise d'Eventius...



A ce titre, une telle inscription nous montre, au terme de cette promenade littéraire et religieuse dans la Vienne du IV<sup>e</sup> siècle, qu'il faut se garder de poser en termes trop dramatiques et simplifiés ce que nous appelons plus volontiers aujourd'hui le débat que la lutte du paganisme et du christianisme au IV<sup>e</sup> siècle. Il faut en effet distinguer les violences extérieures auxquelles a donné lieu ce long débat, de la lente osmose des valeurs antiques et chrétiennes. Une telle osmose va jusqu'au domaine proprement religieux ; la religiosité naturelle du paganisme, sous ses formes les plus élevées, s'y trouve assumée en une synthèse neuve par la religion révélée dans les Écritures chrétiennes. Cette compénétration est particulièrement sensible dans le domaine de l'existence personnelle, où l'« acculturation » gréco-romaine du christianisme a pris les formes les plus délicates, mais aussi les plus durables.

L'hommage funèbre rendu en vers classiques, au gouverneur de la Viennoise Éventius, est, parmi bien d'autres, le signe de la synthèse qui s'est finalement opérée en ce domaine, dans la Gaule de la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Entre les valeurs éthiques du paganisme antique et du christianisme, l'harmonie d'une continuité apparaît ici beaucoup plus forte. Tant il est vrai que les sentiments d'un amour plus fort que la mort y consonnent avec ceux qu'exprimait, dans la plus noble des élégies de Properce, l'ombre de Cornélie s'adressant à son mari survivant Paulus (pièce 4,11). Tel est le témoignage que porte jusqu'à nous, comme une sorte de message toujours actuel, le sénateur et gouverneur de Vienne Éventius, mort en l'an de grâce 407, « sous le septième consulat de Notre Seigneur Honorius et le second de Théodose II, Augustes ».

Jacques FONTAINE.

# LA CHARTE DE FONDATION DE LA MAISON-DIEU, A VIENNE

HOPITAL DU PONT DU RHONE

## I

### INTRODUCTION

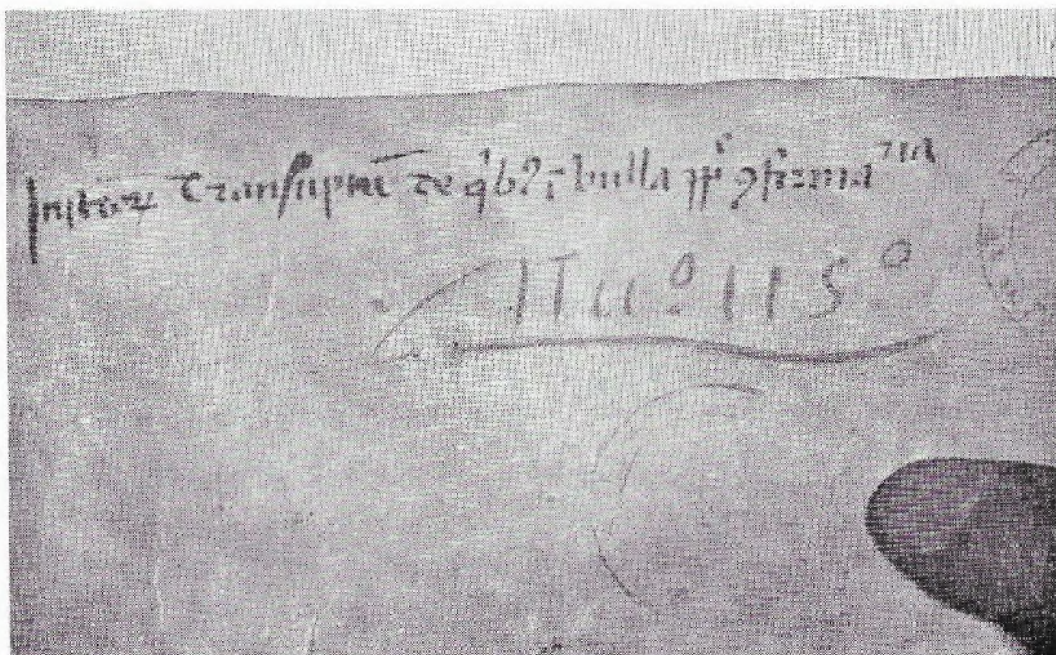
Les archives de l'Hôpital de Vienne conservent encore la bulle papale de Clément IV (Guy Foulques, 1265-1268) reconnaissant les premières donations et ventes faites au profit de « la Maison-Dieu, située près du pont du Rhône, à Vienne », ainsi que le témoignage authentique des évêques de Grenoble (Falco) et de Die (Amédée III de Genève) suppliant le Pape de reconnaître ces actes au profit de cette pieuse fondation.

Le témoignage des évêques, authentification plutôt que supplique proprement dite, est présenté sur un parchemin de 40 cm sur 41 cm, comptant 61 lignes d'écriture serrée, lequel soutenait autrefois deux sceaux épiscopaux qui ont disparu, l'un arraché et l'autre coupé aux ciseaux. Tous les sceaux des archives de l'hôpital ont d'ailleurs disparu, systématiquement pillés par une main savante et criminelle du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au dos de ce document, on a écrit, en lettres gothiques du XIV<sup>e</sup> : « Instrumentum transcriptum de quibus in bulla Pape confirmatoria ». Puis, en écriture humaniste du XVI<sup>e</sup> : « Pour les Pauvres / de l'Hospital proche / le pont du Rosne / de Vienne ». Il y a aussi une numérotation multiple des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> : sous les lettres gothiques, « n° 115 » ; sous les lettres humanistes, « n° 5 » ; enfin, d'une écriture du XX<sup>e</sup> : « A 1-1 » et « 1265, 19 octobre ».

La bulle du Pape, dont nous donnons le texte plus loin, est un grand parchemin de 65 sur 50 cm, très abîmé, dont le sceau en plomb a été arraché il y a plus de cent ans, ainsi que le



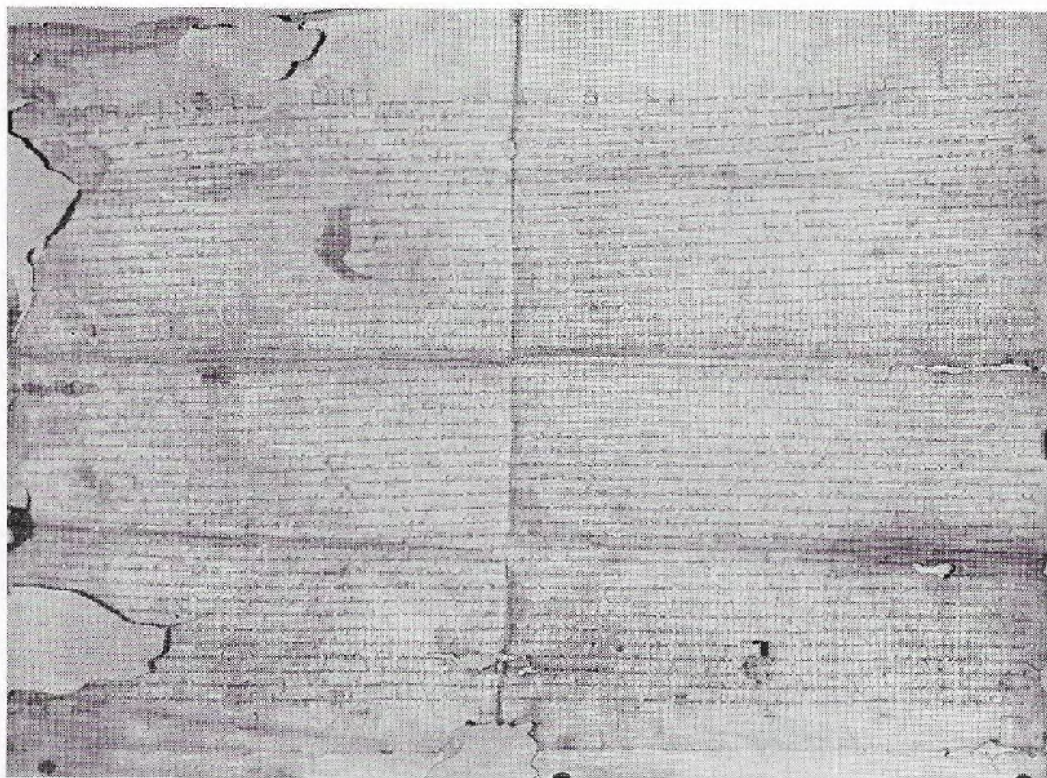


cordon qui le retenait au parchemin. Au dos, on peut encore lire, d'une main romaine du XIII<sup>e</sup> : « Clementis IIIII... XXXXV ». Ce dernier chiffre marque, à mon avis, le nombre de sous ou de pièces d'argent qu'il a fallu verser pour payer la bulle. Puis, une main française du XV<sup>e</sup> a écrit : « 1265. Bulle du Pape Clément / concernant l'hospice du / pont du Rhosne de Vienne ». Et une autre, du XVI<sup>e</sup>, en écriture humaniste : « Pour faire des extraits / des acqu(isiti)ons faites au profit / du dict hospital ».

La numérotation du XVI<sup>e</sup> marque : « n<sup>o</sup> 90 » (correspondant au n<sup>o</sup> 115 de la supplique); celle du XVII<sup>e</sup> : « n<sup>o</sup> 4 » (correspondant au n<sup>o</sup> 5 de la supplique); celle du XX<sup>e</sup> : « A 1-2 / 1266, 4 janvier ».

Nous donnons d'abord un indispensable résumé de la bulle, puis sa traduction intégrale. Les numéros inscrits dans la marge indiquent les lignes du document pontifical : celles-ci sont assez longues, comme on le verra. A partir de la ligne 6, commence la transcription de la supplique, dont les chiffres entre parenthèses donneront la linéation. Ainsi (1) signifie : « Ici commence la supplique »; (2/3) signifie : « Fin de la deuxième ligne; ici commence la ligne 3 de la supplique ».





La bulle papale de Clément IV, grand parchemin de 0,65 m sur 0,50.



La supplique des évêques de Grenoble et de Die, parchemin de 0,40 m sur 0,60.  
(Archives de l'Hôpital de Vienne.)







## II

### RESUME DE LA BULLE

- I Protocole : ..... lignes 1, 2, 3.  
Faute de documents, on n'a pas admis votre première pétition.
- II Exposé du fait : ..... lignes 4, 5, 6.  
Les évêques de Grenoble et de Die ont été saisis de l'affaire et nous copions ici leur témoignage.
- III Témoignage des évêques de Grenoble et de Die : .....  
..... lignes 6 à 45 :
- A : Copie de la Bulle qui leur enjoignait de s'occuper de l'affaire : ..... 1. 7 à 10.  
Cette bulle de Clément IV était du 13 août 1265 : 1. 10.
- B : Vérification des documents et de leurs sceaux :
- 1) premier, avec sceau de l'église Saint-Maurice : 1. 11.
  - 2) deuxième, avec sceaux de Chabert, abbé de Saint-André, et de Jean, archevêque de Vienne : .. 1. 11.
  - 3) troisième, avec trois sceaux : d'Hélisabeth, prieure de Sainte-Colombe; du Couvent de Sainte-Colombe; et de dom Chabert, abbé de Saint-André : .. 1. 12.
  - 4) quatrième, avec sceau de l'Official de la Curie de Vienne : ..... 1. 12.
- C : Teneur des documents :
- 1) *Premier* : Le Doyen et le Chapitre de Vienne approuvent les donations d'un moulin, d'une vigne, d'une grange et d'un bois, faites à l'Hôpital par l'Archevêque. Daté du 23 septembre 1254 : .. L. 13, 14, 15.  
Liste des Chanoines signataires : ..... 1. 16.
  - 2) *Deuxième* : Frère Chabert confirme la vente faite à Raynald, recteur de la Maison-Dieu à Vienne, de certaines terres situées à Bezet : .... 1. 17 à 27.  
Liste des moines de Saint-André signataires : 1. 28.  
Daté du 28 mai 1259 : ..... 1. 28 - 29.



- 3) *Troisième* : Hélisabeth, Prieure de Sainte-Colombe, cède à l'Archevêque de Vienne la propriété de quelques pieds de terrain à Vienne même et une parcelle de vigne au quartier de Charavelle, pour le prix de quatre-vingts livres viennoises : ..... 1. 29 à 35.  
Daté du 18 mars 1263 (n. st. 18 mars 1264) : 1. 36.
- 4) *Quatrième* : Ventes de terres, faites à Guillaume, recteur de l'Hôpital de Vienne et enregistrées par maître Jean, Official de la Curie de Vienne : ..... 1. 36 à 43.
- a) cinq sextoriaties pour vingt livres : ..... 1. 37;
- b) trois sextoriaties pour neuf livres et cinq sous : ..... 1. 38;
- c) une sextoriate pour 76 sous 6 deniers : .. 1. 38.
- Ces terres sont situées sur la paroisse de Loire (Rhône): ..... 1. 38.
- Daté du 27 juin 1264 : ..... 1. 44.
- IV Conclusion de la transcription des évêques, faite en octobre 1265 : ..... 1. 44.
- V Confirmation de ces actes, faite par le Pape : ..... 1. 45.
- VI Date de la bulle : 4 janvier 1266 ..... 1. 46.

### III

#### TEXTE INTEGRAL DE LA BULLE

- 1 Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu. A nos chers fils, ... (1) le Maître et les Frères de l'Hôpital des pauvres, près du pont du Rhône à Vienne. Salut et bénédiction apostolique.

Le Siège Apostolique a pour coutume d'accueillir les vœux pieux et d'accorder une bienveillante faveur aux prières raisonnables des suppléants. Aussi, avons-nous lu votre dernière lettre. Elle nous //

---

(1) Pas de nom. Deux points, dans le texte. Cet anonymat se répète pour les deux personnages suivants. Cela manifestait que la bulle restait valide même si le destinataire ou le pétitionnaire était décédé avant de la recevoir.



2 demandait de bien vouloir confirmer, par bénignité apostolique, d'après le désir suppliant de notre vénérable frère... (2), Archevêque de Vienne, à vous et à la maison de votre Hôpital qu'il a lui-même construite, plusieurs biens qui lui appartenaient personnellement et que le même Archevêque avait donnés à la dite maison, comme le déclaraient des documents publics écrits à cette occasion. //

3 Mais comme ces documents ne nous avaient pas été présentés, nous n'avions pas jugé recevable la demande de ce même Archevêque.

Cependant, pour qu'il obtienne sur ce point l'effet dû à son désir, nous avons ordonné à nos vénérables frères les évêques de Grenoble et //

4 (de Die) (3) par nos lettres, d'examiner avec diligence ces documents, de nous les faire fidèlement transcrire mot à mot et d'expédier vers Nous cette transcription sous leurs sceaux, en nous signifiant quelle et quante foi on devait accorder aux dits documents. Lorsque donc ces évêques //

5 eurent transmis devant Nous les copies de ces mêmes documents insérés sur des lettres munies de leurs propres sceaux, le même Archevêque, maintenant comme autrefois, nous a fait demander instamment de daigner confirmer les susdits bien à vous et à votre maison.

Ainsi donc, Nous, devant les justes demandes du dit Archevêque et les vôtres, d'un bienveillant //

6 (esprit, pour que) les biens susdits, comme vous avez pu les obtenir (vous puissiez aussi les augmenter), par notre autorité apostolique, nous vous les confirmons pour le même couvent et nous les protégeons du patronage de ce présent écrit. Nous avons même fait annoter dans cette présente bulle, mot à mot, la teneur des lettres même contenant la susdite transcription. La voici.

(/1) A notre très saint //

---

(2) Même remarque. Il s'agit de Jean de Bernin, archevêque de Vienne depuis août 1219 et fondateur de la Maison-Dieu, qui devait mourir à Rome, le 17 avril 1266, donc trois mois à peine après l'expédition de cette bulle.

(3) Les mots entre parenthèse sont illisibles par suite de taches ou de déchirures du parchemin. Ceux que nous restituons ainsi ne sont donc que des suppléances conjecturales, jusqu'à la ligne 6 incluse.



- 7 (Père dans le Christ, monseigneur Clément) (4), par la grâce de Dieu Souverain Pontife de la sainte Eglise romaine, Falco, de Grenoble, et Amédée, de Die, évêques par sa permission, baisent les pieds bénis.
- Nous avons reçu de votre Sainteté des Lettres (1/2) qui disaient : « Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos vénérables frères les évêques de Grenoble et de Die, salut et bénédiction apostolique. //
- 8 « Une lettre de demande de notre vénérable frère l'Archevêque de Vienne contenait que ce même seigneur a justement acquis, pour l'Hôpital viennois des pauvres de Dieu (2/3) qu'il a lui-même fait construire, de nombreux biens en vue de cette œuvre pieuse, comme il déclare conster plus complètement dans des instruments publics qui en ont été dressés. C'est pourquoi, de la part de ce même Archevêque, il Nous était demandé humblement (3/4) de confirmer //
- 9 (de science certaine à la dite maison et) à..., Maître, ainsi qu'aux frères d'icelle, tous ces biens, par bénignité apostolique. Mais comme ces instruments ne nous ont pas été présentés, nous n'avons pu admettre la supplication (4/5) de l'Archevêque désigné. Afin donc que le dit Archevêque reçoive sur ce point l'effet dû à son désir, nous mandons à Votre Fraternité par ces écrits apostoliques de bien vouloir //
- 10 (vérifier diligemment) les dits instruments et de nous les faire transcrire mot à mot (5/6) fidèlement. Vous devrez transmettre ces transcriptions par devers Nous sous vos sceaux, et nous indiquer quelle et quante foi doit être accordée aux dits instruments. Daté à Pérouse, aux ides d'août (6/7) en l'an premier de notre pontificat » (5).
- En vertu donc de cette autorité, nous avons inspecté diligemment les susdits documents, et nous les avons trouvés //
- 11 (non barrés, non viciés,) non vitupérés, non abolis, non corrompus, ayant encore leurs sceaux de circ qui en pendaient. Dans le premier desquels (7/8), pend un sceau de

---

(4) A partir de la ligne 7, les mots, mis entre parenthèses parce qu'ils manquent dans la bulle, représentent ce pendant une lecture certaine puisqu'ils se retrouvent dans le témoignage des évêques. Celui-ci (archives A1-1) commence par le mot : Sanctissimo.

(5) Le 13 août 1265.



l'église de Saint-Maurice de Vienne. Dans le second, pendent deux sceaux, c'est-à-dire : l'un de Chabert, Abbé de Saint-André de Vienne, et l'autre de Monseigneur Jean (de Bernin), Archevêque de Vienne. Dans le troisième, pendent trois sceaux, c'est-à-dire : le premier (8/9), d'Hélisabeth, pri- //

- 12 (-eure de Sainte) Colombe de Vienne; le second, du couvent du même lieu; le troisième, de dom Chabert, Abbé de Saint André de Vienne. Dans (le quatrième enfin (6)), pend le sceau de..., Official de la Curie de Vienne, comme l'indiquaient clairement les lettres de cire placées à la circonférence des sceaux (9/10). Nous avons fait transcrire fidèlement les teneurs de ces instruments, mot à mot, pour pouvoir transmettre à Votre Sainteté ces transcriptions, sous le témoignage de nos propres sceaux. //

- 13 Nous signalons à Votre Paternité que l'on peut avoir pleine confiance en ces documents.

La teneur (10/11) du (premier) (7) document est la suivante :

« Ph(ilippe), Doyen, et tout le Chapitre de l'église de Vienne à tous ceux qui les présentes lettres verront, salut en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous saurez tous que nous tenons pour agréable et ferme et que nous approuvons une donation et concession de certaines choses ci-dessous écrites que (11/12) le vénérable Père J(ean de Bernin), par la grâce de Dieu //

- 14 (Archevêque) de Vienne s'est acquises par un achat récent et qu'il a transférées à la Maison-Dieu fondée récemment par lui à Vienne, près du pont du Rhône. Et nous consentons à cette donation (12/13), promettant, nous et notre église, qu'en aucun temps nous n'y viendrons contre. Or, les choses que le seigneur Archevêque a données à la Maison-Dieu sont les suivantes. A savoir : //

- 15 (le moulin du Fanjacz) qu'il a acquis de Stéphane (13/14) de Palatio (8); item, la vigne de Triet (9), et la grange

---

(6) Ces deux mots sont effacés par un tache de cire.

(7) « primi » est effacé par une tache de cire.

(8) « du palais ». Peut-être s'agit-il simplement du nom donné alors au quartier situé entre le Palais de Justice et l'actuel cimetière de Vienne. Ou plutôt le hameau du Palais, près de Septème.

(9) Comme simple hypothèse de recherche, j'indiquerai que Triet pourrait être la déformation populaire, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, du latin « theatri »; ce serait l'emplacement actuel de l'Odéon romain, sur la colline de Saint-Just, ou celui du véritable théâtre, au pied de Pipet. Même étymologie pour le quartier du Trion (« theatrum ») à Lyon.



située au-dessus des maisons de nos frères, avec toutes ses appartenances, et un bois qui fut propriété d'Humbert Gardapera. Fait à Vienne, en Chapitre Général, le lendemain de la Saint Maurice, l'an du Seigneur mille deux cent cinquante quatre (10). (14/15)

« Etant présents : Drodon, chantre, Albert de Boczuselle, Guiffred et Aymar //

- 16 (de Vireu) (sic). Et Drodon de Beauvoire, Guido de Tollins, Anselmo du Molar, sacriste, Jean de Chassagneu, Raymond de François, Guillaume de Lignon, Guido de Broen (15/16), P. Falavel, Albert de Villa, P. Coyudo, P. Lupi, B. Coyudo, Nicolas d'Auterive, Jean des Arènes, Humbert de Chatanei, Hugo de Noiarei, chanoines de Vienne (11).

« Et pour une plus grande fermeté et foi de cet acte, cette présente charte, par notre sceau commun, //

- 17 (nous avons voulu) (16/17) la corroborer. »

Voici maintenant la teneur du deuxième document.

« Frère Chabert, humble abbé de Saint André de Vienne et tout le couvent du même lieu, à tous ceux qui les présentes lettres verront, nous donnons nouvelle d'une chose faite, avec notre salutation. Sachez que Guillaume Cellier, citoyen viennois (17/18) comparu en notre présence, vend certaines terres situées sur le territoire de Bezet, entre la route qui va de Vienne sur Laiel et //

- 18 (un certain) petit chemin qui passe par Bezet et la Condamine (12), qui va de la dite route jusqu'à un autre petit chemin et qui, du côté de Vienne, est contigu aux terres (18/19) de Laiel. Il les tenait de nous à cens annuel. Autrefois stériles et infructueuses, il les a récemment rendues fertiles et riches par des dépenses non négligeables et un travail constant. Il les cède à perpétuité à Raynald, (19/20), prêtre, recteur de la Maison-Dieu de Vienne, //

- 19 qui les achète au nom et pour l'œuvre de la même maison, ainsi que toutes les entrées et sorties, les droits et les appartenances des mêmes. Desquelles terres situées entre

---

(10) 23 septembre 1254.

(11) Cette liste confirme ce que nous savons par Charvet et Ulysse Chevalier des listes canoniales de Vienne. Cf. Ulysse CHEVALIER : *Constitution de l'Eglise Métropolitaine et Primatiale de Vienne*.

(12) Autant de mots, autant de mystères. Le seul nom actuel qui s'en rapproche est celui de Layè, à l'est de Pont-Evêque. Cette dernière commune s'appelait-elle Bezet autrefois ?



les limites susdites, le dit Guillaume se dépouille et en fait et constitue le dit Raynald, (20/21) qui les reçoit au nom de la dite maison, le légitime propriétaire. Cédant par cette vente au même Raynald, au nom et pour l'œuvre de la dite Maison-Dieu, tout droit et toute action et toute réquisition qui appartiennent au même Guillaume //

- 20 à l'occasion des dites terres (21/22) et qui pourraient y appartenir pour quelque raison que ce soit.

« Le prix de cette vente est de deux cents livres de la monnaie de Vienne. Duquel prix le dit Guillaume, vendeur, se tient et se considère comme payé en solide, confessant et reconnaissant qu'il a été satisfait du dit prix, à lui versé par le même acheteur (22/23) entièrement. Et il a été décidé dans cette vente que, si la dite maison ou le recteur qui y serait selon le temps ou quelque autre //

- 21 propriétaire des dites terres, toutes ou parties d'icelles, venait à être entraîné dans un procès ou inquiété ou évincé d'elles, alors (23/24) le dit Guillaume ou ses successeurs défendront la dite maison ou son recteur ou le légitime propriétaire de toutes ces choses ou de partie d'icelles. Le dit vendeur promet et jure sur les saints évangiles de Dieu (24/25) au dit Raynald, (partie contractante, qu'en aucun temps contre les choses susdites ou parties des mêmes) (13) //

- 22 il ne viendra. Le même Guillaume renonce, de science certaine et par la force du serment, à l'exception du prix non compté, et à l'espoir d'une future numération, du dol, de la crainte, et à une action quant aux faits (25/26) et à l'exception privilège du for, et au bénéfice de l'intégrale restitution; et au droit qui réprouve et invalide la vente sous prétexte d'un prix inférieur, et à tout autre droit, défense, secours, bénéfice et privilège par lesquels contre les clauses susdites ou partie d'icelles (26/27) on pourrait contrevenir //

- 23 ou attaquer quelqu'une d'entr'elles comme que ce fût.

« Nous donc, l'Abbé susdit et le couvent, nous consentons à toutes les choses ci-dessus dites et nous les approuvons, sauf notre droit de directe domination et de cens annuel, à savoir : d'une somate de vin pur (14) qu'il faut

---

(13) Cette parenthèse supplée à une longue déchirure ancienne qui défigure le centre droit de la bulle.

(14) La somate ou sommée, charge que peut porter une bête de somme, ne dépasse guère, pour les liquides, 60 ou 80 litres environ.



nous livrer pour les dites terres (27/28) à la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie chaque année, et nous donnons l'investiture selon la coutume au dit Raynald, pour l'œuvre et en nom de la dite maison; promettant et jurant sur les saints //

24 (évangiles de Dieu, tous et chacun) au dit Raynald, recteur, contractant, que (28/29) nous ne viendrons pas (en contre des choses susdites ou) (15) de quelqu'une d'icelles, ni ne procurerons ni ne ferons procurer par nous ni par quelque autre quoi que ce soit qui puisse mouvoir querelle ou question, en droit ou hors du droit, à la dite Maison-Dieu ou à quelqu'un au nom de la même maison, à l'occasion de toutes les dites terres ou de quelqu'une d'icelles (29/30). Ni ne consentirons à quelqu'un voulant aller contre les choses susdites. Mais, selon notre pouvoir, nous ferons et procurerons //

25 (que tous et chacun des faits précités) (16) restent ratifiés et confirmés, et que la dite Maison-(Dieu et son) (17) Recteur puissent avoir (30/31), tenir et posséder, pacifiquement et tranquillement, par soi ou par quelque autre, les dites terres. Renonçant de science certaine et sous la force des serments au bénéfice de la restitution intégrale, et à tous les privilèges des églises, et à tout droit, défense, secours, bénéfice et privilège par lesquels les choses susdites (31/32) pourraient être invalidées, ou comme nulles //

26 être déclarées. Nous prions donc, nous, le susdit Abbé, et le couvent, et le dit Guillaume Cellier, le Révérend Père et Seigneur J(ean), par la grâce de Dieu Archevêque de Vienne, de consentir à tout ce qui vient d'être dit et d'y interposer son autorité; et sur la présente charte qu'il daigne (32/33) mettre son sceau en témoignage et confirmation de la vérité.

« C'est pourquoi nous, le susdit Archevêque, sur la prière des susdits, avons interposé notre autorité aux actes ci-dessus; et la présente //

27 (charte), nous la confirmons par l'apposition de notre sceau. Après quoi, nous, Abbé susdit, avons sur la même charte (33/34) appendu notre sceau en témoignage de ces

---

(15) Rapure dans la supplique.

(16) Délavé par une tache d'eau, sur la bulle.

(17) Trou dans la supplique.



prémices. Nous enfin, le couvent susdit, nous déclarons contents des sceaux mentionnés, car nous n'en avons aucun autre.

« Voici les noms des moines qui se trouvent actuellement dans notre couvent : Amédée Gais; Hugo Malet; Pontius de Villeneuve; Vincent (34/35) de Lucis; //

- 28 Aymar de Saint Germain; Humbert de Sauzet; Hugo de Lullune; Hugo de Maireau; Drodon Novoiri (18); P. de la Tour; Boson de Mont Léopard; P. de Brégnin; Antelme d'Eustache; Sibond de Bellevue; Berlio de Falavier (35/36); J(ohannès) de Pinet; G. de Pélucins; G. de Chau-rise; P. Damagaudi; Jacques de Saveria; Gaudemar de Amputeo (d'Ampuis); Jacques de Boczuselle et Saramand.

« Fait (19 le 5 des calendes de juin, en l'an du Seigneur mil deux cent cinquante //

- 29 neuf » (20).

Du troisième document voici (36/37) la teneur :

« Hélisabeth, prieure de Sainte Colombe de Vienne, et tout le couvent du même lieu, à tous ceux qui les présentes lettres verront, nous apportons nouvelle d'une chose faite, avec notre salutation.

« Vous saurez que nous avons vendu le domaine et la propriété de quelques pèdes (21) situées dans les confins (37/38) du cimetière de la Maison-Dieu de Vienne et du cens que nous en recevions et de tout autre droit, //

- 30 (domaine, cens et usage que) nous avons et devons avoir dans les confins du dit cimetière; ainsi qu'un meytier (22) de froment censuel que nous percevions sur une certaine parcelle de vigne (38/39) qui fut de Barthélemy Mandestra, située en Charavelle (23), et le domaine de cette même parcelle. Et, au titre d'une vente pure et parfaite, nous les remettons, ce qui veut dire que nous les cédon et concédons à perpétuité au Révérend Père dans le Christ et Seigneur //

---

(18) Le scripteur de la bulle a mis : Bovoiri. Et pourtant, la supplique écrit clairement : Novoiri.

(19) La supplique avait écrit : « auctum », augmenté. Le scripteur de la bulle a sagement corrigé en : « actum », fait.

(20) Le 28 mai 1259.

(21) Au féminin. Mesure un peu plus grande que le pied carré :  $0,33 \text{ m} \times 0,33 = 0,108 \text{ m}^2$ .

(22) Treize litres environ.

(23) Quartier de Vienne, près d'Estressin.



- 31 (Jean, par la grâce de Dieu) Archevêque de Vienne, l'achetant au nom (39/40) et pour l'œuvre de la dite Maison-Dieu à Vienne. Nous dépouillant de toutes ces choses, nous investissons l'acheteur, le dit Seigneur Archevêque au nom et pour l'œuvre de la dite Maison-Dieu à Vienne, et nous le constituons propriétaire, ne retenant aucun droit ni réquisition sur ces mêmes biens ven-(40/41)us, pour nous ni pour nos successeurs.

« Le prix de cette vente est de quatre-vingts livres viennoises. Duquel //

- 32 (prix nous nous tenons) pour payées. Confessant et reconnaissant, à la demande du dit seigneur Archevêque, qu'il nous a été du dit prix, par le même seigneur Archevêque, plei-(41/42)nement satisfait. Nous promettons aussi, nous, la susdite Prieure et le couvent de Sainte Colombe de Vienne, au dit seigneur Archevêque stipulant et recevant au nom et pour l'œuvre de la susdite Maison-Dieu de Vienne, sous l'obligation de tous nos biens et de la dite maison de Sainte Colombe, //

- 33 (et de bonne foi, (42/43) que contre) les choses susdites ou partie d'icelles nous n'irons en aucun temps ni ne consentirons à quelqu'un qui voudrait y aller contre. Confessant et reconnaissant, nous, la susdite Prieure et le couvent, que nous dépenserons le susdit prix à la construction de latrines et d'une infirmerie et d'une clôture de notre susdite (44/45) maison de Sainte Colombe, utilement et par nécessité, totalement et nécessairement (24). Sans lesquelles latrines, infirme- //

- 34 (rie et clôture,) nous ne pourrions pas habiter commodément dans notre même maison de Sainte Colombe. Nous renonçons donc dans ce fait, de science certainc, à l'exception (45/46) de l'argent non compté et du prix non reçu et à l'espoir d'une future numération et réception, du dol, de la crainte, et à l'action de fait, et à l'exception et au droit qui sous prétexte d'un moindre prix réproouve et rescinde la vente, et au bénéfice de la restitution intégrale et à tous //

- 35 (les privilèges des églises,) (46/47) au privilège du for et au droit disant qu'une renonciation générale n'est pas valide, et à tout autre droit, défense, secours, bénéfice et privilège par lesquels nous pourrions venir contre les

---

(24) « utiliter et necessario, totaliter et necessarie ».



choses susdites ou partie d'icelles ou les attaquer de quelque manière. Priant le religieux seigneur (47/48) Chabert, abbé des moines de Saint André de Vienne de mettre son sceau aux présentes lettres en témoignage //

- 36 (de toutes les choses susdites). Et nous, susdite Prieure et couvent, posons nos sceaux aux mêmes lettres, pour une plus grande certitude des prémisses.

« Fait (48/49) le quinzième jour des calendes d'avril, en l'an du Seigneur mil deux cent soixante trois » (25).

Et voici la teneur du quatrième document :

« A tous ceux qui les présentes lettres verront, Maître Jean, Official de la Curie de Vienne, (nous donnons nouvelle de la chose faite, avec notre salutation). Vous saurez que //

- 37 (Jacques et (49/50) Johannès de Boisset), Martin de la Lavandière, Johannès nommé Abbé, Rostaing Ermendranz et Johannès Bouvier, constitués en notre présence, vendent à Guillaume, Recteur de la Maison-Dieu de Vienne, achetant pour l'œuvre de la dite Maison-Dieu, les choses ci-dessous écrites pour les prix ci-dessous (50/51) écrits. A savoir : les dits Jacques et Johannès, une pièce de pré de cinq sextoriaties (26), au prix de vingt livres viennoises ; et le dit Martin, une autre

- 38 (pièce de pré de trois sextoriaties,) (27) au prix de neuf livres de cinq sous viennois ; et les dits J(ohannès) Abbé, Rostaing et Johannès (51/52) Bouvier, une autre pièce de pré d'une sextuariate (sic), au prix de septante six sous et six deniers viennois. Desquels prix ils se tiennent pour payés. Ces prés vendus sont situés sur la paroisse du Loir, sur la berge du Rhône.

« Ils cèdent au même acheteur par cause de vente //

- 39 (tous les droits et actions qui leur reviennent et peuvent) leur revenir à l'occasion des dits prés qu'ils vendent. Les susdits vendeurs garantissent aussi le dit acheteur de l'éviction des dits prés vendus ; et qu'ils défendront dans le droit, à leurs propres frais, le même vendeur et ses successeurs les futurs (52/53) recteurs de la dite Maison-

---

(25) Le 28 mars 1263 (n. st. 18 mars 1264).

(26) La sextoriate, qui deviendra sesterée, mesurait de 40 à 60 ares.

(27) Ici commence une grande déchirure, véritable golfe qui défigure la partie inférieure gauche de la bulle.



Dieu, si par hasard quelqu'un, au même acheteur ou à ses successeurs, les futurs recteurs de la dite maison, pour les susdites //

- 40 (pièces de pré vendues, venait soulever à l'avenir quelque question ou querelle); et qu'ils lui feront et prêteront (53/54) tout ce que, dans une cause d'achat, le vendeur est tenu de faire et de prêter à l'acheteur.

« Promettant au dit acheteur contractant de tenir fermes, de remplir et de ne pas transgresser toutes et chacune de ces choses telles qu'elles ont été dites et narrées, les susdits vendeurs, ayant touché les saints

- 41 (évangiles, les confirment par leurs propres serments. Et en plus de tous les susdits,) Blanchons, femme du dit Johannès de Boisset, Martine et Johannès, femme et fils du dit Jacques, y consentent de leur volonté spontanée. Tout ce qu'ils ont de droit d'action et de réquisition (55/56) et tout ce qu'ils peuvent et doivent en avoir sur la dite partie (de pré que) (28) les dits Johannès et Jacques vendons, par le droit de dot et d'hypothèque et par toute autre cause et pour quelque raison, //

- 42 (ils (29) les donnent, les cèdent et les résignent totalement, promet-)tant et jurant, sur (56/57) les sains évangiles de Dieu, que contre les choses susdites ou partie d'icelles jamais en aucun (temps ils ne viendront, renonçant) (30) de ce fait tous les dits vendeurs, ainsi que Blanchons et Martine et Johannès, le fils du dit Jacques, de science certaine et sous le lien des serments prêtés par eux (57/58), avertis d'abord de leur droit //

- 43 (en langue maternelle, à l'exception du prix non compté et à l'espoir d'une future) numération, du dol, de la crainte, et à l'action et à l'exception dans le fait, et au droit qui sous prétexte d'un moindre prix réprouve la vente et la rescinde; à la loi Julienne du fonds (58/59) dotal, au droit des hypothèques et à tous les privilèges de la dot; et à tout autre droit, défense, secours, bénéfice et privilège par lesquels ils pourraient contre les choses susdites ou partie d'icelles contrevenir ou //

---

(28) Un trou dans la bulle.

(29) Les trois dernières personnes mentionnées : Blanchons, Martine et son fils Johannès.

(30) Déchirure du centre inférieur.



44 (les combattre de quelque manière).

« Fait le 5 des calendes de juillet (28 juin), l'an du Seigneur (59/60) mil deux cent soixante quatre.

« En témoignage de quoi sur la demande de tous les susdits, nous avons corroboré les présentes lettres par l'apposition de notre sceau » (31).

La présente transcription a été faite au mois d'octobre, l'an du Seigneur mil deux cent soixante cinq. En témoignage (60/61), pleine foi et perpétuelle fermeté de toutes ces choses, //

45 (nous, les évêques susdits), après en avoir fait d'abord une diligente comparaison avec les actes originaux, avons procédé à y mettre nos sceaux (32).

Par conséquent, qu'il ne soit permis à personne de faire témérement infraction à cette page de notre confirmation n'i d'oser y contredire.

Mais si quelqu'un osait tenter de le faire, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et de ses saints apôtres Pierre et Paul.

Donné à Pérouse, les deux des Nones de janvier, l'an premier de notre pontificat (33).

## CONCLUSION

Comme on le voit, cette bulle de Clément IV est de première importance pour Vienne. Elle reprend mot à mot et a ainsi transmis à la postérité les premiers actes et dotations qui ont aidé à la fondation de l'hôpital de Vienne, « dit hôpital du Pont du Rhône ». Du point de vue bibliographique, je prie le lecteur de se reporter aux pages 342-344 de l'Histoire Consulaire de Vienne, par M. Charles Jaillet, et à leurs notes. On y verra com-

---

(31) Le sceau de l'official de la Curie de Vienne. Ici s'achève le dernier des quatre actes transcrits. Les lignes suivantes sont des évêques de Grenoble et de Die.

(32) Fin de la transcription ou témoignage des évêques. Les lignes suivantes sont du Pape qui termine sa bulle par une confirmation des documents et les clauses ordinaires.

(33) Le 4 janvier 1266.



ment les instruments notariaux, réunis ici par l'unité d'une fin commune, se trouvent éparpillés dans différents numéros du Regeste Dauphinois du grand Ulysse Chevalier, puis groupés en ce document pontifical (34).

La traduction que nous en avons faite ici rétablit quelques noms de lieux : ainsi le mot Charavelle, très lisible sur la transcription des évêques de Grenoble et de Die avait été déformé par le scribe romain en Chamuelle (35). Nous avons laissé par contre l'orthographe de Bezet que M. Charles Jaillet et d'autres ont transformé en Bessey (36), lecture d'ailleurs légitime si l'on se rappelle que le z gothique suppléait aux sons chuintants et sifflants : sch, sc cs et parfois, mais plus rarement, au double ss (37). Même remarque pour Bocuselle devenu Bozuselle dans la bulle.

Du point de vue diplomatique, nous remarquerons que cette bulle viennoise ne comporte aucune signature. Le pape ne signait par ordinairement les bulles, mais seulement les Constitutions Apostoliques, plus solennelles. Cependant les notaires et greffiers de la Curie Romaine le faisaient le plus souvent, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il semble donc que l'expédition de notre document se soit faite avec une certaine précipitation. Les soucis du pape et ceux de l'archevêque explique cette hâte.

Pour ce qui est du Pape, il faut lire dans Raynald, le continuateur de Baronius, ou dans tout autre historien de l'Eglise, le récit de ses douleurs et de ses démarches pacificatrices en ce même moment. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, la chrétienté entière, à l'exception de la France sagement gouvernée par saint Louis, étaient alors à feu et à sang et ravagées par la soldatesque. A Rome, Charles d'Anjou et sa femme Béatrix attendaient de recevoir la couronne de Sicile. Et assez curieusement, le jour même où notre bulle viennoise est datée, le 4 janvier 1266, Clément IV en expédiait de Pérouse une autre donnant commission au cardinal Rodolphe de Chevière, évêque d'Albano, et à quatre autres cardinaux, pour couronner solennellement les deux princes à Rome comme roi et reine de Sicile, couronnement qui

---

(34) Charles Jaillet, *Histoire Consulaire de la ville de Vienne du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, t. II, p. 342, n. 3 ; p. 343, n. 2 ; p. 344, n. 1, 2 et 3. — Ulysse Chevalier, *Reg. Daup.*, passim, et surtout p. 743-752 où il cite cette bulle : n° 10 364.

(35) Jaillet, *op. cit.*, p. 342, n. 3.

(36) *Ibid.*, p. 343, n. 1.

(37) C'est ainsi d'ailleurs que Metsch est devenu Metz.



se fit dès le surlendemain, le 6 janvier. On sait que ce fut le signal de la guerre déclarée par Manfred au Pape et à Charles d'Anjou, guerre qui se terminait un mois plus tard (26 février 1266) par la triste mort du bâtard de Frédéric II dans la bataille de Bénévent (38).

Si ces sombres événements expliquent amplement l'absence d'appareil diplomatique sur notre parchemin, la hâte du destinataire ne l'explique pas moins. Après quarante-sept ans d'épiscopat, Jean de Bernin, déjà octogénaire, sentait venir la mort qui, ainsi que nous l'avons signalé dans l'introduction, devait l'atteindre trois mois plus tard à Rome même, le 17 avril 1266. Il tenait à voir son œuvre couronnée et sa présence à Rome à un âge aussi avancé, dans des circonstances aussi tragiques et au milieu des dangers que nous avons décrits prouve bien combien il tenait à cette approbation pontificale qui lui avait si longtemps été différée.

Ajoutons qu'une autre affaire, non moins importante, le retenait alors en Italie : il voulait que le Pape lui confirmât la vente du comté de Vienne et du château de Pipet que le comte Hugues de Pugny avait réalisée pour la somme de sept mille livres tournois ; et c'est encore de Pérouse, ce même 4 janvier 1266, que Clément IV expédiait la bulle confirmant cette vente et reconnaissant à Jean de Bernin et à ses successeurs légitimes le titre de Comtes de Vienne et du Viennois (39).

Dans ces conditions, les 45 sous (tournois) qui lui étaient demandés pour notre document (argent dont la Curie romaine avait le plus grand besoin (40) durent être promptement payés ; et la bulle toute neuve vint enrichir les archives de l'Hôpital de Vienne... où elle repose actuellement, vieillie, déchirée, abîmée.

On peut encore trouver aujourd'hui, avec un peu de patience, dans les Registres de Clément IV conservés au Vatican (41), la

---

(38) Cf. par exemple Darras-Bareille, *Histoire de l'Eglise*, 1882, t. 29, p. 393-396.

(39) Voir Ulysse Chevalier, *Jean de Bernin*, éd. Alphonse Picard, 1910, p. 7 et 8. — Cf. aussi id., *Regeste Dauphinois*, n° 10 363 ; et Edouard Jordan, *Reg. de Clément IV*, p. 297-298, n° 760.

(40) « Le trésor pontifical... était à sec ; ... il avait fallu cautionner les emprunts en engageant jusqu'à cent mille livres des revenus des Eglises de Rome elle-même ». Darras-Bareille, op. cit., t. 29, p. 392.

(41) Tomes 30 à 36 des Registres du Vatican. Cf. Mgr Martino Giusti, *Studi sui Registri di Bolle papali*, Ed. Archivio Vaticano, 1968, p. 135-136. — Voir aussi Edouard Jordan, *Reg. de Clément IV*, p. 293-296.



copie authentique de ce document si important pour Vienne et dont la traduction ci-dessus a reproduit, le plus fidèlement possible, la teneur intégrale.

D'autres citoyens de notre ville peuvent avoir plus de lumières sur les personnes ou les lieux ci-dessus mentionnés. Il leur est toujours loisible de le communiquer par lettre au signataire de cet article.

P. Antoine MARTINEZ,

Chapelle de Pipet - 38 Vienne.



# LE DERNIER VOYAGE DE JOSEPH MARTIN EXPLORATEUR VIENNOIS

## L'ENFANT

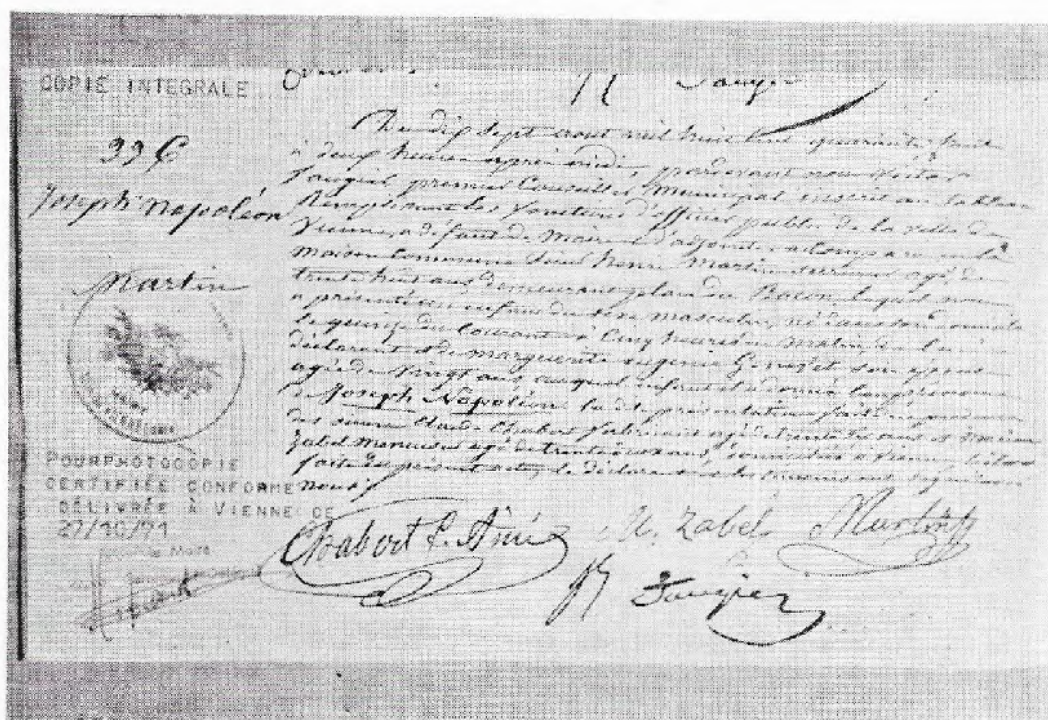
C'est le 7 septembre 1889 que l'explorateur viennois Joseph Martin quitte Pékin pour entreprendre son dernier voyage. Il meurt à Novo-Marghelan, le 23 mai 1892. Le présent article se limite à ces trente et un mois, phase ultime d'une existence particulièrement riche et bien remplie. Il relatera, en outre, les conditions dans lesquelles a été retrouvée la tombe de notre compatriote.

Mais campons d'abord le personnage. En 1889, notre héros a quarante et un ans : son acte de naissance, reçu à la mairie de Vienne par Victor Faugier, qui était alors conseiller municipal, nous apprend qu'il a vu le jour le 15 août 1848, à cinq heures du matin. Il fut baptisé le 18 août en l'église de Saint-Martin. Il portait, en fait, deux prénoms : Joseph et Napoléon. Son père, Henri Martin, âgé de trente-huit ans, était un petit artisan, serrurier et feronnier, qui habitait place du Bacon, un immeuble dont il était propriétaire et où se trouvait son atelier. Sa mère, Marguerite-Eugénie, née Genevet, avait vingt ans.

La place du Bacon, qui porte aujourd'hui le nom de Joseph Martin, se trouve sur la rive gauche de la Gère, entre la rue Cuvrière et le vieux pont romain, dans un des plus anciens quartiers de notre ville, où les artisans sont encore très nombreux. L'immeuble subsiste : une épicerie et un bar ont remplacé l'atelier de serrurerie. Mais tout le quartier va disparaître dans un proche avenir.

Nous avons peu de renseignements sur les premières années du grand homme. Il nous est aisé d'imaginer le futur voyageur jouant sur le pavé usé avec les garnements de son âge, buvant à la vieille fontaine, escaladant l'escalier de la montée des Epies





L'acte de naissance de J. Martin.

ou se dissimulant dans l'ombre propice de la rue de la Petite Cocarde, étroite et sinieuse. Sur les rives de la Gère s'échelonnaient des usines textiles et des tanneries, maintenant désaffectées, silencieuses, mortes, mais jadis vibrantes du bruit des métiers; des bâtisses vétustes, mais pittoresques, qui servaient d'abris à la population laborieuse, aux ateliers d'artisans et de petits industriels. L'ensemble formait le quartier du « gauchon ». Qu'un enfant ait pu, en ces lieux, rêver sur les pages jaunies d'un vieil atlas, cela n'a rien de surprenant : Vienne est une ville de passage, depuis l'époque gallo-romaine; tout y incite au départ : l'axe rhodanien, les routes qui s'y croisent, la dynamique du grand fleuve. Joseph-Napoléon devait se sentir à l'étroit, comme emprisonné entre ces façades grises, souvent laides, qui barraient son horizon, le privaient d'air et de soleil, et ne lui laissaient apercevoir qu'un rectangle de ciel bleu, invitant à l'évasion.

A la mort de son père, en 1862, l'enfant a quatorze ans. La mère, qui n'a recueilli qu'un modeste héritage, le met en pension, de même que sa sœur Anne-Léonie, de trois ans son aînée. L'internat ne lui sied guère, car il a goûté au charme d'une enfance libre et turbulente. Le docteur Charles Martin, un parent, médecin à l'hôpital Lariboisière, le reçoit à Paris.





La maison natale de J. Martin, à Vienne.

## LA JEUNESSE

Cet événement sera déterminant pour l'adolescent. Arrivant dans la capitale à l'âge de seize ans, accueilli dans un milieu cultivé, il va, tout en gagnant sa vie, compléter son éducation : il aime le dessin, la géographie, les sciences naturelles, et, plus particulièrement, la géologie. Il suit les cours du soir. Bientôt admis dans les services de l'ingénieur Alphand, un Grenoblois, chargé par le préfet Haussmann des « embellissements » de la capitale, il s'initie à l'agriculture, au jardinage et à la botanique. Ardent au travail, il ne manque pas d'originalité. Ses chefs et



ses maîtres le remarquent. Il est autorisé à suivre les cours de certaines grandes écoles comme auditeur libre et fréquente notamment l'Ecole des Mines.

Mais la guerre éclate en 1870 : Joseph Martin a vingt-deux ans. Enrôlé dans l'armée de la Loire, où il se signale par son énergie et sa conduite, il est blessé. On le soigne à Grenoble. Lorsqu'il est guéri, la guerre est terminée.

Dans le but d'utiliser les connaissances qu'il a acquises, spécialement en géologie, le jeune homme sollicite et obtient de M. Daubree, directeur de l'Ecole des Mines, des recommandations pour l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, et auprès de l'administration de grandes compagnies minières.

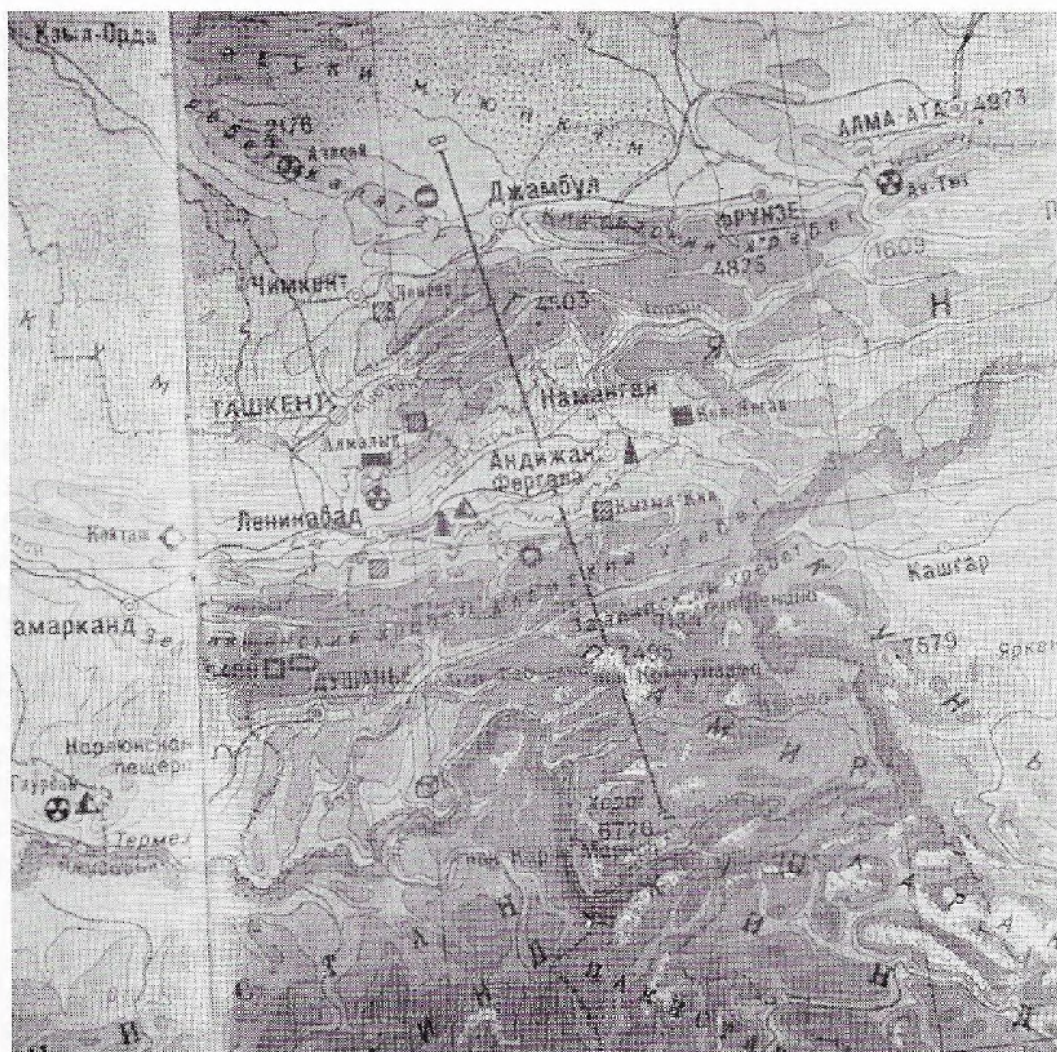
A-t-il pris la décision de s'expatrier dans l'unique but de parvenir à une situation conforme à ses goûts et adaptée à ses connaissances ? La défaite de 1870 a-t-elle pu influencer sur cette décision ? Ou était-il tenté par le démon du voyage et de l'aventure et comme fasciné par les immensités encore presque vierges de la Sibérie et de l'Asie centrale ? Nous ne le saurons probablement jamais.

## LE DEPART POUR LA RUSSIE

Toujours est-il qu'il gagne la Russie, où il séjournera presque sans interruption jusqu'à sa mort. Installé à Saint-Petersbourg, il y complète ses études de géologie et y noue d'utiles relations.

Survient la guerre russo-turque, qui va conduire à la constitution de l'Etat bulgare. En 1877, âgé de vingt-neuf ans, Joseph Martin accompagne sur le théâtre des opérations MM. de Baranowski, ses amis et protecteurs. Il contribue à l'organisation d'un service d'ambulance à Plewna (aujourd'hui : Plevna), en Bulgarie. Au quartier général, il rencontre le colonel Gaillard, attaché militaire français, qui ne tarde pas à le signaler au ministère de la Guerre. Il est présenté à l'Empereur, puis au grand-duc Nicolas, qui le charge de plusieurs travaux publics. Le grand-duc est si satisfait qu'après cette guerre, il lui confie de nouveaux travaux dans ses domaines. Il le recommande au général Hall, riche propriétaire de mines d'or, en Sibérie. C'est ce dernier qui envoie le Viennois dans la région de la Léna, comme prospecteur de gisements aurifères. Nous sommes en 1879 : Joseph Martin a trente et un ans. Il a gagné, par ses qualités, la confiance des Russes qui l'emploient. Cette confiance, qui se nuancera d'admiration, ne se démentira jamais jusqu'à sa mort.





A droite : le Turkestan chinois, avec Kachgar ; au centre : Ferghana, où repose Joseph Martin, et Tachkent, capitale de l'Ouzbekistan.

A partir de 1879 commence pour notre voyageur une nouvelle carrière ou plutôt une nouvelle vie.

Il est impossible de la narrer de façon précise dans le cadre d'un seul article. Aussi nous bornerons-nous à en relater les grandes lignes.

## EN SIBERIE

Pour l'essentiel, Martin explore le bassin de la Léna, à la recherche de nouveaux terrains aurifères. Cette tâche lui permet



de satisfaire sa passion de la géologie, son amour du voyage, son universelle curiosité. Les rives de l'immense fleuve sibérien sont encore mal connues et peu fréquentées. En 1881, il partira vers les bouches de la Léna, dans l'extrême-Nord, pour retrouver les naufragés de « la Janette ». Parcourant la toundra glacée, il n'y voit que des tombes ; du moins rapporte-t-il de cette pénible expédition une riche moisson de renseignements géographiques et géologiques.

Notre compatriote passe une partie de l'année 1882 en France. Il expose des documents photographiques, d'une qualité remarquable pour l'époque, dans une salle de l'hôtel de la Société de Géographie de Paris. Il a réuni de précieuses collections, qu'il expose au Trocadéro : costumes samoyèdes et sibériens, armes et outils, échantillons de la faune et de la flore, échantillons géologiques, restes d'un mammouth fort bien conservé dans les glaces, etc. Plusieurs journaux publient alors le récit de son périple.

De retour en Russie, l'explorateur, ignoré du gouvernement français, se voit décerner les premiers grades de l'ordre de Sainte-Anne. Il fait une conférence à la Société de Géographie de Saint-Petersbourg, et obtient de nouvelles missions. Bazilievski le charge de visiter les mines qu'il possède sur la Léna. Il devra parcourir la contrée, relever des itinéraires et rapporter des documents nouveaux.

A la fin de 1882, Joseph Martin se trouve à Irkoutsk. C'est dans cette ville qu'il prépare l'expédition Léna-Amour, dont il rêvait sans doute depuis longtemps. Raid difficile et périlleux dans un pays encore inexploré et peu hospitalier, celui de la « taïga » mystérieuse. Surmontant tous les obstacles, notre héros parvient à Albazine, sur le fleuve Amour, en novembre 1883, neuf mois après avoir quitté les rives de la Léna. Il a fait la preuve de son courage de sa force de caractère, et de ses capacités, puisqu'il rapporte un relevé à la boussole de son itinéraire à travers les Monts Stanovoï, pour le compte de l'Etat-Major russe.

Dans les mois qui suivent, il effectue encore de nombreux voyages en Transbaïkalie et en Extrême-Orient, séjourne au Japon, où il prononce une conférence, et revient, par Port-Saïd et Odessa, à Saint-Petersbourg, qu'il a quitté quatre ans plus tôt. Nous sommes au début de 1886 : l'explorateur a trente-sept ans. Il évalue à 35.000 le nombre de kilomètres parcourus de la Baltique au Japon, et à 3.000, le nombre de kilomètres parcourus à pied ! « J'ai fait, déclarera-t-il un peu plus tard, tout ce qui dépendait de moi pour rendre service à la science. » Et il ajoute :



« Je n'avais point oublié ma nationalité française et j'éprouve une certaine fierté à penser que le nom d'un Français prendra place à côté de celui des Russes qui ont si vaillamment travaillé à nous faire connaître la plus vaste province du plus vaste empire du monde. »

Le voyageur prononce plusieurs conférences en Russie où il reçoit les plus hautes distinctions, puis il gagne Paris et Lyon.

## SEJOUR EN FRANCE

A Paris, il est accueilli par la Société de Géographie, qui lui décerne une médaille d'or. A Lyon, où il fait un compte rendu détaillé de son expédition dans les Monts Stanovoï, le 25 octobre 1887, la Société de Géographie lui remet le diplôme de membre titulaire honoraire à vie, titre décerné pour la première fois. La presse et les revues lui consacrent de nombreux articles très élogieux. Malheureusement, comme l'écrira son neveu Allemand-Martin, « moins heureux que nombre de ses compatriotes explorateurs, il n'obtient du gouvernement français même pas le remboursement des frais de transport, si onéreux, des nombreuses collections qu'il a généreusement données au Musée du Trocadéro, au Muséum et au Musée de Lyon » (Revue « Amis de Vienne », 1929).

Joseph Martin séjourne six mois en France. Au cours de ce séjour, il rend visite à sa ville natale, à laquelle, disait-il à sa famille, il ferait don des collections qu'il rapporterait de ses prochains voyages. Et, en effet, bien qu'éprouvé déjà par les fatigues et les fièvres, il dresse les plans d'un voyage au Thibet, objectif, à cette époque, de la plupart des explorateurs de l'Asie. Ne laissant rien au hasard, il recueille le maximum de renseignements à Lyon et à Paris. Il apprend le chinois et les idiomes thibétains, lit les récits des voyageurs, scrute les cartes disponibles.

## LE PROJET ET SES MOTIVATIONS

Son désir est de se rendre de Pékin à Lhassa, en traversant la grande boucle du Fleuve Jaune et en suivant l'itinéraire de Marco Polo. Il avait l'intention de remonter le Fleuve Jaune jusqu'à sa source, et d'explorer le Kou-kou-nor. Il comptait regagner l'Europe par le Turkestan russe, comme le fera un peu plus tard le Suédois Sven Hédin.



Il est cependant essentiel de préciser, en ce point de notre exposé, que l'attrait de l'inconnu, le goût de l'aventure, de l'effort et des sensations fortes, la passion du voyage et du dépaysement ne constituent pas les seuls motifs d'une telle entreprise. Non plus que la recherche de la gloire, car, bien que déjà célèbre, Martin est un modeste. En fait, quoiqu'on puisse le considérer, en un sens, comme une sorte d'autodidacte, il est surtout, sinon un véritable savant, du moins un authentique chercheur : la géographie, la géologie, les sciences naturelles le passionnent, mais il ne se désintéresse pas des aspects humains : langues et dialectes, genre de vie, mœurs et coutumes retiennent son attention. Il apparaît même comme l'un des fondateurs de l'ethnographie moderne, en raison de sa curiosité pour les objets techniques et la vie quotidienne des populations avec lesquelles il entre en contact. Ce n'est pas l'aspect le moins original et le moins attachant de son travail.

Il importe de signaler, par ailleurs, que le projet de voyage à travers la Chine avait reçu l'approbation et le soutien de la Société de Géographie de Russie, qui tenait en haute estime notre compatriote. Un document en fait foi : le rapport, en date du 7 mai 1891, de M. Petrovsky, consul général de Russie à Kachgar, à la Société impériale russe de Géographie, où nous lisons : « Le voyageur, sujet français, M. Martin, voyageant en Chine en vertu d'une mission de la Société impériale russe de géographie, dans une lettre à moi adressée de Sou-Tchéou, m'a informé qu'il avait l'intention de se rendre le long du Lob-Nor et du Tarim, à Yarkand, où il devait arriver au mois d'avril. » (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, de septembre 1891, p. 441).

A cette première mission s'en ajoute une seconde, à lui confiée non par le gouvernement français, mais par la Chambre de Commerce de Lyon : informée, lors de sa séance du 4 avril 1889, d'une offre faite par la Société de Géographie de Lyon, par lettres du 23 mars et du 1<sup>er</sup> avril, « de confier à M. Martin, explorateur lyonnais (!) en Chine orientale et au Thibet, une mission commerciale pour recueillir des renseignements dans les contrées peu connues qu'il va parcourir », la Chambre « ne peut qu'accueillir avec empressement l'offre de la Société de Géographie en mettant au profit de l'industrie de la Soie l'exploration que M. Martin va entreprendre au cœur de l'Asie, dans ces régions de la Chine et du Thibet où les historiens placent le berceau de la Sériciculture ».

Dès le 6 avril, la Chambre adresse à la Société de Géographie de Lyon, en la personne de son président, une lettre qui va dans ce sens et traduit bien son empressement : « En ce qui concerne



l'exploration de M. Martin dans la Chine centrale et le Thibet, notre Chambre ne peut qu'accepter avec empressement l'offre que vous voulez bien lui faire de transmettre à M. Martin les demandes de renseignements qui pourraient intéresser nos commerçants. Les régions que cet explorateur va parcourir sont considérées par la plupart des auteurs anciens comme le berceau de la Sériciculture, qui, de là, se serait propagée à l'Est de la Chine, dans la Perse orientale et dans le Nord des Indes. Elles sont restées adonnées jusqu'à nos jours à la production de la soie et les renseignements que M. Martin pourrait recueillir soit sur la situation présente de l'industrie de la Soie (sériciculture, filature, moulinage), soit sur son histoire dans le passé, seraient précieux pour nous. »

« Notre Chambre qui s'attache à étudier, dans son laboratoire d'études de la soie, toutes les races de vers à soie existant dans le monde entier, serait aussi très heureuse de pouvoir obtenir, par l'entremise de notre explorateur lyonnais (!), des échantillons des cocons, des soies et des étoffes produits dans la Chine centrale et au Thibet, ainsi que des papillons et des chenilles qui produisent les cocons, afin de reconnaître s'il existe, dans cette région, des espèces de vers à soie sauvages ou domestiques encore inconnues en Europe. »

Cette lettre, inédite, et qui éclaire d'un jour nouveau le dernier voyage de notre explorateur, était accompagnée d'un questionnaire, établi par le laboratoire d'études de la soie pour tous ses correspondants, que la Société de Géographie devait remettre à Joseph Martin.

Le Lieutenant-Colonel Debize, secrétaire général de la Société de Géographie de Lyon, précisait, dans sa lettre au Président de la Chambre de Commerce en date du 1<sup>er</sup> avril 1889 : « Bien que voyageant surtout pour le compte de la Russie, M. Martin n'oublie pas qu'il est Français et Lyonnais (!). Il nous offre ses services pour nous envoyer les renseignements qui nous seraient utiles. »

Nous ne savons pas si l'explorateur a bénéficié de subventions pour l'accomplissement de ses diverses missions, ni s'il a pu récolter une importante moisson de renseignements et d'échantillons et les faire parvenir à Lyon. Par contre, il est certain qu'il avait le soutien des autorités russes, qui facilitèrent sa tâche, autant qu'elles le purent.

C'est, toutefois, très probablement, des motivations d'ordre personnel qui décidèrent des objectifs et de l'itinéraire de ce dernier voyage. Fasciné par l'inaccessible Lhassa et les mystères du Thibet, comme tous les explorateurs de l'Asie, Joseph Martin



avait déjà manifesté un vif intérêt pour la Chine et l'Extrême-Orient au cours de ses précédents voyages. En 1880-1881, il avait fait une première incursion dans le bassin de l'Oussouri et parcouru les côtes de la Mer de Chine et la Corée. Au printemps de 1884, il avait visité les frontières de la Mongolie, les mines d'or de la région d'Onon, les bassins de l'Argoun et de la Chilka, puis, beaucoup plus à l'Est, les mines Sabachnikov, sur la Zeya, la ville de Blagovetchinsk, à la frontière mandchoue, les villes de Nikolaïevsk et de Vladivostok. Il avait gagné cette dernière ville en remontant l'Amour et l'Oussouri et en traversant une partie de la Mandchourie. Il en explora les environs, visitant des mines qui avaient été exploitées, jadis, par les Chinois. On peut en conclure qu'en 1889, il a déjà une certaine idée de la Chine ou du moins de ses confins.

De plus, il est hanté par le souvenir de l'extraordinaire équipée de Marco Polo. Le Vénitien, illustre descendant d'une famille de commerçants grands voyageurs, entreprit en 1271 un voyage d'Ouest en Est à travers l'Asie, par les Monts Célestes (Tian Chan) pour atteindre Pékin, en trois ans et demi. Rentrant à Venise par voie maritime après une absence d'un quart de siècle, il rédigea un récit publié sous le titre : « Des Merveilles du Monde ». Joseph Martin se propose d'accomplir, dans le Nord de la Chine, un trajet similaire, mais d'Est en Ouest, évidemment.

Une autre influence a été décisive, celle de l'officier et explorateur russe Nicolas Mikhaïlovitch Prjevalski (1839-1888). On l'a appelé « le père de la géographie scientifique de l'Asie centrale » et on peut lire à son sujet cette appréciation, dans « L'Histoire Universelle des Explorations », p. 127 : « L'explorateur russe Prjevalski domine de haut tous les explorateurs de l'Asie ». Joseph Martin, qui avait eu l'occasion de le rencontrer (1), adressa à sa mort, en 1888, une lettre de Saint-Pétersbourg à la Société de Géographie de Lyon. On peut y lire qu'en 1870, au cours de sa première expédition, Prjevalski avait, en vain, essayé d'atteindre Lhassa; qu'en 1872, il parvint au lac Koukou-Nor; qu'en 1876, partant de Kouldja, il descendit le Tarim jusqu'au Lob Nor, découvrit la chaîne de l'Altyn-Tach et l'explora; qu'en 1879, il franchit l'Altyn Tach et parvint à 300 kilomètres de Lhassa, dont l'accès lui fut interdit; qu'en 1883-1884, il visita les montagnes du Kouen Lun et les sources du Hoang-Ho; qu'en 1888, enfin, il trouva la mort à l'âge de quarante-neuf ans alors qu'il s'appêtait à passer la frontière chinoise, à Vernoïe, par la Kach-

---

(1) La rencontre eut probablement lieu au cours d'une séance du Comité scientifique, à Moscou, où J. Martin a fait un exposé le 18 janvier 1886.



garie, pour entreprendre une cinquième expédition. Parvenir à Lhassa, réussir là où Prjevalski avait échoué, telle fut certainement l'une des motivations de Martin.

## LE PORTRAIT DE L'EXPLORATEUR

Essayons maintenant d'imaginer ce dernier au seuil de son dernier voyage. Un beau visage, calme et équilibré, orné d'une barbe imposante. Des yeux pleins d'intelligence et de douceur, un regard droit et énergique. On sent que l'homme ne manque ni de volonté, ni de courage, ni d'autorité, mais qu'en même temps il est humain, bon et généreux. Ce technicien, ce chercheur semble poursuivre on ne sait quel rêve intérieur... « Il y a quelques années — écrira Emmanuel Vingtrinier — nous vîmes entrer dans nos bureaux un homme de taille moyenne, large d'épaules, portant une longue barbe noire, d'allure timide, le regard doux et triste... Sa parole, d'abord embarrassée, s'animait à mesure qu'il nous faisait le récit de ses voyages, qu'il nous disait les obstacles sans nombre qu'il avait dû surmonter, les périls qu'il avait rencontrés presque à chaque pas sur la route, les souffrances qu'il avait endurées avec une héroïque résignation. « Le directeur de « l'Express de Lyon » souligne l'inexprimable mélancolie du regard et ajoute : « Pas une seule fois, durant les deux heures que nous l'écoutâmes, nous ne surprîmes sur son visage le moindre mouvement d'orgueil » (article du 28 mai 1892, « Amis de Vienne », p. 52-53). Selon le secrétaire général de la Société de Géographie de Lyon, le lieutenant-colonel Debize : « M. Martin est entreprenant, observateur », et selon le Dr Hamy, membre de l'Institut et fondateur du Musée de l'Homme, « c'était une nature un peu fruste. Sept longues années de vie au contact des Yakoutes et des Toungouzes, dans un climat inhospitalier, avaient altéré sa santé et aigri quelque peu son caractère ». Cependant, toujours selon ce témoin, c'est lorsqu'il commentait ses découvertes pour des connaisseurs, au milieu de son exposition du Trocadéro, qu'il était véritablement lui-même : « Il devenait alors éloquent à sa manière, original et pittoresque, et l'on emportait de l'entrevue des souvenirs plutôt sympathiques. » Le Dr Hamy termine son portrait en écrivant : « Très peu diplomate, d'un caractère un peu vif, d'une franchise entière, il n'a pas su faire antichambre dans les ministères. » (Discours du 2 août 1894, devant le XIV<sup>e</sup> Congrès des Sociétés Françaises de Géographie.)

À côté de ses qualités de caractère : énergie, courage, franchise, générosité et modestie, il faut ajouter le désintéressement,



qui ne fait pas de doute. Mais il faut également accorder une place à ses qualités intellectuelles et d'abord à son insatiable et universelle curiosité. Bien qu'il ait suivi des cours et soit devenu ingénieur, il y a en lui de l'autodidacte, car il s'est instruit non pas en écolier attentif et studieux, mais au gré de ses goûts, de ses préférences, de sa fantaisie, et, en partie, sur le terrain.

Pour conclure sur la personnalité de Martin, nous pouvons dire qu'il a su allier de façon harmonieuse la positivité du technicien et de l'organisateur avec la fantaisie et l'imagination du visionnaire.

Tel est l'homme qui, le 7 septembre 1889, à l'âge de quarante et un ans, quitte la ville chinoise de Pékin pour essayer de réaliser son grand rêve.

## A PEKIN

Dans sa lettre du 1<sup>er</sup> avril 1889, le lieutenant-colonel Debize précise que « M. J. Martin, l'explorateur lyonnais (!)... vient de quitter la Russie pour entreprendre une longue exploration dans la Chine centrale et au Thibet ». D'avril à septembre, il se rend à Pékin, passant notamment par Chang-Haï et par Tien-Tsin, puis, une fois sur place, effectue de nombreuses démarches et se livre à des études scientifiques préliminaires de la région; enfin, il constitue sa caravane, qui comprend un Cosaque, un lama, un maître muletier et quelques hommes. Il a un cheval, mais marche souvent à pied pour le ménager. A noter que l'ambassadeur de Russie à Pékin, Koumani, a reçu Joseph Martin « avec la plus vive sympathie » (Bulletin de la Société de Géographie de Paris du 7 février 1890). L'explorateur avait été « chaudement recommandé » par le Conseil de la Société impériale russe de géographie et le Cosaque qui va l'escorter fait partie de l'escorte personnelle de l'ambassadeur. Notre Viennois, qui est muni des instruments indispensables pour les reconnaissances géographiques, passe pour un expert dans l'art de lever le terrain et de déterminer les coordonnées géographiques. Aussi est-il pris au sérieux et bénéficie-t-il de l'aide de Scassi, membre collaborateur de la Société russe de géographie. Par contre, il ne rencontre pas une égale compréhension de la part des autorités chinoises, des missionnaires et de l'évêque de Pékin, Mgr Favier.





Joseph MARTIN



## DE PEKIN A LAN-TCHEOU

Mais laissons parler notre compatriote : « A onze heures précises, je quitte la légation de Russie; les portes s'étaient ouvertes à deux battants; toute une masse de peuple s'était attroupée dans la rue, à l'entrée du palais. Tout le monde était à pied, nous avions de la peine à franchir la foule qui encombrait la rue. Quoique le temps fût couvert, il faisait assez chaud, et c'est au milieu d'un nuage de poussière que nous traversâmes la ville : de toutes parts, un encombrement de voitures de mandarins, de chaises à porteurs dans lesquelles se penchaient de jeunes mandarines chinoises à petits pieds. Les coolies se mêlaient aux porteurs... Après une heure de marche, nous arrivâmes aux portes de la ville... » Martin commence aussitôt à lever son itinéraire à la boussole. Il fait route vers Lan-Tchéou. Traversant une première fois le Fleuve Jaune, il longe la Grande Muraille, puis traverse la deuxième branche de la boucle du Fleuve Jaune, et arrive par la rive gauche à Lan Tchéou, qu'il décrit ainsi : « La ville est située dans un contre-bas au pied de la montagne... Je dus me préparer à passer le fleuve : la ville se dessina avec ses remparts, son mur crénelé dont le pied arrive jusqu'au bord des eaux. » Il n'y avait qu'un pont de bateaux, instable et fort encombré.

## DE LAN-TCHEOU A FOU-TCHEOU

Quant il entre à Lan Tchéou, le 12 décembre 1889, Martin est déjà fort mal en point : dès la 63<sup>e</sup> étape, qui l'avait conduit au village de Tchaï-Za-Noï, il avait été victime de la fièvre, provoquée par l'insalubrité des eaux. De plus, le thermomètre accuse — 17° pendant la nuit. Les missionnaires anglais le soignent avec dévouement, car son état s'aggrave entre le 25 février et le 8 mars. On craint le typhus. Puis il se rétablit et se remet en route, le 16 mars.

L'expédition suit la rive droite du Fleuve Jaune jusqu'au village de Cho-So-Kou, puis emprunte un bac, qui la conduit à Ma-Kouin.

Laissant là le cours du Fleuve Jaune qui s'infléchit vers le Sud-Ouest, Martin suit celui d'un affluent et atteint Si-Ning. Traversant en bac la rivière, au village de Hou-You-Tchin, il gagne par une vallée assez bien cultivée, San-Tch'ouan, où il prend à son service Tinder, ancien guide de la mission russe Scassi-Potanine. Le 13 avril, par une belle et chaude journée, il



loue une voiture qui, en suivant le lit d'un torrent, car il n'y a pas d'autre chemin, le conduit à Kounboun : « Pas d'arbres, terre jaune, beaucoup d'herbe, pas encore très bien poussée en raison du froid... Je tuai un héron blanc comme neige », note-t-il dans son carnet. Le village est pauvre et triste, mais pittoresque. Martin est fort bien reçu au couvent par le grand Lama, qui l'autorise à visiter le grand temple doré. Il regagne ensuite Si-nimg, d'où il repart le 18 avril 1890, pour Yu-Nambou, Pan-kou-tin, T'ai-Tong, Pi-Choui-Kouci : 146<sup>e</sup> étape au cours de laquelle il remarque la présence de quartz aurifère et rencontre des chercheurs d'or. Enfin, il atteint les hautes chaînes des Nan-Chan, régions inconnues, où il étudie la géologie et découvre un magnifique gisement aurifère inexploité. « 25 avril, Ca-Yan : on se mit en marche, malgré la neige qui tombait avec force, mais, peu à peu, le temps s'éclaircit et un brillant soleil vint nous aveugler de son éclat; on pataugeait, tant dans la boue que dans la neige... Je fis un détour de quelques kilomètres pour la chasse aux chiens sauvages et quel ne fut pas mon étonnement de trouver sous mes pas un filon de quartz aurifère; et ma surprise fut plus grande encore de découvrir, dans un bloc que je brisais, de l'or. Le quartz était plein d'or dans toute sa masse et très apparent. » Le 26 avril, après une étape pénible, la caravane s'arrête dans une auberge « où il n'y a même pas de farine pour faire un peu de soupe chinoise » : « Je mangeai quelques miettes de pain qui restaient au fond de mon sac; mes gens mangèrent avec les muletiers qui avaient encore un peu de farine noire », explique l'explorateur. Le 27, la petite troupe pénètre dans une région où les terres cultivées sont plus nombreuses et où l'on voit des moutons et des chèvres. L'auberge de Kam-Choui dispose d'un peu de pain et de riz. Le 28, chute de neige abondante jusqu'au soir : étape pénible dont Kan-Tchéou est le terme : Joseph Martin franchit la porte de la ville en déclinant simplement son identité. Il est accueilli à la résidence catholique belge, où on lui donne des nouvelles de la mission des frères Groum-Grijmaïlo, voyageurs russes, et de la mission du prince d'Orléans et de M. Bonvalot. La région est humide, le sol sablonneux et marécageux. Les terres sont cultivées et irriguées, on y remarque quelques arbres verts. Les arbres fruitiers sont déjà couverts de fleurs roses et blanches. Les produits de la chasse, canards ou faisans, viennent améliorer un peu l'ordinaire, fort médiocre étant donné l'insuffisance des moyens financiers. La caravane couvre des étapes de 10 à 12 heures sur des chemins en mauvais état. « Partout, note Joseph Martin, on observe la présence du sel; celui-ci se dépose sur les sables et les terres, dès qu'il y a la moindre humidité, aussi voit-on ce blanc qui recouvre de toutes parts le sol. »



Le 7 mai 1890, la troupe arrive enfin à Sou-Tchéou. Joseph Martin va se heurter à l'hostilité du mandarin Splingaert, sujet belge, chargé des douanes par les autorités chinoises.

### DANS LES NAN-CHAN

Ayant pris deux mois de repos à Sou-Tchéou, Joseph Martin décida de faire une seconde incursion dans les Nan-Chan, au sud de Sou-Tchéou. En effet, la neige et le mauvais temps avaient contraint la caravane à traverser trop rapidement la chaîne de Si-ning (17 avril) à Sou-Tchéou (5 mai). Il réorganisa donc sa petite troupe et partit, le 18 juillet 1890, pour la province du Kou-kou-nor. Jusqu'au 4 septembre, pendant un mois et demi, il va parcourir la chaîne des Nan-Chan, recueillant des échantillons géologiques et prenant des croquis. Les sommets sont couverts de neige. On rencontre des troupes de chevreuils sur les pentes. Le chemin, qui suit le torrent Ta-Tchen-Ko devient de plus en plus difficile. « Les roches dominantes sont des schistes avec filons de quarts; les pics sont dentelés; l'horizon ressemble à une lame de scie; pas un brin de bois, le bas est couvert de beaux pâturages, de tous côtés des traces de yacks et de chevaux sauvages. La flore est riche; c'est à cette saison que sont en fleurs toutes les plantes de cette altitude. « Les brigands Tangoutes, mais aussi les loups obligent les voyageurs à une certaine vigilance. Lièvres et mouflons abondent. Joseph Martin observant des chevaux sauvages qui suivent de près la caravane, note qu'ils sont « de la taille d'un petit mulet, gris et blanc, portant la tête haute, d'allure fort élégante; leur marche est douce, ils ont peur des loups et des hommes... » L'explorateur a des difficultés avec son guide Pou-an-nin et son interprète Tinder qui tentent de l'induire en erreur : il détermine lui-même sa route à la boussole. Le 3 août, au bord d'une rivière, il rencontre un important troupeau de bovidés, puis il doit repousser les Tangoutes, qui attaquent la caravane, avec la complicité de sa propre escorte. Le 15 décembre, il est de retour à Sou-Tchéou, malade, mais avec de précieuses collections. Il a perdu en route plusieurs chevaux.

Dans une lettre en date du 25 décembre, il s'adresse à la Société de Géographie de Lyon, pour l'informer de ses difficultés. Il se plaint des Tangoutes, mais aussi des mandarins qui font interdiction au peuple de lui vendre des animaux et de l'accompagner. « La troisième partie de mon voyage — écrit-il — comprendra un itinéraire qui passera par les contrées limitrophes



du Thibet septentrional, le Lob-Nor, la frontière des Indes, Kachgar. A l'époque de mon retour dans cette ville, il y aura deux années environ que je serai en Chine. Nos étapes se font à pied; je ne crains pas la fatigue, malgré mes quarante-deux ans. » ... « Le contrées que je viens de visiter sont extrêmement intéressantes, elles m'ont révélé de grandes richesses minières et fourni de précieux renseignements au double point de vue scientifique et commercial. Je me réserve, au retour de mon voyage, de donner à notre Société de Géographie de Lyon, un travail qui intéressera les hommes désirant ouvrir la Chine aux produits français. La Chambre de Commerce de Lyon, qui m'a si gracieusement offert une mission, aura également sa part, car je n'ai pas négligé de remplir de mon mieux le programme qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser. »

Mettant à profit son séjour forcé à Sou-Tchéou, Martin repart dans les Nan-Chan pour compléter ses collections. De Kia-Yu-Kouan, dans les Nan-Chan, il annonce, par une lettre du 5 janvier 1891 adressée à M. Daubrée, la découverte d'un important gisement de néphrite.

« Après maintes recherches que je fis en remontant et descendant le cours de plusieurs torrents, j'arrivai à découvrir, et cela d'une façon tout à fait inattendue, un magnifique filon... Ce filon, caché par des broussailles, est d'un vert mat, mais après de minutieuses recherches, je parvins à découvrir la véritable néphrite, aussi belle que celle de Sibérie... que l'on rencontre à l'ouest du Baïkal. » En fait, cette pierre était exploitée par les paysans sur le versant nord des Nan-Chan et, après polissage, vendue aux Chinois. A Sou-Tchéou, on l'utilisait pour fabriquer des objets de prix, dont on faisait commerce.

Joseph Martin écrit à M. Venukoff le 5 janvier, annonçant son intention de se rendre à Kachgar fin avril en passant par le Lob-Nor et Yarkand.

A un autre correspondant, Germain Bapst, il indique, de Hué-Yu-Honin, le 12 janvier, qu'il a réuni d'intéressantes collections, mais a été contraint par le manque d'animaux de bât d'en abandonner une importante partie en chemin. Il espère arriver à Kachgar en mai. (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, séance du 1<sup>er</sup> mai 1891, p. 269).

En fait son départ n'aura lieu que beaucoup plus tard. Il est bloqué à Sou-Tchéou. Du 2 mars 1891 au 23 mars, il va de Sou-Tchéou à Cha-théou, où il séjournera jusqu'au 5 avril. Il conquiert les bonnes grâces du Shien-Kouin et rencontre un chef de bandes, Li-Yu-Ane, qui lui fournit des renseignements sur l'expédition Prjevalski et sur l'itinéraire du Lob-Nor. Du 4 au



8 avril, il séjourne à Nan-Kao et parvient à Koum-Boulak, marché aux chameaux. Deux guides de l'expédition Prjevalski accompagnent le Français et cela lui permet de retrouver les campements des Russes. Il s'arrête à Djou-Boulak, à 31 étapes de Sou-Tchéou et à 210 étapes de Pékin, puis à Koch-Boulak, à Oro-Gane-Kak-Chak, à Atchik-Boulak (26 avril) : « Les tamarins commencent à fleurir; il y a déjà partout de la verdure; les premières pousses de roseaux sortent de terre. On campe bien vite, car on est fatigué d'une journée de marche de près de quatorze heures. »

### DE SOU-TCHEOU A KACHGAR

Sur la route du Lob-Nor, c'est-à-dire aussitôt qu'il eut quitté, le 22 avril, Djou-Boulak, les obstacles s'accumulèrent. Le sol était si spongieux que les animaux s'y embourbaient jusqu'au ventre. Les chameaux perdaient leurs bâts en route. Il fallut continuer le trajet en barque au milieu des roseaux, et la caravane parvint enfin à un petit village, où les animaux, qui n'avaient trouvé que des eaux saumâtres depuis cinq jours, purent se désaltérer avec une eau douce. Mais Joseph Martin fut attristé par la mort de son chien, qui ne le quittait jamais.

L'explorateur suit alors pendant six jours la rive droite de la rivière Tchertchen et atteint le village du même nom, où il fera halte du 18 mai au 1<sup>er</sup> juin : ce village, composé de fermes entourées de leurs terrains de culture, lui semble mort. Le chef est turc, mais il porte la tresse et l'habit chinois.

De Tchertchen, Joseph Martin écrit à Petrovski, consul général de Russie à Kachgar qui fera parvenir une copie à la Société de Géographie de Paris (Bulletin de septembre 1891, p. 441), qu'il va se diriger sur Khotan et a obtenu tout ce dont il avait besoin des autorités mahométanes locales. L'eau est de mauvaise qualité et il fait si chaud que le voyageur ne pense pas arriver à Kachgar avant le 15 ou le 20 juin.

En quittant Kumtchi-Boulak, Martin visite plusieurs mines d'or, où travaillent trois mille ouvriers et ouvrières : il décrit avec précision le travail des orpailleurs : « on place un peu de terre aurifère bien sèche dans une sébille et l'orpailleur la laisse tomber de toute sa hauteur très doucement de sorte que le vent chasse la poussière qui s'y trouve mêlée; après plusieurs reprises, il ne reste plus qu'un gravier plus ou moins fin qu'on achève de chasser en soufflant dessus, puis l'or est récolté en paillettes avec les doigts... »



Il visite d'autres mines à Multcher (236<sup>e</sup> étape) et enfin, le 30 juin seulement, le voilà à Khotan : belle route, pays fertile et bien arrosé, nombreux cours d'eau et villages. De la ville elle-même, par contre, description peu flatteuse : « La ville m'a laissé le souvenir d'une très grande malpropreté... Les rues ou plutôt les ruelles sont excessivement étroites, l'air est empoisonné; de tous côtés, on rencontre des immondices, et, à certains endroits, il est impossible d'y tenir. A mentionner les murs de l'ancienne ville chinoise qui, aujourd'hui, servent d'entrepôt à l'Etat, le bazar, immense établissement, et, tout près, une grande construction, faite en partie pour l'école et en partie pour une mosquée. Je fus vivement intéressé par la visite du caravan-sérail et encore plus par l'industrie de la soie et des tapis de laine. »

Pétrovski écrit de Kachgar, le 27 juillet, à Edouard Blanc, de la Société de Géographie : « M. Martin vient d'arriver à Khotan. Le pauvre voyageur est bien fatigué. Dans sa dernière lettre, il m'a écrit que sa caravane était complètement disloquée et que l'expédition avait payé son tribut au désert. » (Bulletin de la Société de Géographie de Paris de septembre 1891, p. 442.)

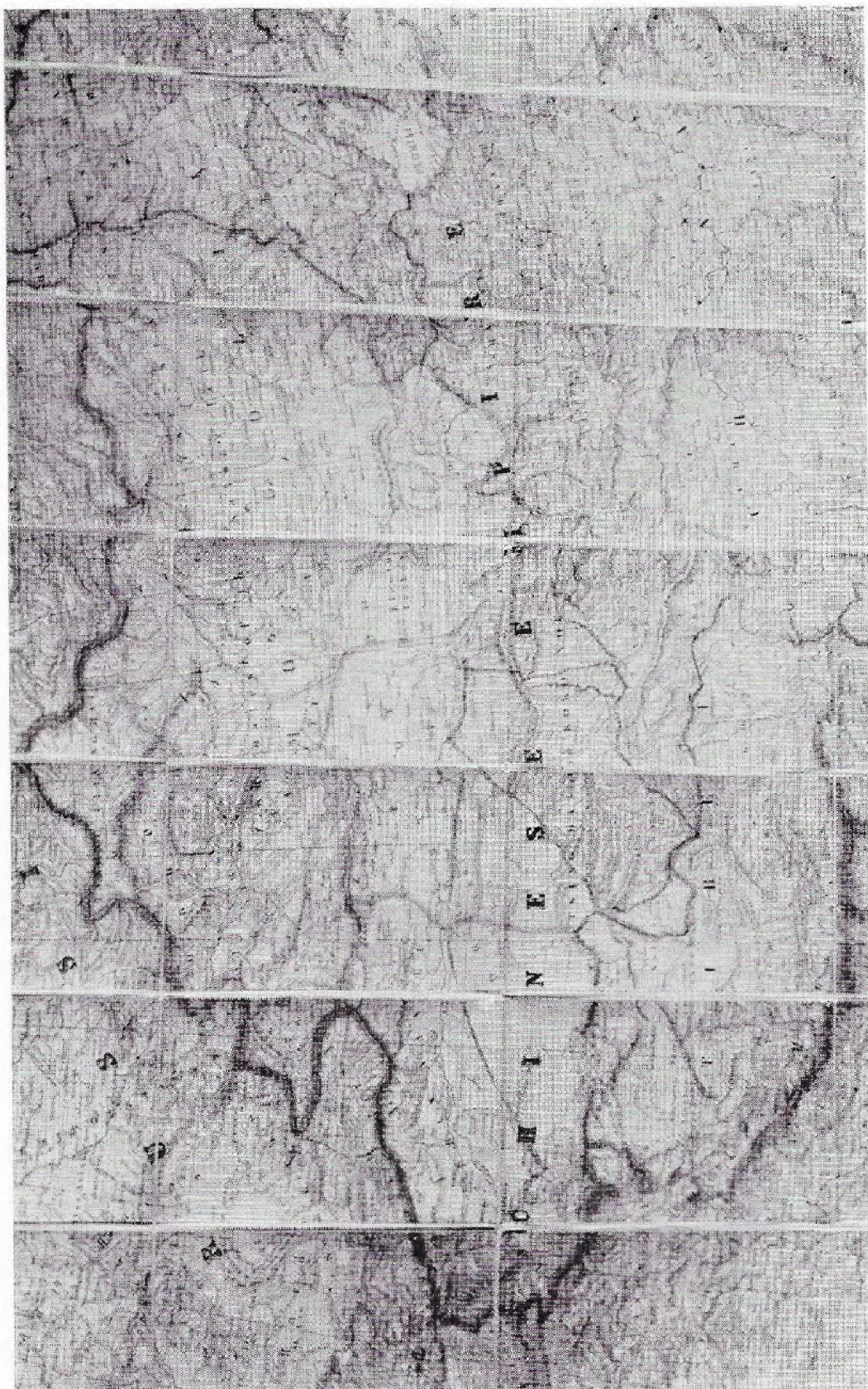
Le 7 juillet, toujours à Khotan, a lieu l'entrevue entre Joseph Martin et deux compatriotes : Dutreuil de Rhéins et Grenard : « La conversation roula sur la Société de Géographie et les affaires de France. »

La route de Kachgar, par Yarkand, ne présente aucune difficulté : Joseph Martin y rencontre de nombreux campements de Kirghizes. Il parvient à Kachgar le 7 août 1891. La nouvelle a été communiquée dès le 1<sup>er</sup> août à Paris par Grigorieff, secrétaire général de la Société impériale russe de Géographie et une lettre de Venukoff la confirme le 18 septembre. Dès le 10 août, de Kachgar, notre voyageur écrit à son tour à la Société de Géographie de Paris : « Monsieur le Secrétaire général, je vous prie de vouloir bien remercier la Société de Géographie pour la somme de 1 500 francs qu'elle a bien voulu m'adresser. M. le Consul général de Russie à Kachgar m'offre gracieusement l'hospitalité au Consulat où j'ai reçu l'accueil le plus sympathique. Je me remettrai en route aussitôt que je serai rétabli de mes fatigues et aurai réparé ma santé. » (Idem, pp. 442-443).

## DE KACHGAR A NOVO-MARGHELAN

En fait, Martin, qui se sent extrêmement fatigué et a épuisé ses maigres ressources financières, n'a plus qu'une idée : gagner au plus vite le Turkestan russe, où il a des amis. Mais, pour cela,





Carte de Chine utilisée par Joseph Martin  
(Musée de Vienne).



il faut franchir un dernier obstacle : la barrière montagneuse des Monts Célestes (Tian-Chan). Il passe le Tarik-davanc le 20 septembre. La descente surtout lui semble pénible. Il y aperçoit des ossements d'hommes et d'animaux. Un peu de neige sur les crêtes et dans le creux des rochers ; un torrent aux eaux claires et tourbillonnantes conduit à la vallée, où apparaissent des prairies avec leurs dernières fleurs et des pentes boisées : cyprès et bouleaux blancs. Sol schisteux et calcaire, par places. Le long du torrent se trouvent des campements de Kirghizes, qui passent l'été sous la tente au bord du cours d'eau et l'hiver dans des habitations à flanc de montagne, à l'abri des vents froids. Bien que le sol soit rocailleux et les montagnes escarpées, la culture de l'orge est possible grâce à l'irrigation : la moisson a lieu en septembre. Quant aux habitants, ils sont mahométans : « Les femmes portent une coiffure haute entourée d'un turban blanc, également haut, dont une partie recouvre le cou ; elles ont des bottes et leurs robes non ouvertes dessinent parfois la taille. »

Le village de Goultcha, première agglomération de quelque importance du Turkestan russe, est atteint le 22 septembre : « Les casernes des soldats russes, explique Martin, sont toujours blanches à l'extérieur. Le drapeau qui flotte à l'entrée indique que c'est une place forte, mais on remarque bien vite qu'il n'y a aucun travail de défense. Je rends visite au chef, mais il est absent pour une partie de chasse qui devait durer six mois encore. Pour moi, cette partie de chasse était une reconnaissance à la nouvelle frontière du Pamir russe. » Pourtant, il est vrai, aussi, qu'il y a du gibier dans les environs de Goultcha : faisans, lièvres, perdrix, petits ours café au lait, semblables à ceux des Nan-Chan.

Le 24 septembre, le voyageur parvient à Och : les montagnes sont moins hautes ; le sol, plus propice à la culture, favorise l'activité économique. Sur la route, désormais carrossable, se croisent de nombreuses voitures. Dans la ville nouvelle construite par les Russes à trois kilomètres de la vieille ville, il y a un caravansérail et une poste : « Je prends place dans la chambre des passagers et on met mes chevaux à l'écurie, raconte le voyageur. Enfin, me voici arrivé, après tant de fatigues et de privations. Je me trouve sur un chemin d'où je serai bientôt rendu en Europe et à la vie civilisée. » De la ville russe, il dit : « Elle est toute nouvelle : une grande avenue, de chaque côté des jardins et des maisons qui se perdent dans la verdure de grands arbres. » Le Colonel Debner lui offre l'hospitalité et lui propose son aide, mais Martin ne tient pas à prolonger son séjour à Och. Il accepte seulement une invitation à la maison de campagne de son hôte :



« L'on y jouit d'une vue charmante : on plonge sur le torrent qui circule au fond de la vallée toute verte de grands arbres aux plantureux ombrages. La vue se perd su Sud sur la chaîne de l'Alaï, dont le sommet est couvert de neige par suite du mauvais temps de ces jours derniers... D'après M. Debner, le coton se cultiverait fort bien ici... La vigne prospère : le raisin mûrit. Les grenades acquièrent leur état normal de grosseur, mais ne mûrissent que lorsqu'elles sont exposées en plein midi. »

Le 27, jour de marché, l'explorateur vend ses deux chevaux et son « baudet » : Och est un important marché de chevaux. Puis il expédie ses bagages à Marghelan, et, après avoir fait ses adieux au Colonel Debner, il se prépare à partir le soir même. Ainsi s'achève le dernier carnet de voyage. Martin atteindra péniblement son but : il est presque aveugle et tout à fait épuisé.

### L'EXPLOIT DE MARTIN

Nous ne disposons d'aucun renseignement sur l'ultime étape de ce très long et très pénible voyage. En vingt-cinq mois, l'explorateur a traversé, de Pékin à Marghelan, une grande partie du continent asiatique, reliant la capitale de la Chine à l'Asie centrale. Ce parcours, accompli soit à pied, soit dans des conditions difficiles et fatigantes, représente, jusqu'à Khotan seulement, trois cent vingt étapes, dans des régions mal connues ou inexplorées, au relief accidenté et au climat rude. Ces étapes, de douze à seize heures, atteignaient parfois une cinquantaine de kilomètres. M. Allemand-Martin, neveu de notre courageux voyageur, n'a donc pas tort d'écrire, dans son article, « si l'on défalque les arrêts nécessités par la maladie..., on constate que cet immense itinéraire a été parcouru dans un délai extrêmement court... ; il paraît certain qu'il tient le record de la rapidité moyenne de marche des explorations. » (p. 380). Ces précisions expliquent l'épuisement du Viennois, ainsi que certaines des difficultés qui lui vinrent de son escorte, soumise à de dures épreuves. Les maladies contractées en Chine, les retards qui en furent la conséquence, le manque de ressources financières et les privations qui en résultèrent constituent autant de données qui permettent de comprendre à la fois les efforts que s'imposa Joseph Martin et son état de santé au terme du voyage.

Il est aisé, d'autre part, d'imaginer ce que la ville de Marghelan signifiait pour lui : un havre d'espérance, une oasis après le désert, le retour à une certaine forme de civilisation, à une certaine forme de confort et de sécurité. Il était attendu, et



attendu par des amis dont il parlait la langue et qui parlaient sa langue. Rappelons que, chargé de mission par la Société russe de Géographie, il était assuré du meilleur accueil et d'une aide des autorités locales, bien qu'il ne soit pas parvenu à réaliser son programme de façon complète, la route de Lhassa et le Tibet lui ayant été interdite par les autorités chinoises. Il va d'ailleurs rédiger un rapport qu'il adressera au général Obroutchev, chef d'état-major russe. Il expédiera, en outre, huit caisses contenant des collections réunies en cours de route à la Société de Géographie de Saint-Pétersbourg : une lettre de l'état-major russe à sa famille, datée du 25 décembre 1893, l'atteste. Quand on connaît toutes les difficultés que lui avaient créées certains notables et même quelques missionnaires, on comprend mieux sa hâte de parvenir au port.

### MARGHELAN EN 1892

Mais comment se représenter Marghelan ? C'est, en 1892, une petite ville du Turkestan russe et le chef-lieu d'une région : le Ferghana.

Le Turkestan, qui fut jadis sous la tutelle des Turcs, se trouve au cœur de l'Asie : la partie orientale, à l'est des monts du Pamir, qui constituent l'une des plus considérables barrières montagneuses de la Terre, comprend essentiellement le bassin du Tarim et appartient à la Chine depuis 1757 (Turkestan chinois) ; la partie occidentale, aux limites assez mal définies, s'étend des monts Célestes (Tian-Chan) à la mer Caspienne, sur 1 622 025 kilomètres carrés, et comprend, outre les khanats de Boukhara et de Khiva, le gouvernement général du Turkestan, dont les provinces du Syr Daria, du Ferghana, de Samarcande, de Sémirietchensk et Transcaspienne sont les subdivisions administratives.

Joseph Martin a donc traversé le Turkestan chinois au cours de la dernière phase de son expédition (Kachgar), puis, franchissant, par le Tarik-davane, les chaînons parallèles des monts Célestes (Tian-chan), il est entré dans le Turkestan russe, parvenant à la province du Ferghana (Marghelan).

C'est sous le règne du tsar Alexandre II (1855-1881) que les Russes ont pris pied au Turkestan occidental. On voit donc qu'en 1891, leur implantation est toute récente. Le gouvernement général compte 6 788 000 habitants : Tachkent en est la capitale. Une voie ferrée : le Transcaspien, qui atteint Samarcande en 1888,



le relie, par la Caspienne, à la Russie d'Europe ; elle sera complétée, en 1898, par la ligne Samarcande-Tcherniaevo-Tachkent.

Si l'on excepte la partie la plus orientale, constituée des très hautes montagnes déjà nommées, et la partie méridionale (bord du plateau iranien), le Turkestan russe est formé d'une part, de plateaux et de vallées, dont celles du Ferghana et du Zérafchan à une altitude de 300 à 500 mètres ; d'autre part, de steppes et de déserts : Kizil Koum et Kara Koum, avec deux grands fleuves : Syr Daria et Amou Daria, dont les eaux bleues, transparentes et calmes, se déversent dans la mer d'Aral (420 kilomètres sur 260). Celles du Zérafchan se perdaient alors dans les sables du désert avant de parvenir à l'Amou-Daria.

Le climat est continental, mais plutôt chaud et généralement sec, sauf à proximité des reliefs.

Le Ferghana, que les Russes ont conquis en 1875-1876, soit une quinzaine d'années seulement avant l'arrivée de notre valeureux compatriote, occupe, dans la partie orientale du Turkestan russe, le bassin supérieur du Syr Daria. Cette région formait auparavant le khanat de Khokand et sa population, qui s'élève à 800 000 habitants, dispose d'un territoire de 75 000 km<sup>2</sup>, avec les villes de Namangan, Khokand, Andidjan, Och et Novo-Marghelan, la capitale, à une quinzaine de kilomètres de la vieille ville de Marghelan. Tandis que les zones désertiques sont presque totalement dépourvues de végétation, celles qui sont irriguées sont très fertiles. On y trouve des céréales, de la vigne, du riz, du coton, des arbres fruitiers, des prairies et des forêts. Les eaux du Syr Daria ont permis l'irrigation et c'est ainsi que, au cœur de cette Asie centrale assez rude, le Ferghana, de longue date, a fait figure de riante oasis.

Conquise par les Russes en 1875, la ville de Marghelan, bientôt flanquée de Novo-Marghelan, cité plus moderne, bâtie en 1876 par les conquérants, est située sur le Chah-I-Mardan, cours d'eau qui se perd dans les sables du désert un peu plus loin. Elle compte 37 000 habitants à la fin du siècle dernier. On y fabrique déjà des étoffes : lainages et soieries, étoffes de poil de chameau. C'est un marché. Et, dans le voisinage, abondent le naphte et les eaux sulfureuses, la houille et le fer, le plomb et d'autres métaux.

C'est à Novo-Marghelan que Joseph Martin rendra le dernier soupir, après une longue et pénible maladie. C'est dans le cimetière de cette ville lointaine, où il a été soigné et choyé pendant plusieurs mois, qu'il dort son dernier sommeil. Sa tombe, surmontée d'un monument qui porte une inscription commémorative rédigée en langue française, est en bon état, malgré les



années ; un voyageur français et viennois ne peut la découvrir sans émotion, car elle manifeste une présence de notre pays et de notre ville à sept mille kilomètres de distance.

## LES DERNIERS MOIS DE L'EXPLORATEUR

Les derniers mois de la vie de l'explorateur, du début d'octobre 1891 au 23 mai 1892, nous sont bien connus grâce à une circonstance particulière. Le général Médinski s'était attaché une jeune française, Emilie Collins, qui était entrée dans sa famille dès l'âge de seize ans en tant qu'institutrice et gouvernante, puis était devenue, dix ans plus tard sa secrétaire. Emilie Collins, naturellement informée de l'arrivée de Joseph Martin dans une ville où elle était, bien entendu, la seule Française, s'intéressa à lui, le soigna avec dévouement et affection, et, après son décès, adressa plusieurs lettres à sa famille, dont l'une à sa mère, où elle fit des événements un récit détaillé et plein d'émotion. Monsieur Charles Allemand-Martin, petit-neveu de l'explorateur, nous a fait parvenir la photocopie de deux de ces documents inédits, et c'est de cette source à laquelle nous avons eu accès grâce à l'obligeance du descendant de Joseph Martin, que proviennent les renseignements suivants. Qu'il en soit ici très vivement remercié.

## L'ACCUEIL A NOVO-MARGHELAN

Dans sa lettre à Madame Martin, mère de l'explorateur, Emilie Collins, après s'être présentée et avoir souligné que, seule Française dans l'immense province de Ferghana, elle n'a rencontré, en douze ans, que deux Français (dont le Stéphanois Dutreuil de Rheins), outre Joseph Martin, écrit : « Le 12 septembre (1) de l'année dernière, au moment où nous nous préparions à aller à je ne sais plus quel dîner de gala, l'officier d'ordonnance du général nous annonça l'arrivée d'un voyageur, M. Martin. Il m'avait été recommandé deux semaines auparavant par Messieurs Dutreuil de Rheins et Grenard, qui avaient passé un mois de repos chez nous ; ils allaient en Chine et devaient rencontrer

---

(1) Bien qu'elle ne le précise pas, M<sup>lle</sup> Collins se sert, dans ce qui suit, de l'ancien système de datation.



M. Martin en Kachgarie, alors qu'il était sur le chemin du retour. Ils m'écrivirent d'ailleurs qu'ils l'avaient rencontré à Khotan et lui avaient remis une ou deux lettres pour moi.

« Le général et moi allâmes à la rencontre de Joseph Martin et l'invitâmes à passer dans le cabinet officiel. Il avait l'air bien faible et bien fatigué ; après une longue causerie, nous lui demandâmes s'il était content de son logement et lui proposâmes deux chambres au club militaire, notre maison étant encore en réparation, mais il refusa net, disant qu'il devait mettre de l'ordre dans ses collections et qu'il préférait la solitude. »

### LA MALADIE

Dans les jours qui suivent cette première rencontre, Joseph Martin fut invité à dîner plusieurs fois par le général Médinski, vice-gouverneur du Ferghana, et fit des promenades, aux heures matinales ou vespérales, où la température le permettait, en compagnie d'Emilie Collins. Celle-ci, vive et enjouée, s'efforçait d'égayer son compatriote. Mais Martin se plaignait de forts maux de tête, et, raconte-t-elle, « je ne pouvais vaincre son abattement. » Un matin, elle le conduisit à l'Hôpital militaire, et les médecins conseillèrent à Emilie de le retenir : « Il ne peut, déclarèrent-ils, se remettre en route ; ses forces sont altérées. » La jeune fille se promit d'en aviser le général, afin que celui-ci s'employât à convaincre le voyageur de prolonger un peu son séjour.

Emilie Collins organisa, le 14 octobre, une réception en l'honneur de son anniversaire : Martin, invité la veille, ne vint pas et dépêcha dans la soirée un cavalier djiguite pour faire savoir qu'il se sentait très mal et souhaitait qu'Emilie se rendit aussitôt auprès de lui. Elle partit, accompagnée du Colonel Debner. Le malade était alité et la reconnut à peine. Un médecin fut immédiatement mandé à son chevet. Le général prit, pendant la nuit, toutes les dispositions pour qu'il eût, dès le lendemain, une chambre spécialement aménagée à son intention au « nouveau compartiment de l'Hôpital des officiers », et, trois fois par semaine, se rendit à son chevet, en dépit de ses nombreuses occupations. Quant à Emilie Collins, elle allait voir son malade deux fois par jour, mais, atteint d'anémie cérébrale, il délirait et ne reconnaissait pas ses visiteurs. Un cosaque, mis à sa disposition, en qualité d'ordonnance, prévenait ses amis en toute hâte chaque fois qu'il manifestait le désir de les avoir auprès de lui. Mais les soins dont il était entouré n'empêchèrent pas son état d'empirer encore, et bientôt, il perdit complètement la vue.



Cette situation critique se prolongea jusqu'au 2 ou 3 décembre. Puis une amélioration soudaine se produisit. Le malade reprit conscience, devint plus gai et, le 18, se leva pour la première fois. Le 27 décembre, alors qu'Emilie se préparait à se rendre à une soirée, il la fit appeler pour lui annoncer que, se sentant en meilleure santé, il désirait passer les fêtes de la nouvelle année en sa compagnie. Après avoir pris l'avis des médecins, la jeune fille lui accorda ce plaisir, renonçant elle-même aux festivités officielles, auxquelles elle aurait dû participer avec le général et sa famille. Au soir du 31 décembre, Emilie, qui s'était costumée en paysanne française de fantaisie pour amuser son hôte, l'accueillit avec beaucoup d'égards et se montra pleine de prévenance, car il était encore très faible et sa vue n'était pas redevenue normale. Elle lui servit un repas selon ses goûts, et à minuit, tous deux se levèrent, une coupe de champagne à la main, et portèrent un toast « à la santé de la famille Martin, en l'honneur de la France et de la Russie et de ses nombreux amis russes, qui, dans leurs lettres, lui témoignaient les meilleurs sentiments. » Toutefois, le malade donnait des signes de fatigue : « M. Martin parlait encore d'une manière si peu intelligible et d'une voix si faible que j'avais grand' peine à le comprendre, ce qui l'impatientait. » ... « Pendant tout le temps, j'avais le cœur serré, car je n'avais pas sous les yeux un être avec toutes ses facultés, mais plutôt un enfant de deux ans au cerveau embrouillé, aux mouvements insensés. C'était les restes d'une nature de fer, qui avait dû tout vaincre pendant de longues années, c'était un cerveau meurtri par les privations et les malheurs de sa dernière expédition ; c'était l'ombre d'une créature autrefois pleine de force, de courage, maintenant brisée complètement. » Cette triste petite fête entre deux Français si éloignés de leur pays natal prit fin à deux heures du matin. Et Emilie, qui s'était efforcée de paraître gaie, mais n'ignorait pas la gravité du mal dont souffrait son ami, fut presque soulagée quand il consentit à regagner l'hôpital.

## REMISSION

Ce n'est que le 23 janvier 1892 que le convalescent put quitter la chambre et rendre visite à Mademoiselle Collins. Ils reprirent leurs promenades grâce au temps exceptionnellement favorable en cette période de l'année. Les forces semblaient lui revenir peu à peu. Il s'entretenait volontiers avec Emilie ou avec le général Médinski, bien qu'ayant toujours de la peine à s'exprimer. La jeune fille lui servait de secrétaire, de hautes personnalités



de Petersbourg et de Moscou écrivant pour s'informer de son état. Il n'était pas en mesure d'écrire lui-même, et d'ailleurs sa vue aurait été trop faible. Il souffrait du bras gauche. Le général intervint auprès du baron Wrevski, gouverneur général du Turkestan, afin que le malade pût se rendre, en compagnie du Docteur Fegler, à Petersbourg, où des spécialistes compétents l'examineraient. Dans cette même période, Martin dicte, avec peine, le rapport qu'il se propose d'adresser au général Obroutcheff : quotidiennement, Emilie prend des notes, des heures durant, et rédige le texte pendant la nuit. Aidé du général et de l'ordonnance mise à sa disposition, l'explorateur met de l'ordre dans ses collections, qui sont expédiées en plusieurs caisses à Saint-Petersbourg, pour être acheminées ultérieurement à Lyon et à Paris.

Après quelques semaines pluvieuses, le merveilleux printemps d'Asie éclata bientôt : « Les amandiers, les pêchers, les abricotiers embaumaient l'air de leur suave parfum ; leurs fleurs formaient un magnifique dôme sur nos têtes. » Tout en savourant les charmes du jardin, Joseph Martin forme déjà des projets de départ : il espère parvenir à Lyon au mois de juillet, et, de là, gagner Vichy, pour y faire une cure. Il conte à Emilie certains épisodes de son enfance et lui parle de sa mère.

Son départ était fixé au 22 avril. Mademoiselle Collins s'était engagée à l'accompagner jusqu'à Samarcande, où il comptait prendre le Transcaspien en direction de la mer Caspienne et de la Russie d'Europe. Le trajet de Novo-Marghelan à Samarcande, en tarentass, exigerait huit jours, pendant lesquels la jeune fille, qui parlait couramment le russe et la langue du pays, servirait d'interprète, le docteur Fegler étant polonais et ne connaissant pas notre langue.

## LES DERNIERES SEMAINES

Mais, le 14 avril, Emilie, qui s'était rendue au cimetière, trouva, à son retour, l'explorateur prostré dans un fauteuil, affreusement pâle : il avait été frappé d'une seconde attaque. Incapable de proférer une parole, le côté gauche paralysé, il reçut des deux médecins mandés en toute hâte les premiers soins et ne tarda pas à s'assoupir. Puis on le transporta à l'hôpital. Le lendemain, son état s'était un peu amélioré : il reçut la visite d'Emilie et du général Médinski, avec lesquels il parvint à échanger quelques paroles. Il demanda à voir un prêtre catholique qui, venant du Caucase, passait, comme chaque année, une semaine à Marghelan, et reçut, du P. Keller, les Saints Sacre-



ments. Puis, apaisé, et semblant ne pas mesurer la gravité de son état, il forme à nouveau des projets et échange des plaisanteries avec son amie, qui est folle d'angoisse, mais n'en laisse rien paraître. Néanmoins, le général étant contraint de s'absenter pour un mois, vient faire une dernière visite à l'explorateur, et celui-ci ne le reconnaît pas. Avant son départ, le 20 mai (1), M. Médinski a fait ses recommandations : Emilie devra s'occuper de tout et il faudra obéir à ses ordres.

La jeune fille se tient presque constamment au chevet du malade ; ils échangent quelques mots : « Quand je lui demandai ce qu'il sentait : « Je vais bien, mais je suis encore faible ; quand donc irons-nous nous promener ? » « — Bientôt, et soyez sage ! Ne vous dépêchez pas trop de quitter le lit. Aujourd'hui, je passerai la journée entière près de vous. » Il sourit un peu, mais son sourire était plutôt une convulsion. Ce furent ses dernières paroles. Un peu plus tard, épuisée, Emilie perd elle-même connaissance. On la reconduit à son domicile.

Le 22 mai à 9 heures, l'agonie commence : appelée d'urgence par les médecins, la jeune Française est à nouveau terrassée par la fatigue et l'émotion. Transportée chez elle à 23 heures, elle est informée, le 23 mai, à cinq heures du matin que M. Martin « se meurt ». A cinq heures et demie, il avait rendu le dernier soupir.

## LES FUNERAILLES DE M. MARTIN

L'enterrement était fixé au lendemain. Mademoiselle Collins, aidée par des amis, va s'occuper de tout : « Nous transférâmes le corps dans un grand établissement officiel — raconte-t-elle dans sa lettre — nous commandâmes un cercueil de brocart argent à broderies or, puis un caveau ; les maçons travaillèrent toute la nuit sous la direction d'un ingénieur de mes amis. J'envoyai des lettres chez ses connaissances, pour les prier de dépouiller leurs serres et leurs jardins. Nous travaillâmes jusqu'à minuit. La salle fut tendue de noir... On arrangea une chapelle ardente, on forma une grotte de palmiers pris dans quelques serres. Je cousis de mes propres mains les drapeaux français couverts de crêpe, qui joints aux drapeaux russes, formaient, par leur draperie, la panoplie du fond ; puis on éleva un catafalque tendu aussi aux couleurs françaises, sous crêpe. Je fus

---

(1) Les dates qui suivent sont celles du calendrier français.



profondément touchée de tous les signes de profonde commisération que prodiguèrent tous les habitants de la ville. La salle devint bientôt une sorte de serre où les guirlandes des fleurs les plus rares ornaient les murailles et les fenêtres. »

Le 24 mai se leva, clair : « Depuis le matin, notre petite ville fut en mouvement : chacun voulait prendre part à cette cérémonie. » Les fleurs arrivaient par charrettes entières et des couronnes étaient déposées sur ordre des autorités officielles, le général Wrevski, gouverneur général du Turkestan, notamment. L'explorateur aimant beaucoup les fleurs, Mademoiselle Collins tressa de sa main une couronne de roses avec feuilles de chêne, et fit imprimer sur le ruban : « A l'intrépide voyageur, une compatriote. » Les décorations du défunt : Croix de Sainte-Anne et Saint-Stanislas, étaient épinglées sur un coussin de velours. Le catafalque fut « inondé » de couronnes. Le service funèbre fut conduit par un prêtre orthodoxe :

« Une foule immense encombra la route par où devait passer le cortège, qui mesurait un kilomètre de développement et qui fut photographié au départ, clergé en tête. La musique militaire joua alors la marche funèbre de Chopin et nous portâmes à tour de rôle le cercueil découvert jusqu'au cimetière. Quatre jeunes gens portaient le couvercle, sur lequel on avait eu la gracieuse attention de clouer ma couronne. Quant aux autres, le peintre Ioudine, de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg, arrivé depuis peu au Ferghana, s'était aimablement chargé de les clouer dans un pavillon de verdure et de fleurs, décoré de drapeaux aux couleurs franco-russes et construit sur le caveau où devait reposer Joseph Martin. »

« Le public, ajoute Emilie Collins, se pressait en foule autour de la tombe. » Un discours fut prononcé par M. Koïchevski : « Nous enterrons, déclara-t-il, un des plus glorieux fils de la France, fils que la Russie a compté longtemps pour le sien. » Et pendant que le prêtre lisait les prières, une délégation des marchands de la ville vint déposer sur le cercueil une belle couronne de myosotis.

Ces quelques citations prouvent suffisamment l'affection et l'estime qui entouraient notre compatriote ; sans parler du dévouement quasi filial de Mademoiselle Collins, il importe de souligner que les témoignages d'admiration, venus de toute la population comme des plus hautes autorités, ont été à la mesure de son courage et de sa gloire.

Quelques années après sa mort, en 1896, un monument fut édifié sur sa tombe à la suite d'une souscription.



En France, plusieurs journaux lui consacrèrent des articles élogieux, en particulier les journaux régionaux, et le Bulletin de la Société de Géographie publia une notice nécrologique. Une plaque fut apposée, en 1898, sur sa maison natale.

Puis vint l'oubli. Peu d'habitants de Vienne savent quel homme fut Joseph Martin. A Paris, toutefois, au Musée de l'Homme, son nom n'est pas ignoré : les pièces qu'il a rapportées de Sibérie sont exposées et font l'objet d'études spécialisées. Un portrait de Joseph Martin décore, paraît-il, un couloir de l'Ambassade de France à Moscou. Et, dans notre ville, plusieurs pièces de collections, léguées par la famille ont été rassemblées, dans une petite salle du Musée.

Qu'en est-il en Asie centrale ?

### **VISITE A FERGHANA**

Les hasards de l'existence nous ayant conduits à accomplir, grâce au service « Voyages » de l'Association France-U.R.S.S., une croisière aérienne à travers l'Asie soviétique, en compagnie d'une vingtaine de touristes français, nous avons atterri à Novo-Marghelan, qui se nomme aujourd'hui Ferghana, du nom de la province, par une belle matinée du mois d'août 1970.

Ferghana fait partie, maintenant, de la République soviétique d'Ouzbékistan, dont Tachkent est la capitale. Quand, venant de cette dernière ville, qui compte 1 200 000 habitants, on découvre, tout à coup, après une heure de vol au-dessus d'un désert parsemé de bassins et de canaux, l'aérodrome de Ferghana, on a la surprise de le voir entouré de verdure ; et il ne s'agit pas de cette verdure un peu poussiéreuse que l'on voit à Samarcande, mais d'une « vraie » verdure qui se déploie largement. La ville dépasse les 130.000 habitants et s'étale sans contrainte, l'espace libre lui permettant de s'étoffer sans difficulté. Au loin, depuis l'aérodrome, où règne une animation étonnante pour le voyageur français, on aperçoit des pics majestueux, dans le bleu de l'horizon, des pics aux cimes roses et mauves : le pic Lénine et le Pic du Communisme. Mais les abords sont plats et la terre est dorée, couleur de sable chaud. Pour les voyageurs de l'été, la salle d'attente est une tonnelle, où mûrissent tranquillement d'énormes grappes de raisin blanc. Le car qui nous transporte vers l'hôtel suit de longues voies rectilignes bordées de platanes ou de peupliers qu'arrosent en permanence des petits canaux, peu profonds, d'eau vive. La voûte d'ombre formée par les arbres évoque souvent nos avenues de Provence.



Au-delà de la rangée d'arbres qui protège assez efficacement les passants des ardeurs souvent excessives du soleil, au-delà du petit canal d'irrigation auprès duquel jouent de nombreux enfants, au-delà du trottoir, on aperçoit les maisons : maisonnettes de pisé, d'argile séchée au soleil, souvent crépies de bleu pâle ou grands immeubles blancs de béton. Quelques bâtiments officiels, un peu froids, mais surtout des squares, des espaces verts, des pièces d'eau, des bassins, des jets d'eau, et encore de la verdure. L'industrie du pétrole et de la soie, les grandes usines modernes se trouvent sur la route qui conduit à la vieille ville de Marghelan.

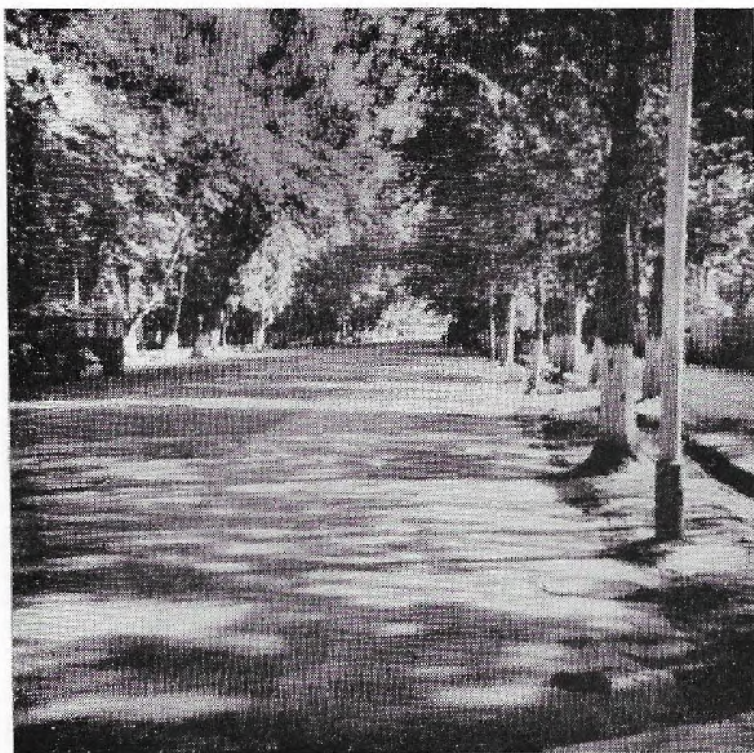
La population, d'origine turque, parle la langue ouzbègue. Les journaux et les enseignes sont généralement bilingues : ouzbek et russe. Notre pilote était ouzbek, de même que le guide, le chauffeur, la directrice de l'hôtel, le directeur du combinat textile où travaillent 15 000 ouvriers et où l'on utilise quelques métiers fabriqués à Sainte-Colombe, sont de purs Ouzbeks. Tous ces Ouzbeks nous semblent gais et enjoués, accueillants, communicatifs, pleins de cordialité. Commerce et artisanat semblent prospérer, et l'on peut se procurer, sans même aller au « bazar », c'est-à-dire au marché, des melons, des pastèques, des pêches, des raisins et des tomates le long des rues, sur le trottoir. Fruits et légumes abondent, et, avec les épices, donnent à la ville et à la vie une coloration typiquement méridionale.

Notre séjour à Ferghana était malheureusement trop bref pour que nous ayons le temps de flâner dans les rues. Il nous fallait trouver très rapidement la tombe de notre compatriote et de notre concitoyen, puisque nous la savions là, tout près de nous. Nous n'avions évidemment aucune information sur le lieu où elle se trouvait.

## LE VIEUX CIMETIERE

Mais là encore, la chance nous a souri : à un kilomètre environ de notre hôtel, nous découvrîmes, après quelques recherches, le « vieux cimetière », avec son porche d'un bleu tendre surmonté de la croix orthodoxe et la maisonnette du gardien, toute entourée de petites fleurs jaunes. Belles allées ombreuses, bordées de peupliers, tombes fort bien entretenues, ruisseaux d'eau courante. Mais ce cimetière est décourageant par son immensité. Comment retrouver, dans le peu de temps dont nous disposons, une tombe parmi les milliers de tombes, sans disposer de la moindre indication, du moindre indice, et sans avoir la certitude qu'elle existait encore ?



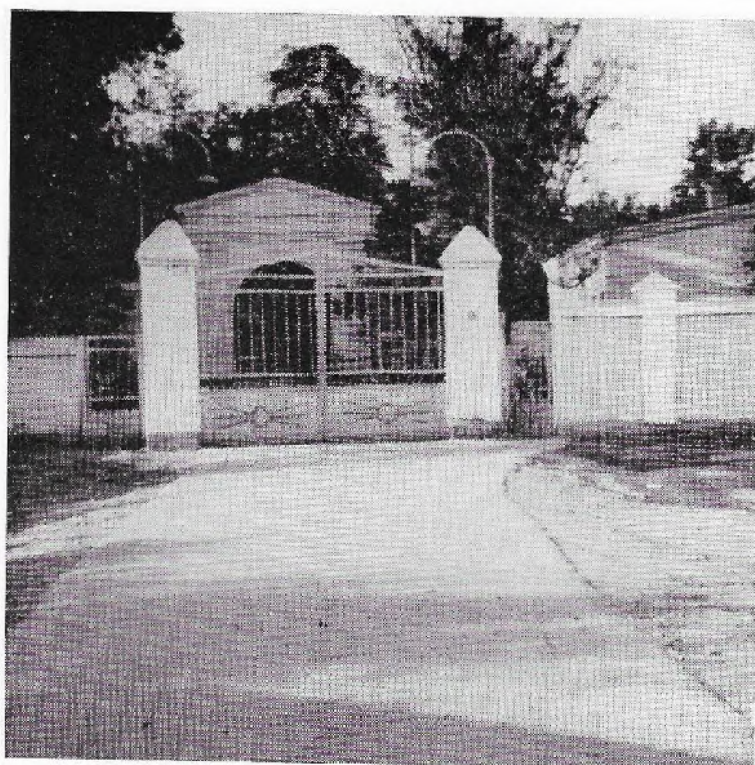


Une rue de Ferghana (autrefois Novo-Marghelan)

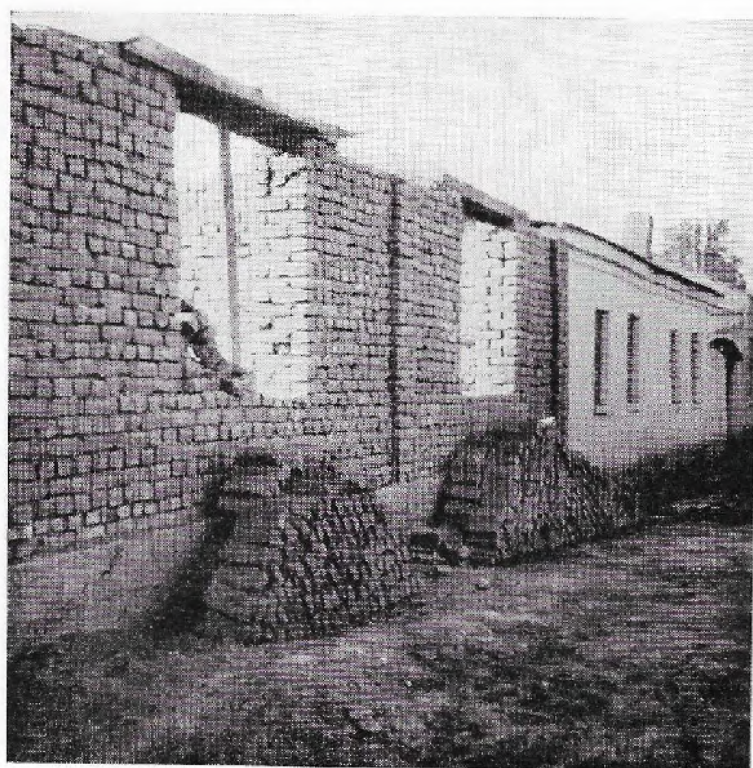


Pisé et béton sur la route du vieux cimetière.





Entrée du vieux cimetière.



Maisonnettes en pisé de type traditionnel.



Après une première tentative infructueuse qui nous permit seulement de repérer les lieux et de jeter quelques jalons, au cours de palabres avec de très vieilles femmes où le geste remplaçait le plus souvent la parole, nous fîmes un second essai qui, grâce à l'insigne bonne volonté des populations locales, se révéla plus fructueux. Non loin de l'entrée, nous venions de découvrir, dans un coin ombreux, le monument cherché : il était en parfait état. Deux vieilles Ouzbèques, qui avaient saisi notre mimique et le sens de nos propos, avaient su nous y conduire. Cet événement s'est produit le dimanche 9 août 1970 et restera gravé dans nos mémoires, d'abord parce qu'il était émouvant de retrouver la tombe et le monument funéraire d'un Viennois dans une contrée si éloignée, ensuite parce que le succès de notre entreprise était dû en grande partie au concours d'inconnus complaisants parlant une langue particulièrement éloignée de la nôtre.

### LA TOMBE

Le monument funéraire, constitué d'un socle de granit, surmonté d'une croix de pierre en forme de branche d'arbre, autour de laquelle s'enroule du lierre, porte l'inscription suivante : « Ci-gît Joseph Martin, explorateur de l'Asie centrale, décédé le 11 mai 1892, à l'âge de 36 ans. » Cette inscription contient une malencontreuse erreur puisqu'en fait, l'explorateur avait presque quarante-quatre ans à sa mort. Par ailleurs, la date du 11 mai est celle de l'ancien calendrier russe, et équivaut à celle du 23, dans notre système.

Au cours des soixante-dix-huit années écoulées depuis l'enterrement que nous avons décrit, la tombe de notre compatriote et le monument qui la surmonte et qui est dû à la générosité de ses amis russes (1), rappelons-le, n'ont pas reçu beaucoup de visiteurs, et en particulier, de visiteurs français.

C'est la raison pour laquelle nous avons jugé bon de conduire notre groupe de touristes français au cimetière. Aucun ne connaissait le nom de notre compatriote, aucun ne se doutait au départ de Paris qu'un Français dormait à Ferghana.

---

(1) Elevé sous les auspices du gouvernement russe, ce monument fut inauguré en 1899 (d'après *Le Dauphiné* du 12 février 1899).





Tombe et monument funéraire de J. Martin, à Ferghana (Ouzbekistan).

### **HOMMAGE OFFICIEL A L'EXPLORATEUR VIENNOIS**

Le lundi 11 août, à notre demande, nous étions reçus, tous les vingt, par M. Tilliakodjaev, à la Mairie de Ferghana, dans une petite bâtisse, de modeste apparence, à la façade bleu-ciel. Nous étions même fort bien reçus, avec toute la cordialité ouzbèque, des fruits superbes et des rafraîchissements fort appréciables, la température atteignant, ce jour-là 50° centigrades. Nous étions reçus avec des paroles de bienvenue particulièrement aimables, surtout lorsque nous eûmes exposé « l'affaire » Joseph Martin. Le maire nous avoua tout ignorer de cet explo-



rateur français, mais après nos explications, il nous promet de mettre en place une commission de recherches. Promesse tenue, puisque nous venons de recevoir une première moisson de renseignements. M. Tilliakodjaev nous accompagna ensuite jusqu'au cimetière où la délégation française au grand complet déposa avec lui une gerbe de fleurs.

Modeste hommage à un Viennois courageux et digne de demeurer dans notre souvenir. Cet article, que nous ne voudrions pas terminer sans remercier toutes les personnes qui, tant en France qu'en Union Soviétique, nous ont aidés dans nos recherches, n'a d'autre ambition que de rappeler à nos concitoyens une belle et noble figure de l'histoire locale.

### CONCLUSION

Deux mots suffisent à résumer le caractère de Joseph Martin : énergie, presque surhumaine et en tout cas obstinée, et modestie. Il n'a jamais fait étalage de ses succès ni de ses découvertes scientifiques. De plus, sa vie est exemplaire : né pauvre, lui qui a repéré tant de gisements aurifères, il est mort pauvre. Son honnêteté et son désintéressement ne font pas de doute. Il était dévoué corps et âme à la recherche. Qu'il reste parmi nous.

Jean-Daniel et Renée BERGER.

### BIBLIOGRAPHIE

Il ne saurait être question, dans le cadre d'une bibliographie nécessairement sommaire, de faire état de tous les documents que nous avons consultés.

Mentionnons seulement les principales sources d'information dont nous nous sommes inspirés :

— Bulletin de la Société des Amis de Vienne, n° 25-26, années 1929-1930, p. 31-p. 54 : article de A. Allemand-Martin.

— La Géographie, Bulletin de la Société de Géographie de Paris, t. XXVI, 1912, p. 376-p. 398, article de A. Allemand-Martin : « Le dernier voyage de Joseph Martin à travers la Chine et l'Asie centrale (1889-1892) (résumé et extraits de son journal de route).



Nous avons tiré nombre de renseignements des Bulletins de la Société de Géographie de Paris et de la Société de Géographie de Lyon auxquels nous avons pu avoir accès grâce à l'obligeance des secrétaires actuels de ces Sociétés.

Nous avons également utilisé deux sortes de documents inédits : nous devons les uns à Monsieur F. Martin, Bibliothécaire de la Chambre de Commerce de Lyon ; et les autres à M. Charles Allemand-Martin, ingénieur, petit-neveu de l'explorateur. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre gratitude.

Nos remerciements vont également à M. Frossard, à M. Ruf, Conservateur du Musée, et à Madame Félix, Bibliothécaire municipale, et à toutes les personnes sans l'aide et le dévouement desquelles ce travail n'aurait pu être mené à bonne fin.



# LA CHARTE DE MARIAGE ET LE LIVRE DE RAISON DE LA FAMILLE PIOCT DE VIENNE

(XVI<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)

## PREFACE

Quiconque s'est intéressé, en y apportant une attention soutenue, à la vie de la société française, dans le cours de l'Histoire moderne, cette période qui va de la fin du Moyen Age à la Révolution, n'a pas pu ne pas rencontrer, comme étant citées, le plus souvent par des érudits spécialistes, ces deux choses qu'il est convenu d'appeler charte de mariage et livre de raison, qui sont en relation directe l'une l'autre. L'écrivain Joseph de Pesquidoux (1869-1946), de l'Académie française, auteur de romans consacrés à la vie rustique, fit du livre de raison, le titre de l'un d'eux.

L'idée directrice qui les conçut, puis les développa fut celle-ci : matérialiser les sentiments ; assurer leur pérennité. Ce fut, en quelque sorte, la mise en pratique du proverbe latin *Verba volant, scripta manent* (qui n'a pas besoin de traduction), mais dans un tout autre sens que celui avec lequel il est cité le plus souvent. Des époux, devant Dieu et devant les hommes, se jurent mutuellement amour, fidélité, assistance, jusqu'à la mort et même au delà : verbalement, c'est bien, mais par écrit, c'est beaucoup mieux. Mettre des enfants au monde, les faire baptiser, élever chrétiennement, les voir grandir, s'établir, se marier à leur tour, avoir eux-mêmes des enfants ; voir ses parents partir pour un monde meilleur, parfois ses enfants ou ses petits-enfants prématurément, ce sont, ici et là, des faits qui s'inscrivent dans l'ordre de la nature et de la société humaines. C'était bien le cas d'employer le verbe inscrire : il fallait mettre tout cela par écrit. Et ce fut ainsi que le Pouvoir inventa le registre paroissial, qu'il perfectionna ensuite. En août 1539, François I<sup>er</sup>, par une ordonnance promulguée à Villers-Cotterêts, commanda la tenue des registres où les curés inscriraient les baptêmes des enfants nés dans leur paroisse, les registres devant être déposés au greffe du bailliage le plus voisin. En 1579, Henri III, par l'ordonnance de Blois, spécifia que les registres devraient comprendre aussi les mariages et les décès. En avril 1667, Louis XIV ordonna que les registres seraient tenus en double ; l'un resterait entre les mains du curé, l'autre serait confié au greffe du juge royal. L'édit d'octobre 1691 confirma ces dispositions. Tout le monde sait que la République, à la Révolution, créa les registres de l'Etat civil, pour remplacer les registres paroissiaux, mais que l'Eglise conserva ceux-ci.



Telles furent les choses, sur le plan général et collectif. Parallèlement, il en fut de même, sur le plan particulier et individuel, dans un esprit semblable, avec, cependant, une énorme différence résultant d'une question de quantité, puisque l'immense majorité des Français était composée d'illettrés, sachant parfois lire, mais ne sachant pas écrire, sauf, peut-être, leur nom, pour signer, ce qui ne veut pas dire qu'ils étaient ignorants. La culture était essentiellement verbale. Ce fait explique bien pourquoi les chartes de mariage et les livres de raison furent si peu nombreux, puisqu'il eût fallu le concours d'autrui pour les écrire. De plus le livre de raison fut, à l'origine, avant tout, un livre de comptes domestiques, une espèce d'aide-mémoire dans lequel étaient consignées toutes sortes de choses (faits, recettes, formules, procédés), et, parmi lesquelles étaient insérés les grands événements familiaux. L'évolution vitale ayant suivi son cours séculaire, il arriva, enfin, que le livre se déchargea des choses pesantes et encombrantes, pour ne plus conserver que les choses essentielles et indispensables, passant de la « raison » matérielle à la « raison » spirituelle, uniquement. Ce fut, à proprement parler, le livre de famille. L'Etat, en créant le livret de famille, n'a fait que vulgariser, d'une façon à la fois légale et facile, mais réduite au minimum, cette excellente pratique du plus haut intérêt social.

Revenons un peu en arrière.

Comme pour tout principe, l'ordonnance royale fut une chose ; l'application en fut une autre. Celles relatives à la tenue des registres paroissiaux mirent un temps plus ou moins long pour entrer dans les mœurs. A Vienne et son diocèse, on ne fut pas pressé. Les registres paroissiaux remontent à des dates nettement moins éloignées que celles relatives à d'autres villes ou régions. C'est ainsi que, à Vienne même, le plus ancien — de la paroisse St-Ferréol — ne commence qu'en 1574. Encore moins d'empressement pour la charte de mariage et le livre de raison. L'auteur de la présente préface, qu'un demi-siècle d'études et de recherches a rendu expert en questions historiques, archéologiques et généalogiques, n'en connaissait, jusqu'ici, aucune et aucun, comme étant d'origine viennoise. C'est souligner ainsi combien la communication qui va suivre est riche de rareté, d'intérêt et d'enseignement. Les Amis de Vienne seront reconnaissants à M. Louis Pioct, de Villeneuve-d'Allier (Haute-Loire), qui est, d'ailleurs, un des leurs, et qui fait montre d'un amour filial et d'une piété fidèle, à l'égard, non seulement de ses ancêtres viennois, mais encore de la ville où ils vécurent, dignes de grands éloges, d'avoir bien voulu confier cette communication au bulletin de leur société.

L'existence de la charte et du livre qui vont être présentés, eu égard aux considérations qui ont précédé, s'explique clairement par le fait qu'ils furent les œuvres de gens les plus qualifiés qui soient, pour écrire et bien écrire, c'est-à-dire de gens de robe, notaires et procureurs (ce second terme correspondant à celui d'avoué, actuellement). L'office de notaire et celui de procureur étaient, en ces temps-là, assez souvent cumulés. Ce fut le cas de Léonard Pioct. Qu'il soit dit, au passage, que le notaire, dont les activités étaient, relativement, alors, nettement plus importantes que de nos jours, recevait, pour les inscrire sur ses registres appelés minutes ou protocoles et leur donner authenticité et valeur légale, les actes les plus divers de la vie individuelle et de la vie collective : contrat de mariage, donation, partage, achat et vente, testament, contrat d'apprentissage, etc, et jusqu'à déclaration de grossesse des femmes hors du mariage, aux fins que l'on devine.

Léonard Pioct, huitième aïeul de M. Louis Pioct, avait été cité — avec son patronyme légèrement déformé, par suite d'une faute d'inattention de l'auteur — au cours de l'article intitulé : Les dessins sur Vienne



d'Etienne Martellange S.J., publié dans le précédent numéro du présent bulletin. C'est cet article qui fut à l'origine de la communication qui va suivre. Elle en est comme une sorte d'écho qui sera fort agréable à entendre. Dans cette Vienne des siècles écoulés, ne sera-t-il très captivant et hautement sympathique, de voir, non seulement par l'imagination, mais par la réalité des faits et des gestes, vivre une grande famille qui, comme beaucoup d'autres, d'ailleurs, apporta sa contribution au bien commun de la cité, pendant les temps de sept générations ?

Charles JAILLET.

## LA CHARTE DE MARIAGE

Les chartes de mariage, ces curieux documents que l'on rencontre seulement dans notre région, étaient, selon l'ancienne liturgie lyonnaise, un des éléments de la célébration du mariage. Dans son ouvrage, P.-B. Berlioz les a soigneusement étudiées (1). Pendant plus de deux siècles, elles furent en usage dans le diocèse de Lyon, alors qu'elles étaient totalement inconnues dans les autres diocèses.

Celle de Léonard Pioct, dont nous donnons ici la reproduction, a ceci de particulier d'avoir été donnée à Vienne en 1582, alors que ce diocèse semble avoir ignoré complètement cet usage.

Comment expliquer cette singularité ?

P. Berlioz, à propos d'une charte semblable, pense qu'elle trouverait son explication dans le pays d'origine de l'un des époux qui, tout naturellement, reste fidèle à une tradition ancestrale. Dans le cas de Léonard Pioct, cette explication pourrait bien être valable. Si la famille Ferron (appelée ensuite de Ferron) était bien de Vienne, celle de Léonard, dont nous ne connaissons pas les antécédents, devait y être étrangère, mais, probablement, de la région lyonnaise, et, plus particulièrement, du Forez. Sans qu'aucune filiation ait pu être établie, on a trouvé, en effet, un nommé Guy Pioct porté comme témoin dans une charte passée à Bourg-Argental en 1241.

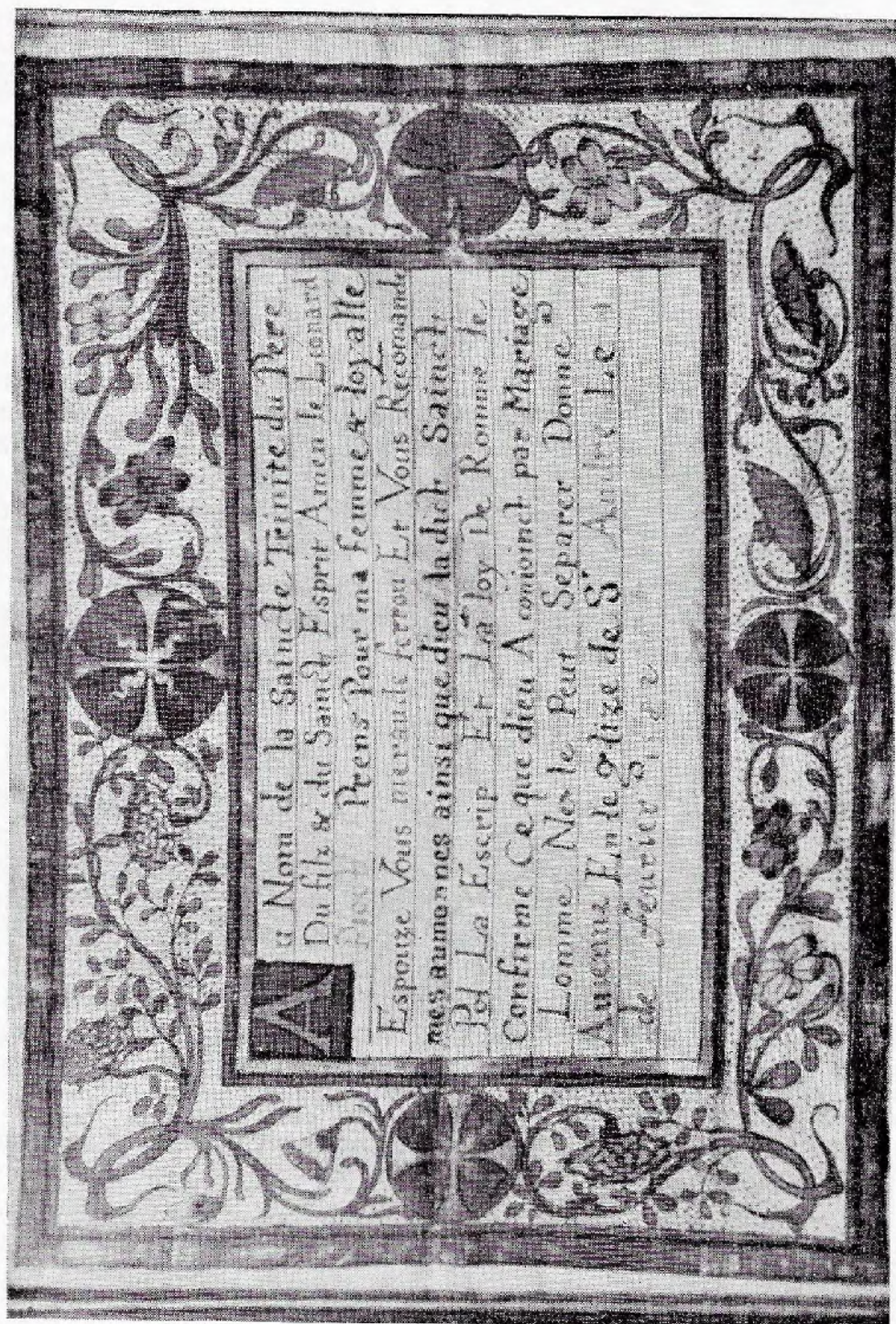
Ce serait là, bien sûr, la note la plus ancienne sur la famille que nous connaissions.

Voici le texte de la charte, établie sur parchemin, texte calligraphié à lignes alternées azur et or ; initiale peinte ; bordure miniaturisée, avec croix pattée sur chacun des quatre côtés. Dimensions prises à l'encadrement : 29 × 21 cm.

---

(1) P. Berlioz, « Les chartes de mariage en pays lyonnais », Lyon, Badiou-Amant, 1941.







*Au Nom de la Sainte Trinité du Père du filz & du Saint Esprit Amen Je Léonard Pioct Prends Pour ma femme & loyalle Espouze Vous Méraude Ferron Et Vous recommande mes mes aumones ainsi que dieu la dict Saint Pol La Escrip Et La loy de Romme le confirme Ce que dieu A conioinct par Mariage Lomme Ne le Peut Séparer. Donné A vienne En léglise de St André Le 4 de février 1582.*

## LE LIVRE DE RAISON

Les *livres de raison* ne sont pas très rares, notamment dans le Lyonnais. Antoine Vachez (2) en a fait une étude judicieuse et a donné de larges extraits de ces livres, tous d'un intérêt certain, par un côté ou par un autre. Certains chefs de famille, en effet, heureusement inspirés, notaient, en même temps que les événements de famille, naissances, décès et mariages, des indications d'autres faits, et certains traits de mœurs pouvaient, alors, donner un fidèle tableau de la vie d'alors.

Le *livre de raison* de la famille Pioct n'a pas, pour l'histoire des mœurs et des coutumes le même intérêt. On n'y trouvera pas, comme dans ceux cités par M. Vachez, par exemple, la liste des dépenses faites à l'occasion de l'établissement d'un fils ou d'une fille, pas plus que des détails sur une noce ou un pèlerinage à St-Jacques-de-Compostelle. Bien que ce soit, surtout, un livre de famille où sont notés scrupuleusement tous les événements familiaux, son intérêt, cependant, n'est pas négligeable. Commencé en 1590, il fut constamment tenu à jour par les chefs de famille, sans aucune solution de continuité, si bien qu'on a une généalogie parfaite de la famille. Sans doute, cette longue nomenclature est quelque peu fastidieuse. Cependant, certains détails, certaines appréciations peuvent intéresser un lecteur qui ne serait pas forcément généalogiste et c'est dans cet espoir que nous en donnons quelques extraits, avec la reproduction de deux feuillets du livre, le priant de bien vouloir nous excuser si nous n'avons pas su retenir son attention.

On conserve précieusement, à St-Jean-du-Gard, chez Madame Krug, un vieux livre en parchemin recouvert d'un cuir roux. Ce véritable grimoire, illisible pour ceux qui ne sont pas rompus au vieux français, est le livre de raison de la famille Pioct (3).

---

(2) *Les Livres de Raison dans le Lyonnais et les provinces voisines*, Lyon, chez Brun et chez Cote. Sans date.

(3) C'est à Madame Krug que nous devons la reproduction des deux feuillets du livre de raison illustrant cet article. La reproduction des premières pages a été impossible, l'encre ayant traversé le papier sur les deux faces.



Le livre vient de la famille Jas à laquelle appartenait Marguerite Jas, fille de Claude et de Claudine Péliisson, mariée, en 1611, à Humbert Pioct, fils de Léonard et de Méraude de Ferron.

Les notes les plus anciennes sont de la main de Claude Jas (4), les autres furent écrites par Humbert Pioct, gendre de Claude, par Jean Pioct, par un autre Jean Pioct, fils du précédent, et par Abel-Joseph Pioct.

Claude Jas, qui commence le livre de raison, vivait dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Il mourut le 10 juin 1623, à Vienne. Il avait été marié trois fois :

1<sup>o</sup> A X..., dont le nom ne nous a pas été conservé.

2<sup>o</sup> A Claudine Péliisson, fille d'Aymar (5) et d'Antoinette Mancaud, morte entre le 8 avril et le mois d'octobre 1597.

3<sup>o</sup> A Guillauma Arnaud, qui mourut le 21 août 1624.

Il eut de Claudine Péliisson :

1<sup>o</sup> Lazare, né en 1590 dont l'article commence le livre de raison. En voici le texte :

*« Au nom de Dieu et à bonne heure s'il plaît à Dieu et du mariage de Claudine Péliisson. Le jeudi vingt deuxième novembre 1590 à minuit est né ung mien fils qui a esté pouté baptiser par monsieur maître Aymar Péliisson mon beau père, le lundy suivant à l'esglise Notre Dame la Vieille, baptisé par messire Christophe de Trévies, curé, et sa marraine noble et généreuse dame Marguerite de Suze, femme de monsieur de Leyssin, où il y avait fort bonne compagnie et entre autres meisseigneurs de Busi (?) de Maugiron, les trois frères du compte (sic) de Monlor et plusieurs autres, et mon dit fils a nom Lazare.*

*« Du dict jour de lundy j'ay mis mondit fils à la Antoynette Salignon, femme de maistre Jehan Barbier pour ung an qui finira le dernier de novembre 1591, au priz pour le dit an de neuf escus et un courset à la nourrisse.*

*« Le dernier du dit jour de novembre audit an 1591 por reste du dit nourrisage, j'ay baillé audit M<sup>e</sup> Jehan Barbier deux escus trente sols tournois pour reste du dit nourrisage pour le dit an 1591 et ne reste que le courset, si bien que je dois rien pour le dit an... »*

---

(4) Claude Jas, procureur aux cours de Vienne.

(5) Aymar Péliisson, docteur en droit, avocat au bailliage de Vienne, fut consul de cette ville en 1586.







Lazare mourut le 17 juin 1600, et fut enterré le lendemain dans l'église de St-André-le-Bas.

*« Au samedi 17 juin 1600 mondit fils est décédé et le lendemain après Vespres a été ensépulturé en l'église de Saint André le Bas de Vienne en la chapelle du St Esprit au tombeau de mes précédesseurs. Je prie Dieu qu'aye son âme. »*

2<sup>o</sup> Ozanne, née le lundi 20 janvier 1592, fut baptisée le dimanche 26 du même mois. Elle eut pour parrain messire Annet de Maugiron, baron de Faverges, seigneur de Leyssins et Beauvoir. Elle épousa Maître Charles Augery, avocat à Vienne. Elle mourut le dimanche 13 août 1651 et fut enterrée à St-André-le-Bas, en la chapelle du St-Esprit.

3<sup>o</sup> Antoinette naquit le 11 février 1593. Elle fut tenue sur les fonts baptismaux par messire Gaspard de Chivallet, chanoine de St-Maurice de Vienne et par dame Anthoinette Mancaud, femme de M. Aymar Péliisson. Elle mourut le 12 juin suivant.

4<sup>o</sup> Virginie, née le dernier jeudi de juin 1594, fut baptisée le dimanche 3 juillet en l'église Notre-Dame-la-Vieille. Elle eut pour parrain Louis Péliisson, avocat à Vienne (6), cousin de son père, et pour marraine dame Pernette Laurent, veuve de messire Pierre Putod, juge archiépiscopal de Vienne.

*« Du dimanche quatrième janvier 1611, la dite Virginie a esté reçue religieuse à Ste Colombe avec fort belle compagnie et ce après avoir demeurée deux ans et deux mois au monastère de Ste colombe pour la despense (?) je la laisse comme je l'ay faite. Dieu lui fasse la grâce de vivre tout le temps de sa vie religieusement et d'achever comme elle a commencée. »*

5<sup>o</sup> Marguerite, née le mercredi 7 février 1596, fut baptisée le dimanche 11 février suivant à Notre-Dame-la-Vieille. Elle eut pour parrain noble sieur de Pouchon, grand prieur du monastère de St-Pierre-hors-la-porte de Vienne et pour marraine demoiselle Marguerite de Monlor. Elle épousa, le 14 décembre 1610, Humbert Pioct, citoyen de Vienne et procureur de cette ville.

6<sup>o</sup> Jacques, né le mardi 8 avril 1597, fut baptisé, le 10 du même mois, à Notre-Dame-la-Vieille. Il eut pour parrain Claude Féron et pour marraine demoiselle Anne Costaing, femme de M. de Pusignan (7). Il mourut le 20 juillet 1597.

---

(6) Consul en 1599. L'église de Notre-Dame-la-Vieille était, le plus souvent, appelée Notre-Dame-de-la-Vie, installée dans l'ancien temple d'Auguste et de Livie.

(7) M. de Pusignan, c'était Jacques VI Costaing, seigneur de Pusignan et de Palais, gardier de Vienne, marié à sa cousine Anne (cf. Charles Jaillet, *Histoire consulaire de Vienne*, II, p. 645).



De Guillauma Arnaud, sa troisième femme. Claude Jas eut François. Voici le texte de son article, inscrit au *livre de raison* par son père :

« Au nom de Dieu Amen. Est né ce jourd'hui quatorzième août 1598, jour de vendredy à onze heures du soir, de dame Guillaulma Arnaud, ma femme, ung fils. Dieu lui donne bonne fortune, lequel a été baptisé le lendemain à une heure après la mynuit par un jacobin craignant le danger de mort et a esté parrain sr François Balz (?) son oncle et marraine demoyselle Gasparde Archimbault, sa tante, lequel a été nommé François Jas. Et depuys le XIX<sup>e</sup> août suivant a esté mis à nourrisse à Legny au Royaume, chez Jane du Coing, femme de Jehan Laurent pour une année au prix de onze escus à laquelle j'ay baillée pour ses étrennes quinze sols.

« Le dit enfant est décédé ayant demeuré neuf semaines à nourrisse et enterré à l'esglise de Leigny au Royaume (8). »

Le tombeau de la famille Jas devint ensuite le lieu de sépulture de la famille Pioct jusqu'à la Révolution.

Léonard Pioct, notaire et procureur, citoyen de Vienne, épousa Méraude de Ferron, le 4 février 1582 (9), laquelle mourut le soir de Pâques 27 mars 1633, et fut enterrée, le lendemain, dans l'église des Carmes, devant l'autel de Notre-Dame du Pilier (10).

Léonard mourut le jeudi 7 juin 1635. Il fut enterré le lendemain dans le même tombeau de l'église des Carmes qui paraît avoir été l'ancien lieu de sépulture de la famille Pioct (10).

Le registre ne fait connaître que deux enfants de Léonard Pioct : Sibille, mariée à Jean Cocheraud, procureur à Vienne, et Humbert Pioct, citoyen de Vienne et procureur comme son père. Il épousa Marguerite Jas, fille de Claude Jas et de Claudine Péliesson sa seconde femme, par contrat du 14 décembre 1610. Le mariage religieux fut célébré le dimanche 30 janvier 1611 (11, 12).

Humbert mourut à Vienne le 21 janvier 1659, et il fut enterré, le premier de la famille, dans le tombeau de la chapelle du St-Esprit de St-André-le-Bas (10). Marguerite Jas mourut elle-même le 9 décembre 1671. Quatorze enfants naquirent de cette union, dont :

---

(8) « Leigny », c'est Légnv (Rhône), arrondissement de Villefranche-sur-Saône, canton du Bois-d'Oingt.

(9) Voir reproduction de la *charte de mariage* de Léonard Picot.

(10) Voir reproduction du feuillet A du *livre de raison*.



Guillauma Pioct qui naquit à Vienne le mardi 3 juin 1614. Voici le texte de la note autographe de son père (11) :

*« Le mardy troisyeme juin mil six centz quatorze, ma femme est accouchée d'une fille environ trois heures après midy, laquelle fut à l'instant baptisée par Monsieur du Crestz curé de St Pierre entre Juif. Le parrain Messire Léonard Pioct mon père et dame Guilliaulma Arnaud, femme en troysiessmes nopoces de messire Claude Jas, marraine. Monsieur maistre Gaspard de Salles, juge archiépiscopal dudict est Vienne a porté la chandelle et luy ont mis nom Guilliaulme. Dieu luy donne bonne fortune.*

*« Le lendemain mercredy sur les sept heures du soir, ma dite fille Guilliaulma est morte et a été enterrée le jeudy matin suivant à St André le Bas en la chapelle du St Esprit. »*

Il serait fastidieux d'énumérer toutes ces naissances et tous ces baptêmes où l'on ne nous fait grâce d'aucun détail. Y sont notés fidèlement aussi bien le jour de la semaine que les noms des parrains et marraines et de ceux qui ont « tenu la chandelle ». Nous citerons cependant :

Claude Pioct, né le mercredi 29 avril 1615, fut baptisé à St-Pierre le mardi suivant. Il eut pour parrain Claude Jas, son grand-père maternel et pour marraine Méraude de Ferron, sa grand-mère paternelle. Laurent Péliesson (13), son grand-oncle avait tenu la chandelle. Claude entra dans la maison des R. P. Jésuites à Avignon, en septembre 1632. Il avait dit sa première messe dans la chapelle du collège de Vienne, le dimanche 29 mars 1648 et, le même jour, il fit « l'exortation » (sic) *aux Bernardines de Vienne où a été donné l'habit à sa sœur Françoise* » (14). Il mourut à La Valdière en Provence, le 30 mai 1674, et il y fut enterré.

Geneviève Pioct naquit le samedi 5 mars 1616 et fut baptisée à St-Pierre le mardi 8 du même mois. Son parrain fut son grand-oncle Laurent Péliesson et sa marraine demoiselle Geneviève de Lescot, veuve de noble Claude de Ferron, son grand-oncle paternel. Maître Pascal, avocat à Vienne, tint la chandelle. En 1630, Geneviève entra comme novice chez les religieuses Ursulines

---

(11) Voir reproduction du feuillet B du *livre de raison*.

(12) On mariait les jeunes filles bien jeunes : Marguerite n'avait pas 15 ans. Le droit canon autorisait, alors, le mariage des filles à 12 ans, et celui des garçons à 15 ans.

(13) Docteur en droit et avocat.

(14) L'existence de l'ancien couvent des Bernardines, installé en 1630, fut longtemps rappelée par la « montée des Bernardines », allant de la place de la Cocarde (autrefois, place du Bacon) à la place des Capucins. Depuis près d'un demi-siècle, elle est appelée rue Professeur-Louis-Vialleton.



de Vienne où, ayant pris l'habit le 8 septembre, elle fit profession le 19 septembre 1632. Voici en quels termes son père parle de cette entrée en religion :

« *Le 4 septembre 1630 j'ay contracté avec les Révérendes Dames Sœurs Ursulines pour aggrégée à leur compagnie à Vienne, la dite Geneviève par contract reçut par maître Guierne (?). Et le 8 du dit septembre a été donné l'habit à ladite Geneviève. Dieu veuille que ce soit à son honneur et gloire.*

« *Le dimanche 19 septembre 1632 elle a fait profession entre les mains du Révérend Pierre Bartholy minime commis par Monseigneur l'Archevêque.* »

Geneviève Pioct mourut, le jeudi 10 février 1667, supérieure du couvent où elle avait fait profession 35 ans avant.

Marie Pioct naquit le dimanche 8 juillet 1618. Elle fut tenue sur les fonts le jeudi suivant par monsieur Pierre Guillier, avocat, et par demoiselle Drevonne de Lescot, femme de monsieur Charles Plantier, procureur du roi à Vienne. Elle entra pour faire son éducation chez les Dames Ursulines de Vienne où elle mourut le 1<sup>er</sup> novembre 1630 et « *avant de mourir luy a esté donné l'habit de religieuse de Ste Ursule et a été fait professe par Révérende Dame Suzanne de Monet, mère de la dite compagnie. La dite Marie est morte entre 10 et 11 heures du soir, deux heures après sa profession et a été enterrée dans la chapelle du dit couvent le lendemain, jour de la fête des Morts. Dieu la reçoive dans son Paradis* (15). »

Léonard Pioct né le 18 décembre 1619, fut fiancé le 1<sup>er</sup> août 1646 à Philippe de Trivio, fille de M. François de Trivio, avocat aux Cours de Vienne, et de Suzanne Guérin, qu'il épousa, le lendemain en l'église de St-André-le-Bas. Ils eurent quatre enfants dont aucun ne fit souche. Nous citerons cependant le dernier. Pierre naquit le 13 juin 1653. Il fut ondoyé le lendemain à St-André, puis baptisé le 1<sup>er</sup> avril 1654. Son parrain fut noble Pierre de Vavres, seigneur de la Thuilière, et sa marraine madame la conseillère Guérin-Bally (16). Pierre mourut, le 21 octobre 1673, à Roncery, près de Neufchâteau, au diocèse de Toul, où il était tombé malade au retour d'un voyage en Hollande (17).

---

(15) Le couvent des religieuses de Sainte-Ursule se trouvait situé entre la rue Victor-Hugo et la rue des Ursulines actuelle.

(16) Pierre de Vavres était parent des Pioct par les Pélisson. Voir Chorier, *Etat politique*, IV, et *Armorial de Dauphiné*, éd. 1970.

(17) Ce voyage est assez remarquable. Qu'allait faire en Hollande un jeune homme à peine âgé de vingt ans, à une époque troublée ? Ce pays était en pleine guerre et se battait courageusement contre les armées de Louis XIV. Ce n'était certainement pas un voyage d'agrément. Voyage d'études, peut-être, ou, plus simplement, visite à quelque membre de la famille, émigré. Nous pencherions pour cette dernière hypothèse, quoique toutes soient permises, le *livre de raison* étant muet à cet égard. Dans tous les cas, ceci nous prouve que la jeunesse d'alors était moins casanière qu'on pourrait le supposer, et ne craignait pas l'aventure, à l'occasion.



Laurence Pioct, treizième enfant d'Humbert Pioct et de Marguerite Jas naquit le 26 août 1634. Elle aussi se fit religieuse. Son père écrit : « *Ce mardy gras 12 février 1641 la dite Laurence s'est jettée et a voulu demeurer dans le couvent des Révérendes Sœurs Ursules de Vienne où elle fit profession le 20 novembre 1650* ». La note du registre ajoute « *qu'il y a heu très bonne compagnie à la prise d'habit et à la profession* ». Elle mourut d'hydropisie le 17 février 1687.

Jean Pioct, quatorzième et dernier enfant d'Humbert, naquit le jeudi 3 juillet 1636. Il fut baptisé le surlendemain, dans l'église de St-André-le-Bas. Son parrain fut noble Jean de Lescot, conseiller au Parlement de Grenoble, et sa marraine damoiselle Marguerite Argoud, femme de noble Geoffroy Péliesson, conseiller maître en la Chambre des Comptes de Grenoble. Le sieur Jean Colombet, bourgeois de Vienne, a tenu la chandelle. Jean fut destiné au sacerdoce. Le 21 septembre 1643, il avait été fait « *clerc beniet* » par l'archevêque de Vienne, mais il n'entra jamais dans les ordres. Il fut avocat à Vienne. Le dimanche 9 juillet 1673, il épousa Marguerite Ballet, fille de Gaspard Ballet, procureur, et d'Antoinette Durand. Marguerite Ballet mourut le 19 mai 1689 et fut enterrée le même jour dans l'église des Augustins, devant l'autel de Notre-Dame des sept Douleurs (18). Jean Mourut à Vienne le 6 juin 1691. Il fut enterré à St-André-le-Bas, dans le tombeau de famille. Il avait eu sept enfants.

Parmi eux, citons :

Claire Pioct qui naquit le 26 mai 1682. Elle fut baptisée le lendemain et eut pour parrain Pierre Garapont et pour marraine Germaine Peyraud « *tous deux pauvres mendiants de cette ville et réputés pour des saints. Ma femme a voulu par dévotion la faire porter par ces pauvres. Nota que le bonhomme de parrain m'a dict que c'était le sixième enfant qu'il avait porté et le seul qui fut en vie. Je prie Dieu d'en faire une grande sainte* ». Claire mourut, à Seyssuel, le 18 octobre et fut enterrée le même jour dans l'église de Notre-Dame-de-Cuey, devant l'autel de St-Sébastien à côté de sa sœur Marie-Françoise.

Jean II Pioct naquit le 16 mars 1684. Il fut baptisé à St-André-le-Bas le même jour. Son parrain fut André Pioct et sa marraine Marguerite Pioct, son frère et sa sœur. Il fut avocat à Vienne où il se maria, le dimanche 19 août 1708, avec mademoiselle

---

(18) Le couvent des Augustins se trouvait dans la partie septentrionale de l'actuelle place de l'Hôtel-de-Ville.

(19) Le testament de Jean Pioct, avocat à Vienne, en date du 4 mars 1691, se trouve aux Archives de l'Isère à Grenoble, cote 2E 1123.



Marie-Lucrèce Guyot, fille de Pierre Guyot, procureur héréditaire aux cours de Vienne et de Marianne Perroncel. Il eut trois enfants dont :

Claude-François Pioct, né le 10 avril 1714. Il épousa, le 6 septembre 1744, sa cousine germaine Marie-Claire Guyot, fille de Denis Guyot et de Marie-Françoise Pabet (20), qui mourut le 1<sup>er</sup> juin 1750. Lui-même mourut, à Seyssuel, le 25 juillet 1764. Il fut enterré le lendemain dans l'église, devant la chapelle de St-Sébastien.

Quatre enfants naquirent de cette union dont :

Abel-François-Joseph Pioct, naquit à Vienne le lundi 12 juillet 1745. Il fut baptisé le lendemain à St-André-le-Bas. Il eut pour parrain Abel-Joseph Chapperon, son oncle, à la mode de Bretagne, conseiller au Parlement des Dombes, et pour marraine Marie-Françoise Papet-Guyot, sa grand-mère maternelle. Ayant été l'élève des Pères Jésuites au collège de Vienne, il devint avocat au bailliage de Vienne. Pendant la grande Révolution, il tint une place importante dans la cité. Elu maire de Vienne, le 3 février 1790, jusqu'aux élections du 22 décembre 1792, il passa alors au Directoire du District dont il fut le vice-président et le resta jusqu'à la fin de cet organisme, le 16 brumaire an IV (8 octobre 1795). C'est en sa qualité de maire de Vienne qu'il fit décréter « grenier à foin pour l'Armée » la merveilleuse cathédrale St-Maurice. On y entassa le fourrage, évitant ainsi le pillage et la mutilation des statues, et le magnifique mausolée des archevêques de Montmorin et cardinal d'Auvergne fut ainsi préservé. Abel-Joseph fut ensuite nommé adjoint, puis maire de Seyssuel, jusqu'au mois de novembre 1806. Il termina sa carrière comme juge de paix civil de Vienne, canton Nord, et mourut le 14 avril 1823, à 78 ans (21). Il avait épousé, le 22 juin 1767, Pétronille Sicard, fille de Jean-Jacques Sicard, seigneur du Sail (?) et de Moissieu, et de Germaine Boyer. Le contrat avait été passé le 19 du même mois par devant M<sup>e</sup> Genin. Pétronille Sicard mourut à Vienne, le vendredi saint 9 avril 1784, et fut enterrée le lendemain au cimetière de St-André-le-Bas.

---

(20) Marie-Claire Guyot était l'arrière-petite-fille de Bernadin Papet, dont le fils, Claude Papet fut l'ancêtre d'Alexandrine de Bleschamp qui épousa Lucien Bonaparte, le 25 mai 1803.

(21) Le Chanoine Pierre Cavard a longuement parlé de lui dans son ouvrage « *La Cathédrale Saint-Maurice-de-Vienne pendant la Révolution* ». Il fut un bibliophile. Son ex-libris, assez connu, est composé des armes de sa famille : d'azur, à l'ancre d'argent, surmontées d'un casque ; le libellé : *EX LIB / Abel-Joseph PIOCT / Viennensis advocati*. Le tribunal où il siégea à la fin de sa carrière était installé dans l'ancienne église de Notre-Dame-de-la-Vie désaffectée, qu'on appelait alors, « le ci-devant prétoire romain », par erreur, il va sans dire.



Onze enfants naquirent de cette union. Parmi eux, nous citerons :

Charles-Joseph Pioct, né à Seyssuel, le mardi 8 octobre 1771, fut baptisé au même lieu le surlendemain. Il eut pour parrain, Charles-Joseph Berger, prêtre coadjuteur, maître de chœur de l'église St-Maurice, et pour marraine Charlotte Guyot. Claude Bardeuse, avocat, élu en l'élection, et Anne Berger, veuve Berger ont tenu la chandelle. Charles-Joseph épousa, le 2 octobre 1816, Jeanne-Louise Monceau. Il mourut le 6 avril 1816, laissant trois enfants.

Claude-Henri Pioct naquit à Seyssuel, le dimanche 13 septembre 1772. Il fut tenu sur les fonts baptismaux le lendemain par M. Claude Sicard, avocat au Parlement, son oncle, et par Françoise Sicard, sa tante, qui remplaçait M<sup>me</sup> Berger-St-Didier. Louis Berlioz, prêtre en l'église de Vienne, cousin germain de sa mère, et Charlotte Guyot portaient le cierge. Il épousa, le 10 octobre 1806, à Genève, Pauline-Elisabeth de Chapeau Rouge, fille de Jacob de Chapeau Rouge, et de Marie de la Corbière. De ce mariage naquit un seul enfant (22).

Jean-Jacques Pioct naquit à Seyssuel, le lundi 24 août 1778, et y fut tenu sur les fonts, le 26, par Charles-Joseph Pioct, son frère, et par sa sœur Anne. Henri et Geneviève, ses frère et sœur, portaient le cierge. Il épousa, le 25 septembre 1805, Marie-Philiberte Delaloy, et onze enfants naquirent de cette union (23). Il était notaire à St-Symphorien-d'Ozon.

C'est avec les notes d'Abel-Joseph Pioct que se termine le *livre de raison* de la famille Pioct. Ses arrière-petits-enfants ont eu à cœur de le continuer, et leurs descendants, à leur tour, pourront suivre à travers les siècles, la simple, mais attachante histoire de leurs ancêtres.

On aura pu se rendre compte à la lecture de ce long mémoire, par le nombre de religieux et religieuses, Ursulines et Bernardines, qu'elle a fourni à l'Eglise, des sentiments religieux de cette famille et de la foi profonde qui habitait ses membres. Naît-il un fils au chef de famille ? celui-ci note aussitôt : « Dieu lui donne bonne fortune ». Celui-ci vint-il à mourir ? « Je prie Dieu qu'aye son âme », ou « Dieu le reçoive dans son Paradis ».

---

(22) Charles-Joseph Pioct et Claude-Henri Pioct, tous deux officiers, se distinguèrent pendant les guerres de l'Empire. Leur vaillance leur valut la croix de la Légion d'honneur que Charles-Joseph reçut des mains-mêmes de l'Empereur.

(23) Jean-Jacques Pioct, l'arrière-grand-père du signataire de ces lignes, mourut le 7 mars 1865.



La fille se fait-elle religieuse ? « Dieu lui donne la grâce de vivre tout le temps de sa vie religieuse », « Dieu veuille que ce soit à son honneur et à sa gloire ». Et quoi de plus touchant que ce baptême de Claire pour laquelle sa mère voulut, par humilité et dévotion, deux pauvres mendiants de la ville pour parrain et marraine ?

Louis PIOCT.



# CLAUDE GRANGE

## sculpteur

*A Madame Claude GRANGE, sa compagne,  
A Madame Claude ARNOULD, sa filleule.*



Claude GRANGE, dans son atelier.



## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Claude Grange est né à Vienne, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Isère, le 23 septembre 1883. Après de solides études secondaires au collège Ponsard, il entre à 17 ans à l'école des Beaux-Arts de Lyon. Il est l'élève du maître Aubert dont il fréquente aussi l'atelier et qu'il seconde dans ses travaux, il achèvera certains d'entre eux après la mort de celui-ci, notamment le couronnement de l'Hôtel-de-Ville de Lyon et le bas-relief du Palais de la Mutualité.

En 1906, il a 23 ans, Claude Grange obtient un premier succès à un concours et cela lui vaut une bourse d'études grâce à laquelle il va pouvoir aller à Paris, poursuivre sa carrière de sculpteur.

Aux Beaux-Arts de Paris où il arrive pour la rentrée d'octobre 1906, et va acquérir les connaissances qui feront de lui, plus tard, un maître.

A cette époque, il fréquente assidûment l'atelier d'Injalbert qui le guide de sages conseils, sans chercher à influencer l'élève dont il a déjà reconnu le talent sûr et le caractère.

Quatre ans plus tard, en 1910, il expose au Salon des Artistes Français. Son envoi lui vaut une mention honorable. L'année suivante, il entre en loge pour le Prix de Rome et sa composition, « Electre veillant sur le sommeil d'Oreste » lui mérite, avec les félicitations des maîtres qui composent le jury, le Premier second Grand Prix.

En 1912, « Berger Chaldéen », et l'année suivante, « Concours de chants entre bergers », inspiré de Théocrite, achèvent de lui donner droit au titre convoité de Grand Prix de Rome.

Claude Grange ne fait qu'une brève apparition à la villa Médicis. En 1914, la Société des Artistes français lui décerne la Médaille de bronze pour son groupe « Le soir ».

Quelques mois plus tard c'est la guerre et le sergent de réserve Claude Grange part pour le front ; en 1919, c'est avec le grade de capitaine de l'Infanterie de marine, la Croix de guerre avec palmes et étoiles et le ruban rouge de la Légion d'honneur, qu'il retrouve la vie civile.

A la mémoire de ceux qui sont tombés, les villes et les communes de France vont élever des monuments, parmi ceux-ci, un bon nombre porteront sa signature.

En 1926, il obtient la médaille d'or du Salon pour sa statue « l'Automne ».

En 1928, il est promu officier de la Légion d'honneur, à titre militaire.

En 1935, l'une de ses œuvres, « Saint-Colomban », fondateur de l'abbaye de Luxeuil aux temps mérovingiens, obtient la médaille d'honneur.

En 1933, il expose au salon son « Berlioz », œuvre de longue haleine qui exprime le romantisme tourmenté et le génie musical du grand compositeur, puis c'est « Hommage à Chopin », l'année suivante, en 1943, « Narcisse ».

La guerre de 1939-40 conduit le commandant Claude Grange en Syrie d'où il ne reviendra qu'après l'armistice.



*En 1950, nommé membre de l'Institut, qu'il présidera d'ailleurs trois ans plus tard, il assistera aux séances pendant plus de vingt années, avec une ponctualité rare.*

*En 1955, il reçoit la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.*

*En 1969, il obtient l'une des plus hautes récompenses, le Grand Prix de la Société des Artistes français.*

*En son atelier de la Cité Falguière, il poursuit entre temps son œuvre et ce n'est que sur l'avis formel de son médecin qu'il acceptera de réduire le temps qu'il consacre au travail.*

*Moins d'un mois avant sa mort, il vient passer à Vienne, sa ville natale, quelques jours. A peine est-il rentré à Paris qu'il doit être hospitalisé et il meurt le mercredi 22 septembre 1971, la veille même de son anniversaire. Il a 88 ans.*

*Ses funérailles ont lieu le 26 septembre à Paris, en l'église Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant.*

*Successivement, M. Jacques Carlu, président de l'Académie des Beaux-Arts et Georges Cheyssial, président de la Société des Artistes Français, rendent hommage à l'homme et à l'artiste.*

*Il repose au cimetière du Père Lachaise.*

Dès l'achèvement de ses études au Collège Ponsard de Vienne, Claude Grange, fort des connaissances acquises dès son enfance dans l'atelier de son père et aux cours de dessin prodigués par le bon peintre Tony Zacharie, va obéir à la vocation qui depuis toujours a été la sienne.

Il sera sculpteur, il en manifeste le désir et ce projet est loin de déplaire au tailleur de pierre auteur de ses jours. Sans doute, le père n'ignore-t-il pas que cela ajoutera à ses soucis quotidiens, qu'il lui faudra consentir des sacrifices, mais il sait pour l'aimer profondément, combien son simple métier artisanal est pour lui source de satisfaction et il entrevoit les joies réelles qui seront celles de son fils lorsqu'il créera véritablement la beauté des formes et de la vie.

Lorsque le maître Pierre Aubert accueille aux Beaux-Arts de Lyon, le jeune Claude, il a tôt fait de constater que celui-ci possède déjà les rudiments du métier, acquis sur le tas pendant les heures de veille ou de loisirs et il lui offre de fréquenter son propre atelier pour l'aider dans ses travaux personnels.

L'un des premiers travaux qui lui sont confiés est la réalisation des scènes qui ornent le socle du monument élevé à Laurent Mourguet, au pied de la montée de la Grand-Côte et qui évoquent quelques situations inoubliables des pièces classiques du répertoire lyonnais.



Claude Grange, pour lequel les personnages de Guignol, Madelon et Gnafron ne sont pas des inconnus — il a souvent applaudi dans son enfance à leurs mésaventures — esquisse dessins sur dessins et Pierre Aubert ayant choisi, il en réalise une première version dans le plâtre (1), d'après laquelle il les taillera dans la pierre.

De 1900 à 1906, il va parfaire ses connaissances, n'ignorant pas que celles-ci doivent précéder la pratique qui s'édifie sur des théories solides.

Un concours en 1906 et un premier succès lui valent de pouvoir envisager la poursuite de ses études aux Beaux-Arts de Paris.

Entre temps, le décès du maître Pierre Aubert, lui a procuré les travaux dont certains très importants qui avaient été commandés par la Ville de Lyon au sculpteur lyonnais.

A Paris, il est l'élève d'Injalbert qui décèle rapidement les qualités de celui qui s'est confié à lui, son sens de l'équilibre, la pureté de son inspiration. Pour lui, il sera davantage le guide que le professeur, lui laissant ainsi la possibilité de s'exprimer librement, d'affermir encore un talent déjà sûr, de conserver enfin son caractère.

En 1910, sur le conseil de ses aînés, il expose au Salon des Artistes Français et obtient une mention honorable.

Profondément marqué par ses études classiques, et peut-être aussi en raison des envols de pierres sculptées, œuvres des maîtres romains, qui servirent de cadre à son enfance, Claude Grange se tourne vers la Grèce et vers l'Antiquité pour le choix des sujets qu'il entend traiter.

C'est ainsi qu'en 1911, entré en loge pour le prix de Rome, il prend pour thème « *Electre veillant sur le sommeil d'Oreste poursuivi par les Erinyes* ». Le jury lui décerne pour son travail le Premier Second Grand Prix, ce qui, pour une première tentative est un succès.

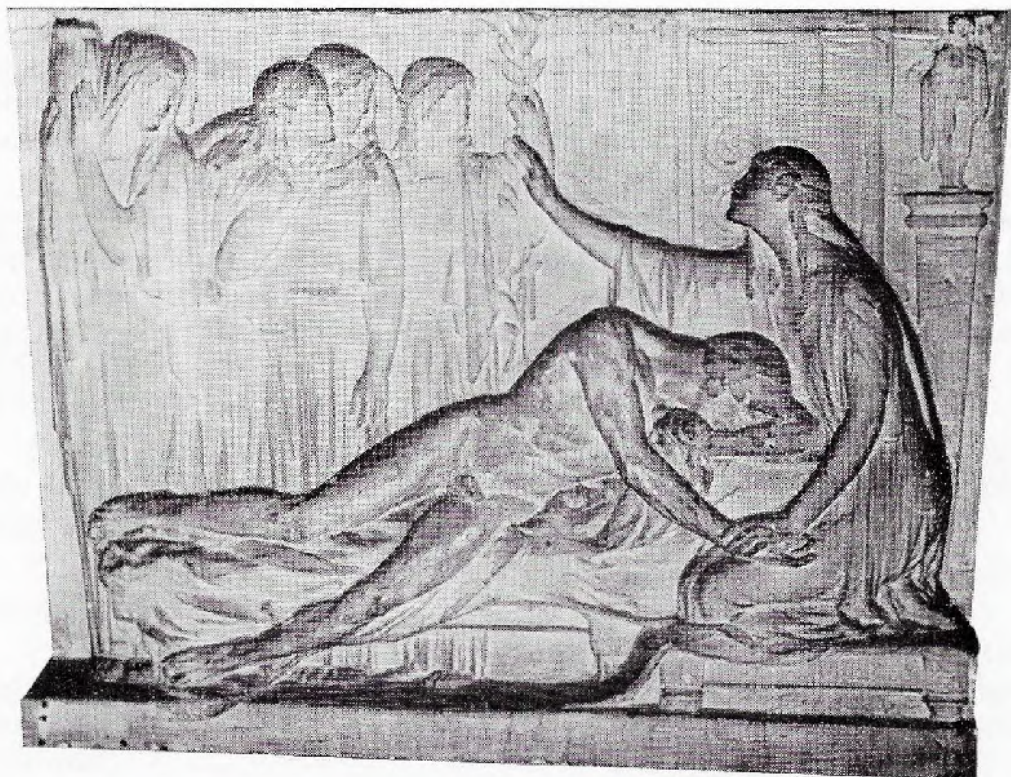
L'année suivante, un « *Berger chaldéen étudiant les astres* », puis en 1913, « *Concours de chant entre bergers* », inspiré de Théocrite, lui font attribuer le titre envié de Prix de Rome.

Les poètes, qu'il s'agisse de Théocrite le Grec ou de Virgile le Latin, sont ses auteurs familiers. Il découvre le calme et la tranquillité des Bucoliques, la sagesse aussi des simples, et cela ne sera pas sans influencer sur son œuvre.

---

(1) Ces maquettes ont été retrouvées par un collectionneur lyonnais.





*Electre veillant sur le sommeil d'Oreste.*



Maquette du bas-relief du Monument aux Morts de Lyon.



Il existe un art statique et un art dynamique, le premier entend exprimer avant tout le recueillement, la beauté et l'harmonie des formes, le second au contraire traduit l'action, le mouvement, la passion, la volonté, la violence.

La statuaire cependant fige l'expression de l'art dynamique, l'attitude et les gestes n'atteignent plus l'idée qui présida à leur conception. Il n'en est pas de même pour l'art statique. La statuaire au contraire s'accommode parfaitement de l'immobilité, une immobilité qui n'est pas sans conserver une vie, un certain charme, un certain attrait, car le dynamisme et l'action ne sauraient être constants.

Combien de maîtres qui furent des adeptes de l'art dynamique tels Rude, Rodin et Bourdelle, en revinrent à une sérénité plus sage au terme de leur œuvre.

Claude Grange a peut-être pressenti dès ses premiers essais cette vraisemblance.

Dans la méditation et le silence, en son atelier de la Cité Falguière, il va construire une œuvre toute de recueillement, une œuvre qui rejoint, sans doute à son insu, la statuaire hellénistique.

La Villa-Médicis, où il n'ira que pour en visiter l'ensemble, eut peut-être détourné Claude Grange de son véritable destin.

En 1914, son groupe « *Le Soir* », pour lequel lui est attribué la médaille de bronze au Salon des Artistes français, reste dans les règles de cet art statique qu'il affectionne et le visage féminin choisi traduit avant tout le calme et la sérénité qui préludent à l'ombre nocturne.

Cependant, l'action va s'imposer à lui en dehors de la statuaire, pendant les cinquante-deux mois de guerre qu'il va vivre avec les camarades de son âge, et tout en se conduisant comme un héros, il mesurera davantage encore, la folie de tout ce qui n'est pas sagesse.

1919, les survivants se souviennent de ceux des leurs qu'ils ont vu tomber, ils aspirent au calme, à une quiétude méritée.

Claude Grange retrouve son atelier de la Cité Falguière quelque peu empoussiéré. Tout est bien comme il l'a laissé, mais l'ensemble a souffert de son absence et se ressent de l'abandon. L'artiste reprend la glaise molle pour modeler, cette glaise sœur de celle qu'il a connue naguère dans les tranchées ; il reprend aussi la massette et le ciseau pour tailler la pierre.

La victoire qu'il a espéré, la paix dont il a rêvé, il va les magnifier dans les monuments dont l'exécution lui sera confiée.



Le « poilu » qu'il a connu, il le sait fatigué, il sait que ce n'est point l'évocation des combats et des carnages qu'il attend de la statuaire, mais au contraire la matérialisation de cet idéal pour lequel il a combattu.

Les visages féminins évoquent pour le combattant, celles qui l'ont attendues : la mère, l'épouse, l'amie d'enfance, et aussi, comme aux temps antiques : la Patrie, la Paix, la Victoire qu'il identifiait en veillant au créneau à celles dont il conservait l'image dans son cœur, et qui étaient aux heures les plus rudes, sa raison de souffrir et de lutter, heure après heure, jour après jour.

Claude Grange réussit à arracher l'idéal du patriote à l'horreur, aux contingences et même à l'imagerie traditionnelle du cauchemar qui, pendant cinquante-deux mois, fut pour lui le décor quotidien.

Avec la collaboration de l'architecte viennois Mathieu Forest, grand blessé de guerre, il conçoit le projet du monument aux morts érigé dès 1923 à Vienne. La Victoire ailée, au visage grave étend les bras comme un crucifié au-dessus du gisant dont le corps, inerte à jamais, dit l'ultime sacrifice de ceux qui ne sont pas revenus.

De 1924 à 1926, ce sont les monuments de Lunéville : deux colonnes portant respectivement les dates de 1914 et 1918 montrent deux Victoires adossées à des chevaux domptés se faisant face ; celui de Saint-Jean-de-Bournay où s'exprime la jeunesse tournée vers l'avenir, celui de Sainte-Colombe-lès-Vienne, qui évoque la jeune mère ; puis en 1928, celui de Verdun et celui du Chemin-des-Dames, rappelant les actions héroïques de la 36<sup>e</sup> division, dite division des Basques.

Tony Garnier, le grand architecte lyonnais, fait appel à Claude Grange alors qu'il dessine le projet du monument de l'Île des Cygnes, devenue l'île funèbre du Parc de la Tête-d'Or. Deux bas-reliefs naissent de l'inspiration et du ciseau du maître : cette femme fière et courageuse qui maîtrise un cheval emporté et celui de la paix protectrice des tendresses que sont les femmes et les enfants.

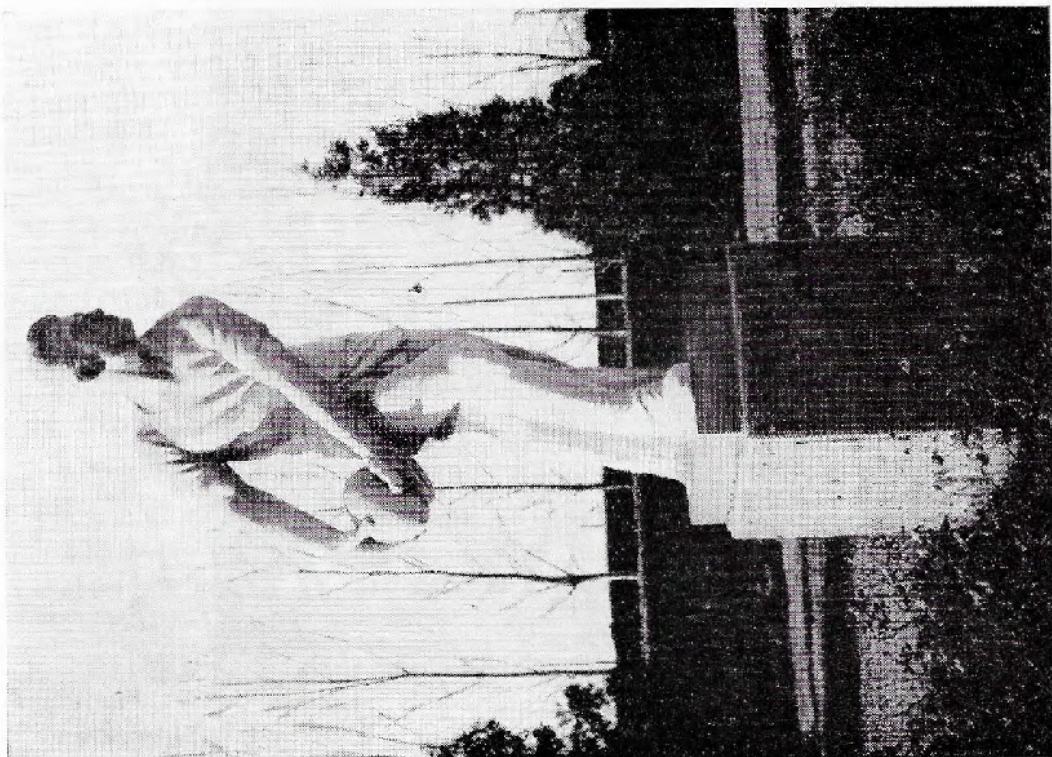
Plus tard, il se verra également confier les reliefs de bronze, qui décorent le monument de la France combattante au Mont-Valérien.

La statuaire commémorative des années sombres s'est trop souvent complue et égarée à exalter l'assaut, le combat, la violence s'attirant ainsi des critiques justifiées.





*La jeunesse et la Mer.*  
Sculpture à La Rochelle.

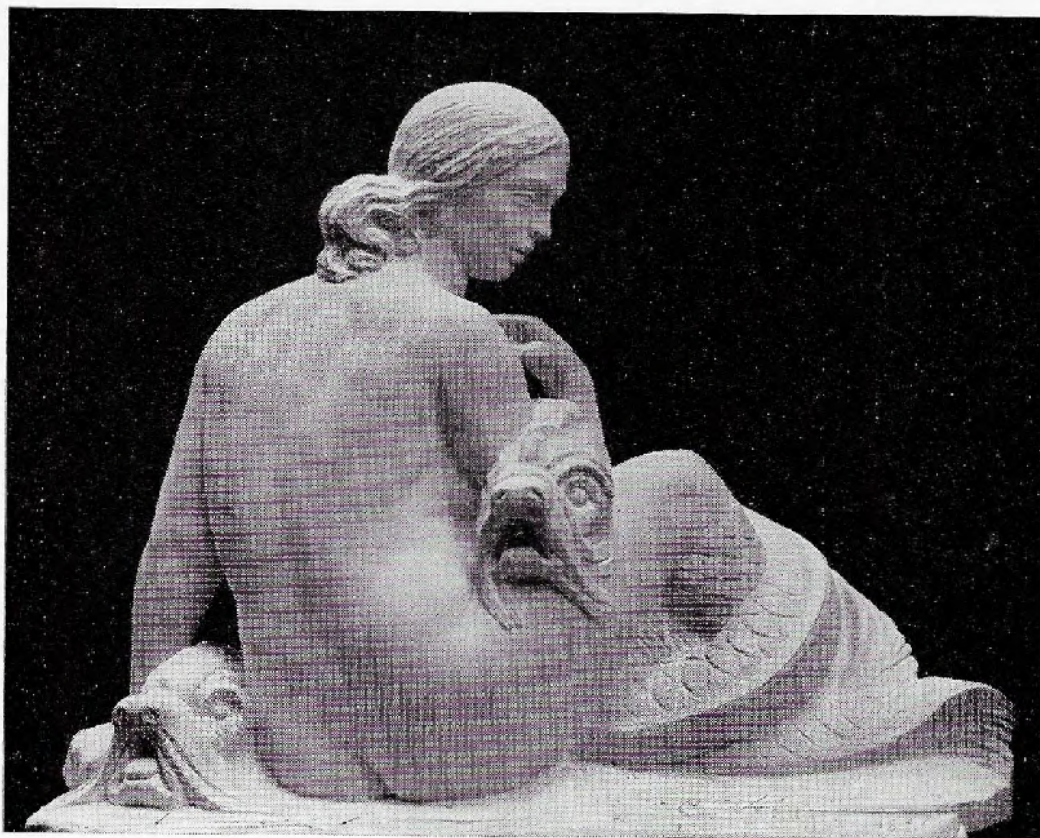


*Le Rugbyman,*  
Sculpture au Lycée Technique de Vienn.





*La France,*  
personnage central de l'ensemble réalisé par Jacques Carlu,  
pour le lycée de Fort-de-France.



*Sirène,*  
sculpture dans une propriété de la Côte d'Azur.



Le grand mérite de Claude Grange est, au contraire, d'avoir su traduire dans la pierre l'apaisement auquel aspiraient ceux qui avaient vécu les heures cruelles et inhumaines de la guerre et l'espoir qu'ils gardaient en eux, de retrouver enfin une paix réelle.

Ainsi, les circonstances font que le sculpteur, sans rien changer à sa manière, va pendant plus de deux lustres, être celui qui taille dans la pierre le message d'espérance. Cependant, il mène de front son œuvre, une œuvre dans laquelle il s'exprimera plus librement, plus totalement.

En 1926, il présente au salon « *L'Automne* », qui lui vaut la médaille d'or et la mention hors-concours.

Ses méditations sculptées lui permettent d'exprimer sa sensibilité, et cette sensibilité lui fait préférer pour sujets familiers les visages de jeunes femmes, de jeunes filles, d'enfants ; quelques semaines avant sa mort, un portrait d'enfant à la sanguine sera sans doute sa dernière œuvre.

Le besoin d'idéal qu'il recherchait à ses débuts dans la mythologie, il va le puiser désormais dans la Bible et les Evangiles. Ses œuvres qui se rattachent à l'art sacré vont marquer dans ses travaux une nouvelle époque.

Ce sont successivement « *Le Calvaire* », qu'il présente au Salon de Paris en 1920, puis « *La Vierge à l'Enfant* », empruntée au récit de la fuite en Egypte et qui représente Marie, dans un drapé sous lequel l'enfant Jésus se devine à peine blotti contre le sein de la mère protectrice dont le regard traduit la crainte et l'inquiétude, « *Le Charpentier Joseph* », appuyé sur sa bisaïgne comme un Compagnon du Tour de France, « *Le Christ* » et la suite des « *Béatitudes* », témoignages d'humanisme et de sérénité (2) ; « *Saint-Colomban* » enfin qui s'élève sur une place de Luxeuil et évoque le fondateur de l'abbaye de cette ville, aux temps mérovingiens.

\*\*

La statue de « *Berlioz* » aurait à elle seule suffit pour témoigner du talent de Claude Grange.

Combien de voyages à la Côte-Saint-André, combien d'heures passées dans la maison natale de l'auteur des Troyens et de Faust, combien de promenades au « pavillon de la malédiction »,

---

(2) La Chapelle de l'Hôpital de Vienne possède la plupart de ces sculptures.



ou à Miélan pour y retrouver l'ombre d'Estelle, combien de pages musicales entendues et réentendues pour mieux discerner et mieux cerner le romantisme tourmenté, la pensée et le génie musical du grand compositeur.

Une puissance extraordinaire se dégage de l'attitude songeuse du musicien. Son visage aux traits durcis dit sa volonté de recherche de sonorités nouvelles et l'on devine que s'ébauchent sa pensée, les accords de la Symphonie fantastique.

Dans la première maquette de plâtre qu'il tailla de cette œuvre majeure parmi ses œuvres, le sculpteur, pénétré de son sujet, n'eut aucune hésitation, aucune inquiétude et il atteignit spontanément au chef-d'œuvre.

Un autre romantique va d'ailleurs inspirer Claude Grange, mais dans « *Hommage à Chopin* », ce n'est plus la silhouette du compositeur qui tente le ciseau de l'artiste, mais cette silhouette de femme debout près du piano fermé, cette femme qui personnifie la malheureuse Pologne et dont le visage témoigne pleinement de l'enthousiasme, de la consolation, du réconfort qu'elle a puisé dans les pages du maître.

Dans la sculpture moderne, l'œuvre de Claude Grange tient une place particulière. Il fait partie de ceux qui ont amorcé l'évolution du classicisme traditionnel vers un néo-classicisme, vers un classicisme libéré des contingences qui visaient à une perfection supra-terrestre, vers un classicisme harmonieusement humain qui exprime, par la pierre, une force et un lyrisme plus intense et une émotion plus vraie.

Prosper GIEN.



## QUATRE DESSINS ANCIENS SUR VIENNE

*A la mémoire de mon cher ami Hippolyte Léty,  
peintre viennois et « chantre du Rhône ».*

Cette nouvelle série de quatre dessins constitue un supplément tout naturel à celle des cinq dessins publiés dans le précédent numéro du bulletin.

Toutefois, alors que ceux-ci n'étaient que d'un seul et même artiste, Etienne Martellange (1606 et 1619), les dessins dont il s'agit aujourd'hui le sont de quatre différents, les deux premiers du XVII<sup>e</sup> siècle, et les autres du XIX<sup>e</sup>.

Il est évident que, étant donné que des commentaires très étendus ont été fournis avec les précédents, ceux relatifs aux présents dessins seront réduits au minimum indispensable.

I. — DESSIN AU CRAYON. — Largeur : 210 mm ; hauteur : 270 mm. Il se trouve à la Bibliothèque apostolique vaticane : *Fonds Chigi* — F. VIII-191, fol. 40 v - 41. Œuvre d'Angelo Canini, avec le dessin représentant le pont du Rhône tombé en ruine reliant Sainte-Colombe et Vienne, cité dans le précédent article, il sert d'illustration à la partie relative à Vienne du manuscrit E. 11-38 de la même illustre bibliothèque, qui est le compte rendu de voyage, rédigé par Sebastiano Baldini, véritable journal du cardinal Flavio Chigi, neveu et légat du pape Alexandre VII (1655-1667) auprès de Louis XIV. Le texte en a été publié, sous le titre : *Une visite à Vienne du cardinal Chigi, légat du pape, en 1664*, dans les numéros 47 à 51 (années 1951 à 1955) du bulletin. La traduction de l'italien au français était d'Armand Caraccio, professeur à l'Université de Grenoble, qui fut président de l'Académie delphinale.

La légende originale du dessin est celle-ci : « *Antichissima Piramide posta fuori della Citta di Vienna. Vienna del Rodano* »







(« Très antique pyramide située en dehors de la ville de Vienne. Vienne du Rhône »). La date est semblable à celle du dessin du pont du Rhône, c'est-à-dire le 27 mai (1664).

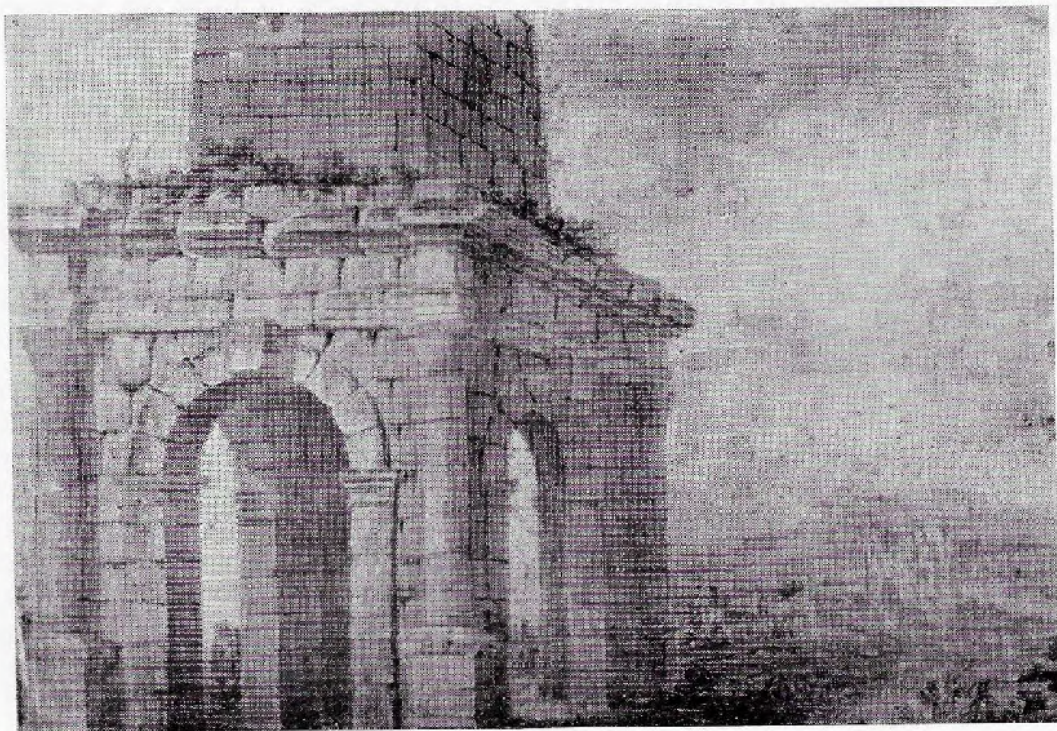
Il est fort intéressant de remarquer que les deux choses de notre chère ville qui ont le plus frappé Ange Canini, lors de son passage, sont la pyramide, à cause de son caractère extraordinaire, même pour un Romain, et le Rhône et son pont, à cause de la similitude avec le Tibre et les siens. « *Vienna del Rodano* » a écrit l'artiste : n'est-ce pas dire que Vienne ne serait pas Vienne sans le Rhône, comme Rome ne serait pas Rome sans le Tibre ?

Dans le dessin de Canini, c'est la face septentrionale de la pyramide qui est représentée, alors que le dessin de Martellange montrait la face méridionale, contrairement à ce qui avait été écrit par l'auteur des commentaires, trompé par l'environnement assez imprécis. C'est la comparaison avec le très bon dessin de Meunier, gravé par Née, cité dans le précédent article, qui permet d'être affirmatif, aujourd'hui. Tous les Amis de Vienne qui connaissent bien le monument remarqueront que l'artiste italien n'en a pas observé fidèlement les proportions.

II. — DESSIN A LA PLUME lavé de sépia. — Il appartient à l'auteur de cette notice, depuis le 21 mai 1949, ayant été acquis à « Saint-Hélion », de Paris (catalogue n° 57), suivant les indications ci-après : « N° 1368. VIENNE — La Pyramide. Très beau dessin rehaussé d'un lavis de sépia représentant la Pyramide de Vienne. *Document d'époque Louis XIV* extrêmement précis, montrant au premier plan la célèbre Pyramide et au second la ville de Vienne avec sa porte principale (aujourd'hui disparue), ses remparts vers 1680. Dessin attribué à Lallemand. 0,53 m × 0,36 m. *Pièce historique unique* ».

Le lecteur ne démentira certainement pas ces assertions, après avoir examiné le dessin. La composition du paysage est admirable, et l'exécution ne l'est pas moins. C'est l'œuvre d'un artiste consommé. Elle est criante d'exactitude. Le sujet principal est, bien entendu, la pyramide. Au dos de la feuille de carton sur laquelle le dessin a été exécuté, une main inconnue mais ancienne a écrit : « *Viene (sic) Tombeau de Pilate* ». Cependant, l'arrière-plan ne laisse pas d'être captivant au plus au point. C'est la partie méridionale de la ville archiépiscopale qui s'étire, de l'ouest, où coule de Rhône (qu'on ne voit pas) à l'est, où s'élèvent les collines (qu'on ne voit pas davantage). Les clochers de Saint-Pierre et de Saint-Georges, en arrière de la muraille d'enceinte ; la porte d'Avignon de celle-ci ; la masse majes-





tueuse de la cathédrale Saint-Maurice ; dans le lointain, le mont Salomon et le château de la Bâtie, quelle évocation grandiose !

Si l'attribution qui a été faite a des chances d'être exacte, voici ce que nous pouvons dire de l'artiste, d'après E. Bénézit, *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs* (Paris, 1926, t. III) : Georges Lallemand, né à Nancy, mort à Paris, au XVIII<sup>e</sup> siècle, fut le professeur de Nicolas Poussin et de Philippe de Champagne, et surtout peintre d'histoire.

Il convient de remarquer que, en représentant le portique supportant la pyramide, l'artiste n'a pas manqué d'y faire figurer les nombreux trous qui y existent depuis le haut Moyen Age, ainsi que nous l'avons expliqué dans le précédent article, et qu'avait négligés Martellange.

Depuis la parution du dernier numéro du bulletin, la nouvelle municipalité, présidée par M. le maire Louis Mermaz, a cru bon de faire disparaître la grille de fer qui entourait le monument à sa base. Il nous faut applaudir à cette initiative, tout en souhaitant qu'il ne se produise jamais les accidents fâcheux, toujours possibles, dont l'éventualité justifiait la présence de cette grille. Il faut souhaiter aussi que la plaque explicative qui, elle aussi, a disparu, aura une remplaçante, pas forcément semblable, ni au même emplacement, car l'expérience d'un demi-siècle avait démontré son utilité auprès des touristes et autres visiteurs.



III. — DESSIN AU CRAYON, à l'origine, mais; ensuite, calqué, assez grossièrement, et reproduit, enfin, en photogravure au trait, par l'imprimeur lyonnais Louis Perrin. Largeur : 181 mm ; hauteur : 97 mm.

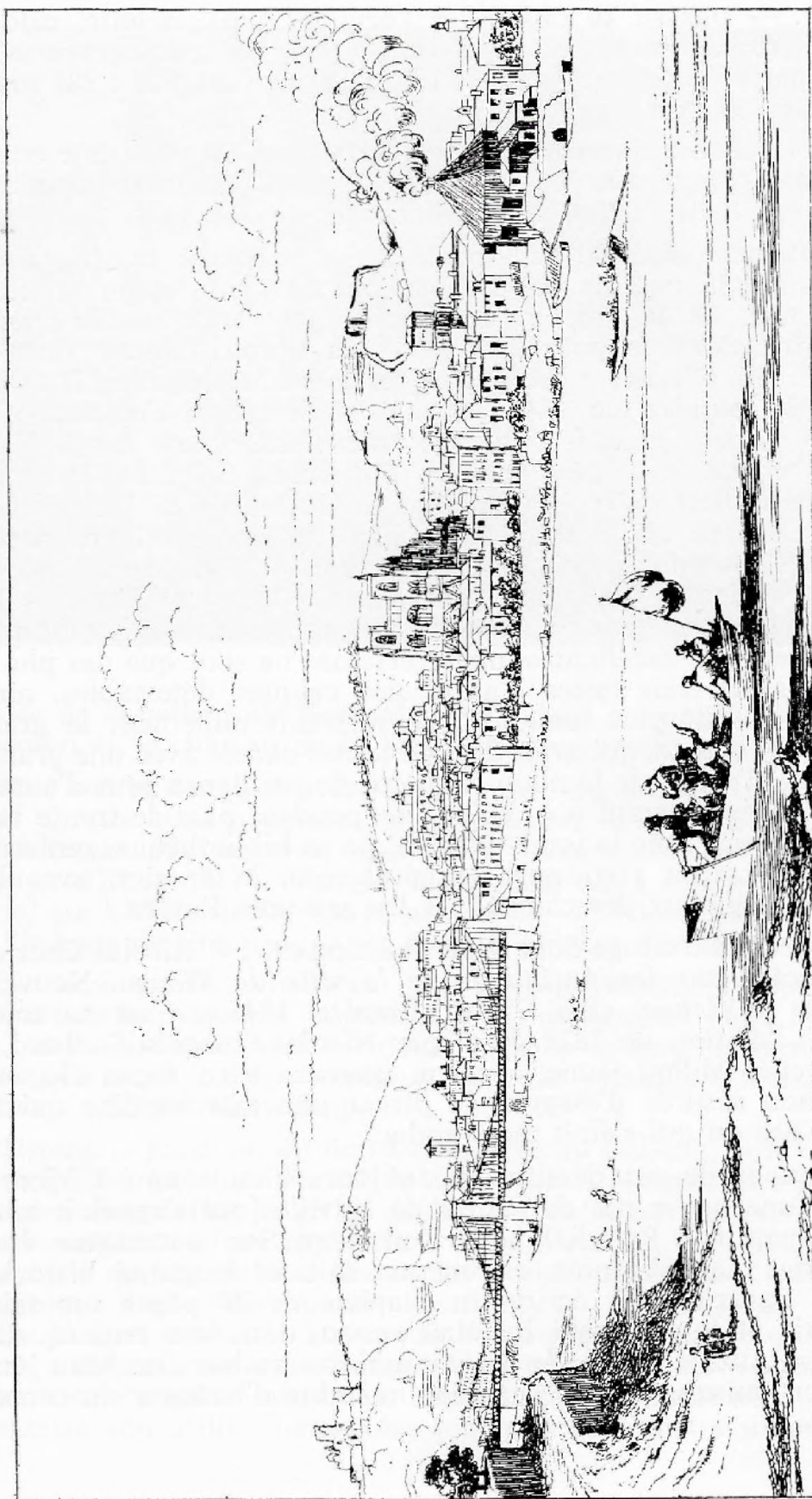
La légende du dessin étant « *Vienne en 1839* », la date en est clairement indiquée. Les initiales *T* et *Z* enlacées disent la personnalité de l'artiste : Tony Zacharie.

Cette vue générale de Vienne faisait partie de la série d'une quinzaine de dessins au crayon, représentant les monuments principaux de la ville et quelques objets antiques du musée lapidaire, exécutés pour le compte du libraire-éditeur viennois Girard, afin d'illustrer deux ouvrages très considérables. D'abord, il s'agit, publiée en 1841, de la « *Description du Musée de Vienne (Isère) précédée de recherches historiques sur le Temple d'Auguste et de Livie*, par M. T (homas), C (laude) Delorme, avocat, bibliothécaire et conservateur du Musée de Vienne, correspondant de M. le Ministre de l'Instruction publique, inspecteur des Monuments historiques, etc., et orné de neuf lithographies. A Vienne, de l'imprimerie J(ean)-C(harles) Timon ». En réalité, les illustrations ne sont pas toutes des lithographies, lesquelles sont excellentes, mais certaines ne sont que des photogravures au trait faites d'après des calques détestables, ainsi qu'il a été dit plus haut, qui ne reflètent nullement le grand talent de l'artiste, qui avait dessiné toutes choses avec une grande sûreté de l'œil et de la main. L'auteur de ces lignes peut d'autant mieux être affirmatif à ce sujet que, pendant plus de trente ans, il a conservé, dans le fonds Savigné de sa bibliothèque, renfermé dans un carton recouvert de parchemin, le dossier, avec les dessins originaux, les calques, et les gravures finales.

Le second ouvrage dont il est question est : « *Nicolas Chorier, Recherches sur les Antiquités de la ville de Vienne*. Nouvelle édition. A Vienne, chez Girard, libraire, 1846 ». C'est en toute réalité, l'édition de 1828, faite par Nicolas-François Cochard, à Lyon, chez Millon jeune, avec un nouveau titre, façon élégante mais non assurée d'essayer de placer une marchandise qui ne s'était pas ou qui s'était mal vendue.

L'auteur de ces dessins est toujours bien connu à Vienne, puisqu'une petite rue du centre de la ville (qui s'appelait antérieurement rue Paradis) porte son nom. Son patronyme était Zacharie, bien Viennois, comme on sait, et le grand historien Pierre Cavard a pu écrire un chapitre de 29 pages sur saint Zacharie et le culte qui lui était rendu, dans son remarquable ouvrage intitulé *Vienne la Sainte* qu'il faudra bien, un beau jour, rééditer, puisque le cher chanoine, membre d'honneur du conseil





*Imp. L. Perrier a Lyon.*

Vienne en 1859.



d'administration de notre société, avait préparé le texte de cette réédition, conservé aux Archives de l'Isère (1), et, à sa naissance, son père, Etienne Zacharie (géomètre) lui avait donné les prénoms d'Antoine et Christian, mais il signait ses œuvres « Tony Zac », et, sur la fin de sa longue vie, à Vienne, on le connut surtout familièrement sous l'appellation du « Père Zac ». Né le 14 mai 1819, d'Etienne Zacharie et de Françoise Garapon, il mourut le 14 mars 1899, demeurant paroisse Saint-Maurice. L'essentiel de sa vie et de ses œuvres a été publié, avec sa photographie en hors texte, par l'écrivain et poète viennois Charles-Joseph Millon (dont les œuvres ont été souvent publiées sous le pseudonyme Ch. Millerd Vannoy) dans son article intitulé *Quelques peintres viennois*, placé après Jacques Pilliard et avant Laurent Guétal, Clément Martinon, Edouard Faure et Henry Jacquier, pp. 81-83, de « l'œuvre collective écrite et illustrée par des Viennois, assemblée et réalisée par Jean d'Auvergne, en 1947 », sous le titre de *Vienne en France. Vienne d'hier et de toujours*. Avant de revenir en sa ville natale, vers 1862, pour y être directeur de l'Ecole municipale de dessin, Tony Zacharie avait vécu et travaillé à Lyon, puis à Paris. Il repose dans la nécropole viennoise, sous un monument qui ne manque pas de distinction, dû aux architectes viennois Fiard et Jacquier et aux sculpteurs Bouvier et Grange (oncle maternel et père du grand sculpteur Claude Grange). Sur la stèle, des lettres de bronze indiquent que c'est ici la « sépulture de Tony Zacharie (1819-1899) », et, sous le médaillon de même métal représentant l'artiste en buste, œuvre de ce même grand Viennois que nous venons de citer, membre de l'Académie des Beaux-Arts qui vient de nous quitter, et qui y a apposé sa signature et la date, 1912, se détachant sur des rameaux de lierre, symbole de l'attachement, a été gravé la dédicace : « La ville de Vienne, ses élèves, ses amis ».

Quelques lignes, maintenant, sur le dessin. La vue est prise de la rive droite du Rhône, à une certaine distance, au midi, du bourg de Sainte-Colombe. L'artiste a voulu que le fleuve fut très animé. Trois embarcations, dont deux de pêcheurs, y naviguent. Et, comme c'est la belle saison, trois baigneurs prennent leurs

---

(1) Sous la cote 2J469. A ce sujet, cf. les *Compléments à la bibliographie du Chanoine Pierre Cavadé*, p. 7 du n° 1 de la nouvelle série, 14<sup>e</sup> année, octobre 1971, du bulletin « *Evocations* », par M. Vital Chomel, directeur des Archives départementales de l'Isère et président actif du Groupe d'études historiques et géographiques du Bas-Dauphiné publiant ce bulletin, à la suite de la liste bibliographique donnée dans le n° 2 de la 13<sup>e</sup> année, novembre-décembre 1970, pp. 38-41. Pour avoir une idée encore plus précise et complète de l'immense travail historique et archéologique accompli par cet érudit d'exception, il conviendrait de revoir la bibliographie viennoise des numéros, d'avant et d'après la dernière guerre, du bulletin de notre société.



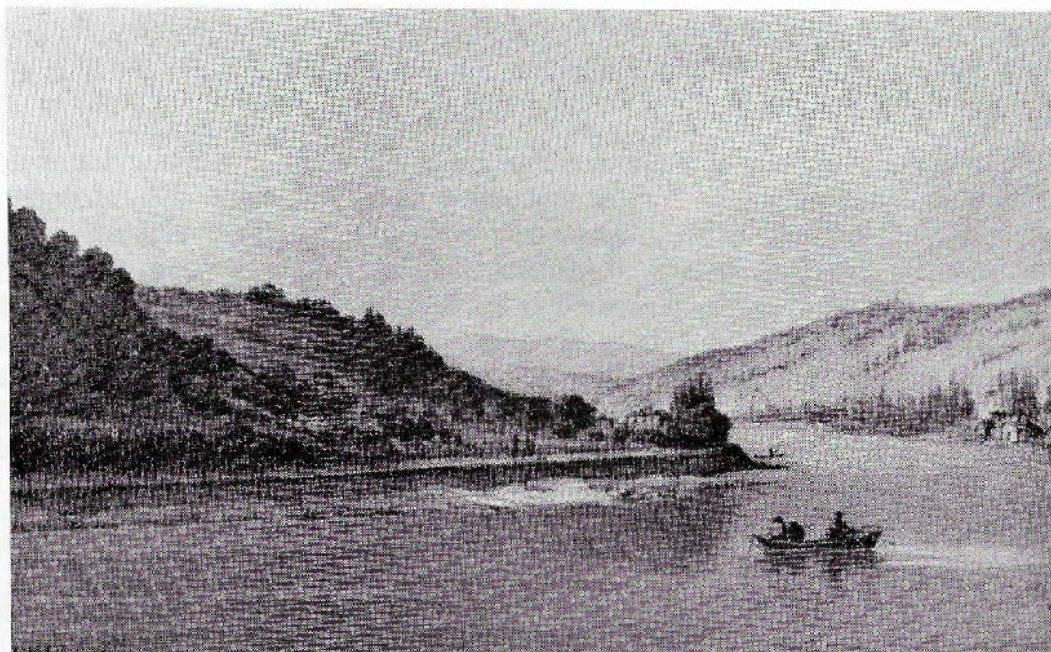
ébats. La ville de Vienne s'étend et s'étage le long de la rive gauche, du confluent de la Gère, marqué par le pont de la Demi-Lune, à l'embouchure du ruisseau de Saint-Gervais ou de Fuissin, près des bâtiments de la verrerie dont le four lance des volutes de fumée que transporte, ce jour-ci, le vent d'ouest que les Viennois appellent l'auvergnate ou encore la traverse, chargée de gros nuages. Dominent le mont Salomon et le château de la Bâtie sur son arête méridionale, le mont Arnaud et son château à tourelles, puis Pipet et Sainte-Blandine. Pipet n'a pas encore la tour et la chapelle, construites successivement, connues depuis le temps de cinq ou six générations de Viennois. Quant à l'ensemble de l'agglomération, il y a peu de choses à dire sur lui. L'observateur est laissé à l'examen, selon son goût. Qu'il suffise d'attirer son attention sur l'aspect du pont suspendu, assez différent de celui du pont d'avant la guerre de 1939-1945, sur la silhouette de la primatiale gardant encore son type d'origine dont il faut souhaiter, une fois de plus, le retour, et sur le clocher de l'église Saint-Pierre, tel qu'il se présentait avant la restauration de la seconde moitié du siècle dernier.

IV. — DESSIN AU CRAYON REHAUSSÉ DE GOUACHE. — Largeur : 194 mm ; hauteur : 120 mm. Depuis décembre 1949, il appartient à l'auteur, acquis lors de la dispersion de la collection d'Emile Rambaud, ancien avoué, président-fondateur de l'Aviron viennois, qui avait réuni un grand nombre de documents iconographiques relatifs au Rhône qu'il avait aimé d'un grand amour.

C'est dommage grandement que la photographie en noir et blanc ne rende pas tout le charme de cette œuvre exquise, dont les couleurs chantent à ravir. Elle est d'un artiste amateur de grande classe. Il y a apposé son monogramme et la date, en bas et à gauche. Toutefois, le premier possesseur, dans l'encadrement doré et orné d'un fleuron à chaque angle, a écrit ces précisions : « *J.-B. Bonjean, père, del. et pin. 1858* ».

Voici quelques indications sur cet artiste : il naquit, le 1<sup>er</sup> brumaire an VII (23 octobre 1799), à Vienne, rue des Orfèvres, de Joseph Bonjean, lui-même orfèvre, et de Claudine Rondet. L'acte de naissance ne manque pas d'intérêt. Il y est écrit que ce fut, « à deux heures du soir, par devant Joseph Donnat, administrateur municipal du canton de Vienne élu par délibération du premier floréal an six pour constater l'état civil, qu'est comparu en la maison commune Joseph Bonjean, orphèvre, domicilié à Vienne, rue des Orphèvres, assisté d'Odet Pitiot, traiteur, âgé de 36 ans et de Jean-Baptiste Rondet, propriétaire,





âgé de 33 ans, qui a déclaré que Claudine Rondet, son épouse en légitime mariage, est accouché ce matin à une heure dans son domicile d'un garçon qu'il m'a présenté et auquel il a donné le prénom de Jean-Baptiste », etc. Suivent les quatre signatures. Il est curieux de remarquer cette anomalie : l'âge des parents n'est pas indiqué.

Jean-Baptiste Bonjean fut, comme son père, orfèvre, et, ainsi que nous le savons déjà, pas seulement en métaux précieux. Son arrière-petit-fils, le colonel Maurice Bonjean, membre de notre société, résidant à Lyon, a bien voulu nous écrire, ce dont nous lui sommes reconnaissant, que Jean-Baptiste « était un artiste maniant non seulement le pinceau, mais la plume et qu'il possède dans ses archives des quantités de vers, de sonnets de son arrière-grand-père ». Marié à Louise-Marguerite Reynaud, ce dernier en eut un fils, Auguste Bonjean, qui lui succéda comme orfèvre, en 1851. C'est alors qu'il acheta une propriété à Coupe-Jarret qui devait rester dans sa famille jusqu'en 1920. L'œuvre que nous publions aujourd'hui date donc de l'époque où Jean-Baptiste ne jouissait plus que de l'état de « propriétaire » que lui donne l'acte de son décès, survenu le 2 janvier 1890, « à cinq heures du soir, dans son domicile, cours Romestang, 36 ». Il était dans sa 91<sup>e</sup> année. On a souvent constaté que la pratique des beaux arts conserve l'homme en longévité, comme les belles lettres, d'ailleurs. La déclaration de décès, par devant François Bouvagnet, adjoint délégué à l'état civil, fut faite par Joseph



Bonjean, avoué à Vienne et petit-fils du défunt (qui devait être, plus tard, le père du colonel), et par Auguste Garnier-Dupré, clerc de notaire.

La gouache de Jean-Baptiste Bonjean a, comme légende originale, la suivante, écrite au verso : « *le Rhône, St. Romain en Gal et Estrèssin* (sic) ». En l'observant attentivement, on comprend que l'artiste avait placé son chevalet en amont du Port de l'Ecu, au bas de la rue de la Tuilerie, qu'il était tourné vers le Nord, et regardait la majestueuse courbe que fait le fleuve, entre Saint-Romain-en-Gal, sur la rive droite, et Estrèssin, sur la rive gauche. C'était par une charmante journée de fin de printemps : il y avait un bel éclairage du soleil et le ciel était bleu, avec quelques nuages diffus.

Ce qui fait, déjà actuellement, et ce qui fera, plus tard, davantage encore, l'intérêt de cette œuvre artistique, c'est l'état du changement qui s'est produit et des changements qui se produiront, à n'en pas douter, dans ce vaste espace de terre et d'eau. Il est déjà, depuis quelques années, marqué par la présence, sur la rive gauche, de l'autoroute A.7, et, depuis peu, par celle du vaste ensemble d'immeubles, déjà connu sous l'appellation de « Grand Estrèssin ». Il sera marqué, en outre, dans quelques années, si le projet se réalise, comme il en a de grandes chances, par l'existence, sur la rive droite, d'une autre voie de cette même autoroute. La poésie si attachante que traduit la gouache de Bonjean aura complètement disparu...

Saint-Romain-en-Gal : en bas de ses coteaux boisés et verts, le village ne comporte que quelques maisons auprès de son antique église au clocher trapu. Tout le reste est campagne, et seules des maisons en très petit nombre ont été construites en bordure du chemin de halage établi au-dessus de la grève du Rhône. Un couple de promeneurs, accompagné d'un chien, chemine le long de ce chemin, en direction d'un homme pêchant d'une barquette. En plein courant d'eau, une barque est manœuvrée par un passeur faisant traverser le fleuve à un homme et sa femme, des paysans. La barque et la barquette sont à fond plat, selon l'usage obligatoire.

Estrèssin : ce qu'on en voit est un lieu plutôt sauvage, sous les coteaux de Seyssuel. Comme bâtiments, seulement un four — à chaux, ou à briques et tuiles, nous ne saurions le dire — et la maisonnette voisine.

A l'arrière-plan, les collines au pied desquelles, en remontant le cours du fleuve, se trouvent les villages de Loire, de Bans, puis la ville de Givors, sont dominées par les Monts du Lyon-



nais. Actuellement, cette admirable perspective, si elle est vue des hauteurs de Vienne, est dégradée, de façon fâcheuse, par la présence et les fumées des deux immenses cheminées de l'usine thermo-électrique située au bord du Rhône, à Loire.

Sur la stèle de pierre du *monument à André Rivoire*, dont les flancs portent la longue liste de ses œuvres, en dessous du médaillon de bronze, œuvre du cher Claude Grange (1), dans lequel sourit ce bon poète et auteur dramatique, et non loin de la reproduction du fameux *Faune* du Louvre, lui aussi Viennois d'origine — deux sourires, dans ce même beau jardin public de Vienne, qui serviraient, s'il était besoin, de compensation au visage morose de l'homme de marbre personnifiant *l'Espoir vaincu* de Joseph Bernard, à la triste figure du « remords » et à la face tourmentée du malheureux supplicié, dans le *monument à Michel Servet* (qui fut Viennois d'adoption), par le même grand sculpteur, et qui ferait pencher le fléau de la balance vers l'optimisme de la vie pleine et heureuse, en rejoignant le délicieux « couple de la jeunesse », tout empreint de sérénité joyeuse, du même imposant monument, — sur la stèle de celui à André Rivoire, donc, le passant, venu goûter le charme du jardin, près du pont lilliputien enjambant le bassin long et sinueux où nagent des poissons, y lira les vers suivants où fleurit le lyrisme :

*Rhône mon fleuve à moi calme et puissant  
Beau de tout mon pays qu'il reflète en passant.*

Comme on voudrait avoir la certitude que ces vers sont encore vrais, aujourd'hui, et qu'ils le seront, demain, et toujours ! On a dit, et on a écrit du Rhône qu'il est un « dieu conquis ». Ne serait-ce pas manière — fort élégante, convenons-en — d'attester qu'il a changé d'état, depuis que les hommes se sont emparés de lui, et aussi façon, même en vertu de la meilleure intention, de plaquer le masque trompeur de la poésie lyrique sur le visage impassible de la réalité des temps modernes ? Si Rivoire — au nom qu'on peut qualifier de prédestiné, en la circonstance —

---

(1) Du même grand sculpteur, à Vienne, figure, au fronton de l'immeuble des Ponts-et-Chaussées et de l'Équipement, qui dominait, autrefois, l'ancien port des Jacobins, le bas-relief symbolisant le mariage de la Gère et du Rhône, placé, malheureusement, beaucoup trop haut pour qu'on puisse en admirer toute la finesse. Ne pourrait-on pas dire, désormais, qu'il s'agit d'un « mariage secret », puisque, depuis six ans, le confluent n'est plus visible des rives viennoises de la rivière et du fleuve ?



revenait parmi nous, ne s'écrierait-il pas : « O mon Rhône bien aimé, qu'a-t-on fait de toi ? Que va-t-on faire de toi ? »

Plus heureux, dans l'affirmation de la pérennité de la pensée, demeurera toujours le premier tercet du sonnet de l'inoubliable président Maurice Faure, intitulé *Vienne, ô ma ville !* publié en page 15 de l'ouvrage collectif déjà cité et pour lequel ce maître et ami vénéré avait tenu la place capitale :

*Et mes yeux d'homme ont vu, Rhône, devant ton onde  
Mon foyer, mes amis, et leur tâche féconde  
Ajouter jour à jour aux travaux des aïeux.*

Charles JAILLET,  
Viennois.

Oncy-sur-Ecole (Essonne), 33, Grande-Rue, 4-9 janvier.  
Grenoble, 20, rue Lachmann, 13 janvier 1972.



FAITS DE « PETITE HISTOIRE » A VIENNE  
SOUS LE ROI-SOLEIL

LES ENNUIS ET LA FOLIE  
DU SIEUR DE GÈRE,  
GARDIER ET NOTAIRE ROYAL

*A la mémoire du grand Ami de Vienne que fut  
le président Pierre Frécon. Il avait été, en cette  
ville natale, notaire, et gardien de ses meilleures  
traditions.*

Les hommes et les femmes, et même les choses, du passé dorment leur sommeil, pour s'exprimer comme Bossuet — envers les petits comme envers les grands, c'est le même sommeil lourd et paisible — jusqu'au jour où quelqu'un, généralement animé des meilleures intentions, s'avise de les réveiller, de les prendre par la main, de les relever, et de leur demander de dire ce qu'ils furent ou ce qu'ils virent, au temps, plus ou moins lointain, de leur vie, longue ou brève. Comme frappés d'un coup de baguette magique d'une de ces fées qui habitent le royaume de dame Clio, ils retrouvent immédiatement un air de jeunesse de bon aloi qu'il est fort agréable de contempler. Cependant, si cette évocation de la muse de l'histoire dans la mythologie antique et païenne, et celle des fées dans la mythologie médiévale, semblaient, à certains lecteurs, peu compatibles avec la gravité du sujet qui va être traité, nous évoquerions alors la grande idée chrétienne, évidemment, beaucoup plus élevée et la seule vraie, de la résurrection, de toute façon pour arriver à cette conclusion que l'histoire est un rajeunissement.

La matière première de l'article d'aujourd'hui a été prise par son auteur dans un dossier conservé par lui depuis novembre 1930, parmi d'autres qui lui sont semblables, et réunis, au fil des années, pour constituer un modeste lot d'archives sur Vienne, avec des documents généralement inédits. Rappelons que l'un d'eux, d'importance certaine (et qui, depuis, a été réintégré dans les Archives municipales de Vienne) a été à la base de l'article



intitulé : *Quand le dauphin Louis II s'intéressait à l'urbanisme viennois, parmi beaucoup d'autres affaires*, publié dans le n° 64 (année 1968) du bulletin de notre société.

Acheté à la librairie parisienne, Ch. Eggimann, au nom fleurant bon sa spécialité des choses anciennes, « à la Licorne », le dossier provenait des collections d'Edmond Maignien, conservateur de la Bibliothèque municipale de Grenoble (1), comme le prouvent les notes manuscrites de sa main apposées sur la chemise, avec, comme titre, *De Gère*. Il comprend sept pièces. Sauf la dernière — une lettre — elles sont toutes relatives à un seul et même personnage qui eut, à Vienne, un rôle à jouer non négligeable : Louis de Gère.

Il portait un nom spécifiquement viennois, puisque c'est celui de la rivière qui coupe la ville de Vienne en deux parties, lesquelles ont constitué, comme chacun le sait, avec les communes environnantes, le canton nord et le canton sud de Vienne.

Le nom, en réalité, n'était qu'un surnom qui, selon une coutume fort répandue et très ancienne, avait fini par supplanter le patronyme. Celui-ci était Vincent. Que le cher Ami de Vienne lecteur veuille bien reprendre l'article ci-devant rappelé. Il y trouvera, page 85 du bulletin l'indication suivante : le 27 novembre 1464, Louis XI donna « l'autorisation de prendre dans la rivière de Gère l'eau nécessaire pour alimenter les battoirs à chanvre et les gauchons à draps qu'ils voulaient édifier dans la paroisse de Meyssiez, au mandement de Pinet », aux frères Vincent dits de Gère. Les Vincent avaient donc pris le nom du lieu où ils habitaient et travaillaient : le bord de la Gère. La forme « de la Gère » eût été plus correcte, de la même manière qu'il y eut, à Lyon, une famille du Rhône, illustrée par un imprimeur et libraire, Antoine du Rosne, au xvi<sup>e</sup> siècle, mais l'élimination de l'article n'avait rien d'hérétique dans le langage ancien.

La famille de Gère (*de Geria*, en latin) donna à la ville de Vienne, au xv<sup>e</sup> siècle, deux consuls : Antoine, en 1404, et Barthé-

---

(1) « Edmond Maignien est né à Lyon le 6 novembre 1847. Il est mort le 5 décembre 1915. Il était entré à la Bibliothèque de Grenoble comme employé le 30 mars 1869. Il ne devait pas reprendre son poste à son retour de la guerre de 1870. C'est seulement le 1<sup>er</sup> janvier 1880 qu'il devint conservateur adjoint. Pendant trois ans, il fut le collaborateur de Hyacinthe Gariel, puis il lui succéda comme conservateur » (aimable communication de M. Pierre Vaillant, actuel conservateur en chef). Maignien est l'auteur d'un grand nombre d'œuvres historiques et bibliographiques. La Bibliothèque municipale de Vienne a de lui, un très important ouvrage manuscrit, intitulé *Bibliographie viennoise, de 1478 à 1791*, contenant la nomenclature et la description de tout ce qui est sorti des presses à Vienne. De nombreux compléments y ont été apportés par Paul Couturier de Royas et par l'auteur de cette notice (qui l'avait acquis « à la Licorne » en juillet 1931, et qui l'a donné à la bibliothèque, il y a quelques années).



lemy, en 1444 et 1449, probablement père et fils ou oncle et neveu (2).

Louis de Gère naquit de messire Benoît de Gère et de Françoise Clavel qui habitaient la paroisse Saint-Ferréol, et il fut baptisé en l'église de celle-ci (3), le 19 janvier 1642.

Les événements dont il va être question se situant entre les années 1675 et 1700, c'est donc alors que Louis de Gère était entre l'âge de 33 ans et celui de 58 ans qu'ils se sont produits. Le personnage était notaire royal et gardier pour le roi. Il habitait dans une maison sise rue du Palais.

Notaire : tout le monde sait le rôle de cet officier public. Il n'y a donc rien à en dire. Mais du gardier, quel était-il ? Il faut remonter assez loin dans l'histoire de Vienne pour en connaître la création. Elle date de l'époque où le dauphin et l'archevêque, tous les deux se disant comte de Vienne, se disputaient la souveraineté et avaient fini par se la partager, vers le milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Le texte suivant, extrait de la si remarquable *Histoire de la réunion de Vienne à la France*, par Claude Faure, éclaire parfaitement l'affaire :

« Le mistral est remplacé par un juge, appelé juge commun de la cour des comtes de Vienne. Il est nommé par les deux comtes. Un procureur fiscal est nommé de la même façon. Chacun des comtes établit dans cette cour commune un notaire et des sergents en nombre égal. De plus, le dauphin établit un gardier chargé de percevoir ses revenus, et un courrier, qui investit les feudataires des comtes de leurs propriétés.

« La cour commune et la prison sont au palais du dauphin. Au temps des foires des comtes, pendant sept jours, elles sont au palais archiépiscopal » (4).

Trois siècles plus tard, d'une façon générale, cette organisation, que le traité de pariage de 1450 (et non pas 1452, comme Louis de Gère l'écrivit) fixa, sera restée la même, le roi de France tenant la place du dauphin, et c'est pourquoi nous ne tarderons pas à voir fonctionner, sous le règne du Roi-Soleil, ces gens et ces choses.

---

(2) Cf. Ch. Jaillet, *Histoire consulaire de Vienne*, II, p. 330 n.

(3) Archives de Vienne, GG. 30, fol. 75 r°.

(4) Bulletin de l'Académie delphinale, année 1905, p. 381. — L'étude intitulée *Les dessins sur Vienne d'Etienne Martellange, S.J. (1606 et 1619)*, publiée dans le précédent numéro du bulletin, a bien marqué les emplacements du palais des archevêques et du palais des dauphins, et souligné que ce dernier est encore utilisé, de nos jours, pour le tribunal de grande instance. La prison, qui lui est adjacente, est désaffectée depuis quelques décennies.



Cependant, cet officier qui a le nom de gardier a eu, entre temps, ses attributions augmentées de façon assez importante. Il est fort intéressant de les voir énumérées par celui-même qui est précisément le héros de cette notice. Dans sa supplique à l'intendant du Dauphiné Etienne-Jean Bouchu (*Pièce justificative II*), Louis de Gère expose que « par le devoir de sa charge, il est obligé de veiller à la conservation des revenus, droits et prééminances du domaine de sa Majesté, faire l'exaction des mêmes revenus, et de faire la police dans la ville de Vienne ». On comprend que le mot exaction doit être entendu dans son sens étymologique, dont le synonyme est perception, et non pas dans le sens péjoratif avec lequel il est généralement connu aujourd'hui. Ailleurs (*Pièce justificative I*), le même de Gère « remontre que les fonction de ladite charge de gardier consistent à donner les alignements pour la construction des bâtiments, permission d'appendre des enseignes, montres, auvents, et généralement pour tout ce qui regarde la décoration et embellissement de la ville de Vienne ». Une enseigne, un auvent, tout le monde sait ce qu'il en est d'eux. Une montre, le terme n'est plus en usage. Il désignait soit une vitrine, soit des tréteaux où les marchandises étaient exposées. Un autre terme est écrit ailleurs par le gardier : pinte. Nous pensons qu'il aurait dû être écrit peinte, signifiant une chose représentée en peinture. Ainsi, le gardier pour le roi à Vienne était-il chargé de la police, et de ce que nous dirions, aujourd'hui, être du ressort du tout nouveau ministère français de l'Environnement. Qui l'eût cru ? Cette révélation ne manque pas de piment, n'est-ce pas ? N'a-t-on pas trop tendance à estimer que nos ancêtres, même ceux du règne de Louis XIV, n'attachaient aucune espèce d'intérêt à l'urbanisme et à l'esthétique ? Il est fort plaisant d'avoir à réviser son jugement dans le sens du plus vrai et du meilleur.

Une notable partie des revenus du domaine royal consistait en la perception d'amendes imposées pour cause de contraventions aux édits ou aux règlements de police, et c'est le bureau des recettes tenu par le sieur de Gère qui en était chargé. A titre documentaire, un avis de consignation émanant de ce bureau est reproduit en fac-similé, pour illustrer le présent article (*Pièce 4 du dossier de Gère*).

Louis de Gère avait succédé à un certain Chol dans l'office de gardier. C'est lui-même qui le dit. Il est vraisemblable que c'est Pierre Chol avec qui, le 6 septembre 1675, il s'était trouvé en compétition, au temps de la vente aux enchères de l'ancien palais de la Cour des Aides de Vienne, antérieurement connu sous le nom de « maison des Archimbaud », et qu'en définitive,



ni, ni l'autre n'eut (5). Avant Chol, un des gardiers s'était appelé Jean du Bois. Il était, aussi, avocat, et il le fut jusqu'en 1628 qu'il devint auditeur des comptes à Grenoble (6). Antérieurement, depuis le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, la fonction de gardier, soit de père en fils, soit d'oncle à neveu, voire de frère à frère, avait été remplie par la même grande famille des Costaing, famille de marchands enrichis, seigneurs de Palais (maison forte près de Septème), puis de Pusignan (canton de Meyzieu, département du Rhône, après celui de l'Isère) que leur fonction avait fini par anoblir, qui donnèrent de nombreux consuls à la ville et plusieurs chanoines de St-Maurice à l'Eglise de Vienne (7).

Pour devenir gardier, Louis de Gère dut être nommé par... le prince de Monaco. Ensuite, cette nomination fut ratifiée par le roi, et la réception faite, enfin, par la cour de Parlement et la chambre des Comptes du Dauphiné. Pourquoi ce rôle joué par le prince de Monaco ? C'est un fait qui était peu connu, sinon inconnu, jusqu'ici, et il est donc fort pertinent de le mettre en valeur.

Louis XIV régnant en France, c'était Louis Grimaldi (Louis I<sup>er</sup> pour la généalogie) qui était prince de Monaco, avec les autres titres de duc de Valentinois, marquis des Baux, comte de Carladz, pair de France, après son grand-père Honoré II, à qui il avait succédé en 1662, étant fils d'Hercule II (1624-1651), tué par un de ses gardes, et de Marie Amélie Spinola. D'une grande famille patricienne de Gênes, dont la généalogie est connue depuis le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle (8), Honoré II (1604-1662), fils d'Hercule I<sup>er</sup>, assassiné en 1624, et de Marie de Landi, fut le premier des Grimaldi à prendre la dignité de prince. Louis, son petit-fils, avait épousé, en 1660, Catherine Charlotte de Gramont, morte au Palais Royal de Paris en 1678, à l'âge de 39 ans, fille d'Antoine III de Gramont, duc et pair et maréchal de France, et de Françoise Marguerite de Chivré. Chevalier des Ordres du Roi, et ambassadeur de France

---

(5) *Hist. cons. de V.*, II, pp. 330-3.

(6) *Ibid.*, p. 324.

(7) *Ibid.*, pp. 644-5. Le blason des Costaing figure sept fois à la cathédrale St-Maurice. On connaît trois inscriptions funéraires à eux relatives : une à St-Maurice, une à l'ancien cloître de St-Claude, au midi de cette cathédrale, et celle (incomplète) du musée lapidaire d'art chrétien, provenant de l'ancienne église Notre-Dame-de-la-Vie., (Cf. Ch. J., *Les travaux d'achèvement de la cathédrale St-Maurice*, 1929, pp. 6 à 8, 13 à 15).

(8) Cf. Aubert de La Chesnay-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la Noblesse*, 3<sup>e</sup> édition, 1866, IX, col. 841-5.



à Rome, il devait mourir, le 3 janvier 1701, dans cette Ville éternelle, d'où son corps fut ramené à Monaco (9).

Or, en ce temps-là, Louis XIV avait des vues sur le Palatinat dont il revendiquait les alleux au nom de la princesse palatine Charlotte Elisabeth, fille du prince Charles Louis (1632-1680), mariée au duc Philippe d'Orléans, son frère, en secondes noces, la première duchesse étant Henriette d'Angleterre. Cette princesse palatine, qui fut la mère du second duc Philippe d'Orléans, le futur régent, sous la minorité de Louis XV, qui naissait, puis grandissait à l'époque en question, ne doit pas être confondue avec l'autre princesse palatine, Anne de Gonzague, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue, dont Bossuet prononça l'oraison funèbre.

Le prince de Monaco possédait, nous ne saurions dire pourquoi ni comment, des biens dans le Palatinat. Le roi lui demanda de les lui céder. Un échange fut conclu : le prince donnait le droit de construire une forteresse dans le Palatinat, de mettre une garnison dans la principauté de Monaco, et d'autres encore ; le roi donnait des droits de « péages sur le Rhône, les greffes des bailliages de Montélimar, Vienne, et autres, avec le droit de nommer des officiers, et, entre autres, le gardier audit bailliage qui ferait recettes des amendes, siègerait dans les audiences maison consulaire, et donnerait les alignements pour les bâtiments, per-

---

(9) Puisque les princes de Monaco ont tenu une place non négligeable dans l'histoire de Vienne, nous jugeons bon de donner sur eux quelques indications complémentaires : Louis I<sup>er</sup> eut, de son mariage avec Catherine-Charlotte de Gramont, un fils, Antoine (1667-1731). Il servit le roi de France dans ses armées, fut fait duc et pair en 1702, chevalier des Ordres du roi en 1724, et mourut à Monaco. Il avait épousé, en 1688, en présence du roi et de toute la cour, Marie de Lorraine, fille de Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, grand écuyer de France, et de Catherine de Neufville-Villeroy. De ce mariage naquirent cinq filles, dont Louise-Hippolyte (1697-1731), morte à Monaco de la petite vérole, qui avait épousé, en 1715, Jacques-François-Léonor de Goyon, sire de Matignon (1689-1751), lui apportant la principauté de Monaco, à charge par lui de prendre le nom et les armes des Grimaldi. En sa faveur, Louis XIV procéda à une nouvelle érection du duché-pairie de Valentinois.

La deuxième maison de Grimaldi s'est éteinte, en 1949, à la mort du prince Louis II. Celui-ci avait marié, en 1920, sa fille Charlotte au comte Pierre de Polignac. C'est leur fils, le prince Rainier III, né à Monaco en 1923, qui a succédé, en 1950, à son grand-père maternel Louis II. Avec lui commence la troisième maison de Grimaldi... Entre Louis I<sup>er</sup>, qui avait nommé à la charge de gardier à Vienne le héros de cette notice, et Louis II, deux siècles et demi se sont écoulés.

Jusqu'à une époque relativement proche d'aujourd'hui, la grande maison portant le n° 1 au Port de l'Ecu a conservé le souvenir des princes de Monaco par le truchement d'une taque de cheminée portant leurs armoiries bien connues. Elle datait du XVIII<sup>e</sup> siècle et du temps où étaient installés ici, au bord de la route royale, et aussi du Rhône, les officiers chargés des intérêts monégasques à Vienne. Du tréfonds de notre vieille cervelle, où il se trouvait emmagasiné depuis au moins quarante ans, vient de jaillir le nom de la famille Gastaldi.



N<sup>o</sup> 126

U 14<sup>e</sup> Janv<sup>r</sup> 1693 — au Bureau établi à Vienne  
tant pour la Recepte des Amendes adjudgées au Roy par le Baille  
de Vienne que de celles qui doivent y être consignées en execution  
des Edits & Declaration de sa Majesté des mois d'Aoust 1669, Mars 1671  
& Fevrier 1691, a été payé par Consigne par mi<sup>es</sup> Louis Degere no<sup>re</sup> royal  
du lieu de Vienne Election de  
assisté de M<sup>re</sup> Mesmor<sup>re</sup> son Procureur, la somme  
de trois livres 13<sup>s</sup> 4<sup>d</sup> livres pour l'amende ordonnée être confi-  
gnée à cause de l'appellation de la Sentence du 2<sup>e</sup> Xbre 1692  
rendue par le J<sup>ur</sup> d'ordon<sup>re</sup> commun de entre luy & mes<sup>re</sup> re<sup>re</sup> Warhaud, J<sup>ur</sup> X<sup>e</sup>  
du lieu de Vienne — ladite appellation interjetée par ledit  
Louis Degere — dont acte, & o<sup>re</sup> signe  
avec son dit Procureur, Degere, mesmor<sup>re</sup> X<sup>e</sup> mathiaz, am<sup>re</sup>  
Warhaud, freres & souwey  
Collaone  
St Colombe

reue les deux fol<sup>re</sup> pour luy &  
pour le p<sup>re</sup>ap<sup>re</sup> 78



mission d'apprendre des enseignes, montres, auvents et autres où sa Majesté aurait intérêt... » (*Piè. just. I*). Et voilà comment, par la grâce de Dieu, et celle d'un roi et d'un prince réunis, tous deux nommés Louis, un citoyen de Vienne nommé Louis de Gère était devenu gardier en cette bonne ville, et qu'il siégeait, le cas échéant, à « la maison consulaire », autrement dit, l'hôtel de ville, installé, depuis 1561, à la maison des Canaux.

Louis de Gère avait encore, au moins, une autre activité, comme le prouve le début d'un acte écrit et signé de sa main, le 4 juillet 1684 : « Maistre Louis de Gère, gardier pour le Roy de la ville de Vienne, notaire royal et recollecteur des deniers de messieurs de St Pierre de laditte ville, respondant à l'acte à luy signifié le jour d'hier par Dumas, sergent, à la part des sieur Sesbastien Vintain et demoiselle Marie Claudine Vaganey, mariés... », acte présenté par Jean François Davallon, huissier immatriculé au greffe du bailliage, et contrôlé par le greffier Piénot (*Pièce 2 du dossier de Gère*. Original sur papier timbré de la généralité de Grenoble). « Messieurs de St Pierre » — le lecteur l'a déjà compris — étaient les membres de ce qui était, alors, officiellement, appelé « le noble Chapitre de St Pierre de Vienne. »

Toute profession ne manque pas d'avantages. Elle ne va jamais sans inconvénients, plus ou moins sérieux. Nous allons voir les difficultés qui surgirent devant monsieur le gardier de Gère et lui causèrent des ennuis. Les consuls de la ville de Vienne en furent les auteurs.

La pièce I du dossier n'étant pas datée (c'est un brouillon, publié intégralement, à la fin de cette notice), il n'est pas possible de dire ni le jour, ni même l'année, du premier incident que voici : un maître chirurgien de la ville s'appelant Godefroy Esparron a changé d'habitation et, naturellement, il a voulu avoir, afin d'attirer les clients et comme antérieurement, pour marquer, comment dire ? sa boutique ? son officine ? une enseigne peinte. Attendu que, selon les mœurs du temps, il est, aussi, barbier, il a fait attacher, à la muraille, sur la rue, un bassin, tel que les figaros (d'avant la lettre, bien sûr) en usaient à l'accoutumée. Il n'avait oublié qu'une chose : informer monsieur le gardier de son intention et de lui demander la permission de la réaliser, non sans avoir à verser le montant du droit requis. Le document ne fait aucune allusion à ce détail, mais il est sous-entendu ; il coulait de source. Et c'est bien pour cela que le gardier a été fort mécontent. Il l'a fait savoir au sieur Esparron. Celui-ci n'a pas réagi ; il a traité l'affaire par le mépris. Alors, le gardier a fait ôter l'enseigne. Ce que voyant, le barbier chirurgiste, enfin sorti de son impassibilité, a adressé une requête aux consuls, tout



en reconnaissant qu'il n'aurait pas dû agir sans la permission du gardier. Les consuls ont décrété que la requête serait montée à ce dernier, mais en même temps, ils ont permis à Esparron « de rétablir son enseigne et bassin comme ils étaient auparavant ». Grand émoi du gardier de Gère : de quoi les consuls se mêlent-ils ? pourquoi marchent-ils sur ses plates-bandes ? pourquoi l'ont-ils désavoué ? ils n'ont pas à être ses juges. Cette affirmation ne fait-elle pas penser à ce passage de *l'épître catholique de S. Jacques* (IV, 11) : « Si tu juges la Loi, tu n'en es plus l'observateur, mais tu te fais son juge » ?

Louis de Gère décide d'en appeler à la cour de Parlement du Dauphiné. Or, c'est la période des vacances judiciaires : donc elle ne siège pas. N'importe ! Il s'adressera à la Chambre des vacations, laquelle, comme chacun sait, existe pour cette période, afin de régler les affaires qui nécessitent une solution rapide. Le sieur gardier estime que telle est bien la sienne.

Dans sa supplique, de Gère, après avoir exposé la raison de ses griefs, fait état d'un précédent : le sieur Chol, son devancier dans la charge de gardier, eut maille à partir avec un nommé Jacob, qui avait « mis son enseigne sur rue de l'autorité des consuls ». Il y eut procès devant la cour entre Chol et ceux-ci qui avaient « pris le fait et cause en main pour ledit sieur Jacob ». La cour rendit un arrêt contradictoire, le 25 février 1670, en vertu duquel le sieur Chol « était maintenu aux droits attribués à sa charge de gardier conformément à l'acte de pariage pour en faire les fonctions conjointement avec les consuls de Vienne et sans frais ». C'était dire en clair que les magistrats municipaux viennois avaient, quand même, droit de regard dans une telle affaire.

Dans sa supplique, de Gère, tout en contestant ce droit, se dit disposé à se conformer à l'arrêt ci-dessus, mais il fait observer que, dans le cas présent, Esparron, avant de faire poser son enseigne, n'en pas demandé la permission, et que la sienne, à lui gardier, était primordiale. En conséquence, de Gère demande aux seigneurs de la chambre de le maintenir dans tous ses droits et d'inhiber et de défendre aux consuls de se mêler de ses affaires, à peine de 1.000 livres tournois d'amende, d'une part, et d'enjoindre à Esparron de faire ôter l'enseigne qu'il avait fait mettre contre sa nouvelle habitation avançant dans la rue, sauf à lui de se mettre en règle, d'autre part.

Le lecteur trouvera certainement intérêt à lire cette supplique dans son texte original, non seulement en raison de sa valeur historique, mais pour le style du sieur Louis de Gère, son auteur. Nul document que nous connaissions ne nous fait connaître la suite, mais il est facile de la deviner. Les seigneurs de la Chambre



des vacations donnèrent raison au sieur gardier, ils ne donnèrent pas tort à messieurs les consuls, et le sieur Godefroy Esparron put, en toute tranquillité, regarder se balancer, au gré du vent, le bassin du barbier chirurgiste, suspendu devant chez lui. Il n'est, toutefois, pas du tout certain que ce fut « pour l'embellissement de la ville », comme l'eût souhaité monsieur le gardier.

La supplique suivante de Louis de Gère est certainement postérieure de plusieurs années à la précédente, mais rien ne prouve qu'il n'y en ait pas eu une, ou plusieurs, entre elles deux. Celle-là est de fin avril 1687 et fut adressée à l'intendant de justice, police et finances en Dauphiné, qui s'appelait Etienne Jean Bouchu et qui portait encore les titres de chevalier, conseiller du roi en ses conseils et maître des requêtes ordinaire de son hôtel.

Le gardier déclare vouloir être assuré de « jouir des privilèges, prérogatives et exactions (nous avons déjà expliqué le sens de ce terme) attribués à ladite charge qui sont, entre autres, d'être relevé de toutes les charges publiques » autres que celles incombant à son office de gardier. Or, il prétend que les consuls — encore eux ! — « veulent tirer des billets pour logement de gens de guerre contre lui ». « Il y a juste sujet de se plaindre, poursuit le suppliant, car non seulement cela serait attentatoire à l'autorité de sa Majesté qui accorde lesdites exemptions et privilèges à ladite charge, mais encore les deniers des revenus du domaine de sa Majesté se trouveraient exposés à la merci des gens de guerre s'il fallait que ledit suppliant, contre la coutume immémoriale, fût sujet audit logement ». De Gère demande donc à l'intendant du Dauphiné de le maintenir dans ses droits et, particulièrement, celui d'être exempté du billet de logement tant redouté, « à peine de cinq cents livres d'amende et de tous dépens, dommages et intérêts ».

A voir le texte (*Pièce justificative II*), l'embarras de l'intendant transparait nettement. Il se borne à envoyer la requête en communication aux consuls, « pour leur réponse vue dans la quinzaine être fait droit ainsi qu'il appartiendra ». C'est dire à la fois beaucoup de choses ou rien du tout ; question d'interprétation. Envoi fait à Grenoble le 1<sup>er</sup> mai 1687.

Huit jours plus tard, le 9 mai, avant midi, ayant reçu la notification de l'intendant Bouchu, l'huissier royal héréditaire François Dumas, demeurant à Vienne paroisse St-André-le-Bas, se rend à l'hôtel de ville. Il y trouve le concierge, « messire François Razurel » (messire : en réalité, le texte porte M<sup>e</sup>, ce qui peut faire aussi bien maître, mais il en est de même au sujet du gar-



dier. De toute façon, cela prouve que le concierge de l'hôtel de ville de Vienne n'était pas considéré comme un homme du commun). L'huissier parle au concierge, dûment lui intime et signifie la requête du gardier et l'ordonnance de l'intendant, comme s'il se trouvait en présence du corps consulaire. Le concierge en prend copie — donc il savait lire et écrire, ce qui n'était pas donné à tout le monde, au temps jadis, et voilà bien pourquoi il était maître ou messire ! Cette copie, bien sûr, est destinée aux consuls. Ceux-ci s'appellent Joseph Ballet, Pierre Quenin, Louis Quemet, Jérôme Danthon et Louis Ballet. Leur réponse, qui n'a pas tardé, est des plus brèves. La voici dans son intégralité : « il est véritable que ledit sieur de Gère est gardier de la ville, lequel fait la recette des amendes dans le ressort du bailliage. N'ayant pas trouvé dans les contrôles des logements que ceux qui ont exercé ladite charge de gardier aient logé ainsi, ils ne croient pas d'avoir tiré aucun billet contre lui. S'en rapportant à ce qu'il plaira à monseigneur l'intendant d'en ordonner et n'ont voulu signer quoique requis de ce faire... ». L'huissier signe son exploit. Celui-ci est contrôlé à Vienne par un sieur Pollet, le 10 mai.

Bien entendu, le gardier de Gère n'est nullement satisfait de la réponse des consuls. Il désire des garanties. Et, à nouveau, il s'adresse à l'intendant de la province. Qui veut trouver à tout prix trouve : c'est ainsi qu'il avance, dans cette nouvelle supplique, que « le contenu en la précédente requête du suppliant (s'est trouvé) parfaitement vérifié et justifié par la réponse desdits sieurs consuls de Vienne ». N'est-ce pas une extrapolation ? La suite et la fin de cette affaire nous demeurent inconnues.

En dépit du bien-fondé des interventions du gardier Louis de Gère en haut lieu pour la défense de ses droits méconnus, on peut se demander, en sachant ce qui lui arriva, de 13 à 15 ans plus tard, s'il ne portait pas déjà en lui-même comme le germe de la maladie dont il devait être la malheureuse et lamentable proie.

Nous voici, par le canal d'un texte original (*Pièce justificative III*), et de l'imagination — créatrice, a proclamé le grand Henri Bergson — transportés dans le cabinet du « juge royal et archevêque » de la cour commune de la ville de Vienne, qui s'appelle Claude Papet, en ce 20<sup>e</sup> mars 1700, au palais de justice de cette ville. Ce magistrat prend connaissance de la supplique que vient de lui adresser le procureur du roi nommé Berger (et prénommé François, sauf erreur). Celui-ci expose que, depuis plus de neuf mois, c'est-à-dire depuis juin 1699, « messire Louis de Gère, ci-devant notaire royal de cette ville » est devenu un malade dan-



gereux. Notons, d'abord, qu'il n'est pas fait mention de son ancienne fonction de gardier, qu'il avait résignée, certainement. Il avait 58 ans, ce qui représentait déjà un âge assez avancé, en ce siècle-là, et, en tout cas un âge compatible avec la retraite. Pour tout dire immédiatement, il est tombé dans un état de folie caractérisée. En réalité, comme le lecteur le remarquera par l'examen du texte original, très explicite, le mot folie est pudiquement caché. Le procureur parle de faiblesse, d'imbécillité, mais il faut dire que ce second terme doit être pris dans le sens étymologique qu'il avait alors, tout à fait synonyme de faiblesse déjà employée. On pouvait être imbécile de corps ou imbécile d'esprit. Or donc, explique le procureur du roi, de Gère « est tombé dans une si grande faiblesse qu'il court les rues à toutes sortes d'heures, porte une épée et il est dangereux qu'il ne tue quelqu'un. Il vend et remet indifféremment les papiers de sa maison et fait une dissipation totale de ses biens depuis qu'il est tombé dans cette imbécillité... Il est nécessaire de pourvoir à la sûreté de sa personne aussi bien que de ses biens ». En conséquence, le procureur demande au juge qu'il « lui plaise permettre de faire fermer dans la maison des Pères cordeliers de St-Colombe ledit de Gère, attendu la notoriété publique de son imbécillité jusques à ce que, par délibération de parents et voisins, il ait été pourvu à la sûreté de sa personne et de ses biens ». Le greffier qui a écrit la supplique a précisé : « Sans lettres et fors l'épice ». Lettres : qu'est-ce à dire ? le mot était généralement au pluriel, pour tout ce qui avait un caractère officiel. On écrivait : lettres patentes, lettres royaux, lettres de créance, lettres de cachet. C'est ici le cas : enfermer quelqu'un pour une raison fort grave eût exigé des lettres de cachet. Le procureur du roi Berger estime que le jeu n'en vaut pas la chandelle, pour employer une expression convenant bien à cette époque. Quant à l'épice, généralement aussi écrit au pluriel, c'était la façon de désigner les honoraires dus aux juges, souvenir du temps où ils étaient payés en nature. « Fors l'épice », cela voulait dire : Excepté l'épice ». Souvenons-nous de ce passage fameux de la lettre de François I<sup>er</sup> à sa mère : « Madame, tout est perdu, fors l'honneur ! »

Le juge Claude Papet écrit, de sa plume d'oie mal taillée — cela se remarque dans le document, car l'écriture est épaisse et les déliés sont inexistantes — la phrase suivante : « Permis que soit fait comme est requis, sans lettres sauf les droits du greffe, ce 20<sup>e</sup> mars 1700 », et il signe « C. Papet juge ». Seulement, il n'écrit pas « sauf », mais « saut », ce qui n'a aucune espèce d'importance au sujet de la prononciation, laquelle est *sau*, attendu que toute consonne terminale d'un mot ne se prononce pas. Exemples : on dit « droit comme un i » pour ce qui est écrit « droit comme un



if » (pourquoi voudrait-on que l'*i* soit plus droit que l'*l* ou que le *t* ?) ; on écrivait clef, baillif, mais on prononçait clé, bailli, façon qui a fini par être adoptée dans la graphie même, etc.

Il y a tout lieu de penser que le malheureux Louis de Gère fut conduit de chez lui « outre Rhône », comme on disait alors, et fermé, nous ne saurions dire où, dans le couvent de Cordeliers de Ste-Colombe, avec, quand même, tous les égards dus à son rang, pour employer l'expression consacrée. Il y a lieu de penser encore que, son état s'étant sensiblement amélioré, un certain laps de temps écoulé, on lui ouvrit le portail des bons Pères, et qu'on le laissa repasser le pont du Rhône tout voisin. On imagine aisément qu'il avait hâte de revoir ses pénates... Hélas !

Commencée, il semble bien, avec la manie de la persécution, d'abord légère (cette sorte de hantise du billet de logement des gens de guerre ne l'indiquerait-elle pas ?), la maladie de l'ancien gardier a pris la tournure d'une véritable folie. Comme, en vrai gentilhomme qu'il est, il porte l'épée, c'est surtout pour cela qu'il est devenu un danger public. Cette épée, peut-être bien qu'elle est viennoise de fabrication, qu'elle a été trempée dans l'eau de la rivière dont son propriétaire porte le nom, puisque l'industrie des armes blanches, ayant débuté au temps du traité de pariage auquel le gardien s'est tant référé, se trouve être en pleine prospérité. Cette épée, au terme générique devenu séculaire à Vienne, puisque le logis de l'Epée était le meilleur de la ville et que c'était ici que descendaient les grands personnages à leur passage, nous allons voir qu'elle va jouer un grand rôle dans les événements qui seront racontés, en une page qu'on pourrait comparer à celle d'un « roman de cape et d'épée », ou, encore, d'un de ces romans d'Alexandre Dumas dont les metteurs en scène de cinéma ou de télévision tirent un profit inépuisable. Voici donc la suite de l'histoire.

Le pauvre Louis de Gère a été enfermé dans la maison des Cordeliers au lendemain de la saint Joseph. Quatre mois plus tard, c'est la crise violente, la folie furieuse. Qu'on en juge !

Le récit est du personnage civil officiel le plus important de la ville, à savoir le vibaili. C'est donc un témoin de première grandeur, et plus qu'un témoin : un acteur. Ce qui ne gâte rien, il a la plume alerte et sûre. Son style est parfois coloré de truculence. Aussi espérons-nous que l'amateur se réglera de la lecture du texte original (*Pièce justificative IV*). D'ores et déjà, brosons les décors, et voyons agir les acteurs de ce petit drame urbain.

Fixons le lieu, d'abord. Il n'a guère changé depuis cette époque. C'est l'ancienne Grande-Rue, appelée depuis plus d'un siècle, dans



cette partie, rue de Bourgogne, et c'est la petite rue montante, ancienne rue du Palais, devenue, il y a quelques années, rue Maurice Faurc. En montant cette rue-ci (ô cher maître et grand ami dont le nom vient d'être dit !...) s'élève, à gauche, le massif palais de justice. Quelques pas encore, et à droite, on rencontrera l'antique église Notre-Dame-de-la-Vie, enserrée dans des maisons que les siècles précédents ont construites, à peu de distance du « coin de la Chaîne ».

Ensuite, le temps. L'année en est au 18 juillet, un dimanche. Il est huit heures et demie du soir, du moins pour le premier acte du drame. Nous dirions, aujourd'hui, qu'il est 21 h 30. Donc il fait encore jour, mais vite viendra le moment de l'entre chien et loup, surtout en ce lieu.

Présentons les personnages. Le principal : Louis de Gère, gardier et notaire honoraire, déjà connu. Passons. Second personnage : Jean-Marie de Martel, écuyer, seigneur de Layet, conseiller du roi, vibailli, lieutenant-général civil et criminel, commissaire examinateur au bailliage et siège présidial de Vienne. Il n'usurpe donc pas son nom de personnage (10). Il est même un grand personnage. Voilà pour le sexe dit fort.

Pour le sexe dit beau — à juste titre, n'est-ce pas ? meilleur que l'autre ! — trois demoiselles de la ville, et de familles du « gratin » (dauphinois, naturellement). Celle dont le nom patronymique ne comporte pas la particule est d'une famille qui se l'est octroyée quand même. Elles sont les demoiselles Berger de Moidieu, du Nièvre et Françoise de Martel. Le narrateur n'a pas jugé expédient de dire les prénoms des deux premières, à moins qu'il les ignorât (11). Nous allons voir le drame se jouer.

---

(10) La noble famille de Martel donna un consul à la ville de Vienne, Claude, en 1433 et 1449, et quatre abbés à l'abbaye de Saint-André-le-Bas : François (1440-1461), à qui, vraisemblablement, était dû l'ancien plafond à caissons du magnifique cloître ; sur un couvre-joint, on voit encore, peint, un écu crossé à ses armes (Emilie Albrand, *L'église et le cloître de Saint-André-le-Bas*, 1951, p. 33) ; André (1461-1480) ; Jean (vers 1510), et Charles (vers 1565) ; nommé évêque d'Autun en 1585, il mourut avant d'avoir pris possession de son siège. Catherine de Martel fut prieure à l'abbaye des Dames de Sainte-Colombe, vers 1562. Barthélemy de Martel était seigneur de St-Prim, vers 1540. Quant à la maison forte de Layet (ou Laye ou Layes), située sur la commune de Septème, Guy ou Guygon de Martel la possédait déjà en 1539 (Ch. J., *Hist. cons. de V.*, pp. 658 et 690).

(11) Il est vraisemblable que cette demoiselle Berger de Moidieu était de la famille du procureur du roi de ce temps-là.

La famille du Nièvre était à Vienne depuis très longtemps. C'était une famille consulaire, ayant donné aussi des chanoines de St-Maurice à l'Eglise de Vienne. Barthélemy du Nièvre, docteur en lois, fut juge de la Cour commune des comtes dans les années 1440. (Cf. *Hist. cons.*, pp. 390 et 663). Il y a, au musée lapidaire d'art chrétien, près du cloître de St-André-le-Bas, deux souvenirs d'elle : son blason sculpté, et surtout, la très belle porte monumentale, de style Renaissance, marquée du même blason, provenant de la maison de la famille, dans la Grande-Rue, démolie.



Le vibailli de Martel veut profiter de la belle soirée qui s'est annoncée en cette dominicale journée d'été. Il a décidé, sortant de sa maison sise en la Grande-Rue, de s'aller promener à la Place-Neuve qui n'est autre que l'ancienne place de la Treille agrandie et qui, de nos jours, est appelée place de l'Hôtel de ville, y conduisant les trois demoiselles que nous connaissons, dont la troisième est sa cousine germaine. Les voici tous les quatre engagés dans la montée du Palais. Tout à coup, il se trouvent en présence d'un individu à allure plutôt insolite, que d'abord le vibailli n'identifie pas. Il est « sans habit » — habit au singulier, car habits au pluriel, quel spectacle c'eût été, ventre-saint-gris, surtout pour le trio féminin ! il faut entendre : sans vêtement de dessus — sans chapeau, ni cravate, en tenue fort négligée, donc. Comme il est devant sa maison d'habitation, l'homme a, quand même, été vite reconnu : c'est messire Louis de Gère, dont on sait notoirement dans toute la ville qu'il est atteint de démence ! et il a « l'épée nue à la main ! » Or, voici que, ayant vu approcher le groupe, il se met à « donner de son épée contre les murailles, de l'un et l'autre côté de la rue ». On sait que celle-ci est étroite. Que faire ? la situation est véritablement critique, angoissante. Pas d'autre solution que celle-ci, rebrousser son chemin. Mais elle n'a pas l'heur de plaire à de Gère qui vient contre le groupe, toujours l'épée nue à la main. Maintenant, il essaye d'en porter quelques coups. Le vibailli les pare avec sa canne, tout en se retirant, aussi vite qu'il lui semble possible de le faire. L'ancien gardier, qui l'a reconnu, lui crie : « Je ne suis point un ivrogne, mordieu ! Coquin de vibailli, il faut que je te tue avec tes coureuses ! » Coureuse, signifiant femme de mauvaise vie, quelle cruelle injure, surtout s'adressant à des demoiselles de la haute société ! Monsieur le bailli est maintenant hors de danger. Mais le dément est en train de poursuivre sa cousine Françoise qui, s'étant séparée du groupe, pendant le duel canne contre épée, a tenté de fuir en prenant la montée de la rue du Palais. Comme elle a quelques pas d'avance sur celui qui la poursuit (pour une toute autre cause que la bonne !), et, surtout, grâce au Ciel, parce qu'une porte de maison se trouve encore ouverte, elle y entre ; la voilà sauvée ! Il faut bien croire que, comme actuellement, il était possible de confondre, sous le Roi-Soleil (qui, il est juste d'en convenir, s'habillait plutôt en femme qu'en homme) garçon et fille, puisque de Gère, ayant pris Françoise de Martel pour un garçon, lui dit plusieurs fois : « Ah, petit bougre, je t'attraperai bien une autre fois ! » Ainsi, le drame n'a-t-il pas, quand même, tourné à la tragédie... Le rideau tombe, après ce premier acte terminé.

Il faut supposer que la scène a eu des témoins. Cela a fait du bruit. Les injures prononcées par le dément, qui ne se sont peut-



être pas bornées à l'ancien nom des Bulgares, il est vraisemblable qu'elles ont été prononcées, selon l'expression consacrée, à haute et intelligible voix. Les voisins n'ont pas pu ne pas tenter de glisser quelque regard, et ne pas dire : « C'est encore ce sieur de Gère ! il finira bien par mettre le feu à nos maisons, ainsi qu'il en fait la menace depuis longtemps ! » En toute réalité, les voisins ont dit cela, et ils ont même demandé de faire emprisonner de Gère devenu par trop dangereux, « jusqu'à ce qu'il ait plu aux seigneurs de la cour de Parlement d'ordonner un lieu où il puisse être sûrement et commodément renfermé ». Cette demande a été faite dans les coulisses du théâtre.

Deuxième acte. Fortement impressionné par la triste aventure qui a été la sienne dans la soirée, et se sentant nullement rassuré sur sa propre personne, le vibailli Jean Marie de Martel a décidé de tenter les grands moyens, où, si on nous permet une expression plus imagée, de prendre le taureau par les cornes. De fait, n'est-ce pas, plus qu'un peu, cela, qu'il convient de réaliser ? Le vibailli a donc donné ordre à Berthier, qui est à la fois huissier et sergent, de s'emparer de la personne de Louis de Gère, et de l'emprisonner. Mais, la nuit étant presque arrivée, et, surtout, comme l'ancien gardier est toujours en état de folie et armé de son épée, Berthier, bien qu'il fût « accompagné de camarades » (dont le nombre n'est pas précisé) n'a pu exécuter l'ordre.

C'est maintenant, le matin du lundi 19 juillet. Le soleil est levé depuis plusieurs heures. Berthier et ses hommes attendent le moment propice, surveillant la sortie du sieur de Gère. L'attente se fait longue... Neufs coups sonnent à l'horloge de la tour du palais. Celui que l'on convoitait se présente. Il semble calmé. La crise est passée. Il a bel et bien sa terrible épée, mais « dans le fourreau, à son côté ». La bonne aubaine ! Elle est saisie sans retard, et lui avec. Sans attendre, l'arme est enlevée. Surpris, il oppose un peu de résistance, mais il ne peut rien contre la force du nombre. Il est conduit aux prisons du bailliage, tout à côté du palais de justice. Il monte le long escalier bien connu, avec Berthier et ses camarades. Il franchit la sinistre porte, marquée du non moins sinistre judas. Il est « recommandé au concierge », particulièrement s'entend, « et écroué sur le livre du geôlier », comme un criminel... Pauvre de Gère ! Le rideau tombe, ce deuxième acte terminé... Il n'y a pas de troisième acte. Du moins n'est-il pas connu de l'auteur de cette notice. Il s'agit d'un drame inachevé. Peut-être qu'un jour viendra où quelqu'un découvrira la suite, et la fin.

En l'attendant, reprenez votre sommeil, monsieur le gardier de Gère — vous l'avez bien mérité !



## PIECES JUSTIFICATIVES

### I

#### Projet de supplique du gardier Louis de Gère à la Chambre des vacations du Dauphiné (12)

A nos seigneurs de la Chambre de vaccations supplie humblement maistre Louis de Gère, gardier pour le roy dans la ville de Vienne.

Remonstre que les fonctions du suppliant en ladite charge de gardier consistent à donner les alignements pour la construction des baptiments, permission d'appendre des enseignes, montres, auvents, et généralement pour tout ce qui regarde la décoration et embellissement de ladite ville de Vienne, conformément au pariage fait entre les princes dauphins et le seigneur archevesque en l'année 1452 et l'échange fait entre sa Majesté et le seigneur prince de Monaco, lettres de provisions, arrest de réception, garde de maintenance donnés en conséquence.

Si la Chambre vouloit plus amplement estre instruite de quelle manière et à quel sujet ladite charge a esté créée et establee dans ladite ville de Vienne, elle observera, s'il luy plait, que le seigneur prince de Monaco ayant remis à sa Majesté les biens qu'il avoit dans le Palatinat, droict d'y construire une citadelle et y mestre une garnison dans la principauté de Monaco et autres droicts, le roy lui remit et donna, en échange, des péages sur le Rosne, les greffes des balliages de Montellimard, Vienne et autres, avecq le droict de nommer des officiers et, entre autres, le gardier audit balliage qui feroit la recepte des amandes, siègeroit dans les audiences maison consulaire et donneroit les alignements pour les baptiments, permission d'appendre des enseignes, montres, auvents et autres où sa Majesté auroit intérêt, auxquels officiers sa Majesté donneroit des provisions à celluy qui auroit esté nommé.

Cest échange a de tout temps esté enviable, sa Majesté ayant jouy sans trouble de tout ce qui luy a esté remis par ledit seigneur prince de Monaco, lequel ayant nommé le suppliant en ladite charge de gardier, il en a esté pourveu par sa Majesté et ensuite receu par la Cour et en la Chambre des comptes en bonne forme suivant les arrests d'inscription cy joints.

Le suppliant se trouve avoir esté troublé aux fonctions de ladite charge tant par les sieurs consuls de Vienne que par un particulier nommé Godefroy Esparron, maistre chirurgien de la ville de Vienne, en que, depuis quelques mois, ayant changé d'habitation, auroit mis une espèce d'enseigne ou pinte qu'il auroit fait attacher à la muraille sur la rue sans en demander l'ordre et permission au suppliant pour scavoir si elle ne feroit aucun obstacle à la décoration de la ville. Quoyque il le

---

(12) Dans ce texte, comme dans les suivants, n'a été modifiée que la façon d'écrire les lettres majuscules et minuscules ; les abréviations ont été supprimées, et la ponctuation nécessaire à la bonne lecture, embryonnaire qu'elle était à l'époque dont il s'agit, a été mise. La graphie a été maintenue.



luy eust déffendu par exprès, et comme il méprisa le tout, le suppliant fit otter ladite pinte ou enseigne.

Ledit sieur Esparron, recognoissant bien qu'il ne pouvoit sans permission faire mestre aucune enseigne ny avancement sur rue, s'est pourveu par requeste auxdits sieurs consuls de la ville de Vienne lesquels, par leur décret du 17 septembre dernier, ont ordonné qu'elle seroit monstrée audit suppliant et cependant permis audit Esparron de restablir son enseigne et bassin comme ils estoient auparavant, à la signification de laquelle le suppliant a déclaré que lesdits sieurs consuls n'estoyent pas ses juges et protesté de se pourvoir, ainsi qu'il aviseroit à raison de l'attribut incombant aux fonctions de sa charge.

Le suppliant convient que pareille difficulté s'estant eslevée entre le sieur Chol, son devansier en ladite charge, et le nommé Jacob qui auroit mis son enseigne sur rue de l'autoritté desdits sieurs consuls, il y eust procès par devant la Cour entre ledit Chol et lesdits sieurs consuls comme ayans prins le fait et cause en main pour ledit sieur Jacob, et par arrest contradictoire du 25 février 1670, la Cour a maintenu ledit sieur Chol aux droicts attribués à sa dite charge de gardier, conformément à l'acte de pariage, pour en faire les fonctions conjointement avecq les consuls de Vienne et sans frais.

Et quoyque ledit suppliant fût en droict de demander à ce qu'il luy fut permis de faire lesdites fonctions seul, néanmoins sans préjudice de ses droicts et les pouvoir faire valloir en tout estat de cause, il déclare qu'il veut exécutter ledit arrest de la Cour en exécution duquel lesdits sieurs consuls n'ont pas droit donner aucune permission d'appendre l'enseigne ou montre dont s'agist que conjointement et de l'advis du suppliant, et ainsy c'est un attentat à l'autoritté du susdit arrest de la Cour, ledit Esparron entreprendre de le faire sans en demander la permission.

Partant, il plaira à la Chambre, nos Seigneurs, maintenir le suppliant aux fonctions de sa charge de gardier, conformément à sesdites lettres de provisions, acte de pariage, arrest d'inscription et son dit arrest de la Cour du 25 février 1670, avecq inhibitions et déffences auxdits sieurs consuls de l'y troubler ny de donner aucunes permissions de mestre d'enseigne, auvent ou ornement sur rue et autres choses concernant sadite charge de gardier que de son advis et consentement à luy deubement appelé, et aux habitants dudit Vienne de l'entreprendre, à peine de 1.000 livres tournois d'amende, despens deubs conjointement et intérêt, et en cas de condamnation qu'il en sera informé par le premier gradué requis non suspect qui sera à ces fins commis, et au surplus enjoindre audit Esparron de faire oster l'enseigne ou montre qu'il a fait mestre contre sa nouvelle habitation avançant dans la rue, sauf à luy de se pourvoir pour obtenir la permission pour la faire attacher à l'endroit où le suppliant, conjointement avecq lesdits sieurs consuls, trouveront à propos de l'embellissement de la ville, autrement et à déffaut de permestre audit suppliant de la faire oster et mestre par terre aux frais et despens dudit Esparron, et sera justice.

Archives de l'auteur, *Dossier de Gère*, 1, 3 pp.  
sur papier commun (ratures et surcharges,  
parfois). Sans date.



## II

### Supplique du même gardier à l'intendant du Dauphiné Etienne-Jean Bouchu

A Monseigneur.

Monseigneur l'intendant de la justice, police et finances de Dauphiné

Supplie humblement maistre Louys de Gère, gardier pour le roy de la ville et comté de Vienne, ressort du bailleage du Viennois au siège de Vienne

Remontre à votre Grandeur que par le devoir de sa charge il est obligé de veiller à la conservation des revenus, droit et prééminances du domaine de sa Majesté, faire l'exaction des mesmes revenus et de faire observer la police dans la ville de Vienne, à quoi il est contraint de vacquer actuellement et n'a esté pourveu par sa Majesté ny receu en ladite charge que aux conditions cy dessus énoncés, et de randre compte des deniers de sa recèpte par devant messieurs de la Chambre des comptes de cette province de Dauphiné, tout ainsj que les prédécesseurs du suppliant ont fait par le passé, comme du tout résulte par les lettres de provisions à luy accordé par sa Majesté sur la nomination du seigneur prince de Monaco et arrests de réceptions de la Cour et de la Chambre des comptes quoyque sur ses considérations ledit suppliant doive jouir des privilèges, prérogatives et exactions atribués à ladite charge qui sont, entre autres, d'estre relevé de toutes les autres charges publiques, néantmoins les sieurs consuls de ladite ville se jactent d'en prendre lesdits privilèges au moyen de ce qu'ils veulent tirer des billets pour logemens de gens de guerre contre ledit suppliant. Il a juste sujet de se plaindre car non seulement cella seroit attantatoire à l'autorité de sa Majesté quj accorde lesdites exemptions et privilèges à ladite charge, mais encore les deniers des revenus du domaine de sa Majesté se trouveroient expozés à la mercy des gens de guerre s'il falloit que ledit suppliant, contre la coustume immémorée, feut sujet auxdits logement.

C'est pourquoy, Monseigneur, apparoissant de tout ce que dessus par les pièces cy iointes, il plaira à votre Grandeur de maintenir le suppliant en la possession et jouissance de tous les privilèges, prérogatives, et exceptions attribuéés à ladite charge de gardier et, en conséquence, inhiber et déffandre ausdit sieurs consuls et à tout autre qu'il appartiendra de tirer aucun billet de logement contre ledit suppliant à peine de cinq cent livres d'amande et de tous dépans, dommages et intérêts et qu'en cas de contrevantion il en sera informé de l'autorité de vostre Grandeur pour sur lesdites informations estre prises telles conclusions qu'il verra. Et ledit suppliant priera Dieu pour vostre prospérité et sancté. Degère suppliant.

Soit la requeste communiquée aux consuls de Vienne pour leur response veue dans la quinzaine estre fait droit ainsy qu'il appartiendra. Fait à Grenoble, ce premier may mil six cent quatre vingt sept. Bouchu. Par Monseigneur, Guérignon.

L'an mil six cent quatre vingt sept et le neufvième may avant midy, je, François du Mas, huissier royal héréditaire en l'eslection de Vienne imatriculé au greffe d'icelle, habitant audit Vienne parroisse Saint André le Bas, exploitant par tout le royaume de France soussigné, certifie à tous seigneurs et magistrats de justice qu'il appartiendra que, à la requeste dudit sieur de Gère, quj eslit domicile audit Vienne en sa personne et



maison d'habitation, je me suis porté dans l'hostel de ville dudit Vienne où estant et parlant à messire François Razurel, consierge dudit hostel de ville. Parlant à luy, je luy ay deuement inthimé et signifié la susdite requeste et ordonnance et en sa personne ausdits sieurs les consuls lequel a dit qu'il prend coppie de la susdite requeste et ordonnance pour en advertir messieurs les consuls, laquelle je luy ay donné ensemble de la présente signification, et à l'instant, messieurs Joseph Ballet, Pierre Quenin, Louis Quemet, Hyérosme Danthon et Louys Ballet, consuls de ladite ville, ont fait réponse qu'il est véritable que ledit sieur de Gère est gardier de la ville lequel fait la recépte des amandes dans le ressort du baillage. N'ayant pas trouvé dans les controlles des logemens que ceux quj ont exercé ladite charge de gardier ayent logés ainsy, ils ne croient pas d'avoir tiré aucuns billets contre luy s'en rapportant à ce qu'il plaira à Monseigneur l'intendant d'en ordonner et n'ont voullu signer quoyque requis de ce faire adverty partie du conseil. Dumas, huissier. Contrrollé à Vienne le dixième may mil six cent quatre vingt sept N° 978. Pollet.

à Monseigneur

Monseigneur l'intendant de la justice, police et finances en la province de Dauphiné

Supplie humblement Louis de Gère, gardier pour le roy de la ville, comté de Vienne, ressort du baillage du Viennois au siège de Vienne.

Le suppliant a fait signifier aus sieurs consuls de la ville de Vienne la requeste qu'il avoit présenté à vostre Grandeur le premier du présent mois de may, ensuite de l'ordonnance qu'il vous a pleu de rendre sur icelle et par la response que lesdits consuls y ont fait ils sont demeurés convenant des privilèges attribués à la charge de gardier d'où (sic) le suppliant a esté pourveu par sa Majesté et qu'en cette qualité il doit jouir de l'exemption des logemens des gens de guerre, attendu qu'il est obligé de veiller à la conservation et prééminances des droits de sadite Majesté, à l'observation de la police dans la ville de Vienne. Ils ont aussi convenu par leur dite response que par la vérification qu'ils ont fait des controlles des logemens aucun de ceux quj ont exercé ladite charge de gardier ajent jamais esté sujets auxdits logemens et qu'ils n'estiment pas en avoir tiré aucuns contre le suppliant. Par ainsy le contenu en la précédante requeste du suppliant se trouve parfaitement vérifié et justifié par la response desdits sieurs consuls de Vienne.

Partant, Monseigneur, sera le bon plaisir de vostre Grandeur accorder au suppliant les fins de sa précédante requeste, ce faisant le maintenir en la possession et jouissance de tous les privilèges, prérogatives et exemptions attribués à ladite charge de gardier et, en conséquence, inhiber et deffandre auxdits sieurs consuls ou à tous autres qu'il appartiendra, de tirer aucuns logemens contre le suppliant, sous les peines portées par sa précédante requeste et ordonner que lesdites requestes et ordonnances seront registrées dans le registre de l'hostel de ville dudit Vienne et le suppliant continuera ses prières pour la sancté et prospérité de vostre Grandeur. Degère suppliant.

Collationné par moy conseiller secretaire du roy, premier greffier en chef au bureau des finances du Dauphiné soubzsigné. (*Cette dernière phrase est biffée par deux traits en croix de S. André, et il n'y a pas de signature.*)

Même dossier, 2, 6 pp. sur deux feuilles de papier timbré du Dauphiné à un sol.



### III

#### Supplique du procureur du roi Berger au juge Papet

A Monsieur le juge royal et archiépiscopal de la ville de Vienne supplie le procureur du roy au siège que messire Louis de Gère, cy devant notaire royal de ceste ville, est tombé dans une sy grande foiblesse qu'il court les rues à toutes sortes d'heures, porte une espée et il est dangereux qu'il ne tue quelqu'un. Il vend et remet indifféramment les papiers de sa maison et fait une dissipation totale de ses biens depuis qu'il est tombé dans ceste imbecillité, il y a plus de neuf mois, et comme il est nécessaire de pourvoir à la sécurité de sa personne aussi bien que de ses biens.

Il vous plaira, Monsieur, permettre de faire fermer dans la maison des Pères cordeliers de Ste-Colombe ledit m<sup>e</sup> de Gère, attendu la notoriété publique de son imbecillité jusques à ce que, par deslibération de parens et voisins, il ayt été pourveu à la sécurité de sa personne et de ses biens. Sans lettres et fors l'espice.

Berger procureur du roy (*signature autographe*).

Permis que soit fait comme est requis sans lettres saut (pour *sauf*) les droits du greffe le 20<sup>e</sup> mars 1700. C. Papet juge (*Permis et signature autographes du juge*).

*Même dossier, 5. Original. 2 pp. sur feuille de papier timbré du Dauphiné à 1 sol 4 deniers.*

### IV

#### Procès-verbal du vibrailli de Martel sur la folie furieuse de Louis de Gère

Jean Marie de Martel, escuyer, seigneur de Layet, conseiller du roy, vibalif, lieutenant général civil et criminel, commissaire examinateur au baliaage et siège présidal de Vienne, scavoir faisons que le jour d'hier, sur les huit heures et demy du soir, estant sorty de nostre maison size en la Grande Rue de cette ville pour nous aller promener à la Place Neuve, y conduizant les demoiselles Berger de Moydieu, du Nièvre et Françoise de Martel, nostre couzine germaine, passant par la rue ditte la montée du Palaix, nous aurions esté asses malheureux d'y rencontrer m<sup>e</sup> Louis Degère, cy devant notaire royal de cette ville, la personne duquel nous n'aurions d'abord cognu quoyque sa démanche nous soit notoire aussi bien qu'à toute la ville, lequeldit Degère estoit au devant de sa maison d'habitation, l'épée nue à la main, sans habit, chapeau ny cravate, et auroit, aussy tost qu'il nous eust apperceu, donné de sadite épée contre les murallies, de l'un et l'autre costé de la rue. Ce qui nous ayant fait cognoistre icelluy Degère nous auroit en mesme temps fait penser à nostre sureté, à quoy voulant pourvoir, nous aurions aussytost pris le party, aveq lesdites demoiselles, de rebrousser nostre chemin, ce qui n'auroit empêché la furie dudit Degère qui seroit venu contre nous aveq sadite épée nue à la main dont il nous auroit porté quelques coups que nous aurions paré aveq nostre cane, et pris le party de nous retirer à la haste ; ledit Degère nous ayant cognu et nommé en ces motz : « Je ne



suis point un ivrogne, mordieu ! Coquin de vibalif, il faut que je te tue aveq tes coureuzes ! » Et nous, voyant ledit Degère retiré, il se mist à poursuivre ladite demoiselle de Martel, laquelle s'estoit séparée de nous et auroit pris la montée de ladite rue dans le temps que ledit Degère nous auroit porté lesdits couptz d'espée. Et ne pouvant ledit Degère joindre ladite demoiselle de Martel parcc qu'elle avoit quelque pas d'avance sur luy et que, ayant trouvé une porte de maison ouverte, elle y seroit entré, ledit Degère, la prenant pour un garçon, luy dit plusieurs fois : « Ha ! petit bougre, je t'atraperay bien une autre fois ! » Sur quoy, nous aurions esté prié par les voisins dudit Degère, lesquelz il menasse journellement de brusler dans leurs maisons, dans le temps où son mal de dèmance est en sa vigueur, de faire enprisonner icelluy Degère jusques à ce qu'il aye pleü à nos seigneurs de la cour de Parlement d'ordonner un lieu où il puisse estre eurément et comodément renfermé. A quoy, nous estant déterminé pour la seuresté de nostre personne, nous aurions sur le champ ordonné à Berthier, huissier sergent, d'emprisonner ledit Degère, ce que ledit Berthier, accompagné de ses camarades, n'auroit pu exécuter ledit jour d'hier à cauze du danger qu'il y avoit d'approcher ledit Degère dans l'estat de furie et armé comme il estoit, et auroit ledit Berthier esté obligé d'attendre jusques à ce jourd'huy, sur les neuf heures du matin, qu'il a rencontré ledit Degère dont l'espée estoit dans le fourreau à son costé, et l'ayant surpris en cest estat, après luy avoir pris sadite espée, l'auroit (aydé de sesdits camarades) conduit aux prisons du baliage de cette ville et recommandé au concierge et escroüé sur le livre du geollier, ce qu'il vient de nous rapporter verbalement, et de tout ce que dessus avons faict nostre présent procès-verbal pour servir ce que de raison.

Faict à Vienne, en nostre maison d'habitation, ce jourd'huy lundy dixneufiesme julliet mil sept cent, sur les dix heures du matin, signé de Martel Layet. Ravaz substitut du greffier.

Extrait à l'original demeurant au greffe du baillage de Vienne pour servir à ce que de raison à messire Ennemond Degère, diacre incorporé dans l'église St Maurice dudit Vienne (13), ensuite du décret de monsieur le vibalif de ladite ville sur sa requeste du vingt uniesme de ce présent mois de juillet mil sept cent, qui reste pareillement audit greffe. Bonichon greffier (*signature autographe*).

*Même dossier, 6. Expédition originale. 4 pp. sur papier timbré du Dauphiné à 1 sol 4 deniers.*

Charles JAILLET.

*Viennois.*

Grenoble, 20, rue Lachman, 13-21 janvier 1972.

---

(13) S'il faut en croire la note manuscrite apposée sur la chemise du dossier par Maignien, Ennemond de Gère était fils de Louis.

La septième et dernière pièce du dossier est une lettre, datée de Vienne le 1<sup>er</sup> mars 1721, écrite et signée par un certain Degère, et adressée à « Monsieur Bérard l'ainé, procureur en Parlement, rue des Clercs à Grenoble ». Le texte de la lettre fait comprendre que ce Degère, dont nous ignorons la parenté avec les précédents, avait une sœur. Son seul intérêt est de faire connaître, par la présence du cachet de cire rouge (2 × 2 cm) avec lequel elle avait été fermée, les armes de la famille de Gère — armes parlantes, selon la coutume du temps — qu'on peut énoncer ainsi : *de...*, *au chevron de...* ; *au chef de... chargé d'un geai de...*



## UN PRIEURÉ DE L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE

*Le grand historien viennois P. Cavard avait remis en gage d'amitié l'unique exemplaire dactylographié et corrigé de sa main de cette remarquable étude à M. Jean Lecutiez, qui fut pendant plusieurs années bibliothécaire à Vienne. Aujourd'hui Conservateur de l'importante bibliothèque d'Arles, M. Lecutiez nous a remis ce texte pour notre bulletin.*

*Nous le remercions à nouveau très vivement de nous procurer la joie et l'honneur de publier « in extenso » une œuvre inédite de celui qui fut un grand ami de Vienne. Conformément à la demande du donateur, l'exemplaire reçu sera remis à la Bibliothèque Municipale de notre ville.*

### I

#### LE MONASTÈRE DES DAMES DE SAINTE-COLOMBE

Le monastère des Dames de Sainte-Colombe était situé sur la rive droite du Rhône, en face de l'abbaye de Saint-Pierre. Ce qu'il était avant les guerres civiles du XVI<sup>e</sup> siècle qui l'avaient presque ruiné, nous l'ignorons, car au moment où Chorier en esquisse la description il venait d'être restauré et ne présentait dans sa structure aucune particularité digne de mémoire, du moins pour l'historien viennois à qui l'art du Moyen Âge restait étranger. En revanche, il s'intéressait aux antiquités romaines et c'est pourquoi, s'il mentionne brièvement l'église et le cloître, il s'étend avec complaisance sur le jardin en terrasse qui leur succédait au midi.

« Des cloîtres, écrit-il, on entre dans un jardin fort spacieux et agréable : il regarde le canal du Rhône qui, en cet endroit, a un avantage qu'il n'a dès sa source en nul autre ; car il y est si droit durant une lieue que ce n'est pas un médiocre plaisir aux yeux que de le suivre et de se promener en liberté sur ce cristal liquide, comme parlent les poètes. Mais ce qui rend ce jardin infiniment plus remarquable est un ancien ergastule qui y paraît encore entier : son entrée regarde le septentrion et on y descend par quelques degrés, étant souterrain comme tous les ergastules.



« A quelques pas de là, on rencontre une cave de la hauteur d'une pique, longue d'environ quarante-cinq pas et large d'environ quatorze : à la droite et presque au milieu, on passe par une ouverture étroite et basse à une grotte assez large et assez haute qui s'étend des deux côtés, c'est-à-dire vers le midi et le septentrion par où elle est fermée, de manière qu'elle n'y a point et n'y a jamais pu avoir d'issue. A la gauche, deux autres se présentent, dont l'une va jusqu'au Rhône et l'autre mène à un cabinet peu spacieux, percé en un de ses angles par un petit soupirail formé d'un canal qui donnait une libre sortie à la fumée... Vers le midi, avant qu'une autre porte qui est assez visible eût été bouchée, ce qui n'a été fait que depuis quinze ou seize ans, on entraît en une autre grotte assez haute, et large en proportion de sa hauteur. Elle n'est pas conduite en droite ligne vers le midi... au contraire, elle s'étend vers l'orient et vers l'occident et est fermée d'une forte muraille de ces deux côtés.

« Comme on est parvenu au bout... on y remarque, dans la muraille qui lui sert de clôture, deux petites fenêtres, par où le jour était autrefois envoyé aux malheureux que leurs condition ou leurs crimes avaient ensevelis dans cet ergastule. D'autres grottes répondent à cette grande cave qui se présente la première. Cette prison souterraine pouvait enfermer un grand nombre de personnes et peu d'hommes leur en rendaient la sortie impossible. Pour plus de sûreté, il y avait à l'entrée une forte tour pour la défendre. Je le conjecture par un massif qu'on y a découvert depuis peu : il a d'étendue plus de quatorze pas vers le nord et bien davantage vers le levant et le couchant. Il est à croire qu'il servait de fondement à une tour construite de ce côté, pour résister ou à la violence de ces esclaves ou de ces prisonniers ou à une conspiration étrangère. »

Puisque ces voûtes, enfouies dans le sol et communiquant entre elles, étaient une prison, Chorier en faisait la prison des martyrs de l'Eglise de Vienne et notamment de Saint-Ferréol. C'est de là que le tribum légionnaire, échappant par miracle à ses gardiens, avait franchi le Rhône à la nage et était venu aborder sur l'autre rive, près de l'embouchure de la Gère. Cette prison très horrible, *teterrimus carcer*, était donc devenue un lieu saint pour la chrétienté viennoise. « Il est vraisemblable que l'église que Castulus fit bâtir en l'honneur de ce grand martyr la renfermait. Et ce qui me donne cette pensée, c'est que celle que S. Mamert lui fit succéder pour y déposer les saintes reliques de ce sacré héros, ayant été faite sur le même dessin et le même plan au lieu nommé le Miroir ou le Mireau, enfermait aussi une voûte souterraine, comme pour représenter celle-là. Davantage, celle qui est l'ouvrage de Vuillicaire, n'ayant pas la beauté des



deux premières, en a néanmoins cette partie, et ce n'est pas sans dessein que la grotte que l'on y voit au-dessous du grand autel y a été élevée. » (1)

Ces comparaisons sont vaines et ne témoignent que de l'ignorance de leur auteur. La crypte à reliques de l'église construite par l'évêque Vilicaire s'explique par sa fonction liturgique et c'est pure sottise d'y voir une imitation intentionnelle de la crypte authentique où le martyr aurait été d'abord incarcéré ; l'édifice romain du Miroir, que nous connaissons pour être les thermes de Vienne, n'a jamais été une basilique chrétienne ; enfin la prison de saint Ferréol était dans la ville même, puisqu'après avoir traversé le fleuve à la nage il atteint la rive droite et se dirige aussitôt vers le pays des Vellaves. Les divagations de Chorier proviennent d'une erreur de lecture, qui lui a fait confondre la Gère et le Gier.

Si un souvenir s'attachait au lieudit de Sainte-Colombe, c'était celui du monastère grinien de femmes qui y existait au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, ce *coenobium beatae virginis Columbae* qui lui avait donné son nom. On l'avait édifié sur l'emplacement d'une de ces villas romaines qui parsemaient ce territoire et que le malheur des temps avait vouées à l'abandon. Les galeries souterraines que Chorier a prises pour un ergastule étaient probablement les substructions de cette villa et de ses dépendances, car la vigne de la Dorce qui les recouvrait a livré, au dire de Cochard, « des morceaux des plus beaux marbres ».

Les incursions sarrasines avaient dévasté et incendié ce premier monastère, mais sans le détruire jusqu'en ses fondements. Aussi, lorsqu'on voulut le rendre à sa destination primitive, avait-il suffi d'en relever les murs pourqu'il fût de nouveau habitable. Cette restauration est sans doute l'œuvre des abbés de Saint-Pierre, bien qu'elle n'ait pas été consignée dans un document public. A une date tardive, les religieuses se diront de fondation royale. Il s'agissait pour elles de rehausser la dignité de leur maison, de racheter par cette glorieuse origine ce que leur condition avait de subalterne par rapport aux autres monastères de femmes, comme les abbayes de Saint-André-le-Haut et de Notre-Dame des Colonnes ; et le même sentiment amènera les prieures sinon à prendre elles-mêmes, du moins à se laisser donner volontiers le titre d'abbesses. Malheureusement, aucun diplôme de l'empereur Louis III ou du roi Conrad n'autorise cette prétention. En définitive le prieuré de Sainte-Colombe ne peut être qu'une filiale de l'abbaye de Saint-Pierre, puisqu'il en dépendait immédiatement.

---

(1) Chorier, Antiquités de Vienne, 2<sup>e</sup> éd., p. 143-148.



L'existence du prieuré est constatée dès le milieu du x<sup>e</sup> siècle, et l'épithaphe de la moniale Theutbergia en est le plus ancien vestige matériel. Cette inscription était gravée sur une tablette de marbre, engagée dans le mur du cloître. Elle est trop fragmentaire pour qu'une restitution soit possible. On croit cependant y déchiffrer que Theutberge, que recommandait sa charité envers les pauvres, était entrée en religion à la fin de sa vie : *ad ultimum (vi) tae monacha* (2).

Une charte de la même époque (environ 980) relate une vente faite « à la sainte église de Dieu qui est bâtie en l'honneur de la bienheureuse Colombe vierge ». Franco et sa femme Ermengarde vendent, au prix de 20 sous, à ladite église, ainsi qu'à frère Etienne prêtre, à la moniale Maxima et à sa fille Fecema une vigne située dans la paroisse de Saint-Cyr au terroir de Comelle, à la limite de leur domaine. On signé Franco et sa femme, Pierre leur jeune fils, Gertrude leur fille ; et avec eux les prêtres Ysimbard et Leutard et le diacre Arman (3).

Il y a ensuite un très long intervalle, où les documents font défaut. Mais en 1167, Guichard, archevêque de Lyon et légat du Siège apostolique, concédant aux frères de l'Isle-sous-Vienne et à leur prieur Guy la maison d'Yvours, rappelle que « les moniales de Sainte-Colombe l'avaient d'abord habitée, mais elles l'ont laissée déserte sans avoir acquitté depuis bien des années la pension convenue » (4).

Quelques années plus tard paraît le premier texte officiel qui sanctionne l'état de dépendance du prieuré à l'égard de l'abbaye de Saint-Pierre : c'est une bulle d'Alexandre II, datée du Latran le 25 mars 1179 et adressée à l'abbé Adon. Le pape lui confirme les privilèges que ses prédécesseurs ont accordés à son église, en particulier le droit de nomination et de présentation aux bénéfices de son obédience, parmi lesquels figure le monastère de Sainte-Colombe (5).

---

(2) A. de Terrebasse, *Inscriptions de Vienne*, t. I, p. 168.

(3) Cartulaire de Saint-André-le-Bas, p. 109, n° 148. Cette charte a fourni à Chorier l'occasion d'une singulière méprise. Il avance qu'au début les religieuses « étaient gouvernées par un prieur particulier, qui partageait l'autorité et le commandement avec la prieure qui n'avait alors d'autre titre que de *maxima monacha* ». Il a fait d'un nom propre une simple épithète et des deux mots accolés un titre hiérarchique, qu'il ne manque d'ailleurs pas de comparer à celui de *maxima* que portait à Rome la supérieure des Vestales (*Antiq.* p. 137).

(4) *Ibid.*, p. 302, append. n° 86. — Yvours, sur la commune d'Irigny (Rhône).

(5) J. a Bosco, *Viennae antiquitates*, p. 107 : « Ado, abbas S. Petri, cui confirmatum est ab Alexandro III coenobium Stae Columbae ».



Le 9 mai 1199 mourut la prieure Porteria. Son inscription obituaire, gravée sur une plaque de marbre qui se voyait autrefois dans le cloître, rapporte qu'elle avait donné au couvent pour son anniversaire une somme de huit livres, qui servit à acquérir la vigne de Martin du Mont, située au-dessous de l'église de Saint-Jean, du côté d'Ampuis. Une seconde inscription, à peu près contemporaine, est l'épithaphe de la moniale Alays de Riverie, morte un 26 octobre, « qui donna au couvent de Sainte-Colombe quatre sous de cens pour son anniversaire » (6).

A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, l'histoire du prieuré, jusqu'alors si fragmentaire, sort peu à peu de l'ombre qui enveloppe ses origines et la première période de son existence : une documentation plus abondante permet d'en retracer les diverses phrases avec moins de lacunes.

On assiste d'abord à une tentative d'indépendance, de la part des religieuses : elles cherchent à rompre l'espèce de vassalité qui les assujettissait à l'abbaye de Saint-Pierre, mais le succès ne répondit pas à leurs espoirs. Du Latran, le 16 des calendes de mai, l'an VII<sup>e</sup> de son pontificat (16 avril 1233), Grégoire IX enjoignait à l'archevêque de Vienne de rappeler la prieure et les moniales de Sainte-Colombe à l'obéissance qu'elles doivent à l'abbé de Saint-Pierre, de qui elles dépendent immédiatement, et de les y contraindre par les censures canoniques sans admettre aucune voie d'appel. L'affaire pourtant ne fut pas réglée tout de suite. Une enquête fut ouverte et le 13 des calendes d'avril, l'an XI<sup>e</sup> de son pontificat (20 mars 1238), le même pape prescrivait à l'archidiacre de Gap d'entendre les témoins cités et de les frapper de censure dans le cas où par faveur, haine ou crainte, ils viendraient à altérer la vérité (7). Bien qu'on ne possède pas d'autres données, la sentence finale a été certainement favorable à Saint-Pierre : le lien de dépendance a été maintenu et les moniales s'y sont résignées.

Dans le même temps, un autre différend opposait le prieuré de Sainte-Colombe et la commanderie de Saint-Romain-en-Gal.

L'installation des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Saint-Romain avait posé le problème des droits respectifs des deux maisons, car chacune exerçait le juspatronat dans sa propre paroisse ; mais la difficulté était justement d'en préciser les limites. Frère Pierre de Sapet, précepteur de Saint-Romain,

---

(6) A. de Terrebasse, *Inscriptions de Vienne*, t. I, p. 266 et t. II, p. 61.

(7) Régeste dauphinois, n<sup>os</sup> 7.199 et 7.577. — Arch. de l'Isère, Inventaire 219, fol. 26. — J. du Bois et Le Lièvre ont attribué ces bulles à Grégoire VII. Chorier, mieux inspiré cette fois, les a restituées à Grégoire IX.



revendiquait pour sa commanderie tout le territoire de l'ancienne paroisse de Saint-Ferréol : à l'entendre, son droit paroissial s'étendait de l'église de Saint-Romain à la maison du prêtre Garnier à Sainte-Colombe, des deux côtés du chemin. Falca, prieure de Sainte-Colombe, contestait cette prétention et réclamait en outre la dîme de toutes les vignes de la commanderie.

Comme les deux parties n'arrivaient pas à un accord, elles finirent par s'en remettre à l'arbitrage de M<sup>e</sup> Etienne, official de Vienne, qui, après avoir pris conseil de prud'hommes, rendit sa sentence le jeudi avant le dimanche des Rameaux, 25 mars 1238. Dorénavant, l'Hôpital percevra tout le droit paroissial depuis le chemin qui commence à l'orme planté sur la rive du Rhône, au-dessous du pont de Vienne, et s'infléchit en direction de Saint-Romain, jusqu'au ruisseau de Boisset. Tout ce qui est à l'est de ce chemin jusqu'au rivage du fleuve sera à l'église de Saint-Romain; tout ce qui est à l'ouest, à l'église de Sainte-Colombe. Si toutefois, le pont du Rhône achevé, on traçait une nouvelle voie qui passerait plus haut que l'actuelle et serait assez large pour qu'on la nommât vulgairement « la grande voie du pont », c'est elle qui servirait de limite jusqu'à la courbe susdite. Quant à la dîme du vin, l'Hôpital n'aura à payer, pour toutes les vignes qui lui appartiennent présentement, qu'une sommée de vin pur à chaque vendange, mais pour celles qu'il acquerra à l'avenir, il payera la dîme à la forme du droit. Témoins : Antelme chantre et B. capiscot, chanoines de Saint-Maurice, Pierre Menabo, clerc de l'Eglise de Vienne, frères Jean et Bernard, hospitaliers, Elisabeth et Pétronille, moniales de Sainte-Colombe. Sceaux de l'archevêque Jean de Bernin, du grand-prieur de l'Hôpital de Jérusalem en Bourgogne, de la prieure et du couvent de Sainte-Colombe (8).

Au mois de février 1240, Guillelma, veuve du chevalier Guillaume Bernard, et leur fille Guigonne, toutes deux religieuses de Sainte-Colombe de Vienne, vendent au chapitre de Saint-Paul de Lyon, avec l'agrément de la pricure et du couvent, le quart de la dîme de Riverie, appelée dîme de Montagny, au prix de 32 livres fortes, dont elles déclarent avoir reçu satisfaction. L'official de Vienne en délivre au chapitre des lettres testimoniales munies du sceau de sa cour (9).

A l'Hôtel-Dieu qu'il avait bâti dans sa ville épiscopale, à l'entrée du pont du Rhône, Jean de Bernin fit un certain nombre de donations, destinées à en assurer le bon fonctionnement. C'est

---

(8) G. Guigne, *Cartulaire lyonnais*, n° 335. — N. Cochard, *Notice sur Saint-Romain-en-Galles*, p. 24.

(9) M.C. Guigue, *Polyptique de Saint-Paul de Lyon*, Lyon, 1875, p. 160.



ainsi que le 15 des calendes d'avril (18 mars) 1264 Elisabeth, prieure de Sainte-Colombe, et son couvent vendirent à l'archevêque, au prix de 80 livres viennoises, 1° le domaine direct et les droits d'usage qu'elles possédaient sur plusieurs parcelles du cimetière de la Maison-Dieu à Sainte-Colombe, 2° le domaine direct et le cens d'un meytier ou bichet de froment qu'elles avaient sur une vigne sise en Charavel et jadis albergée au nommé Barthélemy Mandestra. Les deniers provenus de la vente devaient être employés à parfaire la clôture du monastère, à construire une infirmerie et des lieux d'aisances. A cet acte étaient attachés les sceaux de la prieure, du couvent et de Chabert, abbé de Saint-André-le-Bas (10).

D'Orvieto, le 18 août 1272, Grégoire X confirme, sur leur requête à la prieure et au couvent de Sainte-Colombe de Vienne, ordre de saint Benoît, les libertés, immunités, indulgences et privilèges qui leur ont été concédés par les pontifes romains, ainsi que les libertés et exemptions d'impôts qu'elles ont obtenues des rois et des princes, dans la forme où elles en jouissent présentement (11).

Le 6 janvier 1296, Pierre Dargivenol et sa femme Marguerite, citoyens de Vienne et habitants de Sainte-Colombe, donnent à Rodolphe de Moissieu, recteur de la Maison-Dieu du Pont du Rhône, une vigne à Comelle, jouxte la rive du Rhône, un chemin entre deux. L'acte est passé par-devant Michel de Royans, notaire juré de l'officialité, et l'instrument public de la donation est délivré par l'official Bernard Sextoris. On a seulement oublié que ce fonds était de la mouvance du prieuré de Sainte-Colombe. Le 3 décembre 1303, l'oubli est réparé. A la prière du recteur actuel, Guillaume Claunaf, dame Paule Arenchi, prieure, consent à investir Pierre Roybet, albergataire de la vigne, à condition qu'il lui payera chaque année un cens de 2 meytiers froment et 12 deniers viennois. A la mort de Roybet, les recteurs pourront choisir à leur gré l'emphytéote mais ils devront verser 75 sous viennois pour droit de mutation (12).

La même dame Paule procède, le 27 juin 1321, à un échange avec noble homme Jacquet de Seyssuel, damoiseau. Ce personnage, connu par ses démêlés féodaux avec Guillaume de Valence, archevêque de Vienne, qui était son suzerain, venait d'acheter à des emphytéotes du prieuré plusieurs terres et vignes contiguës, situées sur la colline de Sainte-Colombe, au-dessus du Puy des

---

(10) Arch. de l'Hôpital de Vienne, A. 1, n° 4.

(11) G. Guigue, Cartul. lyonnais, t. II, p. 310, n° 692.

(12) Arch. de l'Hôpital de Vienne, B. 1, n° 7 et B. 11, n° 2 ; orig. parchemin.



Colonnes. Voulant affranchir son nouveau domaine de toute redevance et le posséder en alleu, il proposa à la prieure un échange qui fut accepté. Les dames bénédictines y percevaient en tout un cens annuel de 6 meytiers et dix coupes de froment. Pour s'en décharger et obtenir en même temps le *dominium directum*, il leur remit un cens de 8 meytiers, à prendre sur trois pièces de vigne dans la paroisse de Saint-Cyr, à Comelle et au Molard. Le domaine acquis par Jacquet de Seyssuel a pris son nom et est devenu le territoire de la Jacquetière.

Cinq ans après la prieure est en procès, devant la cour de l'officialité de Vienne, avec le procureur de l'archevêque Guillaume de Laudun. Comme les archevêques étaient en usage de percevoir la tierce partie de la dîme du vin dans la paroisse de Saint-Romain et Saint-Ferréol en Gal, le procureur réclamait le tiers et même la moitié de la sommée de vin pur que la commanderie de Saint-Romain versait au prieuré, du fait que cette dîme était levée sur le territoire de la susdite paroisse. La prieure, au contraire, soutenait qu'elle avait le droit de recevoir la sommée entière, ainsi que cela s'était toujours fait, de notoriété publique, depuis la transaction intervenue entre Falca et Pierre de Sapet. En mai 1326, le premier jour d'audience après la fête des saints apôtres Philippe et Jacques, l'official Pons Salvatoris, après avoir ouï les témoins et pris connaissance de la sentence arbitrale rendue par son prédécesseur l'official Etienne, maintient la prieure en possession et déboute le procureur de l'archevêque.

Jusque-là, le bourg de Sainte-Colombe était partie intégrante de la ville de Vienne et ses habitants en étaient citoyens au même titre que ceux qui avaient leur domicile sur la rive gauche du Rhône : ils étaient à la fois *cives Viennae et habitatores Sanctae Columbae*. Cette situation juridique change le jour où l'agglomération viennoise de la rive droite est annexée au Royaume de France. Malgré l'opposition de l'archevêque Bertrand de la Chapelle, Philippe VI de Valois, par ses lettres données à Fontainebleau de 18 mars 1335, déclare incorporer à ses Etats « la ville » de Sainte-Colombe, pour la sûreté des voyageurs qui passaient en ce lieu. Car, selon ses dires, la justice n'y était pas rendue et il s'y commettait « homicides, meurtres, agressions de chemins, roberies et autres maléfices ». Ce n'était évidemment qu'un prétexte. En réalité, les rois de France, déjà maîtres de Lyon et du Vivarais, voulaient se rapprocher du Dauphiné et, en attendant mieux, s'assurer du moins le contrôle du pont du Rhône. L'archevêque ayant refusé la compensation qui lui était offerte, Philippe VI la remplaça par des fondations pieuses. Il donna notamment, en juillet 1335, une rente de dix livres tournois « à



la prieure et au couvent du moustier de Sainte-Colombe emprès Vienne » (13).

La ville de Sainte-Colombe devint une viguerie, dépendante de la sénéchaussée de Lyon, et c'est au viguier que les Bénédictines eurent désormais affaire en premier ressort pour les questions en litige.

Le droit coutumier leur permettait : de faire enlever les portes des maisons où on leur devait certaines rentes, lorsque les propriétaires cessaient de s'en acquitter ; — de mettre sous leur mains les fruits des terres, vignes et héritages, dont les tenanciers ne leur payaient pas les cens auxquels ils étaient tenus ; — de faire saisir par leur prévôt non seulement les animaux mais aussi les personnes qui y commettaient des dommages et d'en exiger une amende de trois sous et demi ; enfin de percevoir chaque année une rente de cinq sous sur la *Maison rouge*, que le Roi avait naguère échangée avec le Dauphin. Le viguier Jean de la Garde s'étant opposé à ces pratiques, les moniales s'en plaignirent aux gens du roi chargés des affaires du Viennois. Après enquête, les conseillers royaux reconnurent que leurs réclamations étaient légitimes et défendirent au viguier de les troubler dans l'exercice de ces droits. Les lettres patentes de Philippe VI en faveur du monastère sont du 5 août 1343 (14).

Les Bénédictines de Sainte-Colombe n'étaient pas soumises à une clôture stricte. Comme celles de Saint-André-le-Haut, elles participaient aux processions générales du clergé. L'ordo du XIII<sup>e</sup> siècle, fixant l'ordre d'arrivée à la cathédrale des diverses églises de Vienne le mercredi des Rogations, leur assigne le deuxième rang (15).

Quand le rassemblement est achevé, on se rend à Sainte-Blandine où la messe est célébrée, puis à Saint-Pierre où se fait une station. « Au retour de Saint-Pierre, les religieuses de Sainte-Colombe et de Saint-André-le-Haut, les collégiés de Saint-Sévère et les moines de Saint-André-le-Bas s'arrêtent dans la grande rue, tenant élevées leurs croix et leurs bannières jusqu'au passage de l'église Saint-Maurice. Quant celle-ci est entrée, les autres défilent processionnellement dans le cloître. C'était leur manière de rendre honneur à l'église-mère (16) ».

---

(13) Cl. Faure, *Hist de la réunion de Vienne à la France*, dans le Bulletin de l'Académie delphinale, 4<sup>e</sup> série, t. XIX, 1906, p. 429.

(14) N. Cochard, *Statistique de Sainte-Colombe-lès-Vienne*, p. 36. — La Maison Rouge était une maison-forte comprise dans l'enceinte du bourg : « infra clausuras ville Sancte Columbe ». Elle fut détruite à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

(15) *Ordo Sancte Viennensis Ecclesie*, p. 63 : « Post terciam, debent venire processionibus ordinate cum crucibus et reliquiis in majori ecclesia et ad introitum earum omnia signa pulsantur : primo processio Sancti Severi, secundo processio Sancte Columbe sanctimonialium, tercio Sancti Andree monachorum, deinde processio Sancti Petri ».

(16) Ul. Chevalier, *Constitution de l'Eglise de Vienne*, t. I, p. 227.



Aux autres processions et aux convois funèbres auxquels les moniales du prieuré étaient conviées, leur croix était portée à côté de celle de l'abbaye de Saint-Pierre. Marque de dépendance sans doute et en tout cas usage immémorial, qui avait pour ainsi dire force de loi. Un jour cependant le maître de chœur de Saint-Maurice, Jacques Chenu, à qui incombait le soin de régler l'ordonnance des processions s'avéra de l'interdire. A la vérité, ce n'était pas de son propre mouvement : il n'avait fait qu'accéder à une requête des Cordeliers que cette coutume offusquait, on ne voit du reste pas bien pourquoi, puisque dans ces cortèges les religieux mendiants occupaient une place à part et marchaient ensemble. Toujours est-il que la mesure prise par le maître de chœur fut déferée à l'archevêque Humbert de Montchal. Le 30 mai 1390, dans la chapelle de son palais, en présence des chanoines Guillaume Chambarot et Leuraton Barleton, représentants du chapitre, il trancha le différend au bénéfice du prieuré et décida que les moniales continueraient à faire porter leur croix « immédiate iuxta crucem Monasterii Sancti Petri foris portam sine turbatione nec impedimento ».

Le 2 février 1408, jour de la Purification Notre-Dame, une crue extraordinaire emportait les trois premières piles du pont, du côté de Sainte-Colombe. L'événement avait été accompagné d'une série de prodiges dont le peuple s'était ému. Il fallait sans tarder réparer ce désastre. Le 15 mars, les recteurs de l'œuvre du Pont, réunis dans l'église de Saint-Pierre-entre-Juifs, désignent des commissaires qui doivent se rendre dans les paroisses de la région et solliciter la charité des fidèles en vue de réédifier les arches rompues. Ils sont au prieuré le 3 avril et y recueillent les dons des moniales :

Venerabilis et religiosa domina Guicta Girina,	
priorissa .....	15 francs
Johanneta Roybeca, sacristana .....	3 florenos
Johanna et Guigona Girina .....	2 fr.
Ysabella de Cabanis .....	1 fl.
Agnes Coste .....	1 fl.
Alaysia Aymara .....	1 fl.

Dès le 25 février, Vincent Périer, prêtre et curé de Sainte-Colombe, avait souscrit une somme de 5 florins (17).

Depuis que Sainte-Colombe faisait partie du royaume de France, les citoyens de Vienne jouissaient de l'exemption de la traite foraine, connue vulgairement sous le nom de rêve : ils pouvaient faire entrer en franchise, par le pont ou en bateau, tout

(17) Arch. de Vienne, BB. 9.



ce qu'ils récoltaient dans leurs domaines d'outre Rhône. Ce privilège leur avait été octroyé par Philippe VI, le 13 février 1338, dans ses lettres patentes adressées au bailli de Mâcon, au châtelain et au viguier de Sainte-Colombe : « Nous vous mandons et comandons par ces lettres et à chacun de vous, que vous, touz leurs biens qui croïstront en leurs héritages certainement et sanz fraude en nostre royaume lessiez passer franchement et délivement sanz difficulté et sanz aucune redevance, si comme ils ont accoustumé, et que sur ce vous ne les molestez ne souffrez estre molestés dores en avant (18). »

Ces récoltes en raisins et en froment ne payaient pas la dîme avant d'être enlevées, mais seulement une fois transportées à Vienne, où les dames bénédictines, décimatrices de Sainte-Colombe, la faisaient percevoir et mettre en vente dans la maison qu'elles y possédaient. Bénéficiant de l'exemption accordée aux habitants de Vienne, elles n'avaient pas à acquitter le droit de passage. C'est à quoi les exacteurs de la rève prétendirent les contraindre, puisque cette vente était une opération commerciale dont elles tiraient profit. Là-dessus, Guiette Girine fait une requête au roi, où elle expose que son monastère a joui de cette faculté depuis si longtemps qu'il n'est mémoire du contraire. Ce prieuré, qui est de fondation royale, est néanmoins pauvre, étant composé de dix-huit religieuses qui ne reçoivent de leurs parents et amis que de faibles subsides. Sans le produit de la dîme, elles n'auraient pas de quoi vivre. Il ne s'agit donc pas pour elles d'exercer un négoce, mais bien d'assurer leur subsistance.

En réponse à cette supplique, Charles VI, par ses lettres du 30 mai 1413, enjoint au bailli de Mâcon, au sénéchal de Lyon ou à son lieutenant, de procéder à une enquête sommaire, sans figure de jugement, « et si, par informacion sur ce faicte, vous appert que ainsy est, faictes inhibitions, commandement et defences de par nous aux fermiers et exacteurs de lad. rève et imposition foraine, que dores en avant (ils) ne molestent, compellent ou contraignent, en corps ne en biens, en aulcune manière lad. exposante et son couvent à payer lad. rève et imposition, mais la tiennent quicte et laissent jouir et user icelle et son couvent des franchises, prérogatives et libertés de quoy usent les citoyens de Vienne ». Ajournés deux fois à Lyon, l'exacteur de la rève et son fermier ne comparaissent pas. Défaut est donc adjugé contre eux au profit des moniales, qui sont par suite reconnues exemptes de la traite foraine (19).

---

(18) Arch. de Vienne, DD. 22, n° 7.

(19) Bibl. de Lyon, Fonds Coste, n° 362. — Catalogue des Mss., t. XXX, p. 724. — Les lettres du 30 mai sont antérieures le 7 octobre suivant.



L'építaphe de cette prieure, qui avait obtenu pour son monastère un aussi notable privilège, se voyait encore, il y a un siècle, dans la cour intérieure qui remplaçait l'ancien cloître : elle était fixée à la muraille en face de l'inscription obituaire de la moniale Theutberge. Elle était gravée sur une pierre en calcaire tendre et surmontée de deux blasons, autrefois peints mais dont les émaux étaient complètement effacés. Le texte lui-même n'a pas été épargné par le temps et présente plusieurs lacunes :

ANO. DNI. N. M. CCC...O. DNA.  
GVIETA. GIRINA. PIO. SA. S.  
CE. CO. BE. SOL... He CA. PA.L. C.  
PQa. DR. DI I. MIA. I. EDO. DA. S...  
ASCA. R.E. CAT. I. PA. CE. AM.

Tout est insolite dans ce *titulus* : l'absence du mois et du quantième, le genre de formules employé et particulièrement le mode de transcription graphique, car les mots y sont découpés en syllabes avec points séparatifs et souvent tronqués sans raison. S'il faut renoncer à trouver un sens plausible à la troisième ligne (20), on pourrait peut-être à la ligne suivante, d'après les lettres ébauchées dans le fac-similé d'Allmer, restituer le mot *INFRA* : *in hebdomada sancta infra Pascam*. Dans cette hypothèse, il faudrait traduire : « L'an de Notre-Seigneur 14., est morte dame Guiette Girine, prieure de Sainte-Colombe... pour laquelle on doit dire une messe dans la sainte semaine qui suit Pâques. Qu'elle repose en paix. Amen. »

Le 1<sup>er</sup> novembre 1438, le prieuré arrondit son domaine de Pomeyrieu, grâce à la donation de Jean de la Grange, paroissien de Sainte-Colombe, qui lui cède plusieurs parcelles aux terroirs de Bontemps et de l'Orne. L'acte est reçu, au monastère même, par Jean Bricard, notaire public et juré de l'officialité. La prieure est alors Guigonne Girine, et il y a encore au couvent deux autres religieuses de la même famille que l'ancienne prieure Guiette Girine : Jeanne, déjà mentionnée dans la liste de 1408, et Claude.

---

(20) A. de Terrebasse, *Inscriptions de Vienne*, t. II, p. 470, n° 489. — Victor Teste qui a publié le premier cette inscription, a lu à cet endroit : *solum turre campanile*. Et de cette lecture hasardeuse il a conclu à un titre féodal. Guiette Girine, à son avis, était prieure seulement pour la tour-campanile, c'est-à-dire « Dame du clocher », ce qui lui conférerait le droit de nommer le curé de la paroisse. Il va de soi que cette restitution n'a pour elle aucune vraisemblance. Terrebasse proposait, avec un point d'interrogation, de lire : *solidos centum debet habere campanile*. Mais comme il n'est pas d'usage de faire d'un clocher une personne morale, capable de recevoir des legs, on ne peut retenir son explication. D'ailleurs, comme ce passage est apparemment sans lien grammatical avec le reste de la phrase, il est à croire que le graveur aura omis quelque chose dans le texte qu'il avait à reproduire.



En 1453, une nouvelle prieure, nommé Florimonde Archimbaud, alberge une pièce de terre et bruyère, située à Saint-Romain-en-Gal, au terroir de Champrond, à Barthélemy et Antoine du Mandran, sous le cens annuel de trois meytiers froment. Trois ans plus tard, au plus fort de la querelle entre Charles VII et le dauphin Louis, quand le roi se rend à Vienne pour reprendre en mains l'administration du Dauphiné, la prieure implore sa protection contre certains haineux et malveillants, qui ne sont plus clairement désignés. Par lettres patentes données à Vienne le 5 novembre 1456, le roi la prend sous sa sauvegarde, elle, sa famille et ses biens. Il mande à tous ses justiciers de faire apposer sur les manoirs et possessions du prieuré les panonceaux et bâtons royaux, et de députer un ou plusieurs sergents, aux dépens de la suppliante, pour la défendre « de toutes injures, griefs, violences, oppressions et molestations de forces d'armes, de toutes inquiétudes et nouvelletés indues ». Ce qui est exécuté, le 16 mars suivant, par le bailli de Mâcon. Florimonde Archimbaud est encore connue par plusieurs actes de gestion, qui montrent qu'elle était toujours en charge en 1469.

La dernière prieure du xv<sup>e</sup> siècle est Philippe Ymbaud, qui mourut en 1508, après douze ans de priorat. Et sa mort donna lieu à un curieux procès de succession. Les abbés de Saint-Pierre restaient théoriquement les patrons et nominateurs du prieuré de Sainte-Colombe; mais sans doute n'exerçaient-ils pas à chaque vacance un droit, que devait d'ailleurs souvent limiter et rendre pratiquement illusoire le procédé de la résignation en cour de Rome. Cette fois cependant il s'agit d'autre chose: les moniales se comportent comme si elles étaient indépendantes et elles élisent elles-mêmes leur prieure. L'une d'entre elles, Françoise d'Optevoz, recueille la majorité des suffrages et elle déclare accepter son élection.

Il ne semble pas que l'abbé de Saint-Pierre, Aymar de Poisieu, ait protesté contre cette atteinte à ses prérogatives. Il est vrai qu'il ne résidait pas à Vienne et qu'arrivé au terme de sa carrière, il devait se désintéresser de cet événement mincur. Mais à l'abbaye même on n'a pas l'air de trouver le fait normal, car le 25 juillet 1509, le chamarier Claude d'Arces et le sacristain Hugues Clavel passent une transaction avec la nouvelle prieure au sujet de la dîme d'Ampuis. Il y est dit que le chamarier percevra la dîme de tous les fruits sur les terres qui tendent en droiture du passage de Verenay au chemin public du Lacat et de là au Grand Pin, au pré Bayard, au pas de Boulachon et au pré de Jean Remillier. Au nord de ces limites, la dîme sera partagée entre la dame prieure et le sacristain de Saint-Pierre. A cet accord,



Françoise d'Optevoz était représentée par Antoine de Boucharrin, moine de Saint-André-le-Bas et curé de Sainte-Colombe (21).

Il y eut pourtant une opposition, mais elle venait du prieuré où un parti de moniales avait porté ses voix sur Guiette de Maugiron, qui se prétendit dès lors la véritable élue du couvent. Toutes les religieuses sont d'accord pour affirmer qu'elles sont en possession d'élire leur prieure et qu'elles dépendent immédiatement de l'archevêque de Vienne à qui il appartient de confirmer l'élection. La querelle ne concerne qu'un point de fait : des deux concurrentes laquelle a été élue légitimement, puisque l'une et l'autre soutiennent que leur élection a été faite selon les règles canoniques, en observant toutes les solennités en tel cas requises ?

Devant ces affirmations contradictoires, le vicaire de l'archevêque diffère la reconnaissance de Françoise d'Optevoz en qualité de prieure et néanmoins lui confie l'administration provisoire du prieuré. De cette ordonnance Guiette de Maugiron fait aussitôt appel devant l'official de la primace, par qui elle est déboutée. Sans se décourager, elle fait de nouveau appel, cette fois en cour de Rome. Claude de Saint-Marcel, chanoine de Lyon et doyen de Montbrison, commis par le Saint-Siège pour régler ce différend, délègue ses pouvoirs à Michel Buatier, chanoine de Valence, qui fait défense à Françoise d'Optevoz de continuer à administrer le prieuré de Sainte-Colombe. D'où requête de la prieure provisoire au roi, dans laquelle elle exposait que ce recours à Rome était contraire aux saints décrets de Bâle et à la Pragmatique Sanction. Louis XII, le 30 mars 1509, ordonna au sénéchal de Lyon de procéder à une enquête et, le cas échéant, de mettre à exécution la sentence rendue par le vicaire de Vienne et confirmée par l'official. Guiette de Maugiron en appelle alors au Parlement de Paris. Mais à la fin, pour éviter les grands frais qu'allait entraîner cette poursuite elle déclare qu'elle s'en désisterait volontiers si le roi daignait mettre cet apel au néant sans amende. Louis XII, par grâce spéciale, y consentit le 26 avril 1511.

Elle aurait pris une tardive revanche, s'il est exact qu'après la mort de Françoise d'Optevoz elle ait été pourvue du prieuré, le 17 juillet 1516, par l'archevêque de Vienne agissant « pleno jure devoluto », c'est-à-dire en vertu de ce droit de dévolution qu'on avait toujours la ressource d'invoquer lorsqu'on ne pouvait pas produire de meilleur. Quoi qu'il en soit, cette nomination ne fut pas suivie d'effet, car la prieure qui succède réellement à Françoise est Antoinette de Martel.

---

(21) Inventaire 219, fol. 116.



Elle était auparavant sacristaine ; et bien qu'on ignore de qui elle tient son titre et si elle a été élue ou nommée, on constate du moins qu'elle en jouit paisiblement. Son accession au priorat va déterminer sa parenté à lui confier les filles qu'elle destine à la vie religieuse.

Le 16 février 1517, Antoinette recevait dans son monastère sa nièce Aymare, fille de feu Amédée de Martel, seigneur de la maison-forte de Ruy, et de Louise de Chivallet. Ses tuteurs, qui sont sa mère et son oncle, Pierre de Martel chamarier de Saint-André-le-Bas, fixent la pension qui lui est attribuée jusqu'à ce qu'elle perçoive la livrée et portion monacale, savoir : quinze bichets froment et trois sommées vin, cinq florins, monnaie petite en guise de jambon, « pro uno petazone seu porco », et une benne noyaux, le tout payable à chaque fête de Toussaint. Elle aura aussi quinze florins par an, provenant des cents écus d'or que son père lui a légués. Ses tuteurs s'engagent encore à la pourvoir d'habits et de bijoux convenables, lorsque la bénédiction monastique lui sera donnée. Moyennant cette pension, elle renonce à tous ses biens paternels et maternels au profit de ses deux frères, Pierre, seigneur de Ruy, et Humbert. L'acte est passé au prieuré d'Eyzin, en présence de noble Barthélemy de Martel, seigneur de Saint-Prim, et d'Antoine Martinet, curé d'Eyzin.

Une autre nièce d'Antoinette, Louise de Martel, sœur d'Aymare, est aussi entrée au monastère de Sainte-Colombe. Le 19 octobre 1519, la prieure leur assigne un revenu viager dans sa fondation obituaire. Antoinette venait d'acquérir, en son propre nom et de ses deniers, du nommé Laurent Reymond boulanger à Vienne, une pension de quatre livres tournois, payable à la fête de Saint-Maurice, assise et imposée sur une maison de Sainte-Colombe, alors tenue en albergement du prieuré par Pierre Cristofle et Péronnette Puzin sa femme. De cette rente annuelle elle fait deux parts : la plus importante va à ses nièces, à qui il sera versé 2 livres 15 sous chaque année, leur vie durant ; le reste, soit 25 sous, sera employé à des services funèbres pour elle-même. La veille de son anniversaire, la dame prieuresse qui pour lors sera et les autres dames religieuses réciteront à voix haute dans le chœur de l'église les vêpres des morts. Le lendemain, après avoir psalmodié l'office du jour, elle diront les matines et les laudes de l'office des morts, puis le curé de la paroisse célébrera la grand-messe et se rendra ensuite sur la tombe de la fondatrice, où il donnera l'absoute et fera les stations accoutumées, chantant pour finir le *Salve Regina*. Le curé aura trois sous, le porte-croix six deniers, la sacristaine deux sous six deniers pour le luminaire et les sonneries. Le surplus sera réparti entre



les religieuses présentes. Antoinette stipule encore qu'après le décès de ses nièces, les quatre livres seront utilisées uniquement à la célébration de services religieux, le lendemain et le surlendemain de son anniversaire.

Ces préoccupations d'ordre familial et spirituel ne lui faisaient pas négliger le temporel de son monastère. On relève, parmi ses différents actes administratifs, l'achat d'une maison à Sainte-Colombe, joignant au midi la rue qui tendait de la place du bourg au couvent de Saint-Claire, et d'une terre à Saint-Cyr au lieudit du Mas ; l'échange à Saint-Maurice de l'Exil d'une terre en hermage contre une vigne au territoire des Isles ; l'arrentement, de concert avec Gabriel du Fay sacristain de Saint-Pierre, de la dîme du blé, sur la paroisse de Saint-Cyr, dans les limites fixées naguère entre le prieuré d'Ampuis et celui de Sainte-Colombe ; une transaction enfin avec Pierre de la Balme, prêtre incorporé de l'Eglise de Vienne et recteur de la chapelle de Saint-Etienne à Saint-Maurice :

Tristan Pellerin avait jadis acquis, au profit de la chapelle qu'il voulait fonder à Saint-Maurice, sur l'autel de Saint-Etienne, une vigne à Comelle, juxte le fleuve du Rhône, un chemin public entre deux, du levant, qu'Etienne Diacre, barbier de Vienne, qui la possédait alors avait reconnu tenir de la directe du prieuré sous le cens de six coupes de froment ; et en second lieu, une terre à Tressin, joignant du soir le chemin public de Vienne aux îles Sud. Tressin, se mouvant aussi de la directe du prieuré au cens de 26 deniers et une geline (22). Le premier recteur, Arthaud de Vallin, avait négligé d'acquitter cette redevance. Le recteur actuel prétendait du moins en obtenir la réduction, parce que ces terres, situées à proximité du Rhône, étaient fréquemment inondées. Sur le refus de la prieure, Pierre de la Balme dut s'engager à payer le cens à son taux habituel, 4 bichets et demi de froment pour les arrérages, ainsi que les droits de mutation : un demi écu d'or au soleil pour la vigne, 1 franc d'or valant 25 sous pour la terre d'Estressin. L'acte fut passé au prieuré le 22 décembre 1528, par-devant Jean Mélian, notaire public, en présence de frère Louis de Martel, réfecturier de Saint-André-le-Bas, de Jean Ravat, prêtre et notaire de Sainte-Colombe, de Pierre Paparin, docteur ès droits, et de Gilles Mermet, aussi notaire.

Antoinette fait une seconde fondation pieuse le 28 janvier 1533. Elle donne au prieuré des terres, des prés et des hermières au ter-

---

(22) Tristan Pellerin était mort le 23 novembre 1502. La Chapellenie qu'il avait fondée était à la présentation de son plus proche parent ou, à son défaut, de la famille noble de Vallin. — Cf. Arch. de l'Isère, Inventaire 176, fol. 41.



ritoire du Triévoz et au Mas, jouxte le ruisseau de Véserance, sous certaines charges : une messe haute, le jour de la fête de Saint Benoît en mars, avec station sur sa tombe, après laquelle chaque religieuse recevra une miche de moine, semblable à celles qu'on distribue à Saint-André-le-Bas, et le curé deux miches et 1 sou; une autre messe avec station et prières de l'absoute, le jour de la translation de Saint Benoît en juillet, où la livraison du curé sera de deux gros, celle de chaque moniale d'un liard. Parmi les religieuses capitulairement assemblées qui acceptent cette donation, quatre portent le nom de Martel : Aymare et Louise, Gabrielle et Alix.

Peu de temps après, Antoinette résignait son prieuré en faveur d'Aymare. Le serment de la nouvelle prieure porte le nom de Clément VII. Sa prise de possession est donc antérieure à la mort de ce pape, survenue en 1534. Quant à Antoinette, elle vécut encore jusqu'au 27 avril 1537.

Le priorat d'Aymare ne présente que quelques actes qui méritent d'être rapportés. En 1551, elle se trouve en difficultés avec les habitants de Sainte-Colombe au sujet des réparations de l'église paroissiale qu'elle prétendait mettre à leur charge. Dans un mémoire par manière d'avertissement, ils remontrent que cette affaire ne les concerne pas, n'étant pas les fondateurs du prieuré, qui du reste possède des biens en abondance : d'abord un revenu annuel de quatre à cinq cents livres, en rentes nobles, bons fonds et héritages; ensuite la dîme, qui produit plus deux cent cinquante sommées de vin et de quinze à dix-huit setiers de blé. Or, d'après la disposition du droit, le quart de la dîme doit être affecté à l'entretien de l'église.

Les habitants du bourg profitent de cette occasion pour exprimer leurs doléances. Ils ne peuvent entrer dans l'église, pour aller aux sacrements ou par dévotion, sans le vouloir de la dame prioressse qui en détient les clés. S'ils désirent se faire inhumer dans le cimetière de la paroisse et qu'à leur enterrement on sonne les cloches, on porte la croix d'argent et tels ornements de leur choix, il leur faut d'abord composer avec ladite prioressse et lui verser une certaine somme de deniers. Ils sont, au surplus, mécontents du vicaire actuel et sollicitent son remplacement par un autre. Au demeurant, si l'on persiste à leur imposer le fardeau des réparations, ils demandent qu'il leur soit permis « de se retirer en telle église que bon leur semblera pour ouïr la messe et faire ce que bons chrétiens doivent faire et leur est commandé par l'église catholique.

La requête n'a aucun succès. Le 8 mai, Louis Arzellier, vicaire



de l'archevêque de Vienne, se rend à Sainte-Colombe et procède à la visite de l'église, en présence de plusieurs notables paroissiens. Il constate que le Saint-Sacrement n'est pas conservé dans un repositoire décent et ordonne que la paroisse fasse la dépense d'un coffret d'ivoire ou à tout le moins d'argent, que les dames religieuses recouvrirent d'étoffes brodées par elles. Item pour les fonts baptismaux. Pour le toit de l'église, qui menace ruine, c'est également à la paroisse à le remettre en état. Les notables protestent qu'ils n'en feront rien, car c'est au contraire à la prioressse qu'incombe l'entretien de l'église, à raison des revenus qu'elle perçoit, oblations, inhumations et autres, et ils se pourvoiront là-dessus devant le sénéchal de Lyon.

Le 14 octobre de la même année, Aymare de Martel renonce à la rente de 2 livres 15 sous, qu'elle était seule à recevoir depuis le décès de sa sœur Louise. En même temps, elle réduit les services funèbres ordonnés par sa tante : il n'y en aura plus que deux. Le jour même de son anniversaire, la messe des morts sera chantée au maître-autel ; le lendemain, à l'autel de la chapelle de Notre-Dame et Saint-Jean-Baptiste, fondée par ladite Antoinette ; les deux jours, un chancel ou catafalque sera élevé sur sa tombe avec deux cierges allumés et deux blasons à ses armes. En revanche, les rétributions seront augmentées. A chaque messe le célébrant aura 4 sous 6 deniers, le porte-croix 2 sous, chacune des douze dames religieuses, 2 sous ; une double livraison sera affectée à la prieure, à la semainière, à la coadjuteresse, aux deux pidancières et à la sacristaine, laquelle aura en outre 9 sous pour ses peines. Pour ce supplément de dépenses, Aymare ajoute 19 livres aux 80 de la fondation. Les moniales, ainsi que Guillaume Thomasson, vicaire de la paroisse, remercient la prieure de sa générosité. Et Pierre de Martel, seigneur de Ruy, héritier se sa tante Antoinette et patron laïc de la chapelle, accepte ces nouvelles stipulations.

L'année suivante, il s'agit de satisfaire à l'imposition de 20 livres par clocher que le roi ordonne de lever sur les bénéfices ecclésiastiques. Pour connaître le revenu des maisons religieuses et des paroisses, l'autorité diocésaine a prescrit une enquête, où l'on doit entre autres choses spécifier le nombre et la valeur des reliquaires. La déclaration du pricuré de Sainte-Colombe était conservée aux archives de l'abbaye de Saint-Pierre. Le rédacteur de l'Inventaire l'a signalée en quelques mots, il a noté cependant un détail qui a son prix : « il y est fait mention, écrit-il, d'un repas que la prieuse doit chaque année aux sieurs de S. Pierre,



quand ils viennent dire la messe au couvent le jour de Saint Silvestre (23) ».

La prieure avait sans doute mis ce repas parmi les charges dont son monastère était grevé, sans peut-être se rendre compte que cet antique usage était la preuve de sa dépendance à l'égard de l'abbaye. C'est parce que le prieuré était une filiale de Saint-Pierre, que les moines allaient y célébrer la fête patronale. Le lien originel n'était donc pas rompu, et en dépit de la coutume abusive qui tendait à prévaloir, l'abbé de Saint-Pierre restait le patron et nominateur du prieuré.

Aymare meurt en 1559, sans avoir résigné (24). Une de ses cousines, Catherine de Martel, fille de Barthélemy de Martel seigneur de Saint-Prim, entrée au monastère le 1<sup>er</sup> novembre 1534, se fait pourvoir du prieuré, le 11 octobre, par l'archevêque de Vienne, soi-disant collateur ordinaire. Sa prise de possession est enregistrée à la viguerie de Sainte-Colombe le 14 octobre et publiée le lendemain au prône de la messe paroissiale. Le sénéchal de Lyon, qui avait mis le prieuré sous la main du roi au moment de la vacance, accorde main levée à Catherine le 18 novembre. Mais, dans l'intervalle, des lettres royaux ont tout remis en question. Claude de Saint-Rémy, lieutenant particulier au bailliage, qui a reçu mandat de les faire exécuter, commet un certain Pierre Leblanc au gouvernement temporaire du prieuré. Catherine fait appel de cette procédure devant le Grand Conseil, qui lui donne gain de cause le 26 août 1560.

Cette affaire à peine réglée, une autre surgit. Catherine doit défendre son titre contre l'abbesse de Saint-André-le-Haut, Claude d'Apchon, qui s'est fait pourvoir du prieuré en cour de Rome. Mais les moniales de Sainte-Colombe ne veulent pas de l'abbesse : elles s'opposent à sa prise de possession et déclarent se joindre à la dame de Martel, leur prieure, contre ladite d'Apchon. L'official de Vienne, qui est leur supérieur ecclésiastique, approuve et homologue leur déclaration. Le 21 janvier 1561, après une première instance au présidial de Lyon, les parties sont renvoyées de leur plein gré devant le Grand Conseil, où un arrêt est finalement rendu en faveur de Catherine.

Son priorat, qui coïncide avec les guerres de Religion, sera d'ailleurs plus nominal qu'effectif. Dès le 2 mars 1561, elle fait

---

(23) Invent. 219, fol. 8. — La fête de Sainte-Colombe et celle de saint Sylvestre étaient célébrées le même jour.

(24) Elle était membre de la confrérie du Précieux Corps de Dieu, à Vienne. Son décès est inscrit sans date précise, dans le registre de la confrérie : « Dame Aymare de Martel, abbesse de Sainte-Colombe ». (Arch. Hôpital de Vienne, G. 161).



l'objet d'une remontrance, à propos de la chapelle de Saint-Jean, située sur le chemin d'Ampuis. Son procureur, M<sup>e</sup> Jean Royer, a été mandé au bureau de l'Hôtel-Dieu de Vienne, où il s'entend dire par le vicaire général que cette chapelle est journellement ouverte et qu'il s'y fait « plusieurs insolences, à quoy besoing de pourvoyr ». Le bureau enjoint donc à Madame la prieuse « de faire fermer la porte de lad. chappelle et donner ordre qu'il ne s'y fasse chose maulvayse » (25).

Vienne, à partir du 2 mai 1562, est au pouvoir des Réformés. Les religieuses se sont naturellement dispersées et Catherine est venue chercher refuge chez son frère, l'abbé d'Huyron, qui a mis à sa disposition une maison de la chapelle des Naillac à Saint-Maurice, dont il est le recteur. Après la paix d'Amboise, quand les habitants de Vienne sont invités à présenter le compte des dommages de guerre qu'ils ont eu à subir, Catherine expose qu'elle a logé pendant onze semaines, dans la maison de son frère au quartier de Fuissin, un capitaine des bandes italiennes et que les gens de ce capitaine ont abattu et brûlé toutes les treilles de son jardin, ainsi que le pavillon de bois qui s'y trouvait. Après les Italiens sont arrivées les vieilles compagnies et elle a encore logé, quinze jours durant, trois soudards et deux goujats. Elle estime à 214 livres 10 sous le total de ce qu'elle a perdu et dépensé (26).

Catherine est-elle rentrée dans son monastère après la seconde et dernière occupation protestante de 1567 ? C'est assez improbable, car les bâtiments conventuels avaient été fort endommagés et, d'autre part, Sainte-Colombe n'était pas un lieu sûr. Les Huguenots à plusieurs reprises se flattèrent d'y établir leur prêche et il fallait se garder de leurs entreprises, qui visaient à s'emparer de la tour du pont. Le lieu ni le temps n'étaient pas favorables à la vie monastique. Plus tard, d'autres obstacles se présentent. En 1585, année de la grande peste, les habitants eux-mêmes ont fui et le bourg est désert. A partir de 1589, Sainte-Colombe est le théâtre d'opérations incessantes entre royalistes et ligueurs. On sait, par exemple, qu'une redoute, entourée de larges fossés, fut construite en avant de la porte qui est sur le chemin de Givors, dans une vigne qui appartenait au prieuré. Mais des moniales elles-mêmes, pendant cette longue période de troubles, il n'est jamais question.

---

(25) Arch. de l'Hôpital de Vienne, E. 21, fol. 36.

(26) Arch. de Vienne, GG. 31, N<sup>o</sup> 83. — Le frère de la prieure est Nicolas de Martel, protonotaire du Saint-Siège et commendataire perpétuel de l'abbaye d'Huron en Bourgogne.



## II

### L'AGREGATION AUX BENEDICTINS DE SAINT-MAUR

La paix revenue, la vie régulière va refleurir au prieuré de Sainte-Colombe. Il était à demi ruiné et désert lorsqu'en 1602 cinq moniales viennent s'y installer : Claude Mitte de Chevrières, désignée comme prieure, sa nièce Laurence de Simiane, Philiberte de Martel, Marguerite et Anne de Maugiron, filles de feu Laurent de Maugiron, jadis Lieutenant-général en Dauphiné. Elles sont déterminées à suivre la règle bénédictine sous le régime de la congrégation de Chezal-Benoît ou de Saint-Maur, comme elles le faisaient dans l'abbaye de Saint-Pierre de Lyon, d'où elles sont sorties avec l'autorisation de Rome. Trois ans après, Claude de Chevrière sollicite officiellement l'agrégation de son prieuré : elle a obtenu à cet effet non seulement un rescrit apostolique mais le consentement de l'archevêque de Vienne, Jérôme de Villars, et de l'abbé de Saint-Pierre, Gaspard du Laurens, archevêque d'Arles. Le chapitre général de la congrégation de Chezal-Benoît, tenu au monastère de Saint-Sulpice de Bourges, accepte le prieuré de Sainte-Colombe dans son obédience. Toutefois, comme l'admission n'a pas été faite selon les formes solennelles, Claude de Chevrières la fait renouveler et confirmer par le chapitre de 1611. D'où la formule qui est prononcée par les religieuses au moment de la profession :

« Au nom de Dieu, amen. En l'an de grâce 16., moi, N. du diocèse de... promets obéissance, pauvreté, chasteté, ma stabilité et conversion de mes mœurs, selon la règle notre père Saint Benoît, devant Dieu et ses Saints, en ce monastère de Sainte-Colombe et de Saint-Marc, à l'honneur desquels cette église a été dédiée et consacrée à Dieu, en présence des saintes reliques qui y reposent et en présence de vous, Madame notre Mère, N..., prieuse de ce monastère, et sous l'observance régulière de la réformation de Chezal-Benoît faite audit prieuré, et me soumetts aux statuts faits et à faire pour l'entretien de la dite réformation. En témoin de quoi, j'ai signé la présente cédule de ma main, les an et jour que dessus. »

La clôture a été adoptée dès le principe, au moins théoriquement, en attendant que l'achat de plusieurs maisons voisines permette de la rendre effective. Et il faut d'abord que le monastère soit habitable. C'est à quoi la prieure s'emploie avec zèle, mais non sans peine, faute de ressources suffisantes.

Elle est d'ailleurs âgée et sait que le temps lui est mesuré. Aussi fait-elle, le 8 avril 1611, une fondation obituaire. Elle donne



une rente de 20 livres, destinée à la célébration d'une messe hebdomadaire dans l'église paroissiale, sauf qu'une fois le mois, quand reviendra le jour de son décès, la messe sera dite dans la chapelle des cloîtres où elle a préparé son tombeau. Les honoraires de la messe étant de 4 sols, le surplus sera affecté à l'entretien de la lampe du sanctuaire.

Le 19 juin, sentant sa fin prochaine, Claude de Chevrières résigne son prieuré entre les mains de l'abbé de Saint-Pierre. Aussitôt, les sept religieuses professes : Philiberte de Martel, Marguerite et Anne de Maugiron, Laurence de Simiane, Marie Le Bretton, Antoinette de Foissin et Marguerite de Conflein — capitulairement assemblés et dûment informées de cette résignation, après en voir conféré avec leurs confesseurs ordinaires, frères Jean Saulnier et Gaspard Chappard, élisent pour prieure Laurence de Simiane, comme capable et très digne de cette charge, suppliant le dit seigneur abbé de lui conférer le prieuré et de lui faire expédier les lettres de provisions en tel cas requises et accoutumées. Le lendemain, Gaspard du Laurens signe les provisions de l'élue, qui est mise en possession le 24 par Jean Saulnier, en présence de messire Laurent de Simiane, chanoine-comte de Lyon, de noble Arnaud de Foissin, capitaine et viguier de Sainte-Colombe, d'Antoine David et Pierre Guillet, docteurs ès droits et avocats à Vienne. Le dimanche suivant, Alexandre Gaigneux, curé de Sainte-Colombe, en fait la publication à son prône.

Cette procédure, telle qu'elle est rapportée dans les actes notariés, appelle quelques remarques. D'abord c'est une inexactitude de dire que Claude de Chevrières a résigné son prieuré : elle a seulement adressé sa démission pure et simple à l'abbé de Saint-Pierre, car la résignation se fait en cour de Rome et *in favorem*, en faveur de la personne qui est nommée dans la procuration *ad resignandum*, tandis qu'ici les professes élisent librement la nouvelle prieure et demandent à l'abbé de ratifier leur élection, de pourvoir par conséquent celle à qui sont allés leurs suffrages et non une autre. C'était probablement l'ancienne coutume. L'abbé de Saint-Pierre conférait le prieuré, mais bien qu'il ait eu le droit de choisir et nommer directement la prieure, il devait en pratique laisser aux religieuses la faculté de l'élire et de la lui présenter. Ainsi s'expliquerait qu'au xvi<sup>e</sup> siècle, abusant de cette tolérance, elles aient prétendu se soustraire à son autorité, élire qui bon leur semblait sans son aveu et faire confirmer l'élection par l'archevêque de Vienne ou plutôt son vicaire, lequel devait saisir avec empressement cette occasion d'empiéter sur la juridiction abbatiale. La procédure de 1611, en revenant à l'usage légitime dont on s'était écarté, sauvegardait les droits de l'abbé de Saint-Pierre.



Ainsi qu'il était de règle pour les résignations en cour romaine, Laurence de Simiane se fait délivrer un acte de notoriété publique constatant qu'elle a été pourvue du prieuré avant le décès de Claude de Chevrières : messire Gaigneux et frère Saulnier, qui ont assisté la feue prieure à ses derniers moments, attestent qu'elle a rendu l'âme le mercredi 22 juin à 1 heure du matin, après une maladie d'environ sept jours, et qu'elle a été ensépulturée le soir même devant l'autel de la chapelle des cloîtres ; une grande foule de peuple et les trois ordres de religieux mendians étaient présents à ses obsèques.

La nouvelle prieure fit, le 20 juillet 1612, pour sa tante et pour elle-même, une fondation pieuse. Elle donna à l'église paroissiale une pension de 18 livres 15 sous, qui devait être employée à acquitter, chaque samedi, une messe en l'honneur de la Vierge Marie, sauf les années où les fêtes de Noël, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Laurent et la Toussaint, tomberaient un samedi. Comme dans la fondation précédente, le surplus de la rente était destiné à entretenir la lampe du Saint-Sacrement. Plus tard, Laurence fit placer dans la chapelle, près du caveau de Claude, une plaque de marbre où était gravé l'éloge funèbre de la défunte :

P.M.  
D. CLAVDIAE MITTE DE CHEVRIERES  
NON MINVS SANCTE ALIAS IN D. PETRI  
LVGDVNENSI COENOBIO VITAM RELIGIOSAM  
EXORSAE QVAM HIC FOELICITER CO-  
LAPSAM INIVRIA TEMPORVM DISCIPLI-  
NAM AVSPICATAE. HOC MARMOR  
SANCTIMONIAE EIVS MONIMENTVM  
GRATA ANTISTITAE ILLI SVFFEC-  
TAE PIETAS POSVIT QVAE FAM  
SEQVI CVPIT ET ASSEQVI  
OBIIT XXII IVNII MDCXII

« A la perpétuelle mémoire de dame Claude Mitte de Chevrières. Ailleurs, dans le monastère de Saint-Pierre de Lyon, elle n'a pas commencé moins saintement la vie religieuse qu'elle n'a, ici, obtenu de succès en restaurant la discipline ruinée, par l'injure des temps. Ce marbre, qui rappelle sa vie sainte, est dû à la pieuse gratitude de la Supérieure qui lui a succédé et qui désire la suivre et la rejoindre. Elle est morte le 22 juin 1612 (27). »

---

(27) Chorier, *Antiquitez de Vienne*, p. 136. — A. de Terrebasse, *Inscriptions de Vienne*, t. I, p. 268. Cette épitaphe est actuellement à Vienne, au musée chrétien de Saint-André-le-Bas. — Claude était fille de Jean Mitte, IV<sup>e</sup> du nom, et de Françoise Maréchal. Sa plus jeune sœur, Catherine, avait épousé en secondes noces Gaspard de Simiane de Gordes, seigneur de Veynes : c'est de ce mariage qu'est née Laurence. — Le millésime indiqué par l'inscription est faux : 1612 au lieu de 1611. Au bout de quelques années on ne savait plus la date précise et on a omis néanmoins de consulter le registre des mortuaires.



En 1613, on profite de la présence du visiteur de Chezal-Benoît, frère Jean Sarzat abbé de Saint-Allire, pour fixer les attributions respectives du curé de Sainte-Colombe, Alexandre Gaigneux, et du père confesseur ou aumônier des dames religieuses, Gaspard Chappard. Les dimanches et fêtes, le curé dira la première messe, qui sera la messe de paroisse, avec bénédiction de l'eau et des font baptismaux, procession et prône; toutes les offrandes lui appartiendront. Il fera office de diacre aux grandes fêtes solennelles et pendant la Semaine sainte, non toutefois le jour de Pâques où il doit assurer le service de Saint-Cyr, son annexe. Les offrandes seront également pour lui, de même qu'aux messes chantées pour les défunts. C'est lui encore qui célébrera la grand-messe le jour de Saint-Marc, patron de la paroisse, où il y a procession et rénage, et le jour de Sainte-Colombe, patronne du monastère. Les autres grand-messes seront dites par le père confesseur, qui présidera aussi les cérémonies conventuelles aux heures prévues par la règle, sans que le curé y puisse faire aucun empêchement.

Au début du priorat de Laurence de Simiane, le monastère ne comptait que huit professes; en 1623, il y en a vingt-deux, y compris la prieure. Ce chiffre se maintiendra, grâce à un recrutement régulier qui compense les décès et les départs (28). Les postulantes, à leur entrée en religion, donnaient le plus souvent une certaine somme, de 60 à 100 livres en général, pour l'église et les réparations du prieuré. Cet argent et d'autres dons occasionnels permettent de continuer à restaurer les vieux murs et même à y apporter des embellissements, qui motivent une nouvelle inscription destinée à en perpétuer le souvenir :

FAVENTE NVMINE  
REGNANTE HENRICO IV  
SOLERTI PIETATE D. CLADVIAE MITTE  
DE CHEVRIERES HVINS LOCI ANTISTITAE  
PROMOVENTE  
DIRVTAE HAE AEDES A FVNDAMENTIS  
EXCITATAE  
ET D. LAVRENTIAE DE SIMIANES PIA SOLERTIA  
SVB AVSPICIIS FOELICIBVS LVDOVICI XIII  
LAXATAE  
EAEDEMQVE ADITV ET VESTIBVLO ILLVSTRIS D.  
SCIPIONIS DE POLLOVD DE ST AGNIN LIBERALIT.  
ORNATAE ANN. D. M. DCXXIII

---

(28) Marguerite de Maugiron est nommée en 1626, abbesse du monastère de Saint-Honorat de Tarascon, où sa sœur Anne lui succède en 1630. — H. de Terrebonne, *Hist. et géneal. de la famille de Maugiron*, p. 178.



« Grâce à la faveur divine, cette maison en ruine a été rebâtie depuis ses fondations, au temps du roi Henri IV, sous l'impulsion et par l'industrielle piété de dame Claude Mitte de Chevières, supérieure de ce lieu. Agrandie par la pieuse industrie de dame Laurence de Simiane, sous les heureux auspices de Louis XIII, elle a été ornée d'un portail et d'un vestibule par la libéralité d'illustre seigneur Scipion de Polloud de Saint-Agnin, l'an du Seigneur 1623 (29). »

Deux autres inscriptions, si l'on en croit Chorier, étaient encastrées dans la muraille à l'entrée de l'église. L'une était gravée sur un autel votif, dédié aux Mères Augustes :

MATRIS AVGVSTIS C. TITIVS SEDVLVS EX VOTO.

Elle se trouvait, en effet, sous le bénitier. L'autre inscription, païenne aussi, était l'épithaphe de deux femmes nommées Valeria, la mère et la fille; mais elle n'était pas à l'église des Bénédictines. Chorier, qui l'a copiée dans un manuscrit de Pierre Rostaing, n'a pas pris garde à la légende qui accompagne le dessin : « a la chapelle Saint Jehan à Sainte Colombe ». Il s'agit de la chapelle située au midi de Sainte-Colombe, sur le chemin d'Ampuis, par opposition à l'autre Saint-Jean près de Saint-Romain-en-Gal (30).

En 1624, pour rendre leur clôture plus effective, les religieuses obtiennent des habitants de Sainte-Colombe l'usage exclusif du cimetière, qui devient leur propriété. En échange, elles leur cèdent un jardin qu'elles viennent d'acquérir au prix de 500 livres, juste en face de l'église, de l'autre côté de la rue. Le nouveau cimetière paroissial est béni le 11 janvier 1626, et les ossements qui étaient dans l'ancien y sont transportés quelques jours plus tard. Le 17 juillet de la même année, le prieuré est l'objet d'une faveur insigne. L'archevêque de Sens, Octave de Bellegarde, se souvenant qu'il était dit de la vierge Colombe qu'elle avait reçu le baptême à Vienne, envoya au monastère placé sous son vocable une relique de la martyre : « os parvum manus ant pedis sanctae Columbae ».

Une assemblée capitulaire délibère, le 15 février 1631, sur une requête présentée par Scipion de Polloud, qui sollicite l'au-

---

(29) Cette inscription, comme la précédente, a été rédigée par Scipion de Polloud lui-même, dans ce latin recherché qui était alors à la mode, où abondent les jeux de mots et les termes rares : *antistita*, par exemple, au lieu du vulgaire *priorissa*, relève, jusqu'à en faire une sorte de prélature, la dignité de celle qui était revêtue de cette modeste charge.

(30) Cf. Allmer, *Inscriptions de Vienne*, t. II, p. 450 ; l'autel votif est au Musée de Lyon ; et t. III, p. 30 : le cippe dessiné par Rostaing est perdu.



torisation de construire une chapelle funéraire contre l'abside de l'église, au midi. Considérant son zèle, sa piété et leurs obligations envers lui à cause de tous les services qu'il leur a rendus, les religieuses y consentent. Il lui est donc permis de faire une ouverture dans le mur au côté droit du grand autel, de prendre sept ou huit pas en long et deux ou trois en large dans un passage peu fréquenté qui se trouve entre les murs du bourg vers le port de la Tiollière et ceux de l'église, et de bâtir là sa chapelle, avec une voûte sous terre pour la sépulture de lui et des siens. Plus tard une inscription sur marbre y sera placée, qui énumère la descendance du fondateur :

« A l'honneur de la Très Sainte Trinité.

« Damoiselle Françoise de Foyssi, fille de noble Arnaud de Foyssi et de damoiselle Jeanne Morel, femme de noble Scipion de Polloud sieur de Saint-Agnin, a ici esleu sa sépulture. Et ont eu pour enfans Arnaud I, Arnaud II, Laurent, Scipion, Anne, François, Jeanne, Anne, Maire, Magdelaine, Antoinette, Françoise, Louise, Laurence et Marguerite. Ils ont fondé une messe le chescun en cette chapelle par semaine à semblable jour de leur décès. Priez pour leurs âmes (31) ».

Noble Scipion de Polloud, docteur ès droit, sieur de Chastelard, fils de feu Hugues de Polloud, seigneur de Saint-Agnin, et de Jeanne-Antoinette de Rostaing, avait épousé par contrat reçu Lentillon notaire le 25 février 1607, Françoise de Foyssin, fille de noble Arnaud de Foyssin, seigneur de la Jacquetière, capitainéviguier de Sainte-Colombe, bailli de robe courte et prévôt général des maréchaux de France en Dauphiné et Savoie, et de Jeanne Morel.

Ils auraient eu quinze enfants, si l'on tient compte des points séparatifs de l'inscription, telle qu'elle a été publiée. En fait, les registres paroissiaux de Vienne et de Sainte-Colombe en mentionnent seulement onze. Voici leurs noms par ordre de naissance :

Arnaud, baptisé le 3 août 1612. — Jeanne, née et baptisée le 30 avril 1615, à Saint-André-le-Bas. — Anne-Marie, née et baptisée le 24 février 1616, à Saint-André-le-Bas. — Arnaud, b. le 3 août 1619. — Laurent, b. le 16 juin 1621. — Antoinette-Françoise, née et ondoyée le 26 septembre 1622. — Annet, b. le 1<sup>er</sup> août 1625. — François, né le 29 juillet, ondoyé le 31 juillet 1627. — Louise, b. le 27 septembre 1628. — Laurence, b. le 28 septembre 1630. — Marguerite, b. le 16 novembre 1634.

---

(31) Note de Cochard aux *Antiquités de Vienne* de Chorier, édit. de 1828, p. 138. Cochard déclare avoir recueilli ce marbre lors de la démolition de la chapelle. Il n'a pas été signalé depuis et semble perdu.



« Le 3 septembre 1647 mourut et fut enterré en l'église paroissiale noble Scipion de Polloud de St Agnin, viguier et juge royal de Ste Colombe, ayant long temps maladié : pendant laquelle maladie, il s'est souvent muni du Saint sacrement de l'autel et receu l'extreme onction. Valde contritus abiit (Annet Chardon, curé). »

Françoise de Foyssin survécut dix ans à son mari et passa de vie à trépas le 29 juin 1657. Elle fut inhumée dans la chapelle des Polloud, où plusieurs de ses enfants l'avaient précédée : Laurent, chanoine de Saint-Maurice de Vienne, mort à 18 ans, le 29 novembre 1639 ; — Jeanne, mariée le 17 avril 1633 à noble Jean-François de Torchefellon, seigneur de Mornas et de Vaux, morte le 9 juin 1643 ; — Anne-Marie, religieuse au prieuré de Sainte-Colombe où elle avait été reçue le 17 mai 1628, et dont le nom figure pour la dernière fois dans la liste du 27 mai 1640.

Viennent ensuite : Antoinette, également religieuse bénédictine, décédée en 1659 ; — et Laurence, qui avait épousé le 30 octobre 1655 noble Etienne Rose, conseiller du roi et commissaire général de la Marine, devenu receveur général des finances en Dauphiné et seigneur cngagiste de Sainte-Colombe en 1658. Morte subitement le 21 février 1681 dans son domicile de Saint-André-le-Bas, son corps fut transporté à Sainte-Colombe et déposé « au vas de ses parents ».

Arnaud de Polloud de Foyssin l'aîné, écuyer, seigneur de la Jacquetière, viguier et juge royal de Sainte-Colombe, teste le 13 mars 1681, demandant à être inhumé dans la chapelle « où le sieur son père, la dame sa mère et ses frères et sœurs ont été enterrés ». Il charge, d'autre part, son héritier universel de verser chaque année au prêtre desservant de la chapelle des Polloud la somme de 6 livres 10 sous en deux fois. Il mourut le 21 mars et rejoignit dans la tombe les défunts de sa famille. De son vivant, Chorier avait fait de lui un magnifique éloge :

« Dès l'enfance, Foyssin, s'appliquait avec ardeur à la lecture des géographes et des historiens, et était pris par l'amour des médailles. Dans sa jeunesse, il s'est distingué par maints traits de vaillance aux guerres de France et des Pays-Bas, sans pour autant mépriser ou négliger l'étude des bonnes lettres. Plus tard, dans les fluctuations d'une fortune inconstante, elles furent sa consolation et l'ornement de sa vie. Au reste, c'est un homme agréable, apte à tous les devoirs de société, et il serait difficile de trouver quelqu'un qui le dépasse en matière d'érudition, par exemple en ce qui concerne la géographie et l'histoire tant des romains que des Grecs. Il a également acquis une science remarquable et numismatique et fait une telle collection de médailles



en tous genres qu'aucune autre, même dans les cabinets les plus riches, ne l'égale ou ne l'éclipse. De plus, il s'est occupé des inscriptions et des reliefs des anciens temps avec le même soin qu'il faisait des médailles car il aime et prise tout ce qui a un caractère d'antiquité. Il en est résulté que, dans les milieux adonnés à ces sciences, où l'on rencontre à notre époque jusqu'à des princes, il est non seulement des plus connus et des plus estimés, mais on y recherche son commerce et son amitié. Aussi bien plusieurs de ceux qui en ont écrit ont-ils célébré le nom de Foyssin comme celui d'un homme digne de l'immortalité (32). »

Ont encore reçu la sépulture dans ce caveau familial :

Arnaud de Polloud de Saint-Agnin le cadet, seigneur de Vignettes, ancien colonel d'un régiment d'infanterie, mort le 21 avril 1701. Hélène Dorce, sa veuve, morte le 15 octobre de la même année. Marie-Anne-Françoise, leur fille unique, mariée à François le Danois, marquis de Joffreville, colonel d'un régiment étranger au service du Roi, morte à 25 ans, le 23 février 1694.

Etienne Rose, seigneur de Sainte-Colombe, veuf de Laurence de Pollous, mort à 80 ans le 10 décembre 1704.

Des autres enfants de Scipion de Polloud et de Françoise de Foyssin, François, le dernier fils, a dû mourir en bas âge ;

— Annet, Anne, dans l'inscription), reçu chevalier de Malte en 1640, ne semble pas avoir gardé d'attaches avec son pays natal ;

— Louise, qui n'était pas mariée, a sans doute été enterrée à Sainte-Colombe, mais la perte du registre paroissial de 1710 à 1720 ne permet pas de savoir la date de sa mort. Quant à sa plus jeune sœur, Marguerite, qui fut prieure des Bénédictines de 1706 à 1713, elle décéda au monastère le 17 janvier 1714. Leur neveu, Scipion-François, fils d'Arnaud de Polloud de Foyssin et de Jeanne Gabet, d'abord capitaine au régiment de Navarre, puis viguier de Sainte-Colombe à partir de 1694, mourut le 3 novembre 1715, âgé de 61 ans. C'était le dernier représentant mâle des sieurs de Saint-Agnin.

D'autres familles avaient leur tombeau dans l'église, mais les Mortuaires n'en marquent pas l'emplacement. On sait toutefois que dans la chapelle de Saint-Jean l'Evangéliste se trouvait le caveau de M<sup>e</sup> Claude Jacques, procureur du roi au grenier à

---

(32) N. Chorier, *De Petri Boessatii, equitis et comitis palatini, viri clarissimi, vita amicisque litteratis libri duo*, Gratianopoli, 1680, p. 254. — Chorier a encore noté dans ses Mémoires le chagrin que lui a causé la mort d'Arnaud, à qui le liait une vieille et inaltérable amitié, née au temps de leur jeunesse, quand ils faisaient leurs classes au collège de Vienne : *Bulletin de la Société de statistique de l'Isère*, t. IV, 1848, p. 261.



sel, mort le 4 juillet 1637. Il était allié aux Foyssin par son mariage avec Françoise Morel. Les Venet, notables bourgeois de Sainte-Colombe et hôtes du logis de la Croix-Blanche où ils se succédaient de père en fils, avaient leur grotte dans la chapelle de Notre-Dame, au-devant de l'autel.

Après cet aperçu sur le rôle funéraire de l'église paroissiale, il faut revenir à l'histoire du prieuré vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Toujours en vue de parfaire la clôture, Laurence de Simiane avait acquis en 1628 un coin de jardin enclavé dans celui du couvent au sud et à l'ouest. Cette parcelle était située hors du bourg et joignait le port de la Tuilière, du matin. Le 27 septembre 1640, elle achète encore, à noble Pierre de Boissat, seigneur d'Avernaïs, « gentilhomme ordinaire de Monseigneur, frère unique du Roy », une pièce de vigne de neuf à dix fosserées, confrontant le jardin du prieuré de bise, le fleuve du Rhône du matin, la vigne de sieur Henri Dorce procureur à Vienne du vent et le chemin de Sainte-Colombe à Ampuis du soir. Le sous-sol de la vigne est assez remarquable pour qu'on ait jugé bon de le mentionner dans l'acte ; il comporte une cave voûtée, qui se prolonge sous la vigne de Dorce, et trois aqueducs : l'un du côté du matin, l'autre du côté du soir et le troisième du côté du vent. Celui-ci, qui appartient à Dorce, n'est pas compris dans la vente ; les dames religieuses pourront cependant y prendre la terre qui l'obstrue et la transporter dans leur jardin. Après quoi, le propriétaire devra boucher l'ouverture par une muraille d'épaisseur suffisante, « et ne sera loisible aud. Dorce de détruire led. aqueduc et voûtes qui en dépendent, dont il se pourra servir comme de choses à lui appartenant » (33).

Le prix est fixé à 1.700 livres, outre une pension annuelle de 5 livres due à Messire Gaspard Nugues, prêtre incorporé de Saint-Maurice, en qualité de recteur de la chapelle de Saint-Claude. Fait et passé dans le parloir du monastère, où les religieuses étaient capitulairement assemblées, en présence de Pierre de Villars, archevêque de Vienne, Scipion de Polloud, grand prévôt du Dauphiné et juge royal de Sainte-Colombe, et Antoine Picquet, docteur en droit et avocat à Vienne.

A quelque temps de là on trouve la prieure en procès avec le curé de Sainte-Colombe, Annet Chardon. L'usage en commun d'une église par un groupe monastique, qui est le premier occupant, et par le clergé paroissial n'allait jamais sans difficulté. Encore pouvait-on, lorsque l'édifice était assez vaste, attribuer à

---

(33) On reconnaît dans cette description les vestiges romains sur lesquels Chorier s'est arrêté avec complaisance et qu'il prenait pour un ergastule.



la paroisse un espace suffisant, en dehors du chœur. Mais ce n'était pas le cas à Sainte-Colombe, où l'église était de dimensions très modestes : le même autel servait obligatoirement à l'aumônier des religieuses pour leurs offices et au curé pour les siens. Les choses allaient tant bien que mal quand le curé était accommodant, elles se gâtaient s'il supportait avec impatience sa position subalterne. C'est justement ce qui advint lorsque Annet Chardon eut succédé en 1644 à Alexandre Gaigneux. Il s'avisa de prétendre que, l'église étant avant tout paroissiale, il était libre d'y officier à son gré et, accessoirement, que le luminaire des enterrements et en général les offrandes des fidèles devaient lui revenir.

Sur la paroissialité, les religieuses n'ont pas de peine à démontrer que leur église est d'abord conventuelle : elle est, en effet, toute enclose dans leur monastère et leur appartient en propre ; elles y ont toujours célébré dans le chœur les offices monastiques et les heures canoniales, chanté et fait chanter les grand-messes des dimanches et fêtes, ainsi que les services divins les plus solennels ; elles sont d'ailleurs les patronnes de la paroisse et le curé est à leur nomination ; enfin les titres de leur chartrier, terriers, contrats et autres documents anciens, comme les privilèges accordés par les rois de France, quand ils mentionnent leur église, la qualifient « église des dames et du prioré de Sainte-Colombe et Saint-Silvestre ».

Pour le luminaire elles invoquent la possession immémoriale. Elles entretiennent la lampe du sanctuaire, fournissent les cierges de l'autel aux messes, aux funérailles, à toutes les cérémonies publiques : scules les confréries, quand elles font célébrer un service privé, apportent leurs cierges. Dans les autres cas, le luminaire a toujours été acquis au couvent.

D'autre part, le curé a fait qualifier « paroissiale » l'église de Saint-Cyr, dans un bref d'indulgence qu'il a obtenu de Rome en 1645 pour la fête de saint Roch. Or, de toute antiquité, cette église n'a jamais été qu'une annexe de Sainte-Colombe, et elles protestent contre cette usurpation qui les obligerait à payer, contre l'usage et le droit, une double portion congrue.

Elles protestent encore contre le trouble qu'il a causé à leurs offices pour avoir voulu prôner et chanter à heure indue, en utilisant des chantres malhabiles dont les clameurs choquaient les oreilles. Elles conviennent néanmoins qu'il doit y avoir accord sur ce point et s'en rapportent à l'official pour régler le temps de leurs cérémonies conventuelles, comme elles en ont usé de tout temps avec les précédents curés et comme cela se pratique dans les autres monastères auxquels est annexée une paroisse :



à Saint-André-les-Moines et à Saint-André-les-Moniales de Vienne, par exemple.

La cause d'Annet Chardon était mauvaise et il en fut pour ses frais : il n'y eut rien de changé dans la situation respective du prieuré et de la paroisse.

Marguerite de la Baume de Suze, veuve de Charles de Bourbon-Busset, comte de Vésigneux, avait par son testament du 26 novembre 1644 institué pour héritier universel son frère, Scipion de la Baume de Suze, et, s'il venait à décéder sans enfants, la Ville de Vienne, à la charge de construire un Hôtel de la Charité à l'instar de celui de Lyon, dont les consuls seraient les directeurs. Or Scipion de la Baume fut tué l'année suivante à la bataille de Nordlingen. Comme il ne laissait pas de descendance, la Ville de Vienne recueillit l'héritage de la comtesse de Vésigneux. Mais la succession était grevée d'un legs particulier aux dames de Sainte-Colombe, à savoir : la somme de 4.000 livres pour fonder à perpétuité son anniversaire, qui devait être célébré comme celui d'une religieuse du prieuré, et un second service funèbre pour ses parents défunts ; en outre 90 livres à sa cousine, Madeleine de Suze, religieuse professe, 1.000 livres pour les réparations du monastère, et enfin les ornements d'église nécessaires au service de sa fondation. Lorsque la Ville de Vienne fut en possession de l'héritage, Laurence de Simiane réclama le legs fait à son couvent. Et comme les consuls tardaient à le lui délivrer, un arrêt du Parlement de Grenoble, en date du 19 avril 1646, les obligea à s'exécuter dans la quinzaine.

Laurence de Simiane signe, le 23 août 1648, une procuration « ad resignandum » en faveur de sa nièce, Eléonore de Vichy, religieuse professe au prieuré. Eléonore-Laurence, fille d'Antoine de Vichy, seigneur de Champron, chevalier de l'ordre du roi, et de Charlotte de Simiane, est venue toute jeune à Sainte-Colombe, où elle a été élevée par sa tante. A 16 ans, elle demande à être agrégée au monastère. Sa réception a eu lieu le 16 septembre 1623, en présence de sa mère et de ses deux oncles maternels : Bertrand de Simiane, baron et seigneur de Montchat et Jonage, et Laurent de Simiane, chanoine comte de Lyon et prieur de Saint-Rambert en Forez. Charlotte de Simiane donne au couvent, pour l'entretien de sa fille, une somme de 1.200 livres en attendant sa profession ; elle lui assurera ensuite une pension viagère de 60 livres, payable à chaque fête de Toussaint ; et pour le présent de l'église, elle remet un calice d'argent, qui vaut environ 50 écus. Au bout de deux ans Eléonore est admise à prononcer ses vœux. Elle fait profession le 29 septembre 1625 : sa mère, ses deux oncles et son frère, Gaspard de Vichy, seigneur de Champron, assistent à la cérémonie.



La résignation de Laurence de Simiane a été acceptée à Rome et Eléonore pourvue du prieuré, dès le 10 décembre 1648. L'archevêque de Vienne, Pierre de Villars, lui a accordé son visa le 20 février, suivant, mais c'est seulement le 5 août 1651 qu'elle se fait mettre en possession par le grand-prieur de Saint-André-le-Bas, Pierre Odoïn de Janneyrias. Et le lendemain, Annet Chardon publie à son prône le nom de la nouvelle prieure.

Dans la première période de son priorat Eléonore de Vichy eut à soutenir un procès contre les consuls de Vienne et le fermier de la douane de Valence au sujet de l'entrée en franchise dans la ville de Vienne du vin et autres denrées du prieuré. Ce procès, d'ailleurs, avait commencé quelque trente ans plus tôt, lorsque les consuls avaient obtenu, en vue des réparations à effectuer au pont du Rhône et de la construction du collège des Jésuites, l'octroi d'une imposition de 15 sous par charge de vin étranger qui se débitait dans leur ville. Les dames de Sainte-Colombe avaient aussitôt prétendu que cet impôt ne les concernait pas, en vertu du privilège accordé à leur monastère en 1413 par Charles VI, qui les exemptait du droit de rève et de traite foraine.

De longues procédures s'étaient ensuivies, qui n'avaient pas tranché le différend. Il en fut encore de même des lettres patentes de Louis XIV, données à Paris en décembre 1650, où le jeune roi, de l'avis de la reine régente, confirmait aux religieuses leur ancien privilège et l'étendait aux nouveaux impôts : « Ordonnons et nous plaît, déclarait-il, qu'elles demeurent immunes et affranchies et non sujettes au payement d'aucunes impositions ou douanes, qui se peuvent ou pourront ci-après exiger ou demander pour le passage de Sainte-Colombe dans la ville de Vienne, pour le débit de leurs denrées tant de vin que de grains, que nous avons affranchies et exemptées, affranchissons et exemptons par ces présentes, pour par lesdites religieuses en jouir comme elles ont fait par ci-devant et du temps du feu roi, notre souverain seigneur et père, faisant défenses à tous fermiers, receveurs et consuls de ladite ville de Vienne, de ne rien demander ni exiger desdites religieuses pour leurs denrées, ni apporter aucun empêchement audit passage, ains les laisser passer et entrer librement dans ladite ville, à la charge de n'en abuser, à peine de déchoir notre présente grâce et concession. »

Malgré cette exemption, un arrêt provisionnel de la Cour des Aides du Dauphiné, en date du 30 avril 1653, obligeait les dames de Sainte-Colombe à payer, sous forme de consignation, les droits de douane et d'entrée. L'arrêt définitif, rendu le 31 mai 1655, leur permit, il est vrai, de jouir des lettres patentes de Louis XIV selon leur forme et teneur, avec cette réserve néan-



moins qu'elles ne pourraient faire entrer en franchise que le vin de leur crû et seulement jusqu'à 300 charges par an.

Depuis longtemps le Rhône, dans ses débordements, endommageait le pont et sapait les murs de Sainte-Colombe, qui n'en étaient séparés que par un chemin de halage. Le pont venait d'être en partie reconstruit, et sur la pile la plus voisine de la rive droite une inscription rappelait la mémoire de cet événement : « Du règne de Louis XIII, roi de France et de Navarre, illustrissime et révérendissime Pierre de Villars, archevêque et comte de Vienne, Primat des primats, a posé la première pierre de cette pile le XIX avril MDCXXXVIII (34). »

Mais le nouveau pont ne fut pas de longue durée. En décembre 1651, la violence du courant provoque la chute du tablier de bois du côté de Sainte-Colombe et creuse sur la berge des fissures qui vont jusqu'au pied de la Tour. Les murs du prieuré, cavés par les eaux, menacent ruine. Pour restaurer le pont, le quai de Sainte-Colombe et les murs de clôture des bénédictines, le Roi établit un droit de pontonage (deux sous par charge de marchandise), qui produit annuellement 6.000 livres. La Cour des Aides, séant à Vienne, donne le prix-fait des réparations au nommé Etienne Livet, et les travaux commencent. Ils étaient en bonne voie, lorsqu'on fut obligé d'en suspendre le cours.

Dans une assemblée générale tenue à l'Hôtel-de-Ville le 15 juin 1658, Gaspard Golin, premier consul de Vienne, expose ce qui vient de se passer : « Il est arrivé dit-il, que les Pères cordeliers de Sainte-Colombe ont supposé à Nosseigneurs du Conseil que le quais qui est au devant de leur maison estoit en mauvais estat et ont obtenu commission pour fère fère estat et description dud. quais et de leur maison pour voir les réparations qu'il y convien fère », et en outre, un arrêt qui enlève au prix facteur la somme de 3.000 livres, soit la moitié de sa recette. Livet proteste auprès des consuls, déclarant « que sy lad. arrestation tenoit, ce seroit contre la teneur de son bail et l'intention de Sa Magesté qui veult que led. pont soit faict, ensemble le quais et closture des Dames de Sainte-Colombe, et qui a ordonné qu'il y seroit incessamment travalié et les deniers de lad. imposition employés ; qu'il ne seroit pas juste qu'il effectue son pris-faict et mettre son bien et de ses amis pour lesd. réparations sans qu'il jouisse de lad. imposition, et par ainsi lesd. réparations seroyent discontinuées ».

Après en avoir délibéré, l'assemblée conclut : « Attendu que le roy et le publiq sont notablement intéressés à la construction

---

(34) Cl. Charvet, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*, p. 602.



et entretènement du pont et des quais du Rosne, la ville s'oppose à l'exécution de l'arrest obtenu par les Pères Cordeliers et empêchera par les voies de justice la diversion des deniers de lad. imposition et pour cest effect se pourvoira au Roy et à Nosseigneurs de son Conseil... (35). »

Ce fut peine perdue. En cette même année 1658, les Bénédictines notent que l'œuvre des réparations aux murs de leur monastère qui longent le Rhône a été interrompue par la malice du Père gardien des Cordeliers, nommé Quinton, « qui a obtenu don de nos deniers pour bastir son église, sur faulse exposition ». Quant aux Cordeliers, ils avaient naturellement une autre manière de voir. Beaucoup plus tard, dans une requête à Louis XIV, ils s'expriment ainsi :

« ...Les supliants commencerent a se restablir sur les ruines de leur couvent et a reparer une partie de l'église, dans laquelle ils ont fait le service divin jusques en l'année mil six cent cinquante huit que, la rapidité du Rhosne et le tirage des barques a sel ayant ruiné le quay qui joignoit leur église, les nouvelles reparations que les supliants y avoient fait faire furent emportées, ce qui ayant obligé les supliants d'implorer la piété de votre Majesté, elle leur accorda vingt quatre mil livres a prendre sur les deniers de l'imposition faite sur les marchandises passants sur le Rhosne entre Vienne et Sainte Colombe,... mais il arriva que les supliants furent évincés de la moitié du don à eux fait par Vostre Majesté et furent condamnés par arrestz de vostre Conseil a partager avec les religieuses benedictines de Sainte-Colombe cette somme de vingt quatre mil livres, laquelle estoit entierement necessaire a la refection de la ditte eglise (36)... »

Le 23 juin 1659, Eléonore de Vichy achète, au prix de 16.000 livres, une île de Saint-Romain-en-Gal, appelée l'Île Barlet, qui était alors habitée et cultivée : elle comportait en effet une maison avec cour et jardin et des terres adjacentes. Cette île du Rhône devait son nom à une notable famille de marchands viennois, qui la possédait depuis le milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Passée dans la branche lyonnaise des Barlet, elle avait appartenue en dernier lieu à M<sup>e</sup> Ennemond Barlet, conseiller du roi élu en l'élection de Lyon. A sa mort, survenue en 1643, sa succession fut mise en vente par autorité de justice, et l'Île de Saint-Romain rachetée par Jean Pommier et Claude Barlet, sa femme. Celle-ci, une fois veuve, la revendit aux Dames de Sainte-Colombe.

---

(35) Arch. de Vienne, BB. 130, fol. 41.

(36) L. Caillet, *Une supplique des Cordeliers de Sainte-Colombe-lès-Vienne à Louis XIV*, dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 8, 1912, p. 24-25. — La supplique n'est pas datée, mais d'après un passage du texte, elle doit avoir été rédigée vers 1677.



### III

#### L'OBEDIENCE DE CLUNY

En 1665 Elénore de Vichy et son couvent cherchent à rompre les liens qui les rattachaient, depuis le début du siècle, aux Bénédictins réformés de Saint-Maur. La raison qu'elles invoquent est que la congrégation de Saint-Maur n'a point de maison proche de leur monastère et que cet éloignement leur cause une grande incommodité. Elles demandent donc à s'unir à l'ordre de Cluny qui a des prieurés dans le voisinage, ce qui leur permet d'avoir des rapports plus fréquents avec leurs supérieurs réguliers.

Les Bénédictins de Saint-Maur acceptent cette soustraction d'obédience et le chapitre général de Cluny est tout disposé à s'agréger le monastère de Sainte-Colombe, pourvu que Sa Sainteté y consente. Un bref d'Alexandre VII, du 15 décembre 1665, autorise le passage d'une congrégation à l'autre et des lettres patentes du roi, données à Vincennes le 26 août 1666, ordonnent l'enregistrement du bref au Parlement de Dauphiné. L'union à Cluny devient définitive le 28 avril 1667.

La visite canonique du prieuré consécutive à l'agrégation a lieu le 5 octobre 1671. Le visiteur est dom Gaspard de Simiane de la Coste, recteur du monastère et collège Saint-Martial d'Avignon et vicaire général de l'ordre de Cluny; il est accompagné du promoteur, dom Mornas. La visite suivante est du 26 mars 1678. Elle est faite par dom François-Louis Faure, docteur en l'un et l'autre droit, prieur de Saint-Marcel-les-Sauzet et visiteur général de l'ordre de Cluny. Il est accompagné par Dom Ennemond Morel, sacristain et civant prieur de Saint-Baudille d'Alès, substitut du procureur général de l'ordre, et par noble Guillaume de Crozat de Vaugran, conservateur des privilèges de l'Université de Valence et préposé du procureur général du roi au Grand Conseil.

Venant du prieuré de Manthes, les Clunisiens sont reçus par leur confrère, dom Annet Marin, directeur des religieuses. Dom Faure revêt l'aube, l'étole et le pluvial, et se rend à l'autel où il donne la bénédiction avec le ciboire. Il note que le tabernacle en bois doré est très beau, de même que le rétable; que le devant d'autel est en brocard d'or, avec des fleurs de soie, de couleur bleue; que la croix et deux chandeliers sont en vermeil et quatre autres chandeliers en argent. Après quoi il monte au chœur des religieuses, où sont observées les cérémonies d'usage. Il y prononce une courte exhortation et fait ensuite l'inventaire de la



sacristie, qui se trouve abondamment pourvue d'ornements liturgiques, d'objets en argent ou en cristal : les plus communs sont de laiton ou d'étain. Le compte terminé, il fait appeler une à une dans la chambre de M<sup>me</sup> de Vichy les seize religieuses du prieuré et constate, sur leurs réponses, que « l'union, la paix, le bon ordre y sont parfaitement bien établis, les statuts exactement observés et qu'on s'y acquitte du service divin avec beaucoup de fidélité et de dévotion ».

Dom Faure passe alors à l'examen du temporel. On lui ouvre le chartrier, qui contient :

- 1° Les deux rentes du roi Philippe VI, l'une de cinq sols et l'autre de 10 livres, celle-ci payable à la Saint-André et comportant pour le couvent l'obligation de prier Dieu qu'il accorde au royaume la paix et à la maison royale la prospérité, — avec les confirmations de Charles VII (1454) et de Louis XI (1478).
- 2° L'exemption du droit de rève ou de traite foraine, concédée par Charles VI en 1413 et dernièrement renouvelée par Louis le Grand.
- 3° Les terriers, dont le plus ancien est de 1352. Situés sur Condrieu, Ampuis, Sainte-Colombe et autres lieux, ils sont affermés à 50 bichets froment, chaque bichet valant 40 sous.

Les autres revenus du monastère sont : la dîme du vin sur Saint-Romain, Saint-Cyr et Sainte-Colombe, qui produit 600 livres et 80 ânées de vin ; la dîme du blé sur Saint-Cyr, 40 bichets, moitié froment et moitié seigle ; les fermages de plusieurs domaines : Saint-Maurice de l'Exil, 80 bichets seigle, 40 bichets froment et 33 livres argent ; la Jacquetière, 120 bichets froment, 12 charretées bois et 10 livres argent ; Saint-Cyr, 80 bichets moitié froment et moitié seigle, 4 bichets orge, 8 charretées bois et 35 livres argent ; Mions, 700 livres ; Beaupré, 1.100 livres ; une vigne nommée la Destrie, 80 livres ; une terre près de la clôture et une autre à Saint-Romain, environ 10 bichets blé chacune ; enfin une constitution de rente de 278 livres 16 sols.

Quant aux charges ordinaires, elles comprennent : cinq services annuels de messes et offiches des morts, l'aumône de la Semaine-Sainte qui est de 18 bichets seigle et 4 ânées de vin, l'aumône quotidienne à la porte du prieuré, la portion congrue du curé de Sainte-Colombe et le tiers de celle du curé de Saint-Romain, une pension de 20 livres sur la grange de Beaupré, les gages du personnel, l'entretien des religieuses, celui de l'église et des maisons claustrales, et finalement une dette de 3.000 livres contractée envers les Capucins de Vienne et divers particuliers.



Le lendemain, Dom Faure procède à la visite de l'église et des bâtiments conventuels. L'église lui apparaît en danger évident d'ébouler, du côté du levant, où elle est fendue du haut en bas, « en sorte que les murailles sont presque entièrement séparées ». Dans la cour intérieure sont le logement de l'aumônier et, plus loin, un réfectoire que le manque de ressources a fait laisser inachevé. En entrant dans le monastère proprement dit, on voit deux parloirs, dont l'agencement est conforme à la règle. Le cloître est couvert d'une galerie de bois en mauvais état, mais les locaux communs sont bien entretenus et les chambres des religieuses, fort propres sans superfluité. Le jardin en terrasse sur le Rhône est de bel aspect et bien cultivé; cependant il existe dans la muraille une brèche de dix-huit pas de longueur, qui interrompt la clôture.

La prieure lui explique alors qu'il avait plu au Roi de lui accorder un don annuel de 3.000 livres pour les réparations de son monastère; mais à peine l'avait-elle obtenu que les Pères Cordeliers lui en ont disputé la jouissance et il a fallu partager avec eux. Peu de temps après, c'est aux Pères Jésuites qu'ont été octroyées les 3.000 livres, à son exclusion: « ce qui faict qu'elle est dans une impuissance absolue de réparer sa maison et de l'entretenir, surtout du costé du Rhosne, parce que les barques du sel et de toutes les autres marchandises ne peuvent pas passer ailleurs; et ce passage ruine et destruit ses murailhes ».

C'est une ombre au tableau, mais la seule. Pour tout le reste le Visiteur se déclare satisfait et se borne à encourager les religieuses à persévérer dans la pratique d'une vie sainte et pénitente, et la dame prieure à continuer son gouvernement avec zèle et charité, sans faire acception de personnes ou du moins en ne témoignant de préférence qu'aux plus humbles, à celles qui se distinguent par leurs vertus.

Si les dames de Sainte-Colombe manquaient d'argent pour faire boucher les lézardes de leur église et reconstruire leur mur du Rhône, elles savaient pourtant en trouver quand il s'agissait de dépenses productives. C'est ainsi qu'elles acquièrent, le 6 avril 1679, au prix de 4.950 livres, le domaine de Boisset, naguère possédé par feu Jean-Charles de Ferron, dont les biens ont été vendus judiciairement, à la requête de ses créanciers.

En 1682, Eléonore de Vichy obtient l'autorisation de faire renouveler son terrier. La même année, elle a à soutenir le procès que lui intente frère Antoine de Ponchon, commandeur de Saint-Romain-en-Gal, qui prétend avoir droit, en qualité de prieur et curé primitif, aux deux tiers de la dîme du vin, que le prieuré de Sainte-Colombe perçoit sur la paroisse de Saint-Romain



depuis l'arbitrage de 1238. Par sentence du bailli de Mâcon, du 12 avril 1685, le commandeur est débouté, mais l'affaire viendra en appel.

Après 37 ans de priorat, Eléonore, malade, quitte Sainte-Colombe pour aller prendre les eaux à Vichy : elle est accompagnée de dame Jeanne de Montmartin et de sœur Françoise, religieuses de son monastère. C'est à Vichy-les-Bains, qu'elle passe, le 11 octobre 1686, une procuration *ad resignandum* en faveur de sa cousine, Gabrielle-Renée de Simiane de Gordes. Dès le lendemain, l'acte est expédié à Rome ; mais il circula bientôt des rumeurs malveillantes, qui étaient de nature à en infirmer la validité. On disait que la ci-devant prieure « n'estoit pas dans son bon sens et qu'elle avoit perdu l'entendement », quand elle avait résigné. Pour couper court à ces bruits, Eléonore, qui a été transportée au château de Champron, dans la paroisse de Ligny en Mâconnais, déclare par-devant notaire, le 12 décembre, qu'elle a agi de son plein gré, qu'elle était à ce moment-là et qu'elle est encore en possession de toutes ses facultés, comme il est facile aux témoins appelés et requis de s'en rendre compte. Son état s'aggravant, elle dicte une lettre d'adieu à ses religieuses de Sainte-Colombe le 17 février 1687, et elle meurt le lendemain, munie des derniers sacrements, après avoir gardé sa lucidité jusqu'à la fin. On l'inhuma dans l'église de Ligny, au tombeau des seigneurs de Champron. Et le 14 mars suivant, pour montrer que la situation de cette moniale cloîtrée décédée hors de son couvent était régulière, le cardinal de Bouillon, abbé et chef général de l'ordre de Cluny, certifiait qu'Eléonore de Vichy n'était sortie de son monastère qu'après la permission, écrite de sa main, qu'il lui en avait donnée.

Gabrielle-Renée de Simiane est la fille de haut et puissant seigneur messire Guillaume de Simaine, seigneur de Gordes, conseiller du roi en ses Conseils d'Etat et privé, chevalier de ses ordres, premier capitaine des gardes du corps de Sa Majesté, gouverneur de la ville et citadelle de Pont-Saint-Esprit, et de Gabrielle de Carces. Elle a fait profession à Sainte-Colombe le 2 juillet 1641.

Sans attendre ses bulles, elle a obtenu du sénéchal de Lyon, sur un simple certificat des banquiers expéditionnaires en cour de Rome, de pouvoir prendre possession de droit, à fin de jouir dès à présent des revenus de son prieuré, sous réserve de ne s'immiscer en aucune fonction du spirituel. Elle est donc installée à ce titre, le 24 décembre, par M<sup>re</sup> Jean Ricard, prêtre bachelier en théologie, curé de Saint-Jean d'Alcas au diocèse de Vabres. Les bulles de provisions, délivrées par le pape Innocent XI le 16



novembre 1686, étant enfin parvenues à leur destination, l'archevêque Henri de Villars accorde son visa à la nouvelle prieure le 2 février 1687 et, le même jour, procède à sa mise en possession réelle et solennelle, en présence d'Ennemond Alleman de Montmartin, chanoine-chantre de Saint-Maurice, de François de Corbeau et Claude de Vallin, chanoines de Saint-Pierre.

La principale affaire de son priorat est le procès avec le commandeur de Saint-Romain porté en appel devant le Parlement de Paris.

Antoine de Ponchon, nommé commandeur de Saint-Romain-en-Gal par bulles du grand-maître de l'ordre de Malte le 30 avril 1683, s'est donné pour tâche de rendre à son bénéfice son ancienne splendeur et de recouvrer les droits dont le malheur des temps et les absences de ses devanciers, souvent occupés à guerroyer contre l'infidèle, avaient provoqué la perte. Au premier rang de ces droits usurpés par d'autres il y avait la dîme, la dîme du vin notamment, la plus importante dans ce pays de vignobles. Il n'en percevait rien, et cependant il était le patron de la paroisse. Assimilant sa commanderie à un prieuré ordinaire, il se disait même prieur et curé primitif. C'est lui en effet qui nommait à la cure; et celle-ci, qui était en principe régulière, avait été longtemps desservie par des prêtres de son ordre. Partant de ce fait incontestable, il supposait que l'établissement de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem était à l'origine de la paroisse. Ailleurs, les Hospitaliers s'étaient installés dans des lieux incultes qu'ils avaient défrichés, la population y était accourue et leur église était devenue paroissiale. Il devait en être de même à Saint-Romain.

La prieure, ou l'avocat qui tient la plume en son nom, se gausse d'une telle ignorance. Dans l'antiquité, Saint-Romain était une partie de la ville de Vienne, celle qu'on appelait précisément Vienne la Belle, que le poète Martial a chantée et dont les crûs étaient renommés jusqu'à Rome. Quant à la paroisse, elle existait déjà à une époque reculée, comme en témoigne l'histoire des martyrs de Lyon et de Vienne sous l'empire de Marc-Aurèle. Ils y souffrirent le martyre le même jour et les juges ordonnèrent semblablement que leurs corps seraient brûlés et les cendres jetées dans le Rhône. Or, « il arriva que les cendres des martyrs de Lion surnagèrent sur les eaux du Rhosne jusqu'au lieu de Saint-Romain où elles s'arrestèrent et, par un effet merveilleux, les cendres des martyrs de Vienne remontèrent par le même fleuve jusqu'au même endroit, où elles s'arrestèrent pareillement. Ce miracle donna lieu à l'institution d'une feste appelée des Merveilles. Et le jour de cette feste, le clergé de Lion descen-



doit dans des bateaux jusqu'au sud. Saint-Romain et celui de Vienne alloit à sa rencontre jusqu'au mesme lieu où ces deux clergés s'estant assemblés rendoient des actions de grâces à Dieu: ce qui fait assez connoistre que dès ce temps-là le lieu et la paroisse de Saint-Romain estoient en existence et l'ont esté longtemps auparavant l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui ne s'est establi que lors des premières Croisades ».

Ce récit est emprunté à Chorier. On l'a seulement enjolivé d'un détail inédit: la remontée du Rhône par les cendres des chrétiens martyrisés à Vienne. Mais tout cela n'est que fable (37). Au surplus, la fête des Merveilles, qui est déjà célébrée à Lyon au IX<sup>e</sup> siècle, a été introduite assez tardivement à Vienne, où l'on n'a fait qu'en démarquer les rites, tout en laissant croire à une institution originale. Cette copie viennoise de la fête lyonnaise a peut-être commencé au XII<sup>e</sup> siècle, mais elle n'est pas attestée avant le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Il n'y a donc pas à en tirer argument pour dater la paroisse de Saint-Romain.

D'autre part, on ne doit pas oublier que la banlieue de Vienne a été complètement ravagée par les Sarrasins vers l'année 735: « les dévastations commises par les Sarrasins ou Maures d'Espagne dans cette partie de la ville de Vienne située sur la rive droite du Rhône transformèrent en un véritable désert une contrée auparavant si populeuse et si florissante. Des bois couvrirent dès lors toutes les hauteurs et donnèrent retraite aux bêtes fauves... Ce ne fut qu'à la longue que des cultivateurs entreprirent de planter de la vigne au milieu des décombres qui signalaient l'horrible catastrophe dont ce territoire avait eu à gémir et qu'ils ensemencèrent les portions de terrains moins surchargées de ruines » (38).

Lorsque les Hospitaliers s'installèrent à Saint-Romain dans le courant du XII<sup>e</sup> siècle, cette œuvre de défrichement et de renaissance économique n'était peut-être pas achevée et ils ont pu y prendre part. Ils ont eu en tout cas à reconstruire leur église. L'église dédiée à Saint-Romain martyr n'a pas d'histoire écrite, mais elle contenait des pièces archéologiques qui témoignent de son antiquité.

Jusqu'à la veille de la Révolution on y a vu, abrités sous des arcades latérales, quatre grands sarcophages de pierre, dont un seul nous est connu par le dessin qu'en a donné le viennois Pierre Rostaing au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle: il représente un cou-

---

(37) Chorier, *Antiquitez de Vienne*, p. 160 et *Histoire générale de Dauphiné*, t. I, p. 380.

(38) N. Cochard, *Notice sur Saint-Romain-en-Galles*, p. 21.



vercle en forme de toit à double pente ; sa décoration médiane figure d'un côté un vase où s'affrontent deux paons, de l'autre une croix ou deux autres paons sont adossés. Un autre sarcophage au couvercle bombé était placé, au temps de Chorier, à droite du maître-autel. A la même époque, une table de marbre était engagée dans le pavement du chœur : c'est l'építaphe d'Eufrasius. Son décor de phénix et de dauphins et surtout sa rédaction lui assignent le v<sup>e</sup> siècle. Les sarcophages sont un peu postérieurs (39).

Ces vestiges paléo-chrétiens, les Hospitaliers les ont découverts dans les ruines de l'église et remployés dans celle qu'ils ont reconstruite avec une partie des matériaux primitifs quand ils édifièrent leur commanderie. C'est de leur installation à Saint-Romain que date la création de la paroisse. Il y en avait bien une antérieurement, mais elle se nommait Saint-Ferréol d'outre-Rhône.

Après les invasions musulmanes, une charte de 873 prouve que l'ager de Saint-Ferréol s'étend au sud jusqu'au ruisseau de Vézeronce. Au siècle suivant, plusieurs chartes de donation à Cluny portent sur des domaines situés dans la paroisse de Saint-Ferréol au-delà du Rhône. Plus tard, l'archevêque Léger reconstitue le grand monastère grinien de saint Ferréol : il le confie d'abord à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille en 1036, puis à la collégiale de Saint-Julien de Brioude en 1067. Mais ces deux tentatives se soldent finalement par un échec et l'église de Saint-Ferréol redevient paroissiale. Elle est même bien vite usurpée par des laïcs, que la crainte des censures ecclésiastiques décide pourtant à s'en dessaisir. Le 7 mars 1083, les frères Hugues, Garin et Guichard la restituent à Dieu et à saint Maurice avec toutes ses dépendances et le tiers de la dîme, s'en réservant les deux autres tiers (40).

C'est à peu près dans les mêmes conditions que l'archevêque de Vienne céda aux Hospitaliers cette ancienne paroisse de Saint-Ferréol qui fut annexée à la nouvelle paroisse de Saint-Romain, laquelle prit dès lors un double vocable : « parrochia sancti Romani et sancti Ferreoli in Gallia ». De leur côté, les moniales de Sainte-Colombe durent céder à l'Hôpital plusieurs vignes qui leur appartenaient, sous réserve qu'elles continueraient à en percevoir la dîme. En 1238, dans la transaction par voie d'arbitrage intervenue entre le précepteur de Saint-Romain et la prieure Falca, qui précise les limites paroissiales outre Saint-

---

(39) A. Allmer, *Inscriptions de Vienne*, t. II, p. 513 et t. IV, p. 420. — De J. Saunier, *L'église des Chevaliers de Malte à Saint-Romain-en-Gal*, dans *Evocations*, 1956, p. 1565.

(40) Cartulaire de Saint-André-le-Bas, p. 274.



Romain et Sainte-Colombe et fixe à une sommée de vin la redevance annuelle de l'Hôpital au prieuré, il est très nettement spécifié que cette dîme est levée sur les vignes de la « maison de Saint-Romain » et sur elles seules ; il n'est jamais question des autres vignes situées dans la paroisse. Antoine de Ponchon avait certainement raison lorsqu'il soutenait que les dames de Sainte-Colombe, en percevant les deux tiers de la dîme du vin sur sa paroisse, commettaient une usurpation. Mais les magistrats parisiens ne se sont probablement pas donné la peine d'étudier ce vieux parchemin, et comme, selon le principe du droit, possession vaut titre, la sentence de 1685 fut confirmée en faveur du prieuré. Antoine de Ponchon fut plus heureux en d'autres circonstances. D'après Cochard, il avait extrêmement amélioré son bénéfice, soit en récupérant certains biens fonciers, soit en augmentant les revenus par une sage administration.

Gabrielle-Renée de Gordes mourut le 25 novembre 1697 et fut inhumée au caveau des prieures, dans la sacristie qui servait d'oratoire aux moniales et se trouvait au côté gauche du maître-autel. Le lendemain, Nicolas de Benoît, prêtre et docteur en théologie, vicaire général de Toussaint Rose, abbé de Saint-Pierre, conférait le prieuré de Sainte-Colombe à Angélique-Antoinette Rose, religieuse professe à l'abbaye de Saint-Césaire d'Arles et sœur de l'abbé.

Le 29 novembre, la prieure nommée, qui séjournait dans sa famille à Sainte-Colombe, est mise en possession « réelle, actuelle et corporelle » de son prieuré par Nicolas de Benoît, avec le cérémonial ordinaire à l'intérieur de l'église. Après quoi elle se présente à la porte du monastère pour en demander l'entrée. La sous-prieure, Marguerite de Suze, qui a fait assembler le chapitre et en a obtenu une réponse favorable, l'introduit alors dans la clôture et lui fait prendre séance dans la chaire des prieures. Les lettres de provisions sont ensuite transmises à Rome.

Bien que ses bulles tardent à venir, Angélique Rose administre paisiblement et sans trouble son prieuré. Le 20 septembre 1700, Dom Ildefonse Sarrazin en fait la visite. Il semble avoir constaté un certain relâchement et des contacts trop répétés avec les gens du monde. Aussi ordonne-t-il de « retrancher absolument toutes les entrées de personnes du dehors, même sous prétexte de services, à l'exception de celles qui sont nécessaires, comme confesseurs, médecins, apothicaires, chirurgiens et ouvriers. Il accorde cependant aux mères, sœurs, tantes et nièces des religieuses l'autorisation d'entrer dans le couvent quatre fois dans l'année. Il demande aussi qu'on établisse au plus tôt deux des dames pour portières, « que nous exhortons, dit-il d'être fort



exactes à empêcher les entrées inutiles et fréquentes ». Et il termine par ce détail assez inattendu : « On ne souffrira aucun chien dans le chœur ni au réfectoire, pendant que la communauté y sera et surtout pendant l'office divin »

Les bulles de la prieure sont signées par Clément XI le 8 décembre 1700. Il y est expliqué que le feu pape Innocent XII avait reçu et agréé le suppliche d'Angélique Rose le 6 décembre 1697, qu'il l'avait en conséquence autorisée à passer monastère à l'autre et à prendre possession du prieuré conventuel de Sainte-Colombe après les formalités d'usage. Mais les bulles, faute d'avoir été rédigées en forme authentique, sont restées sans effet. Clément XI renouvelle donc en son propre nom ce qui avait été déjà concédé par son prédécesseur.

Ces bulles ne sont pourtant expédiées de Rome que trois ans plus tard : elles parviennent à Lyon le 24 décembre 1703 et sont insinuées à Vienne, au greffe de l'archevêché, le 30 décembre. Mais quand il s'agit d'accorder le visa, l'officiel Aymar Guillet se dérobe et déclare qu'il faut d'abord soumettre le document romain au promoteur général du diocèse, pour qu'il soit ensuite procédé selon l'exigence du cas. Ce refus déguisé était inspiré par l'archevêque Armand de Montmorin, qui contestait la validité de la nomination faite par l'abbé de Saint-Pierre et se prétendait lui-même collateur du prieuré. Ce n'était pas la première fois qu'un conflit semblable se produisait ; mais comme la prétention de l'archevêque était sans fondement juridique, l'abbé de Saint-Pierre resta en possession de nommer la prieure de Sainte-Colombe, et Angélique Rose finit par être installée selon les formes régulières.

Au bout de deux ans, d'ailleurs, par une sorte d'échange où entraient en jeu des convenances de famille, Angélique résigna son prieuré en faveur de sa tante, Marguerite de Polloud de Saint-Agnin, abbesse de Saint-Césaire d'Arles depuis 1671, qui, de son côté, résigna son abbaye en faveur de sa nièce. L'une et l'autre rentraient ainsi dans le monastère où elles avaient fait profession. Angélique obtint l'abbaye de Saint-Césaire par brevet du roi en date du 15 août 1706 : elle devait y mourir le 10 septembre 1708, dans sa 50<sup>e</sup> année (41).

Les bulles de la nouvelle prieure, délivrées par le pape Clément XI, sont du 12 novembre 1706. Le 19 janvier suivant, elle était mise en possession par l'official Aymar Guillet qui ne soulève cette fois aucune difficulté. En 1713, sur résignation de Marguerite de Polloud, Christine-Françoise de Maugiron est pourvue du

---

(41) *Gallia christiana*, t. I, col. 623.



prieuré et installé le 4 décembre. Née le 10 octobre 1683, elle était fille de François de Maugiron, comte de Montléans, grand bailli de Viennois, et d'Angélique-Catherine de Sassenage. Sa sœur Justine et elle étaient religieuses professes de Sainte-Colombe. Christine mourut le 1<sup>er</sup> mai 1724.

Le jour même de sa mort, Jean-François de Boffin de Parnans, vicaire général de Pierre de Chabannes de Curton, abbé de Saint-Pierre, conférait le prieuré à Françoise-Gabrielle de Chabannes de Curton, nièce de l'abbé et religieuse professe de chœur au monastère de Notre-Dame des Anges, ordre de saint Benoît, établi au faubourg de la Chaussée à Montargis, diocèse de Sens. Mais elle n'accepta pas sa nomination et le prieuré fut donné à sa sœur, Charlotte-Elisabeth, religieuse au même monastère. Anne de la Baume de Pluvinel, religieuse de Sainte-Colombe, en prit possession en son nom le 24 mai.

Au début de son priorat, le vieux privilège d'entrée en franchise des vins et blés de la dîme est de nouveau remis en question. Il faut donc encore produire l'exemption octroyée en 1413 par Charles VI (laquelle est d'ailleurs invariablement attribuée à Charles V le Sage mort en 1380), plusieurs fois confirmée par la suite en dernier lieu par Louis XIV. On y ajoute une déclaration des officiers de l'Hôtel-de-Ville de Vienne, qui attestent qu'ils ont toujours vu les dames de Sainte-Colombe jouir de cette immunité. Après examen de ces pièces, le Conseil d'Etat rend en leur faveur, le 24 juillet 1725, un arrêt de maintenue. Et par lettres patentes, données à Fontainebleau le 6 septembre suivant Louis XV ordonne « qu'elles demeureront exemptes de toutes impositions ou douanes de quelque nature ou qualité qu'elles soient, pour le passage dud. Sainte-Colombe dans lad. Ville de Vienne, pour les vins et denrées de leur crû seulement ». Arrêt du Conseil et lettres patentes sont enregistrés au Parlement de Grenoble le 28 février 1726 (42).

En 1727, la prieure et les religieuses dressent un état des biens de leur communauté pour satisfaire à la demande de l'Assemblée Générale du clergé de France, du 12 décembre 1726. Les principales ressources du prieuré consistent dans les revenus de leurs domaines, savoir :

1° Beaupré ou l'île Barlet, arrenté à Guillaume et Jean Champin pour six ans, par acte du 29 avril 1721, au prix annuel de neuf cent livres, trois bennes de noix, six chapons paliers et six poulets. Au total: 907 livres 13 sous.

---

(42) Arch. de l'Isère, B. 2478. — Inventaire sommaire, t. II, p. 44.



° Le domaine de Mions, au diocèse de Lyon, arrenté à François Masson pour six ans, par acte du 23 décembre 1723, au prix annuel de sept cents livres argent, trois bichets froment, six chapons paliers et un cochon de la valeur de vingt-cinq livres. Au total: 733 l. 8 s.

3° Le domaine de Saint-Maurice de l'Exil, au mandement de Roussillon, arrenté, avec un petit terrier compris dans le bail, à Jean Dumas, par acte du 3 janvier 1721, au prix annuel de deux cent soixante livres argent, un quintal de chanvre teillé et six chapons paliers. Au total: 274 l. 8 s.

4° Le domaine de Boisset, rue Sainte-Colombe, naguère arrenté au prix annuel de trois cent vingt quatre livres argent et six bennes de noix, maintenant cultivé à mi-fruits par Guillaume et Louis Remiller, le revenu net restant à peu près équivalent soit 329 livres.

5° Le domaine de la Jacquetière, sur Sainte-Colombe, arrenté à Pierre Cosse pour huit ans, par acte du 23 décembre 1720, au prix annuel de soixante-six livres argent, cent bichets froment, vingt bichets seigle, trois bichets orge, quinze livres de beurre, trois cents œufs, six chapons et un agneau de lait. Au total : 311 l. 3 s.

6° Le domaine de Saint-Cyr, arrenté à Antoine Coste pour sept ans, par acte du 17 novembre 1724, au prix annuel de cent quarante deux livres, soixante cinq bichets froment, soixante cinq bichets seigle, six chapons paliers et quinze livres beurre. Au total: 375 livres 13 sous.

7° La maison appelée le Pater, au bourg de Sainte-Colombe, avec ses dépendances: vigne, jardins et terre, le tout arrenté à Antoine Chaléat pour neuf ans, par acte du 23 décembre 1720, au prix annuel de deux cents livres.

8° La maison du Port de la Traille, contiguë au prieuré et consistant en deux boutiques, louées verbalement: l'une à Antoine Grabot et l'autre à François Dijon, qui en donnent 10 l. chacun.

A ces revenus fonciers s'ajoutent:

1° Les dîmes: sur Saint-Colombe, en totalité; sur Saint-Cyr, un tiers; sur Saint-Romain, les deux tiers. Elles sont arrentées à sieur Louis Carre, pour six ans, par acte du 20 février 1719, renouvelé pour six autres années à l'expiration du bail, au prix annuel de six cent trente sept livres 10 sous et quatre vingt treize charges de vin. Au total: 1.102 l. 10 s.

2° Une rente noble sur Sainte-Colombe, arrentée à M<sup>e</sup> Laurent Lentillon notaire, par acte du 1<sup>er</sup> décembre 1716, au prix de quarante cinq bichets froment, soit 90 l.



3° Dix articles de pensions foncières montant annuellement à 120 l.

4° Une rente sur le clergé de Vienne, qui produit, à deux pour cent, 114 l.

5° Une rente de 10 livres sur les états du roi « pour la fondation d'une antienne chaque jour, à la fin de leurs complies, pour la conservation du Roy, laquelle antienne elles n'ont jamais omis de chanter ».

Le revenu total du prieuré arrive donc à 4.598 l. 5 s. Mais il faut en déduire les charges (portions congrues, réparations aux bâtiments et aux fonds, décimes, aumônes, etc.) qui s'élèvent à 2.234 l., année commune. Et comme la nourriture des dames de chœur et celle des sept domestiques monte à 2.760 livres, le déficit annuel est de plus de 350 livres, de telle sorte que le budget ne peut être équilibré que par des emprunts (43).

Charlotte-Elisabeth de Chabannes de Curton eut encore deux procès à soutenir : l'un contre le sieur Rostin, directeur des Aides à Saint-Etienne en Forez, pour les droits de jaugeage et courtage sur leurs vins ; l'autre contre Jean-Baptiste Rey, curé de Saint-Romain-en-Gal, au sujet des dîmes noales de sa paroisse.

A sa mort, survenue le 28 août 1743, le vicaire général de Lucrèce-Henri-François de la Tour de la Chau Montauban, abbé de Saint-Pierre, nomma prieure Madeleine-Angélique, sœur de l'abbé et religieuse professe de chœur au monastère des dames bénédictines de Soyons, au diocèse de Valence (44). Le 5 septembre, Marie-Anne de Moreton de Chabrillan du Mein, religieuse de Sainte-Colombe, prenait possession du prieuré en son nom.

La dernière prieure est Jeanne-Madeleine de Tarnésieu d'Artas. Elle a été nommé le 9 mars 1782 par Louis XVI, car depuis la fusion des chapitres de Saint-Pierre et de Saint-Chef, le droit de collation au prieuré de Sainte-Colombe appartient au roi, bien que François de Regnault de Bellecize soit toujours abbé de Saint-Pierre et que les autres prieurés dépendant de la collégiale restent à sa nomination.

Le 25 février 1783, un arrêt du Conseil d'Etat confirme aux dames de Sainte-Colombe, sur leur requête, l'exemption du droit de douane pour l'entrée à Vienne des vins et denrées de leur crû, selon la forme et teneur des lettres patentes de 1725.

---

(43) *Etat des biens du monastère des Bénédictines de Sainte-Colombe-les-Vienne*, publié par A.-L. Julien, Vienne, 1874, broch. de 12 p.

(44) Bibl. de Vienne, ms. 116, fol. 314.



Mais le régime des privilèges touche à sa fin et il va disparaître, en même temps que les maisons religieuses qui en avaient vécu. Le 6 juillet 1790, en exécution des décrets de l'Assemblée nationale sanctionnés par le Roi le 26 mars précédent, les officiers municipaux de Sainte-Colombe se rendent au monastère pour arrêter et parapher les livres de comptes, dénombrer les religieuses et recevoir leurs déclarations. La communauté comprend neuf dames professes :

Marie-Françoise de Vellein, née le 3 décembre 1730.

Anne-Etiennette de Gayan, née le 8 juin 1730.

Marie-Madeleine de Vachon, née le 12 avril 1742.

Anne de Vaugelet, née le ..décembre 1739.

Marie-Anne-Blandine du Peloux, née le 2 juin 1753.

Gabrielle-Marie du Peloux, née le 22 novembre 1755.

Jeanne-Marie de Molette de Morangier, née le 28 sept. 1755.

Marie-Françoise de Satillieu, née le 25 février 1758.

Catherine-Charlotte du Peloux, née le 7 juin 1759.

Conformément à la loi elles peuvent sortir de leur couvent, mais elles optent toutes, sauf Anne de Vaugelet, pour la vie commune. Ce n'est du reste qu'un répit. Le décret du 17 août 1792 ordonne l'évacuation avant le 1<sup>er</sup> octobre et la mise en vente de toutes les maisons encore occupées par des religieux ou des religieuses. Le 22 septembre, Françoise de Satillieu, Marie-Anne, Gabrielle et Charlotte du Peloux quittent le ci-devant monastère des Bénédictines et se retirent à Satillieu, département de l'Ar-dèche. Le 24 septembre, Marie-Françoise de Vellein, Etiennette Gayan, Marie-Madeleine de Vachon, Jeanne-Marie de Morangier, accompagnées de Marianne Audras, sœur donnée, vont résider à Vienne.

Beaucoup d'autres ex-religieuses y ont cherché refuge et elles y vivent à peu près tranquilles jusqu'au 7 floréal an II, 26 avril 1794, où le Comité de surveillance révolutionnaire lance un mandat d'arrêt collectif contre celles qui n'ont pas prêté le serment Liberté-Egalité. Seule Marie-Françoise de Vellein figure dans cette liste et encore n'a-t-elle pas été emprisonnée car, depuis le 4 août 1793, elle habite à Romans chez le citoyen Amédée du Vivier, son beau-frère, qui a aussi donné asile à Etiennette de Gayan (45).

Marie-Madeleine de Vachon et Jeanne-Marie de Morangier, qui ont sans doute prêté le serment requis, ne sont pas inquiétées.

---

(45) *Procès-verbaux du comité de surveillance de Vienne la Patriote*, publiés par Eug. Chaper, Grenoble, 1888, p. 37. — Arch. de l'Isère, H. 678.



Elles sont inscrites parmi les pensionnaires de la Nation dans les états de l'an V et de l'an VI. On trouve également, en l'an VI, le nom d'Anne de Vaugelet.

Les Bénédictines de Sainte-Colombe étaient encore dans leur monastère que déjà leurs domaines ruraux et leurs immeubles du bourg étaient vendus comme biens nationaux. L'estimation en fut faite par Montucla, notaire à Condrieu, Brosette, notaire à Givors, et Floris-Joseph Peignard, notaire à Vienne et géomètre expert. Les adjudications eurent lieu ensuite devant le district de la Campagne de Lyon, en présence des commissaires désignés par les communes intéressées. Voici le sommaire de ces opérations (46).

17 mars 1791.

463. Domaine de Beaupré ou l'Ile-Barlet : bâtiment, 117 bicherées de terres, 23 hommées de vignes, à Saint-Romain-en-Gal. Estimé 15.151 l. 14 s. — Adjugé 46.000 l. à Jean Meleix, de Loire, qui déclare ne savoir signer.

464. Domaine de Boisset : bâtiment, 67 bicherées de terres, 53 hommées de vignes, à Sainte-Colombe. Est. 12.128 l. 6 d. — Adj. 35.800 l. à Antoine Grange dit Desgranges, de Loire.

18 mars 1791.

468. Domaine Jaquetary (la Jacquetière) : maison, 486 bicherées de terres, 29 hommées 1/2 de vignes, à Sainte-Colombe et Saint-Cyr. Est. 11.490 l. 8 s. — Adj. 28.300 l. à Louis Chaumartin, de Vienne, Grande-Rue.

21 mars 1791.

487. Maison et jardin, à Sainte-Colombe, au-devant du port, Est 396 l. — Adj. 1.175 l. à Jean-Baptiste Dumas, de Sainte-Colombe.

488. Bâtiment et cuvage à Sainte-Colombe. Est. 990 l. — Adj. 5.800 l. à Antoine Michoud, de Lyon, rue Saint-Jean.

489. Bâtiment dit Le Pater, à Sainte-Colombe. Est. 1.980 l. — Adj. 3.900 l. à Philippe Gerin de Sainte-Colombe.

25 mai 1791.

758. Bâtiments, terres de 217 bicherées et 4 couperées, vignes de 20 hommées 1/2, à Saint-Cyr-sur-Rhône. Est. 10.500 l. — Adj. 32.400 l. à Jean Girard, conseiller du roi, notaire à Lyon.

---

(46) *Département du Rhône. Documents relatifs à la vente des biens nationaux*, publiés par Sébastien Charlety, Lyon, 1906. Les numéros d'ordre sont ceux qui figurent dans cet ouvrage. — Voir aussi E.J. Savigné, *Histoire de Sainte-Colombe-les-Vienne*, Vienne 1903.



763. Terre de 6 bicherées, vigne de 12 hommées, à Saint-Romain-en-Gal. Est. 3.916 l. — Adj. 8.200 l. à Antoine Michoud, de Lyon, rue Saint-Jean.

Sept mois plus tard, le 19 décembre 1791, le procureur de la commune requiert l'abandon de l'église des Bénédictines en tant qu'église paroissiale. Il fait valoir dans son exposé « qu'elle est du plus difficile accès, qu'il faut pour y parvenir descendre un grand nombre d'escaliers, que dans les temps pluvieux ou de neige il arrive souvent que les paroissiens, qui ne portent partout que des galoches, tombent dans l'escalier, que plusieurs se sont fait des blessures dangereuses, qu'elle est d'ailleurs malsaine; que ces motifs déterminoient la majeure partie des citoyens à aller à la messe chez les Cordeliers, dont l'église est plus spacieuse et plus claire, plutôt que d'aller à la messe de paroisse ». Il serait d'ailleurs malaisé de trouver un acquéreur quand on vendra le monastère si l'église, qui en fait partie intégrante, en était détachée. Le conseil général approuve ces raisons et prend une délibération conforme: il demande que la paroissialité soit transférée à l'église des Cordeliers.

En attendant que l'Administration départementale ait approuvé ce changement de local, le curé constitutionnel Simon est installé à titre provisoire dans la nouvelle église de paroisse, le jour de Noël. Il y célèbre aussitôt la grand-messe, en présence des officiers municipaux décorés de leurs écharpes.

Le 20 juillet 1792, la municipalité fait descendre les trois cloches des Bénédictines. La plus grosse est hissée au clocher des Cordeliers; les deux petites envoyées à la fonte.

Enfin, le 15 décembre 1792, a lieu la vente du monastère. Bâtiments, église, cloître, jardin et terrasse sur le Rhône ne forment qu'un seul lot. Sur estimation de 17.000 livres, le tout est adjugé, au prix de 33.000 livres, à Gabriel Faugier, notaire à Sainte-Colombe (n° 904).

Ainsi s'achève, sur une vente aux enchères, l'histoire du prieuré de Sainte-Colombe. Telle qu'elle est aujourd'hui, la maison de celles qu'on nommait parfois, jusque dans les pièces officielles, les « grandes dames » et qui se plaisaient elles-mêmes, dans les derniers temps, à souligner la noblesse de leur race et à publier qu'elles étaient « toutes de grande condition », ne donne certes aucune impression de grandeur. Elle s'intègre aux autres maisons de la rue, dont elle ne se distingue que par un portail de style classique, assez bien conservé.



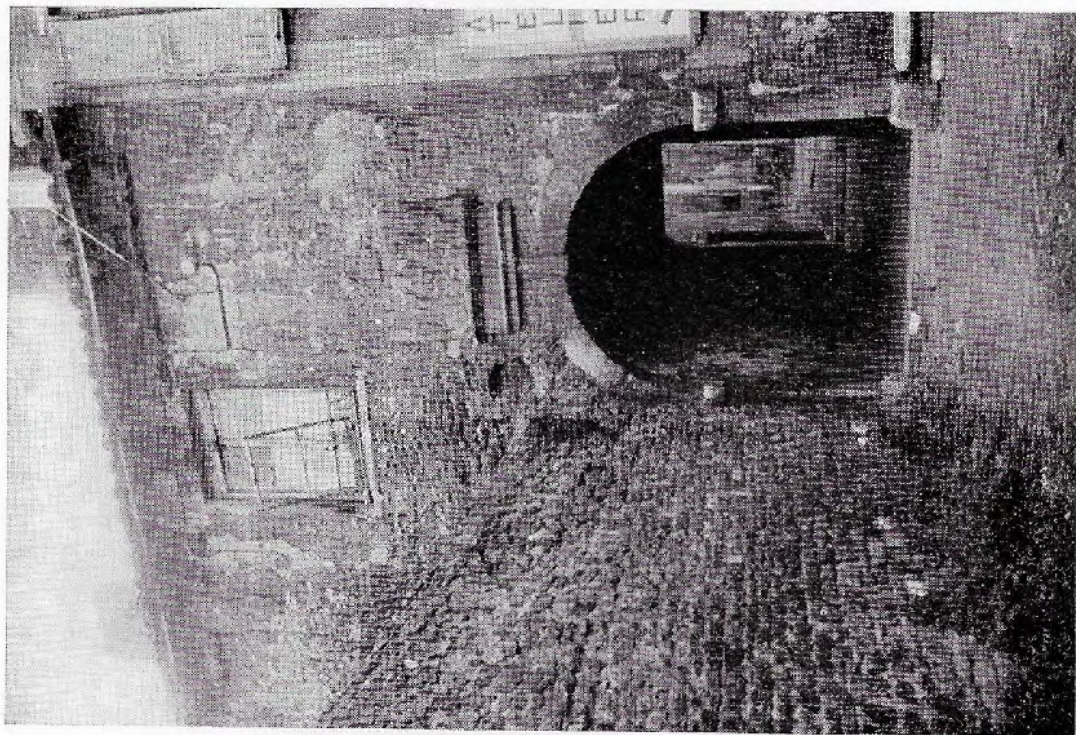
Les jambages sont des piliers de pierre retailés en bossage et le linteau monolithe simule un appareillage en claveaux obliques. Cet encadrement est surmonté d'un fronton en plein cintre, de fort relief, terminé par une imposte. Dans le tympan est sculpté un cartouche armorié, cantonné de deux blasons plus petits : ce décor féodal a été martelé à la Révolution. Le portail a été bâti aux frais de Scipion de Polloud de Saint-Agnin, ainsi que le rappelle l'inscription de 1623 : « aditus et vestibulum ».

Il sert maintenant d'entrée à une habitation et c'est par un couloir latéral qu'on accède à la cour intérieure, qui était autrefois en dehors de la clôture. On y voit dans la muraille, à l'issue de l'ancien vestibule, une niche sans statue et, plus loin, au milieu de la face méridionale, un panneau ornemental en rempli. Au-dessous, un passage voûté conduit à une seconde cour, dépourvue de tout caractère. Sans doute était-ce le cloître du prieuré. De l'église qui devait lui être accolée au midi il ne subsiste aucune trace apparente.

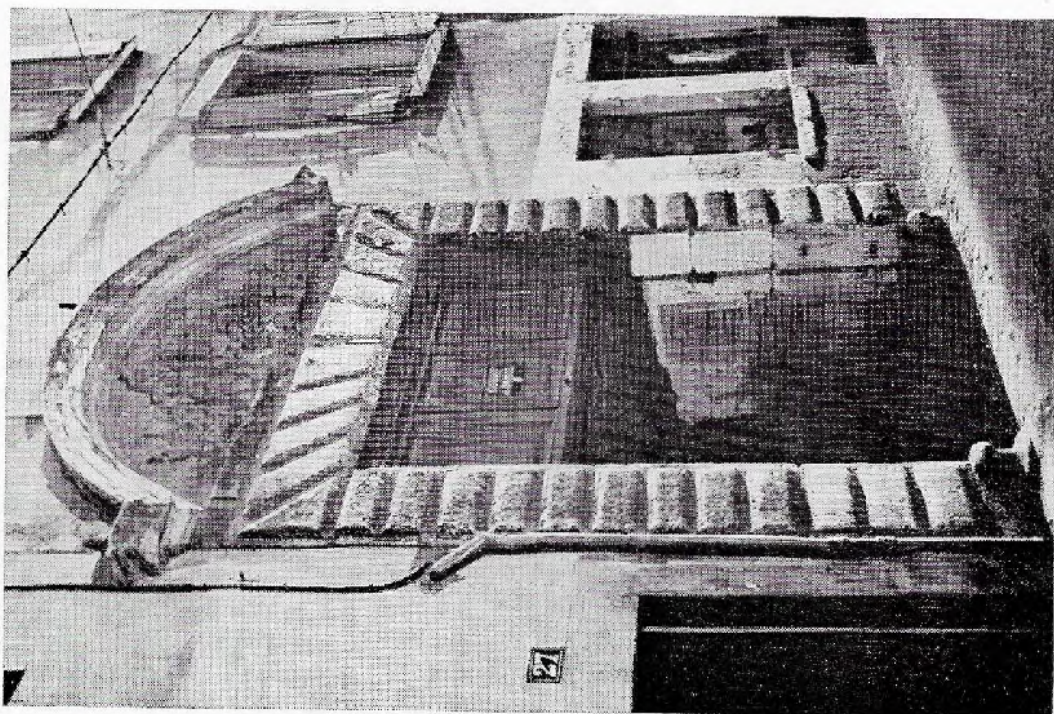
Une gravure anonyme du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, souvent reproduite, qui représente la Ville de Vienne en Dauphiné, montre au premier plan le bourg de Sainte-Colombe, resserré dans sa vieille enceinte, avec les deux chemins qui aboutissent, l'un à la porte de Givors et l'autre à celle d'Ampuis. Le territoire d'outre-Rhône est en majeure partie occupé par des champs labourés et des vignes ; et l'agglomération elle-même, déjà bien à l'étroit, est encore envahie par les cultures. Ce dessin n'inspire qu'une confiance limitée, car les œuvres de cette époque ne se soumettent guère à la vérité objective : la fantaisie de l'artiste s'y donne carrière, sans respecter les lignes du paysage ni la forme exacte des monuments. Les collines de Vienne, par exemple, y apparaissent comme des monts abrupts, difficilement accessibles et coupés de précipices. Les églises sont aussi irréelles, avec leurs clochers et leurs flèches arbitraires. Et si la cathédrale de Saint-Maurice n'est pas trop défigurée, en revanche l'abbatiale de Saint-Pierre est tout à fait méconnaissable : sa façade, à deux étages ajourés de trois séries de fenêtres horizontales, et les trois pavillons de sa toiture ne relèvent que de la fiction.

Le bourg de Sainte-Colombe semble traité avec moins de désinvolture. On y remarque, de gauche à droite, le couvent des Cordeliers qui est hors des murs et possède sa clôture particulière ; puis, la haute tour de Philippe de Valois à la tête du pont ; à côté, une sorte de clocher avec un toit en pyramide, auquel on ne sait quel nom donner ; un peu plus loin, un édifice assez modeste sommé d'une croix, qui est sans doute la chapelle de Saint-Dominique dans l'ancien cimetière des pauvres ; enfin,



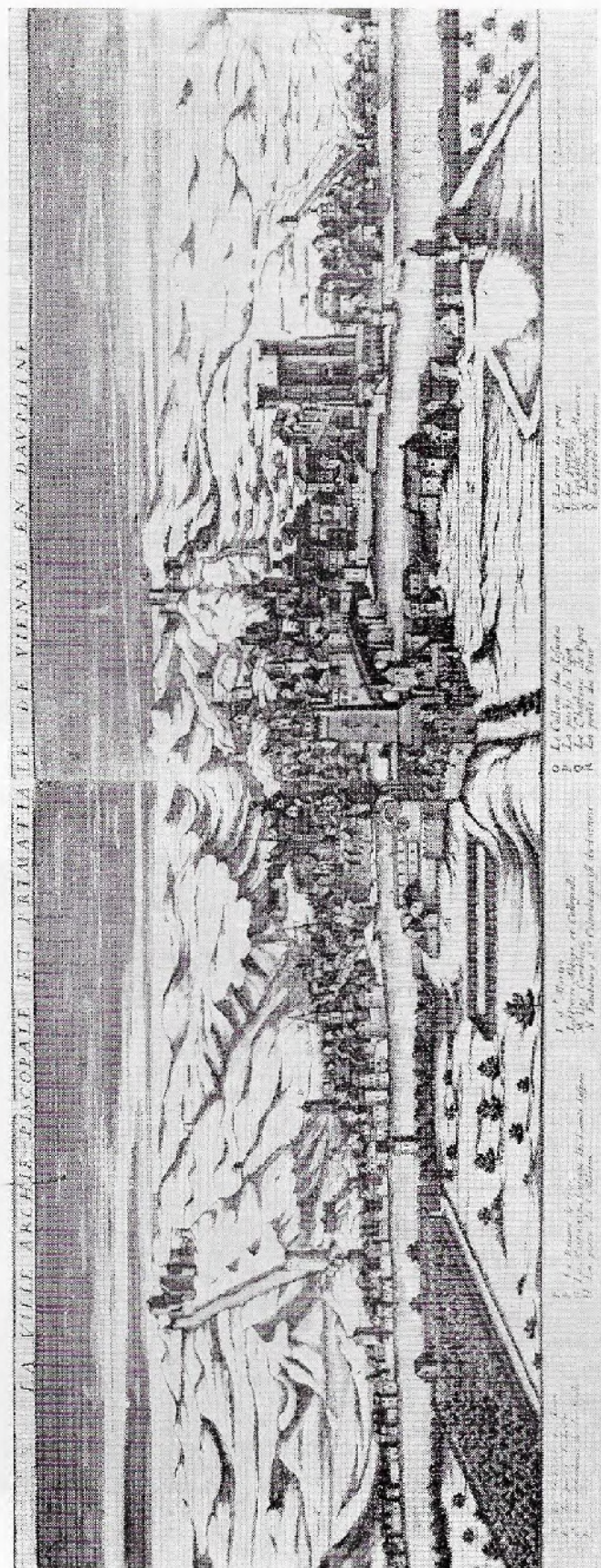


La cour intérieure, vue partielle, état actuel.



« Le portail de style classique, assez bien conservé », 1623.





Cette gravure n'est pas exactement celle dont fait mention P. Cavard. Vienne en 1655, si souvent reproduite dans nos bulletins. Le prieuré est assez fidèlement représenté. Pour le reste, elle mérite les mêmes observations et critiques...



à l'extrémité, jouxte le mur d'enceinte, deux bâtiments plus élevés qui se font suite : une chapelle à clocheton et une église à clocher.

C'est le monastère des Bénédictines. La vue en est évidemment schématique et sa fidélité est loin d'être sans reproche, puisque l'église y est parallèle au Rhône, alors qu'elle était régulièrement orientée et que son abside touchait presque au chemin de halage. Toutefois la chapelle à clocheton n'a pas été inventée. Elle doit correspondre à cette chapelle des cloîtres où Claude Mitte de Chevrières avait son tombeau. Selon Chorier, elle était dédiée à Saint Jean.

On a donc sous les yeux un aspect fragmentaire du prieuré au XVII<sup>e</sup> siècle. Ce témoignage graphique, si imparfait qu'il soit, garde malgré tout sa valeur, car il permet au moins d'évoquer le passé. De son côté et mieux encore, le portail d'entrée maintient *in situ* le souvenir du monastère où pendant plus de huit cents ans, ont vécu sous la règle de Saint Benoît les religieuses de Sainte-Colombe.

10 juillet 1959,

P. CAVARD.



## LISTES NOMINATIVES

### PRIEURES

Porteria, 1199 († 9 mai).	Eléonore de Vichy de Champron, 1648-1686 († 18 février 1687).
Falca, 1238.	Gabrielle-Renée de Simiane de Gordes, 1686-1697 († 25 novembre).
Elisabeth, 1264.	Angélique-Antoinette Rose, 1697-1706 († 10 décembre 1807).
Paule Arenchi, 1296-1321.	Marguerite de Polloud de Saint-Agnin, 1706-1713 († 17 janvier 1714).
Marguerite Rancon, 1327.	Christine-Françoise de Maugiron, 1713-1724 († 1 <sup>er</sup> mai).
Catherine Falatier, 1360-1397.	Charlotte de Chabannes de Curton, 1724-1743 († 28 août).
Guiette Girin, 1408-1413.	Angélique de la Tour-Montauban, 1743-1782.
Guigonne Girin, 1438.	Jeanne-Madeleine de Tarnésieu d'Artas, 1782-1790.
Florimonde Archimbaud, 1453-1469.	
Philippe Ymbaud, 1495-1509.	
Françoise d'Optevoz, 1509-1516.	
Antoinette de Martel, 1516-1534 († 27 avril 1537).	
Aymare de Martel, 1435-1559.	
Catherine de Martel, 1559-1589.	
Claude Mitte de Chevrières, 1602-1611 († 22 juin).	
Laurence de Simiane, 1611-1648.	

### (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)

Le premier chiffre indique l'entrée au prieuré ou la profession religieuse, le second la dernière mention.

Philiberte de Martel, 1602-1614.	Louise de Bernard du Bourg, 1613-1659.
Marguerite de Maugiron, 1602-1626.	Claude de la Poype-Saint-Jullien, 1614-1659.
Anne de Maugiron, 1602-1630.	Claude de Gramont de Vachères, 1614-1679.
Laurence de Simiane, 1602-1648.	Françoise de Buffevent, 1614-1623.
Marie le Bretton, 1603-1659.	Marguerite de Buffières, 1615-1640.
Marguerite de Conflain, 1604-1659.	Madeleine de la Baume de Suze, 1616-1678.
Gilberte Pigeon, 1610-1649.	Eléonore de Vichy de Champron, 1623-1686.
Drevonne-Françoise Pigeon, 1610-1659.	Anne-Marie de Polloud, 1628-1640.
Marie Thomé, 1612-1659.	Anne de Simiane de Gordes, 1628-1659.
Marie de Fillion, 1612-1623.	
Louise de la Rype-Saint-Jullien, 1612-1679.	
Laurence de Buffevent, 1615-1623.	
Hélène de Vallin, 1613-1659.	



Antoinette de Foysin, 1605-1623.  
 Marie Polailon, 1606-1623.  
 Isabeau des Champs, 1607-1659.  
 Louise des Champs, 1607-1623.  
 Anne de Chivallet de Chamont, 1608-1651.  
 Virginie Jas, 1609-1651.  
 Diane d'Ancezune de Caderousse, 1659-1707.  
 Lucrèce de Caderousse, 1659.  
 Marguerite du Bourg, 1678-1687.  
 Anne du Sauzey, 1678-1724.  
 Diane de la Porte de Montagnieu, 1678-1724.  
 Anne de Pluvinel, 1678-1724.  
 Spirite de la Baume de Pluvinel, 1678-1724.  
 Louise de Gramont, 1678-1707.  
 Charlotte Alleman de Montmartin, 1687-1724.  
 Reine de Sérézin, 1687-1697.  
 Madeleine de Loras de Bellaccueil, 1687-1743.  
 Cathorine de Gramont-Riquemont, 1697-1743.  
 Isabeau de Gy de Vaugrigneuse, 1707-1743.  
 Louise-Françoise de Champron, 1690-1724.  
 Marie de Madières, 1697-1724.  
 Claude de Brunier de Larnage, 1707-1743.  
 Marie de La Tour, 1632-1697.  
 Antoinette de Polloud, 1633-1659.  
 Antoinette de Jannériat, 1649-1687.  
 Catherine de Guinetière, 1649-1679.  
 Marguerite de la Baume de Suze, 1651-1697.  
 Marguerite de la Vénerie, 1659-1697.  
 Angélique de Revel, 1659.  
 Marguerite de Polloud, 1659-1713.  
 Anne de Parnans de Boffin, 1659.  
 Adrienne de Scize, 1659-1687.  
 Hélène de la Porte de Boczosel, 1659-1707.  
 Marie-Françoise de Vellein, 1754-1792.  
 Anne-Etiennette de Gayan, 1754-1792.  
 Gabrielle de Mercy, 1754.  
 Marie-Madeleine de Vachon, -1792.  
 Anne de Vaugelet, -1790.  
 Marie-Anne du Peloux, -1792.  
 Gabrielle-Marie du Peloux, -1792.  
 Marie-Françoise de Satillieu, -1792.  
 Jeanne-Marie de Molette de Morangier, -1792.  
 Catherine-Charlotte du Peloux, -1792.  
 Justine de Maugiron, 1707-1754.  
 Clémence de Tarnésien d'Artas, 1707-1724.  
 Christine-Françoise de Maugiron, 1707-1724.  
 Marie-Anne de Chaponnay, 1724-1743.  
 Marguerite de Corbeau de Saint-Franc, 1724-1743.  
 Marguerite de Corbeau de Vaulserre, 1724-1743.  
 Hélène de Foyssin, 1724-1743.  
 Claude de Moretton d'Angerès, 1724-1743.  
 Marianne de Moretton du Mayn, 1724-1754.  
 Colombe de Gramont, 1724-1754.  
 Charlotte de Chabannes, 1743-1754.

### CURES DE SAINTE-COLOMBE

Soffred de Communay, 1343.  
 Vincent Périer, 1408.  
 Pierre de Moirenc, vic., 1408.  
 Jean Gaudin, 1416.  
 Jean Forissier, 1462.  
 Claude Moyroud, 1486.  
 Antoine de Boucharrin, 1509.  
 Guillaume Thomasson, vic., 1551-1559.  
 Claude Revouat, 1572-1579.  
 Pierre Ginibille, 1607.  
 Jean Fontaine, 1610 (4 juillet).  
 Alexandre Gagneux, 1610 (12 août) - 1644 († 18 avril 1647).  
 Annet Chardon, 1644 (16 juin) - 1662 († 3 novembre).  
 Michel Mège, 1662 (26 novembre) - 1694.  
 Jean Ricard (29 juin) 1694 - 1724 († 18 janvier 1729).  
 Jean Ricard, neveu, 1724-1776 († 8 novembre 1780).  
 Jean Pichot, 1776 (25 février) - 1791 († 29 mars 1800).  
 Pierre Simon, curé constitutionnel, 1791 (20 juin).



# La Société Dante Alighieri

## COMPTE RENDU DES ACTIVITES POUR L'ANNEE 1971 DU COMITE LOCAL

Pendant l'année 1971, la Société Culturelle Dante Alighieri a donné en soirée cinq séances de projections-causerie, assurées, comme c'est le cas pour presque toutes depuis la fondation du Comité local, par M<sup>lle</sup> Elisabeth Jossier.

La première avait été fixée au 13 janvier et a dû être renvoyée à cause du mauvais temps. Elle a eu lieu le 10 février. Sous le titre : « Rome, les coins que nous aimons », les projections entraînaient le public tantôt dans les lieux les plus fameux, tels le Forum, le Colisée, le Vatican, et tantôt dans des coins peu connus, hantés par les familiers de la ville éternelle, comme la place des Chevaliers de Malte, où par le trou de la serrure de leur Villa, on aperçoit la Coupole de Saint-Pierre. La séance était suivie de l'Assemblée générale.

Le 30 mars, « Petites Villes et Grand art » présentait un choix de villes peu importantes ou pas importantes du tout, qui possèdent des trésors artistiques. Le nombre en est si grand en Italie que M<sup>lle</sup> Jossier avait dû limiter son choix au nord et au centre de la péninsule. Le voyage partait de la Ligurie, passait en Toscane et en Ombrie, allait jusqu'à Ostie, puis remontant par les Marches et l'Emilie, gagnait la Vénétie, le Frioul et le même le Haut Adige, pour redescendre en Lombardie et finir près de Turin. Il y avait de tout, en ces vingt-cinq lieux : de l'étrusque, du romain, du paléo-chrétien et du roman, du gothique et de la Renaissance. Un enchantement pour les yeux : les paysages étaient aussi variés que les monuments, et tant de noms jamais cités jusque-là !

La soirée du 28 avril était consacrée à Venise et répondait aux cris d'alarme et aux appels au secours lancés en Italie et en France pour la sauvegarde de la reine de l'Adriatique. Ce fut une promenade longue, complète, détaillée par les « rii et les calli », sur les grandes places, mais en s'arrêtant aussi sur les « campielli », les placettes où blanchioie un puits, et sur les petits ponts pour contempler quelque gondole qui glisse lentement sur l'eau moirée. « Venise, les coins que nous aimons », on s'aperçoit en les revoyant qu'on les aime tous...

Les activités de la Société reprenaient le 17 novembre pour une soirée consacrée au compte rendu d'un voyage que M<sup>lle</sup> Jossier fit en mai avec deux membres de la Société : « En quinze jours, que de choses vues ! » Vision printanière du beau mois de mai : En Emilie, dans les Marches, en Ombrie, en Toscane ! Sur l'écran passèrent des vues de plus de trente localités différentes, des paysages, des monuments, des portraits : c'est de l'Italie bien vivante.



La dernière séance avait lieu le 17 décembre : « Ravenne, la Byzance italienne » illustrait, en une première partie l'histoire de Constantinople et le rayonnement de l'art byzantin. La deuxième partie résumait l'histoire de Ravenne. Les photos emmenaient les spectateurs jusqu'à l'actuel Istamboul, en Grèce, en Calabre, en Sicile, à Venise et même jusqu'à Moscou. Elles présentaient ensuite Ravenne en détail. De nombreuses diapositives de mosaïques donnaient une idée nette de ce qu'est cet art particulier et la séance se terminait devant le tombeau de Dante Alighieri, mort à Ravenne en 1321.

L'année 1971, comme l'année 1970, a compté cinq séances, ce qui est le chiffre optimum étant donné le nombre bien accru des manifestations qui occupent les soirées viennoises.



## Chronique des arts

### LA GALERIE DE LA PYRAMIDE

L'an 1971 commence à Vienne sous les meilleurs auspices : une vaste galerie, certainement la plus belle de toute la région, a ouvert ses portes avenue Fernand-Point, sous la direction de M. Reynaud. Vaste, car elle peut accrocher un nombre très important de toiles à ses cimaises et beaucoup d'objets sur ces socles et présentoirs ; l'éclairage y est suffisant et ses murs de pierres brutes apparentes laissent aux œuvres exposées toutes leurs qualités de rayonnement. Les amateurs d'art trouvent dans cette galerie non seulement une satisfaction pour leurs goûts artistiques, mais les nourritures terrestres n'y sont pas oubliées puisqu'un bar est tapi tout au fond de la salle et des tables permettent de se reposer après avoir moutonné le long des cimaises, de se rafraîchir et de déguster quelques-uns des trois cents et quelques fromages que la France se plaît à fabriquer pour notre délectation. On peut regretter toutefois que cette galerie soit assez éloignée du centre de notre ville ; en dehors des vernissages sera-t-elle suffisamment visitée et le voisinage de l'Illustrissime Table lui amènera-t-il des amateurs, des visiteurs, des acquéreurs nombreux ? Nous souhaitons que le dieu qui a favorisé en ce lieu la gastronomie n'oublie pas les artistes qui ont confié leurs espoirs à la galerie de la Pyramide.

Ce sont les élèves des Beaux-Arts de Lyon qui, les premiers, ont inauguré les murs et, espérons-le, dégusté les fromages. Il est toujours réconfortant pour les jeunes artistes de voir leurs œuvres accrochées. Ils les considèrent alors avec un œil différent et, rassemblées, les jugent tout comme le public qui fut nombreux à ce vernissage à la fois de la galerie et de leurs tableaux ; les œuvres furent de qualités diverses, mais on ne peut demander à des élèves d'atteindre à la maîtrise d'entrée de jeu. Disons que l'ensemble fut sympathique et que quelque espoir fut permis.

L'exposition suivante fut consacrée à deux artistes l'un et l'autre très intéressants : du premier, le peintre Der Markarian, nous dirons le plus grand bien ; c'est un coloriste délicat qui sait mêler à ses jeux de couleur le rythme des formes harmonieuses, ses paysages, ses compositions sont vraiment très agréables à regarder. Nous avons moins apprécié ses visages, tous traités d'une manière un peu trop systématique ; on aurait aimé plus de diversité dans les expressions, plus de nuances dans les tons, mais l'ensemble est très bon et il était très bien accompagné par le sculpteur Ioros (Rast Kélélian). Chez cet artiste, nous avons apprécié aussi un grand sens des formes rythmées ; sa jeune fille accroupie était admirable de forme, c'était à notre avis « le clou » de l'exposition, et dans de plus petits modèles, Ioros a également réussi à nous faire goûter



le rythme mystérieux des formes ; tout cela non représentatif mais suggérant des mouvements harmonieux ; ses cuivres, davantage commerciaux, s'adressant à un public moins averti, nous ont beaucoup moins séduit.

L'exposition qui a suivi fut celle de Marcel Durans, consacrée en majeure partie à des vues peintes ou dessinées de la ville de New York. Le tout sans grand intérêt pictural ou documentaire. Il semble que cette ville ne puisse dégager qu'un mortel ennui.

Et puis les vacances sont arrivées avec les beaux jours et les artistes sont partis « sur le motif » espérons-le, souhaitons-le, parfois sans trop y croire, et le résultat est là, accroché aux cimaises de la Salle des Fêtes de Vienne pour le 23<sup>e</sup> Salon des artistes de Vienne et d'autres lieux. Ils sont près d'une centaine avec trois cents œuvres juxtaposées dans deux salles, si bien que dès l'entrée on est un peu submergé et la première impression est assez pénible. Je ne nommerai pas tous ces exposants, la presse locale s'est chargée de vous les présenter un par un, il ne faut oublier ni chagriner personne, d'autant que, quand paraîtra ce bulletin, il y aura longtemps que ce 23<sup>e</sup> Salon aura clos ses portes et que mûriront les œuvres du 24<sup>e</sup>. Mais je voudrais en quelques lignes donner une appréciation générale, toujours la même hélas, et formuler un souhait.

Certes, dans tous les salons quels qu'ils soient, ceux du passé comme ceux d'aujourd'hui, le meilleur côtoie le pire, il en faut pour tous les goûts (chacun son mauvais goût disait un critique) et il y a quelques bons envois dans celui-ci, mais ce qui apparaît très crûment ici, c'est le manque d'imagination des exposants. Rares, très rares sont les œuvres, dans les paysages surtout, qui sont traitées d'une manière originale, où l'on sent un tempérament de « peintre ». Il y a des dessins (à la plume) où on ne nous a fait grâce d'aucune pierre, d'aucune feuille, c'est œuvre de bénédictin et cela nous laisse froid et sans émotion. Cela veut imiter la gravure sur cuivre, ces dessinateurs n'ont-ils jamais vu le moindre dessin de Rembrandt, où tout est liberté. Quelles leçons ils pourraient y puiser ! Certains tableaux hurlent de couleurs violentes sans rapports entre elles, la peinture n'a pas été ménagée certes, est-ce pour cela que c'est si lourd, si froid ?

Et cependant, d'après le catalogue, de nombreux exposants accumulent les médailles d'or, d'argent, de bronze et d'honneur, croulent sous les prix, mentions et récompenses : prix du public intérallié (?), Art et Jeunesse, Art et Vérité, de Publicité et même, sourions, un prix de fin d'année ! C'est consternant et inexplicable ! Je n'ose parler des œuvres du concours « Chez nous ».

Je parais manquer d'indulgence, mais le jury a, paraît-il, été sévère, il faut croire qu'il ne l'a pas été encore suffisamment, dans l'intérêt même du salon, et des exposants.

Notre souhait serait que le jury n'accepte qu'une seule œuvre de chacun de ces artistes, la meilleure ; cela ferait cent tableaux et ce serait suffisant, cela aérerait l'exposition où trop de toiles se nuisent l'une l'autre : qualité et non quantité, c'est la devise indispensable à tout salon.

Les objets, céramique, fer, verre, sont très intéressants et certains très beaux. Une belle pierre : Bacchus, Dieu du vin et de la joie, m'a paru un peu mort quant à l'expression, c'est un beau travail.

S'il est un dieu mythologique qui n'est pas mort, c'est bien celui-là !



Une salle spéciale a été réservée aux travaux des élèves des diverses écoles et lycées de la ville, et c'est là que nous retrouvons l'imagination, les recherches, et cet état de grâce que leurs aînés ont perdu.

C'est un très grand mystère que cette perte de fraîcheur d'âme qui s'accomplit vers la douzième ou treizième année, quelquefois avant ce passage de l'enfance à l'adolescence et c'est dans la peinture et le dessin que se matérialise cette transformation de la vision : l'enfant invente des formes, est capable de toutes les audaces ; adulte, il retombe dans la timidité et la crainte de ne pas faire « ressemblant ».

Ce sont tous d'intéressants travaux qui sont proposés à notre admiration et nous ne la leur ménagerons pas, non plus que nos félicitations à ceux qui les ont si délicatement guidés.

## LA GALERIE DE L'ATELIER

La Galerie de l'Atelier, rue Victor-Hugo, qui est la salle d'exposition des élèves du Centre d'Education artistique de la Ville de Vienne est placée sous la direction du peintre Pierre Delorme.

L'année 1970 s'était close sur l'exposition de groupe des peintres du Centre.

La Galerie s'est réveillée avec l'exposition dans les Froidures de février de Jocelyne Rault qui expose divers paysages.

L'activité de la galerie, sinon le travail intense qui s'exécute dans les ateliers du 1<sup>er</sup> étage semble se ralentir jusqu'à l'exposition de Josiane et Pierre Boutier.

Nous avons dit tout le bien que nous pensons de ce jeune artiste dans notre chronique du précédent bulletin (sauf pour le Pop et le Hop, qui nous a paru sans signification majeure ou mineure).

Il expose cette année des dessins très poussés en majorité non représentatifs, mais où apparaît un souci constant de la rigueur du trait et de l'importance du rythme, des volumes et des masses : travail très attachant, très structuré comme il convient de dire actuellement. La gravure sur cuivre conviendrait à de pareils travaux, mais je conviens avec l'artiste que les difficultés de tirage dans cette discipline austère qu'est la gravure sont telles qu'il n'y faut pas songer, du moins en province.

Josiane, son aimable épouse, expose des aquarelles transparentes, sa couleur est d'une grande délicatesse et elle guide d'un pinceau très sûr les jeux de l'eau sur la feuille blanche où l'on dirait que s'épanouissent de ravissantes et d'inquiétantes orchidées.

Novembre s'ouvre avec l'exposition de Rose-Marie Bandet, artiste de l'atelier qui, comme Marie-Lise Thomas, sait nous rendre sensible le charme de toutes les fleurs du jardin, c'est une exposition florale offerte à nos yeux : Zinnias d'or, lilas et pétunias, roses et tubéreuses, magnolias et humbles myosotis, tout cela sur la toile traité d'une manière riche ; sur les tables, des bijoux d'émail et beaucoup de terres cuites ou émaillées, personnages ou oiseaux des îles.

Fructueuses vacances qui ont donné ce beau travail et nombreux sont ceux qui ont aimé et apprécié cette exposition « Fleurs et enfants ».



L'année s'achèvera par une exposition des céramiques de Madame Lydie Chapuis.

M. Pierre Delorme, directeur du Centre d'Education artistique, exposera à la Galerie de la Pyramide, ses plus récentes toiles fin décembre. Nous rendrons compte de cette intéressante exposition dans notre prochain bulletin.

Ainsi nos concitoyens qui se sont faits une idée en cours d'année du travail des élèves, pourront apprécier les œuvres du maître dans cette belle galerie dont nous avons parlé au début de cet article.

L. RAIBAUD.



## Une saison de musique à Vienne

Depuis la création en 1959 d'une délégation des Jeunesses Musicales de France qui reçut par la suite l'appui du Comité des Fêtes, notre Ville a connu chaque saison des Soirées musicales de grande valeur.

La plupart de ces concerts furent donnés au Théâtre municipal alors en activité, et certains autres, en raison de leur caractère propre, trouvèrent dans nos églises un cadre idéal. Ce fut d'abord la Cathédrale Saint-Maurice, puis l'église Saint-André-le-Bas, et l'église Saint-André-le-Haut qui les accueillirent.

A Saint-Maurice, la dimension et l'architecture conviennent parfaitement à l'exécution des grandes œuvres telles que, La Messe en Si Mineur de Jean-Sébastien Bach, donnée au cours du mois de juillet 1971, ou le Magnificat qui sera interprété par l'Orchestre de chambre Paul Kuentz et les Chœurs et Solistes de Paris durant cet été 1972.

En l'église Saint-André-le-Bas, l'on présenta principalement des Orchestres de Musique de Chambre. Nous citerons, entre autres, l'Orchestre de Prague et l'Orchestre National de Toulouse. L'acoustique y est parfaite et permet de saisir toute la finesse de l'expression musicale.

De l'église Saint-André-le-Haut, nous dirons que les orgues si parfaitement entretenues par M. Guérin, leur titulaire, ont permis la venue à Vienne des plus grands organistes de notre époque. Il faut se souvenir du passage de Marie-Claire Alain, de Pierre Cochereau, organiste de Notre-Dame, de Jean Guillou et de Jean Costa.

L'énumération des concerts de la saison 1970-1971 que nous vous proposons, évoquera pour certains d'entre vous, le souvenir de très agréables soirées musicales. Elle permettra de juger la qualité et la variété du programme offert au public viennois dont la participation fut parfois, malheureusement, assez restreinte. Nous citerons pour exemple le concert donné par les Chœurs des Solistes de Norvège, mondialement connus pour leur exceptionnelle qualité, qui ne réunit qu'une centaine de personnes. Ceci, il faut bien le dire, est infiniment regrettable.

Cette saison 1970-1971 a débuté au mois de novembre par un concert d'Orgue et Trompette avec la participation de Pierre Cochereau et Roger Delmotte qui firent l'unanimité du nombreux public rassemblé dans l'église Saint-André-le-Haut.

En décembre, le Théâtre municipal recevait, par un Récital Chopin, le grand pianiste Niedzelski.

Peu de temps avant Noël, ce fut le récital du pianiste hongrois Andreï Gorog, qui fit précéder la soirée d'une matinée consacrée à l'initiation musicale destinée aux scolaires.

Au début de l'année 1971, l'Ensemble Gabriëli, composé de musiciens anglais, renouvelait l'expérience de la matinée scolaire, et le succès qu'il



obtenait confirmait le regain d'intérêt des jeunes pour la musique classique.

Il faut noter également en janvier le premier Concert de l'année de l'Union musicale.

Au début du mois de mars, l'Orchestre National de Chambre de Toulouse interpréta, en l'église Saint-André-le-Bas, et devant un public nombreux malgré un temps particulièrement froid, l'Offrande musicale de Jean-Sébastien Bach, la Petite Musique de Nuit de Mozart, les Quatre Saisons de Vivaldi, et le célèbre canon de Pachelbel qu'il donna pour répondre aux rappels du public.

A la fin du mois de mars, sept cents élèves des écoles primaires furent conviés à assister à plusieurs auditions musicales au Théâtre municipal. Elles furent assurées par une harpiste et un clarinetriste du Conservatoire de Paris, venus sur l'invitation du Directeur de notre Ecole de Musique.

Avril était le mois qu'avait choisi l'Organiste Jean Guillou pour donner un récital en l'église Saint-André-le-Haut. Artiste inspiré et maître de l'improvisation, il s'est révélé être un prestigieux virtuose. Le public, peut-être à cause du très mauvais temps, ne vint pas, ce soir-là, aussi nombreux que la renommée de l'artiste permettait de l'envisager.

Le mois de mai ramena les beaux jours et nous permit aussi d'apprécier, le mercredi 19, John Littleton, qui chanta des Negro-Spirituals devant un public enchanté. Le lendemain, jour de l'Ascension, John Littleton fit retentir sa très belle voix sous les voûtes de la Cathédrale Saint-Maurice au cours de l'office.

La Messe en Si Mineur de Jean-Sébastien Bach, donnée en la Cathédrale Saint-Maurice le 13 juillet 1971 devant une assistance nombreuse et attentive, constitua le sommet de cette saison. Pour la troisième fois en quelques mois, Louis Auriacombe se produisait à Vienne. Il se trouvait à nouveau réuni à l'Ensemble vocal de Lyon pour l'interprétation de ce monument de l'art sacré. Cette soirée promet de marquer dans les annales de notre ville. Les quatre solistes, Edith Selig, Soprano, Elisabeth Dillenschneider, Alto Mezzo, Bernard Plantey, Ténor, et Jacques Villisech, Basse, ont su par leur technique et leur connaissance parfaite de l'œuvre, lui donner son caractère d'émouvante sensibilité et de magnifique grandeur.

Quelques jours après, le soir du 14 juillet, deux mille personnes assistaient, à Saint-Maurice, à l'audition des Petits Chanteurs à la Croix de Bois. La saison musicale se terminait là, le Théâtre Romain ne recevant plus depuis plusieurs années de spectacles lyriques. D'ailleurs, à ce propos, beaucoup d'entre nous ne souhaiteraient-ils pas voir revivre ces saisons lyriques qui connurent, dans notre ville, un succès retentissant et qui postèrent très loin la renommée de Vienne.

L'organisation d'une saison artistique comme celle-ci n'a pu être réalisée que grâce au dévouement des membres de la Délégation J.M.F. qui trouvèrent un appui constant auprès du Comité des Fêtes de la Ville, permettant ainsi à notre cité de soutenir la comparaison avec les villes beaucoup plus importantes. Souhaitons que de tels efforts ne restent pas sans lendemain.

Je remercie les Amis de Vienne de m'avoir donné l'occasion de m'entretenir avec eux d'un sujet que j'affectionne particulièrement et qui constitue un point important de la vie culturelle de notre ville.

Jacques GUYAMIER.



## Chronique archéologique

### A LA PRIMATIALE SAINT-MAURICE,

les importants travaux de consolidation, voir de réfection des arcs-boutants se sont poursuivis sans interruption pendant le deuxième semestre de l'année 1971, pour se terminer à l'automne. Nous avons vu s'élever à nouveau des échafaudages sur la façade où furent commencées quelques réparations urgentes : des fragments importants de la balustrade de style flamboyant qui protège le balcon situé au-dessus des trois porches ont été remis en place, ainsi que d'autres sculptures et des corniches réparées.

Nous avons l'espoir de voir enfin réalisé le nettoyage des belles statuette peuplant les voussures des trois porches, mais il faut hélas attendre un déblocage des crédits que nous souhaitons prochain pour que disparaisse enfin après réfection totale de la façade ouest cette éternelle armature métallique.

### LE JARDIN ARCHEOLOGIQUE,

qu'on nous fait espérer depuis des années et dont la création rapide nous avait été promise il y a quatre ans par M. Pierre Lotte, architecte en chef des Monuments Historiques, qui en avait établi le plan, sera-t-il réalisé ? M. Lotte étant disparu, son successeur prendra-t-il le relais ?...

### A SAINT-ROMAIN,

les importants travaux de consolidation des vestiges ont continué avec de nouveaux procédés pour renforcer le vieux ciment romain ; l'hiver 1971-72 a été moins rigoureux et a permis d'établir une couverture de protection des thermes dont le dégagement et la réfection ont pu se poursuivre ; M. Canal, adjoint de M. Tourrenc, n'a pas cessé de relever plans et dessins des différents quartiers du site ainsi que du matériel mis au jour ; de nombreux fragments de colonnes sont peu à peu découverts sur place et donneront à l'ensemble du chantier un aspect vivant et spectaculaire.

Des sondages ont été opérés par le groupe archéologique du T.C.F. de Lyon ; de nombreux tessons de céramique ont été recueillis, intéressants pour la connaissance de l'activité des artisans potiers dans notre région, matériel qui sera visible au Musée des Beaux-Arts lors du Congrès International de la Céramique à la fin du mois de mars. Nos compatriotes et particulièrement les « Amis de Vienne », participeront en grand nombre à cette manifestation riche d'intérêt et d'enseignement.

Une initiative heureuse a été prise par M. Ruf, Conservateur des Musées :



## LE DEGAGEMENT DE LA BASE DE LA PYRAMIDE :

Il est ainsi permis de voir comment l'édifice a été construit sur le double mur de la « spina » qui partageait l'arène du cirque dans sa longueur et autour duquel tournaient les chars ; déception pour les tenants de la légende du tombeau de Ponce-Pilate ! Le fantôme du gouverneur romain de la Judée ne s'est pas manifesté !

### A L'ODEON,

l'équipe canadienne qui fit de l'excellent travail l'an dernier, va pendant l'été poursuivre le dégagement des entrées et de « l'orchestra ».

Nous espérons qu'au cours de ces travaux les déblais puissent être évacués afin de rendre possible une visite de groupe en automne.

Joseph GARON.



## Parmi les livres

### 1. *Un ouvrage sur « Vienne » aux éditions S.A.E.P. Colmar - Ingersheim :*

La fin de l'année 1971 a été marquée par la parution d'un ouvrage sur notre ville.

Sous le titre « Vienne », dans un format à l'Italienne 20 × 22, en six chapitres et une centaine de pages de textes auxquels ont collaboré six Viennois de bonne volonté, le lecteur peut prendre conscience des origines et de l'histoire de Vienne, s'intéresser à nos monuments et à nos musées, ainsi qu'au site archéologique de Saint-Romain-en-Gal. L'ouvrage est illustré de quatre-vingt photographies dont un certain nombre en couleurs.

Son principal mérite est de combler une lacune que Viennois et touristes regrettaient chaque jour, car il n'existait jusqu'à présent aucun ouvrage illustré sur la ville. Souhaitons qu'à ce titre il connaisse le succès espéré et puisse largement contribuer à mieux faire connaître Vienne.

Lorsque cette édition sera épuisée, une autre la remplacera ; nous souhaitons voir apporter quelques améliorations à la présentation de cet ouvrage qui représente une tentative méritoire ; notamment que soit accordée dans le texte une part plus importante à la Vienne moderne, qu'une meilleure répartition et un meilleur classement des photographies soit fait et que certaines photos en noir trop contrastées et trop anciennes soient remplacées par d'autres, meilleures et plus nouvelles.

Enfin qu'un plan de visite de la ville, permettant au touriste de s'y retrouver facilement, y soit inclus.

Ceci dit, souhaitons bonne chance au nouveau venu et félicitons chaleureusement ses promoteurs.

### 2. *De M. Gabriel Chapotat, professeur chargé de recherche au Centre National de Recherche Scientifique : Vienne Gauloise. Le matériel de la Tène III trouvé sur la colline de Sainte-Blandine :*

Thèse publiée par le Centre d'Etudes romaines et gallo-romaines de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Lyon, avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. Imprimée à Lyon chez Audin en 1970, deux fascicules 21 × 27, 186 pages de texte et LVI planches.

On ne peut mieux caractériser cet ouvrage que de reprendre ce qu'en disait le doyen Adrien Bruhl, alors directeur de la circonscription archéologique, dans sa préface : « Avec une probité exemplaire, avec un souci de perfection poussé dans les moindres détails, en même temps



qu'avec une vraie modestie de savant, M. Chapotat acheva en 1967 cette œuvre importante et belle que le Comité d'Études romaines et gallo-romaines de Lyon est heureux et fier de patronner et de présenter», et nous ajouterons, que tout Viennois sera heureux et fier de posséder.

### 3. De Charles Jaillet :

Un tiré à part d'une étude publiée dans le Bulletin n° 66, année 1970, de la Société des « Amis de Vienne ». « Les dessins sur Vienne d'Étienne Martellange S.J., 1606 et 1619. » L'éminent historien viennois, ancien président des « Amis de Vienne, M. Charles Jaillet, par des commentaires détaillés et précis de quatre dessins de Martellange, nous fait pénétrer dans la Vienne du début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Rien n'échappe à son observation minutieuse. Brochure format 24 × 15,5 de 60 pages, imprimerie Ternet-Martin, 1971.

### 4. De Nicolas Chorier :

Une belle réédition de l'*Histoire Générale du Dauphiné*, préfacée par Pierre Vaillant, Conservateur en Chef de la Bibliothèque de Grenoble.

Deux volumes reliés, format 22 × 31, publiés par les éditions des Quatre Seigneurs, rue Diderot à Grenoble, 1.700 pages, 35 gravures ou cartes.

Publiée pour la première fois, de 1661 à 1672, l'*Histoire Générale du Dauphiné* est le plus important ouvrage relatant les annales de cette province jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

### 5. Pour ceux qui aiment le fleuve « Rhône »...

Signalons :

— De Marcelle Magdinier : une réédition de l'excellent roman *Cantedor*. Édition à compte d'auteur. Le Carrefour, 32, quai Arloing, à Lyon, 1971.

L'action qui se déroule à Condrieu, relate un épisode dramatique de la batellerie Rhodanienne agonisante au siècle dernier...

— De Bernard Clavel : de l'Académie Goncourt, vient de paraître chez Robert Laffont, sous le titre : « *Les Seigneurs du Rhône* », un ouvrage qui a également pour sujet un épisode de la fin de la batellerie rhodanienne.

### 6. Pour les amateurs de gravures anciennes :

Aux Editions « Hier et Demain » :

« *Découverte du Lyonnais* », à travers la reproduction de 42 cartes, estampes et dessins du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, dont huit sur Vienne.

Sur papier chiffon, format 40 x 60.

Introduction de MM. Amable et Maurice Audin, fin 1971, tirage limité à 500 exemplaires.

### 7. De Line Delière : *Dardanus*.

Imprimerie Nouvelle - Pinson - 85 Les Sables.

L'auteur qui est de nationalité belge, possède une culture historique certaine de l'histoire romaine, ce qui lui a permis d'écrire sur Dardanus,



dont historiquement parlant nous savons peu de choses, un roman attachant au style alerte. Line Delière en a fait un héros provençal et ses amours tumultueuses nous sont décrites en détail, comme ses combats au milieu des intrigues d'un monde en pleine décadence. L'action se passe tantôt à Arles, Ravenne, Rome, mais Vienne n'est pas complètement oubliée.

L'imagination brillante de l'auteur lui permet d'évoquer en de nombreux épisodes émouvants ou dramatiques la création et la fin de cette Théopolis que nous connaissons seulement par l'inscription de « La Pierre Ecrite », dernier asile du dernier grand préfet de la « Viennoise ».

8. Signalons également pour paraître en mars 1972, un livre intéressant pour les Viennois :

*L'Abbé Pierre Calès, Peintre, Curé de Tencin*, par Maurice Hocquette, format 16 x 24.

Editions des 4 Seigneurs, 10, rue Diderot, Grenoble, 57 F, par souscription.

M. G. - J. G.



## NOUVEAUX ADHERENTS 1971

- ALOUCHE Richard, Pharmacie, place A.-Briand, Vienne.  
BELLET Charles, 2, rue de l'Archevêché, Vienne.  
BERTHET Louis, 1, boulevard E.-Arnaud, Vienne.  
BOUCHERLE, Professeur, 116, avenue de l'Eygala, Corenc-Montfleury.  
BROUHAUD Léon, 3, rue Général-Rolland, 25 Besançon.  
BUSSCHAERT Jean, 21, cours F.-Roosevelt, Lyon 6<sup>e</sup>.  
CHAUVE Dominique, chemin du Port-aux-Princes, Vienne.  
CHAVANNE Maurice, 13, avenue Beauséjour, Vienne.  
COSTE Roger (M<sup>me</sup>), 38 - Roussillon.  
COLOMBIER Lucienne (M<sup>lle</sup>), 11, place Saint-Pierre, Vienne.  
DELPUECH Marie-Madeleine, Les Burgondes, Les Tupinières, Vienne.  
DURAND Lucienne (M<sup>me</sup>), avenue de la Gare, Saint-Romain-en-Gal.  
DUTEL Robert, 43, rue Marchande, Vienne.  
GIROUD Claude, Architecte, Les Charavelles, Bât. F, Vienne.  
GUYAMIER Jacques, Cour du Théâtre, Vienne.  
HUTHWOHL, rue Parmentier, Les Charmettes, Vienne.  
JEANNERET José, 23 F, rue de l'Oratoire, 69 - Caluire-et-Cuire.  
LAMBERT Henri, Hôtel du Nord, 9, place Miremont, Vienne.  
MADIGNIER (M<sup>me</sup>), 25, quai F.-Mistral, Le Bienna, Vienne.  
MAIRE Xavier, Bât. Champagne, Grand-Estressin, Vienne.  
MOUSSIER Robert (M<sup>me</sup>), 38 - Seyssuel.  
NAPPEZ Anne-Marie, Les Guillemottes, 18, rue Serpaize, Vienne.  
PAILLARET Marcel, Le Rhodania, 37, quai F.-Mistral, Vienne.  
PÈRES DE LA SALETTE, Chapelle de Pipet, Vienne.  
PORCHET C., 79 - Coulon.  
SOIRAT Jean, 4, cours Brillier, Vienne.  
TARDON Guy (Dr), 51, quai Riondet, Vienne.  
THETIER Maurice, 43, avenue J.-Jaurès, Roussillon.  
THÉVENET Jacques, Les Charavelles, Bât. I, Vienne.  
VALLUIS-GOUJON, 6, cours Romestang, Vienne.  
VEYRON LA CROIX Charles, 38 - Oytier-Saint-Oblas.  
VIEUX Louis, 5, rue Ponsard, Vienne.



## TABLE DES MATIÈRES

Assemblée générale du 4 juin 1971 .....	7
Sortie d'été à Uzès .....	13
Sortie d'automne à Saint-Antoine-en-Viennois .....	15
Vienne, carrefour du paganisme et du christianisme dans la Gaule du IV <sup>e</sup> siècle, par Jacques FONTAINE .....	17
La Charte de fondation de la Maison-Dieu, à Vienne, par Antoine MARTINEZ .....	37
Le dernier voyage de Joseph Martin, explorateur viennois, par J.-R. et R. BERGER .....	57
La charte de mariage et le livre de raison de la famille Pioct, de Vienne, par Louis PIOCT .....	97
Claude Grange, sculpteur, par Prosper GIEN .....	113
Quatre dessins anciens sur Vienne, par Charles JAILLET .....	125
Les ennuis et la folies du Sieur de Gère, gardier et notaire royal ..	137
Un prieuré de l'Abbaye de Saint-Pierre, par P. CAVARD .....	159
La société Dante Alighieri .....	215
Chronique des Arts .....	217
Une saison de musique à Vienne .....	221
Chronique archéologique .....	223
Parmi les livres .....	225
Nouveaux adhérents .....	229



# LES ACTIVITÉS PRÉVUES EN 1972

## RETENEZ CES DATES ET PARTICIPEZ AUX ACTIVITES DE LA SOCIETE EN 1972

Invitez vos amis et les sympathisants qui vous sont connus à se joindre à nous.

Informations complémentaires par presse ou convocation.

**SAMEDI 13 MAI**, après-midi, visite commentée de l'église Saint-André-le-Bas, du Cloître, du Musée d'épigraphie et d'art chrétien.

**DIMANCHE 14 MAI**, matin, même programme.

**DIMANCHE 25 JUIN** : sortie d'été de la journée à Charlieu, à 125 km de Vienne, dont 75 par autoroute. Un car sera organisé, ainsi que le repas de midi.

Le matin, visite du château de Gatellier, commentée par son propriétaire, M. H. de Meaux.

L'après-midi, visites de l'ancienne abbaye bénédictine, des cloîtres et de la vieille ville.

**SAMEDI 30 SEPTEMBRE** : sortie d'automne de l'après-midi. Visite du château de Virieu (Isère).

D'autres manifestations, visites ou promenades, seront sans doute également organisées.

La presse vous en informera en temps opportun.

**L'ASSEMBLEE GENERALE** aura lieu le **MERCREDI 17 MAI 1972** à 20 h 45, salle des conférences de la Chambre de Commerce. Elle sera précédée d'une causerie illustrée de diapositives par M. HERITIER, correspondant pour la Drôme des Antiquités P.H. de la Région Rhône-Alpes, sur : **la Vallée des Merveilles et les gravures rupestres du Mont-Bego**, au cours de laquelle il relatera le résultat de ses recherches dans cette région longtemps inexplorée.



## A TOUS NOS SOCIETAIRES

### La cotisation des « Amis de Vienne » :

La cotisation de sociétaire est fixée pour l'année 1972 à :

Bienfaiteurs .....	35 F
Actifs .....	25 F
Retraités et Etudiants .....	18 F

**Cotisations et nouvelles inscriptions sont reçues au Pavillon du Tourisme, cours Brillier à Vienne.** Veuillez libeller vos chèques ou virements postaux à l'ordre de :

Société des « Amis de Vienne » ;

Pour les chèques postaux, compte N° 185-71 à Lyon.

**Les cotisations des membres inscrits non réglées le 15 juin 1972,** feront l'objet, sauf contre-ordre de leur part, d'un recouvrement postal majoré des frais d'encaissement.

**AIDEZ-NOUS,** en réglant rapidement et en faisant de nouveaux « Amis de Vienne » parmi vos amis, vos relations et toutes personnes intéressées par nos activités.

Votre solidarité doit assurer l'avenir de la Société. Afin de nous aider à prendre contact avec les futurs « Amis de Vienne » que vous pouvez connaître, ayez l'amabilité de remplir et de nous adresser le formulaire ci-dessous.

---

M. .... Prénom .....

Rue ..... N° .....

Ville ..... Département .....

A ....., le .....

Signature :

---

M. .... Prénom .....

Rue ..... N° .....

Ville ..... Département .....

A ....., le .....

Signature :



